

LE CAPITAINE MARIUS



PAR

PAUL SAUNIÈRE



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1882

Droits de traduction et de reproduction réservés



LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

L'AGENCE AUBERT, 2 vol.	6 fr.
LA BELLE ARGENTIERE, 2 vol.	6 »
FLAMBERGE, 2 vol.	6 »
LE LEGS DU PENDU, 1 vol.	3 »
LE LIEUTENANT AUX GARDES, 1 vol.	3 »
MADAME RABAT-JOIE, 1 vol.	3 »
MAMZELL' ROSSIGNOL, 2 vol.	6 »
LA MEUNIÈRE DE MOULIN-GALANT, 2 vol.	6 »
LE NEVEU D'AMÉRIQUE, 1 vol.	3 »
LE PRINCE CACHEMIRE, 2 vol.	6 »
UN GENDRE A TOUT PRIX, 1 vol.	1 »
LE ROI MISÈRE, 2 vol.	2 »
LA CAPOTE ROSE, 1 vol.	1 »
LE CAPITAINE BELLE-HUMEUR, 1 vol.	1 »

LE CAPITAINE

MARIUS

PAR
PAUL SAUNIÈRE



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1882
Droits de traduction et de reproduction réservés

LE CAPITAINE MARIUS

PREMIÈRE PARTIE

LE GUET-APENS

I

Il y a vingt ans, nos écrivains allaient partout répétant : « Le Français n'est pas voyageur. C'est un animal casanier qui, comme le colimaçon, n'aime guère à sortir de sa coquille, etc., etc. » La comparaison n'était pas juste. On comprend, en effet, que le colimaçon n'aime pas à quitter sa coquille, puisqu'il n'en sort que pour être mangé.

Ce qui est vrai, c'est que le Français d'il y a vingt ans ne connaissait que peu ou point les chemins de fer, dont le réseau n'était pas à beaucoup près aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui ; mais peu à peu nous nous sommes

habitués à cette locomotion facile et rapide. Elle est entrée dans nos mœurs, si bien que le Français est devenu presque aussi vagabond que l'Anglais, qu'on nous citait alors comme un modèle, et qu'on le rencontre partout, errant du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, suivant que la neige, le soleil ou sa fantaisie le chassent d'un pays pour le pousser vers un autre.

Je n'en veux citer d'autre preuve que l'incroyable mouvement d'émigration qui se produit chaque année, à l'entrée de l'hiver, vers la partie du littoral méditerranéen comprise entre Marseille et Menton.

Certes, on ne m'accusera pas d'exagération si j'affirme que le chiffre des touristes qu'attirent les charmes de ce climat exceptionnel a atteint de nos jours le chiffre de cinq cent mille individus.

Et ce n'est rien encore ! Tous les ans ce chiffre s'accroît dans des proportions considérables. Les terrains doublent, triplent, décuplent de valeur : les maisons, les hôtels, les villas surgissent de toutes parts. C'est une fièvre, un délire, – ou plutôt, c'est un besoin nouveau que l'on se crée, un plaisir que s'imposent toutes les bourses, depuis celle de l'archimillionnaire jusqu'à celle du petit rentier, auquel ne coûte aucune privation pour prendre sa part du gai soleil qui illumine ces régions privilégiées de sa généreuse clarté.

Aussi y avait-il un monde fou sur la terrasse du casino de Monte-Carlo le 17 mars de l'année 1872, vers trois heures de l'après-midi.

Non pas qu'il fût beau temps ce jour-là, grand Dieu ! Au contraire. Un formidable vent du sud-est soufflait à travers un ciel noir, dont les nuages menaçants couraient dans l'espace avec une vertigineuse rapidité ; la mer, ordinairement si bleue et si calme, avait des reflets sombres et métalliques ; les vagues se soulevaient à d'effrayantes hauteurs, écumantes, affolées, se brisant les unes contre les autres avec un épouvantable fracas.

Le spectacle était d'une horreur sublime et tel qu'il n'est pas souvent donné aux oisifs de le contempler. Ce qui en augmentait l'attrait, ce qui faisait palpiter de crainte tous les cœurs, c'est qu'on apercevait à deux ou trois milles un navire fuyant devant la tempête, se couchant sous les rafales, et paraissant se diriger vers le port de Monaco.

Tantôt soulevé par les vagues gigantesques, tantôt s'abîmant dans leurs perfides profondeurs, le navire, ballotté par les flots en furie, paraissait et

disparaissait tour à tour, jouet misérable de la tourmente. Malgré tout, et bien qu'il fût presque à sec de toile, il s'avavançait avec une rapidité surprenante, sans dévier de la ligne droite, guidé certainement par une main sûre, commandé sans aucun doute par un homme qui avait plus d'une fois disputé sa vie aux éléments conjurés.

Bientôt on distingua nettement ses trois mâts, puis on put s'assurer que c'était un navire de grandes dimensions, jaugeant au moins quinze cents tonneaux, élégant de formes, admirablement gréé, excellent marcheur et manœuvrant avec facilité.

Au bout de vingt minutes enfin un immense cri de soulagement s'éleva du sein de la foule qui le dévorait du regard. Il était à cinq cents mètres du port, dans lequel il allait assurément se réfugier.

En effet il y entra presque aussitôt, mouilla ses deux ancres et se laissa bercer par le flot, comme un oiseau de mer qui, sur la crête des vagues, se repose d'un vol trop prolongé.

Ceux qui, parmi les curieux, étaient armés de lorgnettes, purent même lire sur le tableau de l'arrière cette inscription en lettres d'or : *Le Roi-des-Mers – Marseille*.

A peine les ancres étaient-elles mouillées, qu'un canot descendit des portemanteaux. Deux matelots et un contremaître le parèrent immédiatement, puis on vit apparaître à l'écouille, un homme de quarante-cinq ans environ, irréprochablement habillé, soigneusement ganté, lequel monta dans le canot et se fit conduire à terre.

C'était évidemment le capitaine du *Roi-des-Mers*. On fut tellement étonné de voir paraître, si fraîchement vêtu qu'il semblait sortir d'une boîte, cet homme qui venait de lutter contre une semblable tempête, que chacun le suivit curieusement des yeux.

Il mit tranquillement pied à terre et gravit d'un pas nonchalant la rampe qui conduit à Monte-Carlo. A peine s'arrêta-t-il pour contempler son navire d'un air satisfait avant de pénétrer dans le casino.

La carte de visite qu'il tendit au commissaire chargé de surveiller les entrées était ainsi conçue :

LE CAPITAINE MARIUS

45, rue Saint-Ferréol, Marseille.

Puis il traversa le vestibule et entra dans les salons de jeu.

A sa démarche lente et incertaine, aux regards indécis qu'il jetait distraitemment autour de lui, il était facile de deviner que le capitaine admirait pour la première fois ces magnificences.

Il s'avavançait au hasard, examinant les femmes et les filles dont les salons étaient remplis, un peu étonné de la quantité de diamants et de la magnificence des toilettes qu'elles portaient. Quatre heures avaient sonné, on venait d'allumer le gaz, dont la lumière se reflétait en feux multicolores sur les pierres précieuses et jetait sur les étoffes des lueurs chatoyantes.

Ce spectacle lui plut sans doute, car on l'entendit murmurer :

– C'est très gentil ici !

Alors, sans accorder à ces femmes et à ces filles une plus longue attention, il se dirigea vers les tables de jeu qu'entourait une triple rangée de joueurs.

Il avait entendu parler de la roulette, du trente-et-quarante; mais il ne les avait jamais vus fonctionner de près.

La roulette, avec ses combinaisons multiples, ne lui laissa surprendre aucun de ses secrets. Quant aux joueurs ne comprenant rien à ce qu'ils faisaient, il n'était pas loin de les considérer comme des fous.

Il s'approcha du trente-et-quarante. Ceux qui étaient autour de ces deux tables lui semblèrent un peu plus raisonnables. Cependant tous ces mots : rouge gagne, couleur perd, noir gagne et couleur, tintaient à ses oreilles comme une langue inconnue. Le bruit de l'or, la vue des billets de banque, le mouvement des râteaux, sans cesse manœuvrés en tous sens par les pontes ou par les croupiers, papillotaient à ses oreilles et se croisaient devant ses regards ahuris, comme ces rêves incompréhensibles qui peuplent les nuits agitées.

Il finit cependant par s'apercevoir qu'on jouait sur la rouge et sur la noire.

— Parbleu! se dit-il, ça n'est pas malin. Je puis bien en essayer...

Il prit son portefeuille et en tira au hasard un billet de banque qu'il jeta sur le tapis, à côté d'un petit losange rouge.

— Rien ne va plus ! fit le croupier.

Et il étala successivement ses deux rangées de cartes.

Le billet que le capitaine avait jeté sur la table était plié en quatre. Il croyait n'avoir joué que cinquante francs.

Le croupier annonça :

— Rouge gagne et couleur.

Très habilement, du bout de son râteau, il déplia le billet du capitaine. C'était un billet de cinq cents francs ! Marius ne l'avait vu qu'à l'envers, la forme ovale de la vignette l'avait trompé.

On lui paya les cinq cents francs.

— Pardon, fit-il observer, mais je ne croyais jouer que cinquante francs.

— L'avez-vous annoncé ? demanda le croupier.

— Non, monsieur... je ne savais pas...

— Alors tout va au billet, répondit le croupier, qui n'avait pas de temps à perdre. Si vous aviez perdu, j'aurais tout pris.

Le capitaine laissa les mille francs.

— Rouge gagne, couleur perd ! annonça de nouveau le croupier.

Et, de nouveau, il donna mille francs à l'heureux joueur.

Le capitaine avait de l'estomac, comme on dit en termes de jeu ; il laissa tout.

Nous ne décrivons pas coup par coup la série qui se présentait, — ce serait long et fastidieux. La vérité est que cette série de rouges, dont on parle encore à Monte-Carlo, passa dix-neuf fois !

Le capitaine qui se faisait scrupule de ramasser un argent qu'il ne croyait pas avoir gagné, avait laissé sa masse sur le tapis. Au cinquième coup, il avait seize mille francs devant lui.

Comme il les laissait encore, le croupier lui fit observer que le *maximum* étant de douze mille francs, il fallait retirer de la masse quatre billets au moins.

Le joueur obéit sans trop comprendre. Treize fois de suite il joua donc le maximum et le gagna ; treize fois il ramassa les liasses de billets que le croupier lui avait payées.

Il avait cent soixante-dix mille francs dans ses poches, qu'il entassait les uns sur les autres, à droite à gauche, dans sa jaquette, dans son gilet, dans

son pantalon, sans savoir au juste ce qu'il gagnait.

Il était le point de mire de tous les regards. Les belles petites l'entouraient et lui souriaient de leur air le plus aimable. De tous les points de la salle les curieux affluaient pour assister aux péripéties inénarrables de cette incroyable série !

A côté du capitaine, qui était debout à l'extrémité de la table, se tenait un jeune homme de vingt-huit ans, mis à la dernière mode, en exagérant même les ridicules, bien frisé, bien pommadé, bien ganté, qui avait à cinq ou six reprises manifesté son impatience.

Il y avait vraiment de quoi ! Il jouait sur la noire et bien qu'il ne risquât qu'un louis à la fois, il n'en perdait pas moins près de quatre cents francs.

Au dix-neuvième coup, le croupier tourna les cartes. La rouge avait amené trente-huit. Enfin !! La noire allait donc gagner !!!

– Ah ! pour le coup, s'écria le gommeux en s'adressant au capitaine, vous avez perdu, monsieur !

Celui-ci ne répliqua pas.

Au même instant, le croupier s'arrêta.

La noire avait amené trente-neuf !! Rouge gagnait encore !!!

Un tel cri de désappointement, de colère, de surprise, s'éleva de la foule, qu'on accourut de toutes parts croyant à quelque tragique événement. Les chefs de partie des tables voisines couvrirent leur caisse de leurs deux bras solidement croisés, dans la crainte que quelques coquins hardis ne profitassent du tumulte pour la mettre au pillage.

Heureusement un long silence succéda à cette bruyante clameur.

Le capitaine, un peu ahuri par ce succès inespéré, empocha cette fois encore les douze mille francs qu'il gagnait, et ramassa en même temps la masse qui se trouvait sur le tapis.

– Ah ! fit-il avec un geste de dépit, en voilà assez ! Il n'y a pas de raison pour que cela finisse !

Et il s'éloigna nonchalamment.

Au même instant, le croupier annonça :

– Noire gagne et couleur.

La série était finie ! Au vingtième coup elle avait sauté. Le capitaine s'était retiré à temps.

Déjà il avait fait quelques pas vers la porte, quand il entendit derrière lui une voix grondeuse qui murmurait :

– Pas possible ! Ce veinard-là doit être marié !

Brusquement, il se retourna et se trouva face à face avec le jeune gommeux qui, près de lui, avait plusieurs fois pendant la série, manifesté son mécontentement.

– C’est de moi que vous parlez, monsieur ? demanda-t-il avec la plus grande courtoisie.

– Eh ! sans doute, monsieur, répondit le gommeux d’un ton de mauvaise humeur. Quel autre veinard que vous a jamais emporté d’ici près de deux cent mille francs ?

– Et pourquoi jugez-vous que je doive être marié ? interrogea Marius avec calme.

– Parce que vous avez une chance de cocu, parbleu !

Le jeune élégant n’avait pas achevé ces paroles que le bruit d’un soufflet retentit dans le salon.

Tous ceux dont le capitaine était entouré virent le gommeux pâlir sous l’outrage.

– Monsieur, cria-t-il d’une voix que la colère faisait trembler, vous me rendrez raison !

Marius haussa les épaules et tira de son portefeuille une carte de visite qu’il lui tendit.

– Je vous serais très obligé de vous hâter, monsieur, dit-il, car il faut que je parte demain matin pour Marseille.

– Soyez tranquille, fit le gommeux en fureur, sans même regarder la carte qu’il avait prise. Cela ne traînera pas. Où mes témoins trouveront-ils les vôtres ?

– A bord du *Roi-des-Mers*, dans le port de Monaco même, monsieur.

– Très bien, dit le gommeux. Dans un quart d’heure, ils seront à bord.

En même temps, il tendit à son tour sa carte au capitaine et s’éloigna d’un pas rapide.

Marius jeta les yeux sur le vélin et lut :

JULES VARNET

– Té ! c'est un compatriote ! fit-il. Après tout... tant pis pour lui !

Et, sans rien perdre du calme apparent qu'il avait conservé, il descendit sur le port et regagna son navire.

Il fit appeler son second et son quartier-maître.

– Dans un instant, deux messieurs vont se présenter, dit-il, de la part d'un individu que je viens de souffleter. Allez à terre pour leur éviter la moitié du chemin. Vous n'avez, du reste, rien à discuter avec eux. Vous accepterez toutes les conditions qu'ils vous imposeront, pourvu que la rencontre ait lieu demain à la première heure.

Ses deux témoins s'éloignèrent sans mot dire.

Quant au capitaine, il s'assit, vida sur la table sans compter, ses poches bondées de billets de banque et laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

Il était devenu triste et rêveur.

– Tout de même, si cet animal disait vrai. murmurait-il. Pauvre petite Claire !... Voilà près de quatorze mois que je ne l'ai pas vue. Comme elle a dû s'ennuyer !...

Tout à coup, il secoua la tête et se leva brusquement.

– Allons donc ! ce n'est pas possible ! dit-il à demi-voix.

Puis, après un instant de silence :

– Pourquoi, diable ! cet imbécile est-il venu se jeter sur mon chemin ? ajouta-t-il.

Il avait beau faire, rien ne pouvait dissiper la tristesse qui s'était emparée de lui.

Pour distraire son esprit de cette obsession, il se mit à compter ce qu'il avait gagné. Il avait pour cent quatre-vingt-six mille francs de billets de banque.

– Le fait est, murmura-t-il, que si le proverbe est vrai « heureux au jeu, malheureux en femmes... » ce drôle pourrait avoir raison... – Ah ! je suis fou ! reprit-il. N'y pensons plus ! Je suis sûr, au contraire, que Claire m'attend avec la plus vive impatience...! Aussi me suis-je bien gardé de lui annoncer mon arrivée ! Chère petite ! comme je vais la surprendre !...

Il serra son argent dans une armoire, et monta sur sa dunette, qu'il se mit à arpenter d'un pas fiévreux.

Au même instant, le second et le quartier-maître rentrèrent à bord.

Ils avaient vu les témoins de Jules Varnet et avaient arrêté les conditions de la rencontre.

Le combat devait avoir lieu le lendemain matin, à sept heures. L'arme choisie était l'épée.

– C'est bien ! fit brièvement le capitaine, à qui ils rendirent compte de leur mission.

Il passa une soirée très tranquille, fuma deux ou trois pipes, fit sa partie de jacquet avec son second, comme à l'ordinaire, et gagna, toujours avec un bonheur insolent.

– C'est curieux, dit-il, ce Varnet, cet homme que je ne connais point du tout, que je vois pour la première fois de ma vie, je ne peux pas le sentir ! Pourquoi ? Il n'a voulu certainement faire qu'une mauvaise plaisanterie ; mais ses stupides paroles me sont entrées dans l'oreille comme la pointe d'un poignard. Vous me croirez si vous voulez, Jacquier, mais jamais je n'ai éprouvé à m'aligner avec un adversaire, le plaisir féroce que je ressens à me mesurer avec celui-là.

– C'est curieux, en effet, approuva Jacquier.

Et ils se séparèrent.

Le capitaine dormit mal, contre son habitude. Le lendemain matin, il se leva, nerveux, agité. Il se sentait le cœur gros, il poussait des soupirs involontaires, comme s'il avait pressenti l'approche d'un danger mystérieux.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit, dont il se garda bien de faire part à ses témoins, qu'il se rendit sur le terrain.

L'endroit était merveilleusement choisi. A travers les oliviers, dont les branches noueuses tamisaient un jour sombre, on distinguait la mer immense que le soleil levant éclairait de ses lueurs argentées et qui miroitait de feux divers au premier souffle de la brise.

Au loin, perdues dans la brume du matin, on apercevait les côtes d'Italie, les maisons de Bordighiera et de Vintimille. Une tranquillité

sereine régnait dans l'atmosphère, qu'embaumait le parfum des orangers et des citronniers en fleurs.

Sans rien voir de ces beautés sublimes, le capitaine se tenait immobile, les yeux obstinément fixés sur la route qu'il venait de parcourir.

Jules Varnet n'avait pas encore paru.

– Est-ce qu'il ne viendrait pas ? se demandait Marius.

Son visage s'éclaira d'une joie subite, et ses yeux brillèrent d'une lueur farouche. Sur la route il voyait venir une voiture au galop de deux chevaux vigoureux.

Deux minutes après, Jules Varnet et ses témoins mettaient pied à terre.

– Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, capitaine, dit-il d'un ton délibéré ; mais il est de si bonne heure que nous ne trouvions pas de voiture.

Marius s'inclina, mais ne répondit pas.

Les témoins du gommeux, aussi gommeux que lui, et vêtus d'un élégant costume du matin, avaient également apporté des épées.

On tira donc au sort pour savoir desquelles on se servirait. Le hasard, toujours favorable au capitaine, désigna celles que ses témoins avaient apportées.

– Décidément, fit Varnet en riant, vous avez tous les bonheurs, monsieur. Heureusement pour moi, nous ne jouons pas notre vie à pile ou face.

– Tiens, tiens ! mais il paraît brave, ce garçon-là ! pensa le capitaine.

Et il l'examina curieusement.

Il fut très surpris de remarquer que Varnet était très pâle. Bien plus, quand le gommeux vit se fixer sur lui les regards du capitaine, il se détourna avec embarras.

– Ouais ! se dit Marius. Qu'a-t-il donc ? Est-ce qu'il a peur ? Ne chante-t-il si haut que pour se donner du courage ? Qu'est-ce que cela signifie ?.

Il n'eut pas le temps d'approfondir cette énigme. Les témoins s'avancèrent au-devant des deux adversaires pour les mettre en place.

Ils posèrent habit bas, ne conservant que leur chemise, dont ils ouvrirent le col et le plastron pour bien montrer leur poitrine nue.

Aussitôt Jacquier leur tendit les épées.

– En garde, messieurs ! dit-il.

Tous deux se mirent sous les armes, après s'être adressé le salut d'usage.

– Partez ! dit alors Jacquier en reculant de trois ou quatre pas.

Immédiatement, les deux combattants engagèrent le fer avec une prudence dénotant chez eux une grande habileté.

Sous le coup de l'indignation qu'il éprouvait, Varnet n'avait songé tout d'abord qu'à venger l'outrage qu'il avait essuyé. Deux de ses amis, qui se trouvaient là et avaient été témoins de cette scène violente, offrirent immédiatement de lui servir de seconds.

Varnet accepta.

– Je vous remercie, dit-il. Donc, allez sur-le-champ à bord du *Roi-des-Mers* et réglez-moi les conditions d'un duel, qui ne devra cesser que si l'un des deux adversaires est absolument hors d'état de tenir une épée. – Vous me retrouverez à l'hôtel de Paris, où je vous attends.

En effet, il monta dans sa chambre, qu'il parcourut d'abord avec une excessive agitation.

Peu à peu, à mesure que se prolongeait l'attente, l'effervescence à laquelle il était en proie se dissipa. Il se laissa tomber dans un fauteuil avec un geste de mauvaise humeur.

– Moi qui étais venu ici pour m'amuser... fit-il à demi-voix.

Puis, tout à coup :

– Au fait, reprit-il, quel est le nom de ce butor ?

Il chercha la carte que lui avait donnée le capitaine et ne la trouva pas tout d'abord, car, dans le trouble qui s'était emparé de lui, en recevant ce soufflet qui lui brûlait encore la joue, il ne se rappelait pas où il l'avait mise.

Il la découvrit enfin, pliée en deux dans le gousset de son gilet.

Quoique la nuit commençât à tomber et qu'il n'eût pas de lumière dans sa chambre, il y jeta les yeux pour déchiffrer le nom qui y était gravé.

Soudain il se leva d'un bond.

– Non, ce n'est pas possible ! s'écria-t-il en pâlisant.

Il courut vers la fenêtre, en souleva les légers rideaux et se pencha en avant pour mieux lire, persuadé qu'il s'était trompé.

– Le capitaine Marius ! murmura-t-il avec accablement. C'est lui ! c'est bien lui !...

Il revint à son fauteuil, dans lequel il se laissa tomber visiblement ému, vaincu par une sorte de découragement subit.

– Voilà qui est étrange ! dit-il.

Alors essayant de secouer l'impression fâcheuse que ce nom lui avait laissée :

– Bah ! continua-t-il en s'efforçant de sourire. Tôt ou tard cela devait arriver. Autant que ce soit aujourd'hui que demain...

Mais il eut beau faire, il ne conservait plus cette attitude hautaine et indignée qu'il affectait tout à l'heure. Un changement manifeste se produisait en lui et se reflétait jusque sur son visage, dont le front s'était assombri, dont les sourcils se contractaient.

Ce fut sur ces entrefaites que reparurent ses témoins. Ils l'assurèrent que pleine et entière satisfaction lui serait accordée. Les seconds du capitaine avaient, en effet, accepté, sans en discuter aucune, toutes les conditions qui leur étaient imposées.

Jules les remercia d'une voix morne, mais ne leur avoua pas qu'il connaissait de nom le capitaine, ni quand et comment ce nom avait été connu de lui. Evidemment il avait des raisons particulières pour ne pas leur révéler son secret.

Ses témoins furent un peu étonnés de la froideur avec laquelle il accueillit leurs explications et de la tristesse dont ses traits étaient empreints.

– Ah ça ! qu'as-tu donc ? lui demanda Monléry. On dirait que ce duel t'affecte et te fait trembler.

– Moi ! répliqua Varnet d'un ton farouche. Comment peux-tu croire qu'un homme qui a un soufflet sur la figure aspire à autre chose qu'à se venger ?

– A la bonne heure ! En ce cas, allons dîner et surtout dînons gaiement ! Venez, mes amis ! C'est moi qui vous traite.

Ils se rendirent au Restaurant de Paris. Monléry combina un menu délicat, qu'il arrosa de Sauterne, de Corton et de Cliquot frappé.

Deux heures après, Varnet, aux trois quarts gris, comme ses deux convives, avait complètement oublié le capitaine Marius, disait autant de sottises et commettait autant de folies qu'à l'ordinaire.

A onze heures, ses amis le reconduisirent jusque dans sa chambre et ne le quittèrent qu'après l'avoir mis au lit.

– Demain matin à six heures, nous viendrons te chercher, dit Monléry.

Varnet dormit d'un sommeil lourd. Lorsque ses témoins vinrent le réveiller, il se leva et montra une gaîté tout à fait insolite.

Ne voulant pas paraître affecté, principalement devant son adversaire, il essaya jusque sur le terrain de faire contre fortune bon cœur ; mais, on l'a vu, il ne trompa pas l'œil exercé du capitaine.

Le premier engagement ne donna lieu à aucun résultat. Les deux adversaires se tâtaient, attaquaient ou ripostaient, mais toujours avec prudence et sans se découvrir.

A la seconde reprise, ils s'échauffèrent. Le choc des armes nues, le souvenir de l'affront qu'ils avaient reçu tous les deux, les firent dévier parfois de la ligne droite. Aussi le capitaine reçut-il à l'avant-bras une légère piquûre.

– Ce n'est rien, messieurs, assura-t-il.

Toutefois les témoins s'approchèrent, examinèrent avec soin la blessure et constatèrent qu'elle n'était pas assez grave pour faire cesser le combat.

Tandis que ce premier succès donnait plus d'assurance à Varnet, il rendait au capitaine tout son sang-froid, car il lui prouvait que la victoire ne serait pas aussi facile qu'il se l'était imaginé tout d'abord.

La troisième passe fut plus brillante que les deux autres. Les adversaires s'animaient de plus en plus, mais le jeu de Varnet devenait de moins en moins correct, tandis que celui du capitaine demeurerait inexorablement serré.

Sur une feinte du tac au tac qu'avait essayée Varnet, le capitaine écarta l'épée de son adversaire avec une telle violence, qu'il eut le temps de revenir sur lui par un formidable coup droit, avant que celui-ci pût retomber en garde.

En même temps, Marius, trouvant enfin le jour qu'il cherchait depuis si longtemps, se fendit à fond, de sorte que son épée traversa jusqu'à l'omoplate la poitrine de son malheureux ennemi.

Varnet laissa échapper son épée, battit le vide à trois reprises de ses deux bras étendus, chancela et tomba lourdement en arrière, avant que Monléry, qui s'était précipité à son secours, eût le temps de le recevoir dans ses bras.

Marius salua très correctement les témoins, fit signe à Jacquier et à son contremaître de le suivre et s'éloigna.

Aidés par le cocher qui les avait amenés, les témoins de Varnet transportèrent dans la voiture le corps inanimé de leur pauvre ami et le conduisirent à l'hôtel.

Tandis que le cocher allait chercher un médecin, Monléry déshabilla le blessé, le mit au lit ; mais jugeant son état extrêmement grave, il se contenta d'étancher le sang qui s'échappait lentement de sa poitrine.

Fort heureusement Monte-Carlo n'est pas très grand. Au bout d'un petit quart d'heure, le cocher ramena dans sa voiture le médecin qu'il était allé chercher.

Le docteur s'approcha, sonda la plaie, consulta très attentivement le poulx du malade et laissa échapper une grimace de mauvais augure.

– C'est grave, n'est-ce pas ? demanda Monléry, qui ne l'avait pas quitté du regard.

– Je le crois bien ! le poumon est traversé jusqu'à l'omoplate !

– Mais la blessure est-elle mortelle ?

– Je ne puis vous répondre ni oui ni non. Si une hémorragie interne se déclare, il peut trépasser d'un moment à l'autre. A-t-il perdu beaucoup de sang ?

– Beaucoup, oui, docteur.

– Tant mieux ! dans ce cas l'hémorragie est moins à redouter ; mais, en dehors de cela, mille autres complications peuvent surgir. Ce jeune homme a-t-il des parents, une famille ?

– Sans doute, il a encore sa mère.

– Et vous savez où elle habite ?

– Oui, à Marseille, boulevard de la Madeleine.

– Eh bien ! sans lui dire de quoi il s'agit, télégraphiez-lui de venir à l'instant.

– Mais que lui dirai-je lorsqu'elle arrivera ?

– Vous lui direz la vérité.

– C'est-à-dire que.

– Que son fils est à peu près perdu, que dans tous les cas, s'il en réchappe, la convalescence sera longue, et réclamera beaucoup de soins.

– Bien, dit Monléry, très affecté, je cours au bureau du télégraphe.

– C’est cela. Pendant ce temps, je vais poser le premier appareil. Seulement il serait urgent que l’un de vous deux, messieurs, ne le quittât pas avant que sa mère soit arrivée.

– Nous n’y manquerons pas, promit Monléry.

Prévenu par le cocher qu’il s’agissait d’une blessure reçue en duel, le docteur avait apporté tout ce qui était nécessaire pour procéder à un pansement immédiat. Ce pansement, fait avec une grande légèreté de main et une excessive habileté, était à peu près terminé lorsque Monléry rentra.

La dépêche était partie. Il avait calculé que madame Varnet pouvait prendre le train qui part de Marseille à une heure vingt minutes et arriver à Monte-Carlo vers onze heures du soir.

Le médecin s’éloigna, recommanda qu’on l’envoyât chercher aussitôt, s’il se produisait le moindre phénomène inquiétant, et annonça qu’il reviendrait vers cinq heures.

– Va te reposer, dit Monléry à son camarade, tu viendras me relever de faction à midi.

Celui-ci s’engagea à revenir très exactement et sortit.

Monléry prit un volume qui se trouvait sur la table et essaya de le parcourir.

Ce fut en vain. Il ne pouvait détacher ses regards du visage de son malheureux ami, dont les yeux étaient clos, les traits impassibles, le teint livide, et qui ne donnait pas signe de vie.

– Ce maudit capitaine a eu toutes les chances, pensait-il. Quel vent de malheur l’a conduit ici ?

Et il se demandait comment il s’y prendrait pour annoncer à la mère affolée, l’épouvantable accident qui menaçait d’emporter son fils unique ?

A peine osait-il bouger, de peur que le plus léger bruit arrachât le blessé à sa torpeur et amenât une déplorable catastrophe. Il continuait à feuilleter le livre, mais c’était pour se donner une contenance, bien plutôt que pour se repaître des émotions que la lecture lui aurait causées.

Quand il entendit sonner midi, il se leva et poussa un véritable soupir de délivrance. Aussi, dès que son ami entra, il courut à lui, la main tendue.

– Je reviendrai à quatre heures, dit-il en se précipitant vers la porte.

Il avait hâte de respirer au grand air, de boire le soleil, de renaître à la vie !

Il commença par déjeuner, puis il se lança dans la montagne, grimpa jusqu'à la Turbie pour contempler de plus haut le paysage, dont il éprouvait le besoin d'élargir les horizons. Ce jour-là, pour la première fois peut-être, ce jeune homme, futile et léger, sentit combien la nature était belle !

A cinq heures, le docteur revint.

L'état du malade n'avait pas empiré. La blessure avait encore rendu beaucoup de sang ; l'hémorragie interne n'était pour ainsi dire plus à craindre. Il procéda à un second pansement et se retira après avoir renouvelé les recommandations qu'il avait faites dans la matinée.

Vers dix heures et demie, Monléry prévint le garçon d'hôtel que madame Varnet allait probablement arriver. Il lui donna l'ordre de le prévenir aussitôt et de ne pas la faire monter avant qu'il lui eût parlé.

Trois quarts d'heure après, le garçon vint lui annoncer que cette dame était là.

Monléry descendit. Avec toutes les précautions imaginables il lui fit part de l'événement douloureux dont Jules avait été victime.

La malheureuse mère versa d'abondantes larmes, mais promit de se montrer forte et de ne pas troubler le repos du blessé.

Alors Monléry lui prit le bras et la conduisit devant le lit de son fils, au pied duquel elle tomba sur les deux genoux.

II

Pendant ce temps, le capitaine Marius avait fait réparer les dégâts insignifiants occasionnés par la tempête dans le gréement de son navire.

Vers huit heures et demie, par une brise du large assez bonne, le *Roi-des-Mers* avait quitté le port de Monaco et s'était dirigé vers la haute mer.

A la tempête de la veille avait succédé un temps admirable. Pas un nuage ne ternissait l'azur du ciel. Légèrement agitée par le vent, la mer, relativement très calme, prenait à l'horizon les teintes de l'indigo le plus foncé.

Le navire chargé de toile inclinait gracieusement sur tribord et filait par un vent large sur neuf ou dix nœufs à l'heure.

Le front assombri du capitaine avait fini par se rasséréner. Il subissait l'influence du temps. Le soleil lui faisait oublier peu à peu la scène sanglante par laquelle s'était terminé son court séjour à Monte-Carlo.

– Du train que nous marchons, disait-il à Jacquier, nous arriverons cette nuit à Marseille.

Et à la pensée qu'il allait revoir sa jeune femme, jouir du repos et du bien-être de son intérieur, son visage s'épanouissait en un large sourire.

– Pauvre petite Claire ! Y a-t-il longtemps que je ne l'ai vue ! pensait-il. Quatorze mois !... Qu'a-t-elle fait pendant mon absence ? Comme elle a dû s'ennuyer ! Heureusement que sa jeune sœur Léa est auprès d'elle ! Va-t-elle être contente de la surprise que je lui ménage !

Il se frottait les mains. Du regard il interrogeait l'horizon, comme s'il espérait déjà découvrir les rochers du château d'If, ou les hauteurs de Notre-Dame-de-la-Gardc. Mais, hélas ! A peine distinguait-il à tribord la côte qui se perdait dans une brume lointaine et rosée.

– C'est égal reprit-il au bout de quelques instants, j'ai eu tort de laisser si longtemps cette pauvre petite. quatorze mois ! c'est long !... Et puis, après tout, qu'ai-je besoin d'entreprendre de si longs voyages ? Je suis assez riche, Dieu merci ! pour qu'il ne soit plus nécessaire d'exposer ma vie. Nous n'avons pas d'enfant. Les deux cent mille francs que j'ai gagnés hier par un hasard inespéré arrondissent encore singulièrement mon capital... Voilà assez longtemps que je trime pour avoir le droit de me croiser les bras. Que ferai-je pour tuer le temps ? Je n'en sais rien, par exemple ! Bah ! Je me consacrerai tout entier au bonheur de Claire. Léa deviendra ma fille ; je la ferai élever, je surveillerai son éducation, je la marierai plus tard... que disais-je donc que je n'avais pas d'enfants ? J'en ai un, j'en ai deux, j'en ai trois en comptant Georges. Eh bien ! voilà de quoi m'occuper ! Oui, c'est

dit. Ce voyage sera le dernier. Je renonce à la mer, je me consacre tout entier aux douces joies de la famille...

A la pensée du bonheur qui l'attendait, les yeux du capitaine Marius se mouillèrent d'une larme d'attendrissement, qu'il essuya du revers de sa main bronzée.

Le fait est qu'il avait eu toutes les chances, ce Marius !

Depuis vingt-cinq ans qu'il naviguait, il avait fait tant de chemin que lui-même n'aurait pas été capable de dire combien de milles il avait parcourus.

Seulement à l'encontre du proverbe qui dit : « Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, » il avait au contraire fait sa pelote avec un bonheur qui n'avait d'égal que sa hardiesse. On évaluait, en effet, sa fortune à plus d'un million !

Sobre, courageux jusqu'à la témérité, entreprenant, doué d'un rare instinct commercial, il avait commencé par naviguer en qualité de second à bord du *Vautour*, un des plus beaux bâtiments à voile de la maison Caracasse, de Marseille.

Non seulement il avait obtenu son diplôme de capitaine au long cours à la suite d'examens très brillants ; mais encore, pendant les cinq années qu'il avait servi comme second à bord du *Vautour*, il s'était fait remarquer par son zèle, par sa conduite, et par l'immuable égalité de son caractère.

Aussi, quand mourut le capitaine du *Vautour*, la maison Caracasse n'hésita pas à en donner le commandement à Marius.

Comme il avait beaucoup observé, comme il avait acquis en naviguant une grande expérience, comme il était surtout l'ennemi déclaré de la routine, il avait signalé à ses armateurs des contrées que les navires de commerce ne fréquentaient pas d'ordinaire, dans lesquelles on pouvait obtenir, par conséquent, à d'excellentes conditions, les plus riches marchandises et réaliser à coup sûr d'énormes bénéfices.

Il avait fini par rallier la maison Caracasse à ses idées, de sorte qu'elle compléta dans ce but une cargaison et qu'elle lui donna toute latitude pour traiter au mieux de ses intérêts.

Marius emporta lui-même pour son compte une petite pacotille et s'en alla.

Sept mois après il était de retour. Les richesses qu'il rapporta de ce premier voyage ne donnèrent pas moins de deux cent mille francs de bénéfices nets. Quant à lui, il en avait gagné quarante mille.

Il devint l'oracle de la maison, qui lui permit de s'intéresser plus largement dans ses affaires. Au bout de dix ans, Marius avait mis cinq cent mille francs de côté.

Alors, il fit construire et équipa à ses frais le *Roi-des-Mers*, fut son propre armateur et son propre capitaine. N'ayant plus à encourir aucune responsabilité vis-à-vis d'un tiers, il devint de plus en plus entreprenant, osa s'aventurer dans des contrées qu'aucun navire de commerce n'avait osé explorer avant lui et atteignit des résultats inespérés.

A quarante ans, il avait conquis une réputation pour ainsi dire universelle.

A Marseille, où tout le monde le connaissait, il passait pour le capitaine le plus habile et le commerçant le plus adroit qu'il y eût au monde. On le savait riche, humain, généreux, toujours prêt à venir en aide à ses amis.

– A la bonne heure ! disait-on. Quand on voit des hommes comme lui s'enrichir, c'est pain bénit.

Le fait est qu'on citait par centaines les traits de courage ou de générosité qu'il avait accomplis. Tous ceux qui l'avaient approché le tenaient en haute estime ; son équipage l'adorait et se serait fait hacher pour lui. Lorsqu'il passait sur le port, tous les matelots se poussaient du coude en ôtant leur bonnet et le montraient aux novices en leur disant :

– Tu vois bien c't homme-là, c'est le capitaine Marius, mon garçon !

Et le novice se découvrait à son tour avec respect, car il avait entendu parler vingt fois de ce personnage presque légendaire.

Quant à lui, ignorant de sa valeur personnelle, simple et bon, comme tous les hommes de valeur, il ne paraissait pas se douter de la vénération dont il était l'objet. Il faisait le bien pour faire le bien, sans forfanterie, sans ostentation, plus riche et plus heureux des bénédictions dont il était comblé que de la fortune qu'il avait acquise. Comment le malheur aurait-il osé frapper un homme si méritant et si merveilleusement doué ?

Disons-nous qu'il avait un défaut ? Pourquoi pas ? la perfection n'est pas de ce monde.

Mon Dieu ! oui. Le capitaine était violent et emporté. Question de sang, absolument indépendante de sa volonté, contraire même à ses habitudes et à son caractère. C'était plus fort que lui ! A la moindre contrariété, au moindre obstacle qu'il rencontrait, le sang lui montait à la tête... il voyait rouge.

– Prenez garde ! lui avait dit son médecin. Cela pourrait vous jouer un mauvais tour.

Marius prenait garde, en effet, le plus qu'il pouvait, mais il avait beau faire, l'orage éclatait chez lui avant même qu'il s'en fût aperçu.

Et alors, pour réagir contre les conséquences que sa colère aurait pu provoquer, il prenait son sourire le plus doux, sa voix la plus mielleuse. On entendait bien trembler encore cette voix, pleine de menaces sous son apparente douceur, mais pouvait-on lui garder rancune ? Ne rachetait-il pas cet instant de vivacité par la plus exquise bonté ?

On connaissait le défaut de la cuirasse. Aussi tout le monde filait doux quand il se fâchait, afin de ne pas l'irriter davantage. On savait bien qu'il reviendrait de lui-même à résipiscence et qu'il ferait tout son possible pour effacer ses emportements.

Il était donc vraiment roi sur le *Roi-des-Mers*. S'il regrettait une chose en ce moment, lui qui était tout-puissant à son bord, c'était de ne pouvoir commander aux éléments. Il aurait voulu que la brise soufflât plus fort, afin d'arriver plus tôt ; mais il eut beau couvrir son navire de toile, il n'arriva pas à Marseille dans la nuit, ainsi qu'il l'avait espéré. Il n'entra dans le port de la Jolielte que le lendemain matin, à huit heures et demie.

Laissant à Jacquier le soin de remplir les formalités ordinaires, il sauta dans un canot et se fit conduire à terre.

Il suivit les quais d'un pas relevé, presque fiévreux. Il lui tardait de rentrer chez lui. Et pourtant il éprouvait un serrement de cœur qu'il n'avait jamais ressenti. Quoi qu'il eût fait pour s'en défendre, les paroles de Varnet résonnaient encore à son oreille. La vengeance qu'il en avait tirée ne les lui avait pas fait oublier. Lorsqu'il atteignit la Cannebière, il s'arrêta, tout essoufflé, pour essuyer la sueur qui mouillait son front.

– C'est singulier ! fit-il. Comment puis-je avoir si chaud que cela ?

Il se dirigea alors d'un pas plus tranquille vers la rue Saint-Ferréol, dont il était peu éloigné.

Quand il y pénétra, quelque chose d'étrange se passa en lui. Cette rue qu'il trouvait si belle hier encore, lui sembla étroite, triste, déserte. Les horizons immenses, auxquels ses regards s'étaient habitués pendant ce long voyage, rétrécissaient tout à coup, jusqu'à lui donner des proportions mesquines, la voie dans laquelle il venait de s'engager.

Cependant il atteignit rapidement le numéro 45, franchit l'escalier et gravit trois étages avec l'élasticité de la jeunesse.

Là, il tira de sa poche un trousseau de clefs, en choisit une, qu'il fit tourner lentement dans la serrure, et pénétra dans l'appartement.

Subitement il se trouva en face d'une enfant de huit ans, qui s'écria :

– Tiens ! Voilà monsieur Marius !

Et, tout aussitôt, la petite fille lui sauta au cou pour l'embrasser.

– Sœur ! Grande sœur ! cria-t-elle. Quel bonheur ! Voilà M. Marius !

Le capitaine la couvrit de baisers, mais avec une distraction évidente.

Il interrogeait du regard la porte de la salle à manger, celle qui correspondait avec l'appartement et sur le seuil de laquelle il s'attendait certainement à voir paraître quelqu'un.

Par la porte qui donnait sur la cuisine, il aperçut Rosalie, sa domestique, que les cris de l'enfant avaient attirée et qui lui souhaita la bienvenue.

Seulement, au lieu de venir à sa rencontre avec les démonstrations de joie ordinaire, elle se tenait immobile, baissait les yeux et roulait entre ses doigts le coin de son gros tablier.

– Et Claire ? demanda enfin le capitaine, surpris de ne pas la voir accourir.

– Je crois qu'elle est dans sa chambre... répondit Rosalie, en se détournant avec embarras.

– Ah ça ! qu'est-ce que cela veut dire ? murmura Marius.

A ces mots, il déposa vivement à terre l'enfant qu'il portait dans ses bras, ouvrit la porte de communication et entra dans l'appartement.

– Claire ! Claire ! où donc es-tu ? criait-il en traversant le vaste salon.

Claire ne se montrait pas.

Après avoir successivement parcouru toutes les pièces, le capitaine arriva enfin dans une petite chambre, la dernière, la plus éloignée, celle dans laquelle couchait Léa, la sœur de sa femme.

Il s'arrêta, stupéfait.

Claire était assise sur une chaise, la tête penchée, les mains jointes, les yeux baissés vers la terre, ne faisant pas un mouvement.

– Eh bien ? Qu'as-tu ? lui dit-il. Est-ce que tu ne me reconnais pas ?

Il s'approcha d'elle et vit des larmes dans ses yeux.

– Tu es donc malade ? reprit-il avec sa plus tendre inflexion de voix.

Claire ne répondit pas. On aurait juré qu'elle n'entendait pas un mot de ce que lui disait le capitaine.

Inquiet, agité du même sinistre pressentiment qui l'oppressait depuis la veille, il s'approcha plus près encore et voulut la prendre dans ses bras.

– Je vous en supplie ! Laissez-moi. balbutia-t-elle d'une voix éplorée.

Sans l'écouter, il la saisit et la força doucement à se lever.

Déjà il se penchait vers elle pour l'embrasser, lorsqu'il recula subitement, comme s'il avait marché sur un serpent.

– Ah ! misérable ! rugit-il en la repoussant.

Elle retomba sur sa chaise, obéissant ainsi qu'une masse inerte à l'impulsion qu'elle avait reçue.

Quant à lui, ivre d'une fureur soudaine, livide de rage, l'œil injecté de sang, il tira de sa poche un revolver et l'ajusta.

– Meurs donc ! cria-t-il en lâchant la détente.

Toute joyeuse de revoir celui qu'elle appelait son « bon ami », ne soupçonnant rien du drame que la brusque apparition du capitaine allait provoquer, Léa l'avait suivi et avait pénétré en même temps que lui dans la chambre où sa sœur s'était réfugiée.

Le profond accablement qui s'était emparé de Claire la fureur subite de Marius ne trouvaient dans son esprit naïf aucune explication.

Elle les considérait tous les deux avec un étonnement mêlé de pitié et d'effroi.

Cependant, lorsqu'elle vit le capitaine repousser brutalement la pauvre Claire, son petit cœur se révolta. Elle courut à lui, prête à s'interposer inconsciemment entre la victime et le bourreau.

Au moment où elle vit se braquer sur sa sœur le canon du pistolet, elle se jeta sur le bras de Marius, ne se doutant même pas qu'elle s'exposait à la mort.

– Je ne veux pas que tu fasses du mal à ma sœur ! cria-t-elle en pleurant.

Le coup de feu qu'elle entendit redoubla son épouvante et ses cris. Elle se cramponna avec une telle force au bras de Marius, que, pour ne pas blesser l'enfant, celui-ci fut obligé de saisir dans la main gauche l'arme qu'il tenait de la main droite. Rosalie, qui prêtait au moindre bruit une oreille attentive et qui, elle, avait des raisons pour redouter un éclat, accourut de son côté et se jeta au-devant de Claire, à qui elle fit un rempart de son corps.

– Je vous en supplie, monsieur ! dit-elle à mains jointes, calmez-vous ! Ah ! si nous avions su que vous arriviez si tôt.

Quant à la petite Léa, toujours pleurant, toujours criant, toujours suspendue au bras de son bon ami, elle ne cessait de répéter :

– Je ne veux pas que tu fasses du mal à ma grande sœur ! Je ne le veux pas !

Le capitaine essaya vainement de se dégager, de tourner l'obstacle vivant que sa domestique opposait à sa fureur. Enfin, voyant que sa vengeance lui échappait, commençant à entrevoir l'horreur et l'inutilité du meurtre qu'il avait failli commettre, il repoussa l'enfant avec une sorte de sauvagerie, quitta la chambre et disparut.

– Oh ! la misérable ! répétait-il. Après ce que j'avais fait pour elle !...

C'était fini. Le premier mouvement de colère était passé.

Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, Léa venait de sauver la vie à sa sœur. Son faible bras avait eu assez de force pour détourner l'arme meurtrière ; la balle qui devait atteindre Claire avait dévié et était allée s'aplatir contre le mur.

Claire ne bougeait pas. Elle était anéantie par la douleur, paralysée par l'épouvante, suffoquée par les sanglots.

La situation était terrible, en effet. La malheureuse, que son mari avait quittée depuis plus d'un an, était enceinte de huit mois !

Lorsqu'elle avait entendu les cris joyeux poussés par Léa, qui lui annonçait l'arrivée soudaine de son mari, la jeune femme avait douté

d'abord et prêté l'oreille.

Alors, reconnaissant la voix de Marius, palpitante de terreur, ne pouvant pas échapper à la scène violente qui allait résulter de cette foudroyante apparition, elle s'était enfuie tout au fond de l'appartement. Là, ne trouvant plus d'issue, elle s'était affaissée sur une chaise et attendait.

Quoi ? Elle l'ignorait, mais elle était prête à tout subir, même la mort. Elle sentait que de la part de son mari la vengeance était si légitime, qu'elle était décidée à ne rien tenter pour s'y soustraire.

Lorsqu'elle le vit braquer sur elle son revolver, elle n'eut pas un tressaillement. Croyant sa dernière heure arrivée, elle courba la tête et recommanda son âme à Dieu.

Le coup parti, elle fut tout étonnée de n'avoir pas même été atteinte !

Quand le capitaine eut disparu, elle se laissa tomber à deux genoux et prosterna son front dans la poussière.

– Ah ! mon Dieu ! gémit-elle. Je n'étais pas digne de votre pitié. Pourquoi m'avez-vous fait grâce de la vie ? Tout serait fini pour moi maintenant...

Pleurant parce qu'elle voyait pleurer sa sœur, perdue dans la série de scènes inexplicables qui se déroulaient sous ses yeux, Léa s'était approchée de Claire. Avec ses petites mains potelées elle essuyait les larmes qui s'échappaient des yeux de la jeune femme et s'efforçait de relever ses cheveux épars.

– Ne pleure pas, je t'en prie ! lui disait-elle. Tu me fais peur !

Claire la serra contre son cœur.

– Pauvre chère enfant ! fit-elle dans une étreinte convulsive. Dire que c'est toi qui m'as sauvé la vie !... Ah ! si tu pouvais savoir quel funeste service tu m'as rendu !!...

La domestique les contemplait, silencieuse, consternée.

– Restez là, dit-elle tout à coup. Je vais retrouver ce pauvre M. Marius !

Elle avait bien raison de dire : pauvre Marius !

Il avait gagné sa chambre, mais il n'avait pas eu la force de faire un pas de plus.

Suffoqué par la colère, il avait roulé tout de son long sur le tapis, la face injectée, les poings crispés.

Rosalie le crut mort. Elle se pencha sur lui, fit sauter les boutons de son gilet, de sa chemise, dénoua sa cravate, déchira son col, lui souleva la tête, qu'elle appuya sur un coussin, courut chercher de l'eau et du vinaigre, lui baigna le front, les tempes, le creux des mains, avec une activité et une sollicitude que le succès finit par couronner.

Au bout de dix minutes, le capitaine ouvrit les yeux.

Il promena lentement autour de lui ses regards atones, reconnut d'abord Rosalie et parut fort étonné de la voir ainsi penchée sur lui. Il s'aperçut alors que lui-même était couché sur le tapis de sa chambre. Il fit un effort et parvint à rassembler ses idées.

Soudain il se redressa. La mémoire lui était revenue tout à fait. Il fit quelques pas à travers la chambre, chancelant encore sous le poids du coup épouvantable qui le frappait ; puis il s'assit dans un fauteuil ; sa tête alourdie se pencha, ses bras retombèrent le long de ses jambes et deux grosses larmes sillonnèrent son visage.

Il les essuya tout à coup, comme s'il avait honte du moment de faiblesse que la réaction produisait en lui, et se tournant vers la domestique :

– Du moins, reprit-il, tu vas me dire le nom de l'infâme larron d'honneur...

– Oh ! très volontiers, fit Rosalie avec un singulier accent de haine ; mais plus tard. quand vous serez plus calme...

– Calme... je le suis à présent ; mais je souffre et la vengeance seule me fera du bien. Oh ! Claire n'a plus rien à craindre de moi, mais lui !. Allons, dis-moi son nom.

– Eh bien ! répondit sans hésiter la servante, il se nomme Jules Varnet.

La figure de Marius s'épanouit aussitôt en un large sourire.

Et, comme Rosalie, stupéfaite, le considérait de ses yeux agrandis :

– C'est vrai, fit-il, tu ne sais pas. tu ne peux pas comprendre... Ah ! je m'explique maintenant pourquoi ce misérable m'a inspiré à première vue une haine si violente ! Eh bien ! pour une fois, Dieu s'est montré juste, au moins, et je respire à présent !

La servante l'écoutait et cherchait à deviner le sens que cachaient ces paroles obscures.

Il lui raconta alors comment il avait rencontré ce jeune homme et quelle avait été l'issue du combat.

– Pourvu qu'il meure. ajouta-t-il les dents serrées. Puis, interrogeant Rosalie du regard :

– A présent, dit-il, raconte-moi tout ce qui s'est passé pendant mon absence.

Il s'était assis devant le bureau qui se trouvait au milieu de la vaste chambre et, les coudes appuyés sur la table, la tête posée sur ses deux mains, il écoutait.

– Vous ne savez évidemment pas que Claire et Jules sont deux camarades d'enfance, commença Rosalie.

Les Lamaroux et les Varnet habitaient jadis côte à côte deux maisons situées à l'entrée du Prado et entourées toutes les deux d'un petit jardinet dans lequel les enfants prenaient leurs ébats.

Claire était fille unique à cette époque, de même que Jules était le seul rejeton de la famille Varnet. Les parents, sans être intimement liés, avaient ensemble des rapports de bon voisinage.

Rien ne les séparait alors. M. Varnet n'avait pas encore fait dans les huiles la grosse fortune qu'il a laissée à sa veuve et à son fils. Votre ami Lamaroux n'était pas riche non plus, vous le savez mieux que personne, de sorte que les deux familles vivaient dans les meilleurs termes.

Il était donc tout naturel que les deux enfants, qu'un simple treillage séparait l'un de l'autre, quand ils couraient dans le jardin, eussent mutuellement envie de jouer ensemble. Qui des Varnet ou des Lamaroux fit le premier pas ? Je ne m'en souviens guère, bien que je fusse déjà au service de madame Lamaroux. Ce qu'il y a de certain, c'est que Claire et Jules, qui ont à peu près le même âge, jouaient déjà ensemble, alors qu'ils se tenaient à peine debout sur leurs petites jambes.

Jusqu'à l'âge de dix ans, les deux enfants vécurent ensemble comme frère et sœur ; puis, brusquement, on les sépara.

Jules entra au collège, Claire fut mise en pension. Ils ne se voyaient plus que tous les dimanches, mais cela n'avait refroidi en rien leur amitié et c'était le cœur gros qu'ils se quittaient en se promettant de se revoir le dimanche suivant.

A très peu d'exceptions près, en effet, ils se rencontrèrent toutes les semaines. Naturellement l'âge était venu et avait modifié leurs relations.

Tout à coup, M. Varnet, qui commençait à s'enrichir et brassait de grosses affaires, trouva qu'il demeurait trop loin de son magasin, que ces allées et venues lui faisaient perdre chaque jour un temps précieux, et acheta boulevard de la Madeleine le petit hôtel que sa femme habite encore.

Il vint rendre visite à votre ami Lamaroux, exprima le regret qu'il éprouvait à quitter un si bon voisin, l'engagea à venir le voir souvent et quitta le lendemain la maison dans laquelle s'étaient écoulées, disait-il, les vingt meilleures années de sa vie.

A partir de cette époque, Claire et Jules ne se virent plus qu'à de très rares intervalles et seulement quand leurs parents se faisaient mutuellement visite.

Ils étaient âgés tous les deux de dix-huit ans. On songeait déjà à leur avenir, mais jamais, ni dans la pensée des Vernet, ni dans celle des Lamaroux, on n'avait eu l'idée de les marier ensemble.

Sur ces entrefaites, survint dans la famille de votre ami une grande surprise et une grande joie. Après dix-huit ans de stérilité, madame Lamaroux mit au monde une seconde fille, Léa !

La pauvre dame avait dissimulé de son mieux une grossesse dont elle était fort contrariée et fort gênée en présence de Claire.

– N'est-il pas honteux, me disait-elle, que je me trouve dans une situation semblable, quand j'ai une fille bonne à marier, quand je pourrais être grand'mère !

J'étais bien un peu de son avis, mais qu'y faire ? Léa n'y perdit rien. Elle eut deux mères au lieu d'une. Claire, laissant à personne le soin d'amuser et de porter l'enfant, en effet, se mit à l'aimer d'un tel cœur, qu'elle ne voulut

Lorsqu'on voulait le lui enlever dans la crainte qu'elle ne se fatiguât :

– Non, laissez-moi faire, disait-elle en riant. Cela me semble si amusant de rejouer à la poupée !

Le fait est qu'elle l'adorait et ne la quittait pas d'un instant. L'enfant le lui rendait bien, du reste, car elle finit par aimer sa grande sœur d'un amour dont la pauvre mère aurait pu être jalouse, si elle avait été moins bonne.

C'était le bon temps cela ! Vous vous en souvenez, vous, monsieur, qui avez été le parrain de Léa, vous qui veniez si souvent dans cet intérieur paisible, pendant les séjours de trop courte durée que vous faisiez à Marseille.

Une grande préoccupation assiégeait déjà pourtant cette pauvre famille. On vous le cachait, monsieur. On ne me le disait pas non plus, à moi, mais j'avais surpris çà et là, sans le vouloir, en allant et venant dans la maison, des lambeaux de phrases qui m'avaient permis de tout deviner.

On commençait à s'inquiéter de voir que Claire avait vingt-deux ans et qu'elle ne se mariait pas. Cela n'avait rien d'étonnant pourtant par le temps qui court, puisque la chère petite n'avait pas de dot.

Quant à elle, elle ne paraissait même pas y penser. Que lui aurait apporté le mariage de plus qu'elle n'avait ? Des soucis, pas autre chose. Ne savourait-elle pas, toutes les joies de la maternité ? Cette chère Léa, qu'elle aimait d'une tendresse à nulle autre pareille, ne suffisait-elle pas à ce besoin d'affection qui, tôt ou tard, s'empare de notre âme ?

Nulle tristesse n'envahissait donc l'heureuse maisonnée. Ses relations avec les Varnet devenaient de plus en plus rares. Jules avait depuis longtemps quitté le collège et était entré dans les bureaux de son père ; mais il avait, noué d'autres amitiés en grandissant et n'avait pas reparu chez nous quand arrivèrent les mauvais jours.

Vous savez de quelle horrible mort fut victime M. Lamaroux. Bien que vous ne fussiez pas à Marseille à cette époque, vous avez appris par sa veuve cette fin tragique. La seule chose qu'elle ne vous avoua pas, c'est que, son mari mort, elle restait presque sans ressources.

Alors commença pour elle et pour Claire une vie de labeurs et de privations, dont je vous ai en partie révélé depuis les souffrances. Quoiqu'elles eussent voulu me renvoyer, sous-prétexte qu'elles étaient dans l'impossibilité de me payer mes gages, je n'avais pas voulu me séparer d'elles. J'étais sans famille, je n'avais aucune affection, ou plutôt je n'en avais pas d'autre qu'elles.

Depuis vingt-cinq ans que j'étais dans la maison, je m'étais attachée à la pauvre veuve, à Claire que j'avais vue grandir. Je les suppliai de me garder ; elle y consentirent.

Toutes les trois, nous travaillions sans relâche pour suffire à nos besoins et grâce à Dieu, nous y arrivions, quand le malheur vint frapper de nouveau à la porte de notre demeure.

Minée par le chagrin, épuisée par la fatigue, madame Lamaroux mourut à son tour. A cet égard, je n'ai rien à vous apprendre, monsieur ; vous avez reçu ses recommandations suprêmes, vous n'ignorez rien de ce qu'il y avait chez la sainte femme de douceur, de sollicitude et d'amour maternel.

Ce que je dois vous dire, c'est que pendant les quinze mois qui s'écoulèrent entre la mort de M. Lamaroux et celle de sa femme, nous n'avions d'aucune sorte et sous aucune forme entendu parler de la famille Varnet.

Toutes les appréhensions que j'avais conçues sur le sort des deux orphelines, dont je me considérais comme la mère, s'évanouirent du jour où, pour lui accorder une protection efficace et légitime, vous proposâtes à Claire de l'épouser.

Pour elle et pour sa sœur, c'était le salut. Pour moi, ce fut une joie immense, car vous consentiez à me garder auprès d'elles et l'avenir des chères enfants ne me causait plus d'inquiétudes.

Tout alla bien, en effet, pendant deux ans. en dépit de vos fréquentes absences. Je me prenais à croire que le mauvais sort était conjuré, lorsque l'année dernière, vers le commencement du mois de juillet, je vis paraître un beau jour M. Jules Varnet !

Il avait rencontré Claire, avait longuement causé avec elle et lui avait demandé la permission de venir la voir.

Cela n'avait rien que de très naturel. Aussi n'en aurais-je pris aucun ombrage, si ses visites n'étaient pas devenues trop fréquentes et ne s'étaient prolongées parfois au point que j'avais cru devoir les interrompre sous un prétexte ou sous un autre.

Ces assiduités m'avaient donné fort à penser. Je m'étais informée par la ville et j'avais appris que Varnet était un franc mauvais sujet,

Son père était mort, lui laissant une fortune évaluée à soixante-dix mille francs de rente, dont sa mère avait la moitié en usufruit. Malheureusement, disait-on, elle avait pour son fils une tendresse tellement aveugle, qu'elle ne

savait rien lui refuser, de sorte que ce chiffre énorme de revenus fondait littéralement entre les doigts de ce prodigue.

Je fis part à Claire des renseignements que j'avais recueillis.

– Prenez-garde ! lui disais-je. M. Varnet est un jeune oisif sans conscience et sans probité. Il a à Marseille une réputation déplorable ; sa présence chez une femme, jeune et jolie comme vous l'êtes, ne peut que la compromettre affreusement.

– Tu es folle ! me répondait-elle en riant. Crois-tu que si Jules se permettait la plus petite inconvenance, je l'autoriserais à remettre les pieds ici ?

Je connaissais assez Claire pour la croire sur sa parole. Pourtant j'étais tourmentée de cette idée : pourquoi M. Varnet, que nous avons perdu de vue depuis plus de trois ans, vient-il ici juste au moment où Claire est seule et dans quel but surtout vient-il si souvent ?

A ces mots, Marius laissa échapper un geste de colère, en même temps qu'un rictus amer crispait ses lèvres.

– Oh ! je comprends ! fit Rosalie. Ma naïveté vous fait sourire ; mais que pouvais-je faire ? Je n'avais sur Claire d'autre autorité que mes longs services, je ne pouvais pas fermer la porte au nez de cet intrus. Je me contentais de les surveiller, de troubler leurs entretiens, au risque de déplaire à ma jeune maîtresse. Or, je dois en convenir, pas une fois, pendant les brusques apparitions que je me permettais, je ne surpris une parole, un mouvement, qui fussent contraires aux règles de la bienséance.

Cela même avait fini par m'étonner. Est-ce que vraiment ce Varnet n'ambitionnait auprès de Claire que le titre d'ami ? Cela me semblait, malgré tout, fort extraordinaire.

J'avais raison de me défier de lui !

Un soir, pour la première fois, Claire ne rentra pas à l'heure du dîner. Je n'en fus que surprise tout d'abord ; mais lorsque je vis la soirée s'avancer, une horrible inquiétude m'envahit ; tous mes soupçons se représentèrent à mon esprit. Quand j'entendis sonner dix heures, je me pris à trembler !

Enfin Claire arriva, les vêtements en désordre, le visage en feu.

Sans me dire un mot, elle gagna sa chambre, dans laquelle elle s'enferma.

Au lieu de m'éloigner, je me tins immobile près de la porte et je prêtais l'oreille.

Pendant quelques minutes je l'entendis marcher avec agitation, puis le bruit cessa et la pauvre enfant éclata tout à coup en sanglots.

Je demeurai là, attentive, oppressée, continua Rosalie, espérant qu'elle m'appellerait, qu'elle me ferait la confidence du chagrin inexplicable qu'elle éprouvait. Je me trompais. Toute la nuit se passa ainsi. Enfin, succombant sans doute à la fatigue, à l'excès de sa douleur, elle s'endormit.

Le lendemain, quand je pénétrai dans sa chambre, je la trouvai appuyée sur le coude, les yeux battus, humides encore des larmes qu'elle avait versées. Elle me regardait machinalement, sans me voir, l'esprit évidemment préoccupé de tout autre chose que de ce qui se passait autour d'elle.

J'essayai de lui parler, elle me répondit à peine.

Alors j'eus l'idée de lui amener Léa.

En apercevant sa petite sœur, elle lui tendit les bras, l'enleva, l'assit sur le bord de son lit, la serra convulsivement contre sa poitrine et la couvrit de baisers, tandis que de grosses larmes s'échappaient à nouveau de ses paupières.

Je me retirai et j'emportai les vêtements qu'elle avait quittés. En les passant en revue, je m'aperçus qu'ils étaient en lambeaux. Plus un bouton ne tenait au corsage ; le linge de dessous était déchiré et horriblement froissé...

– Mais va donc ! interrompit Marius. Que s'était-il passé ?

– Je n'en sais rien, monsieur.

– Comment ! Claire ne te l'a pas dit ?

– Jamais, monsieur.

– Bref, que sais-tu ?

– Rien que ce que j'ai observé, monsieur.

– Eh bien ! qu'as-tu observé ?

– Le lendemain, Jules Varnet se représenta à l'heure ordinaire de ses visites, mais Claire refusa durement de le recevoir. Huit ou dix fois encore, il revint, Claire se montra inflexible. Alors, j'en suis sûre, il lui écrivit, car je remis à la pauvre enfant plusieurs lettres d'une écriture qui m'était

inconnue, – toujours la même. Ces lettres, toutes timbrées de Marseille, restèrent sans réponse.

– Qui te l’a dit ?

– Personne, mais il ne pouvait en être autrement, puisque Claire ne quittait plus l’appartement et ne pouvait par conséquent pas mettre elle-même à la poste les lettres qu’elle ne m’aurait pas confiées.

– C’est juste. Ensuite ?

– C’est tout, monsieur. A dater de ce jour, Claire devint de plus en plus triste, de plus en plus sédentaire. Ce fut moi qu’elle chargea du soin de promener Léa. Je ne m’expliquais pas d’abord cette étrange conduite, mais j’en compris bientôt les motifs, en voyant s’arrondir chaque jour la taille de Claire, bien qu’elle ne portât plus autre chose que des peignoirs longs et flottants.

– Et après avoir découvert cette preuve de son inconduite, tu as eu la lâcheté de te taire !

– Par respect pour ma jeune maîtresse, oui, monsieur. Croyez-vous donc qu’elle a été dupe de mon silence ? Détrompez-vous. Elle a bien vu qu’il était impossible de cacher plus longtemps la faute qu’elle avait commise, ou plutôt la violence dont elle avait été victime.

– Tu crois donc qu’elle a été plus imprudente que coupable ? demanda le capitaine.

– Je suis convaincue que sa faute, si faute il y a, remonte à cette soirée dont je vous parlais tout à l’heure. Par l’état dans lequel j’ai trouvé ses vêtements, je suis convaincue qu’elle a été attirée par ce Varnet dans quelque lâche guet-apens et qu’elle n’a succombé qu’après une lutte abominable...

Marius hocha lentement la tête, avec un reste d’incrédulité que les explications fournies par Rosalie commençaient à singulièrement ébranler.

– Et de tout cela elle ne t’a pas dit un mot ! s’écria le capitaine étonné.

– Pas un. Cependant, il y a quinze jours environ, comme elle venait de recevoir une lettre de vous, encore timbrée d’un pays lointain :

– Est-ce que votre mari va bientôt revenir ? osai-je lui demander.

– Il ne me l’annonce pas, me répondit-elle d’une voix sourde.

– Prenez garde ! repris-je. S’il survenait à l’improviste, vous avez tout à redouter de sa colère !

– Il me tuerait, n’est-ce pas ?... fit-elle en relevant la tête.

– Dame !... qui sait ?...

– Ah ! s’écria-t-elle. Ce serait la délivrance. Mais non. Je lui épargnerai ce meurtre, dont la justice lui demanderait compte et qui ajouterait un déshonneur de plus à celui...J’y suis résolue. Du jour où il m’annoncera son arrivée, je quitterai cette maison, je m’enfuirai si vite et si loin que sa légitime colère ne saura pas où m’atteindre.

Elle se tut, acheva Rosalie. Un déluge de larmes inonda son joli visage et étouffa sa voix. Ah ! ces larmes, mon pauvre monsieur Marius ! Si vous saviez combien de fois je les ai vues couler ! Si vous aviez été témoin comme moi du désespoir farouche qu’elles trahissaient !... C’est à ce point que je me demande comment elles n’ont pas raviné ses joues, comment elle a pu vivre dans la solitude claustrale à laquelle elle s’est condamnée depuis cette soirée maudite ?

– Comment ! elle n’est donc pas sortie depuis cette époque ? interrogea le capitaine.

– Pas une fois, monsieur. Et vous comprenez bien pourquoi, n’est-ce pas ? Elle ne voulait pas afficher sa honte. Elle ne voulait pas qu’il en rejaillît sur vous la moindre parcelle.

Le capitaine se leva, visiblement satisfait de ce qu’il venait d’apprendre.

– C’est bien, dit-il. Laisse-moi seul un instant. J’ai besoin de réfléchir avant de prendre un parti. Toi, va retrouver Claire et aide-lui à se remettre de la terrible secousse qu’elle vient d’éprouver.

Rosalie se retira, en jetant sur son maître un dernier regard.

Marius était plus calme ; mais la commotion qu’il avait reçue lui serrait le cœur comme dans un étau. Il demeura ainsi pendant plus d’une heure, continuant à baigner d’eau glacée son front brûlant, cherchant une solution humaine et juste à la situation nouvelle que le malheur lui avait faite, bien décidé à agir sans courroux mais sans faiblesse.

Enfin, il sonna Rosalie.

– Comment va ta maîtresse ? lui demanda-t-il.

– Mieux, monsieur, un peu mieux.

– Alors, va la prévenir que je désire lui parler, dit-il en se levant.

III

Un instant après, Rosalie revint.

– Madame vous attend, dit-elle.

Et, comme Marius se dirigeait vers la porte :

– Mais je vous en supplie ! reprit-elle en joignant les mains, ne soyez pas trop rude avec elle ! Ne l’effrayez pas, vous la tueriez !

– Rassure-toi, elle n’a plus rien à redouter de ma colère. Moi aussi, j’ai failli mourir, mais c’est fini. Je suis homme.

Et il s’éloigna.

Quand il pénétra dans la chambre de la jeune femme, elle était assise dans un fauteuil, le corps plié sous un affaissement général, les yeux rougis, tout gonflés des pleurs qu’elle avait répandus.

– Madame, commença-t-il, j’ai cédé tout à l’heure à un mouvement de vivacité que je déplore, et je m’estime à présent très heureux que le bras de Léa m’ait empêché de satisfaire une vengeance que je considérais comme légitime.

– Ah ! plutôt au ciel qu’elle eût été complète ! gémit la jeune femme.

– Non, madame, riposta Marius, car vous auriez cessé de souffrir et cela n’aurait fait qu’aggraver ma situation. – D’ailleurs, reprit-il, mes idées ont changé de cours. L’interrogatoire que j’ai fait subir à Rosalie m’a pour ainsi dire tout appris. Je connais le nom du misérable qui s’est joué de mon bonheur, mais il est certains détails que j’ignore et que je vous serais très obligé de vouloir bien me fournir.

Claire se détourna et fit de la main un geste de profond dégoût.

– Je comprends qu’il vous ait répugné de confier ce secret à une domestique, continua le capitaine ; mais s’il est vrai, comme l’affirme Rosalie, que vous ayez su cacher à tout le monde l’état dans lequel vous

vous trouvez, si après cette chute horrible, vous voulez encore garder envers moi quelques ménagements, il faut que vous parliez.

De nouvelles larmes coulèrent silencieusement sur le visage de la jeune femme.

– Remarquez, poursuivit-il, que je ne me prévaux pas pour vous attendrir des tortures que m’inflige votre trahison. Cela ne me servirait à rien, n’est-il pas vrai ? Avant de commettre la faute, vous saviez combien je vous aimais, quelle confiance j’avais en vous et. cela ne vous a pas arrêtée. Mes angoisses ne plaideraient donc pas en ma faveur.

Elle ouvrit la bouche pour protester ; mais elle courba la tête. Que pouvait-elle opposer à ce raisonnement d’une irréfutable logique ? Rien que des mots. Or, les faits la condamnaient avec une bien plus éloquente certitude !

– Ce que je veux retenir de votre apparente conduite, dit Marius, c’est que vous avez daigné m’épargner jusqu’ici le ridicule auquel sont infailliblement voués dans notre singulière société les maris trompés. Or, si vous persistez dans ces bienveillantes intentions, nous pouvons, vous et moi, nous tirer de ce mauvais pas sans trop de scandale.

Elle leva sur lui ses yeux étonnés.

– En effet, reprit-il, je n’ai pas à redouter pour le moment les indiscretions de votre amant. Un bienheureux hasard nous a mis hier matin en présence l’un de l’autre à Monte-Carlo, et, sans savoir encore que ce fût à lui que vous aviez accordé vos... complaisances, j’ai eu la satisfaction de lui fournir en pleine poitrine un coup d’épée dont il ne se relèvera certainement pas avant six mois, – s’il en relève.

Pour le coup elle demeura stupéfaite, terrifiée.

– Oui, madame, poursuivit-il. J’avais été forcé par la tempête de relâcher avant-hier soir à Monaco, où je jouais et gagnais avec une veine impudente. Un jeune homme, M. Jules Varnet, dont mes succès causaient la perte, me plaisanta grossièrement à ce sujet ; je répondis par un soufflet ; rendez-vous fut pris hier matin et je l’étendis à terre du plus furieux coup de pointe que j’aie donné de ma vie, – ce qui prouve bien que la justice de Dieu ne sommeille pas toujours. Donc de ce côté rien à craindre, vous le voyez. Reste à régler entre nous les dispositions à prendre, pour que votre honneur

et le mien souffrent le moins possible de la situation plus qu'équivoque dans laquelle vous les avez mis. Êtes-vous prête à me seconder ?

– Vous savez bien, monsieur, que je n'ai rien à vous refuser, répondit Claire d'une voix étranglée.

– Je n'en attendais pas moins de votre complaisance, madame. Il ne me reste donc plus qu'à vous demander le récit bien exact de ce qui s'est passé. En effet, au point où nous en sommes, n'est-ce pas ? vous n'avez besoin de rien cacher, de rien atténuer. Nulle hypocrisie ne désarmerait mon inflexible rigueur et ne pourrait amener entre nous un rapprochement, dont vous sentez vous-même, j'en suis certain, la criante impossibilité.

– Je le sens si bien, monsieur, répondit Claire en s'efforçant d'affermir sa voix, que, si votre arrivée ne m'avait pas surprise, vous ne m'auriez pas retrouvée ici.

Un sourire effleura la lèvre du capitaine.

– Vous en doutez ? fit-elle. Je comprends cela. Quelle confiance pouvez-vous avoir en moi maintenant ? Cependant je puis vous en fournir la preuve.

En disant ces mots, elle se dirigea vers un petit chiffonnier-secrétaire, d'où elle tira un pli volumineux qu'elle lui tendit.

– Voici, dit-elle, la lettre que j'avais préparée et que je comptais vous laisser en quittant cet appartement. Ayez la bonté d'en prendre connaissance. Vous m'épargnerez ainsi des aveux doublement pénibles.

Le capitaine prit la lettre avec une certaine hésitation.

– Soit ! fit-il pourtant d'un ton sec. Je conçois que votre cœur se soulève à la pensée de remuer devant moi cette boue. Je vais donc lire cette confession. Vous me permettrez en ce cas de ne vous soumettre, qu'après édification complète, les propositions que je vous apportais.

– Je vous ai dit que j'étais à vos ordres, monsieur.

– Alors, à tout à l'heure ! dit Marius en s'inclinant froidement.

Et il regagna précipitamment son cabinet, dans lequel il s'enferma.

Il était un peu surpris de la dignité avec laquelle sa femme lui avait répondu.

Il s'attendait à des sanglots, à des protestations, à une sorte de comédie dramatique, contre laquelle il s'était cuirassé d'avance d'une inébranlable

fermeté. Au lieu de cela, il n'avait vu couler que des larmes silencieuses, il avait rencontré une soumission aveugle, une sobriété de gestes et de paroles, qui lui imposaient un peu.

Sans s'attarder cependant à des sentimentalités stupides, il brisa d'une main fiévreuse le cachet de la lettre que lui avait donnée Claire.

Elle était ainsi conçue :

« Cher bienfaiteur,

Ne vous étonnez pas de ne plus me trouver ici. J'ai follement brisé tous les liens qui nous unissaient l'un à l'autre, je ne suis plus digne ni de votre amour, ni de mon propre respect. Je dois disparaître.

Certes, si j'avais été seule au monde, si ma chère petite Léa avait eu sur terre d'autre protecteur que moi, – qui n'ai même pas su pourtant me protéger moi-même 1 – je serais déjà morte. Oui, cette pensée m'est venue, elle m'a longtemps obsédée. Si je ne l'ai pas suivie, si je ne vous ai pas confié ma petite Léa, ainsi que j'en avais l'intention, c'est dans la crainte que tout ce qui pouvait vous rappeler mon souvenir ne vous fût odieux et que vous n'eussiez pas pour cette enfant l'amour qu'elle mérite et dont elle est digne, – elle !

Comment en suis-je arrivée à ce degré d'humiliation ? je vais vous l'apprendre.

Vous m'aviez laissée seule. Hormis vous, je ne connaissais et ne voyais personne que ma sœur et Rosalie. Je ne me plaignais pas de cet abandon, mais cette vie perpétuelle d'isolement, qui me livrait sans cesse à mes réflexions, me rappelait les malheurs qui avaient assailli ma famille et me plongeait dans une tristesse à laquelle aucune distraction n'apportait malheureusement de remède.

Et alors je me prenais à gémir sur cette longue existence de solitude éternelle à laquelle j'étais condamnée ! Quand aurait-elle un terme, en effet ? Certes, vous préférez les voyages, les aventures, la richesse, à la banalité e ma présence, de mon affection, de ma reconnais-mce, puisque, déjà possesseur d'une fortune que l'on rétendait considérable, vous alliez sans cesse, en dépit e mes prières, vous exposer à de nouveaux dangers. »

– Elle a raison, murmura Marius. Ce qu'elle a écrit je le pensais hier... Je me promettais de demeurer uprès d'elle... de ne plus entreprendre de

nouveaux voyages...

Il reprit la lettre, en poussant un douloureux soupir et continua :

« Si vous étiez resté près de moi, je vous aurais raconté ut au long l'histoire de ma jeunesse, dont vous ignorez le premier mot. Cela ne vous aurait certainement as beaucoup intéressé, mais peut-être votre expérience l'aurait-elle mise en garde contre les souvenirs que j'en vais conservés.

Ces souvenirs n'avaient rien d'inquiétant pour votre pos ni pour le mien. Je n'aimais pas d'amour l'ancien mpagnon de mes jeux, celui avec lequel j'avais grandi, ne pendant près de dix ans j'avais considéré comme un ère.

J'hésite à vous dire son nom. Si j'étais sûre que vous ignoriez toujours je vous le cacherais assurément, car connais la vivacité de votre caractère et je tremble que us vous laissiez emporter à des violences qui ne saient rien réparer ! Mais je vous ai promis la vérité tout ntière ; j'aurai le courage de vous la dire. D'ailleurs il ffirait d'un mot pour que vous apprîssiez le nom du lisérable que je m'efforcerais vainement de voiler sous anonyme.

Il s'agit de M. Jules Varnet.

Je n'ai pas besoin de m'étendre longuement sur la ature des relations amicales que le voisinage de nos deux maisons provoqua tout naturellement entre nous dès notre plus tendre jeunesse. D'ailleurs, ces relations étaient devenues très rares, il y a déjà huit ans, et avaient complètement cessé à l'époque où mourut mon pauvre père. Je les croyais même brisées sans retour, lorsqu'un jour du dernier mois de juillet que je me promenais au Jardin des Plantes avec Léa, je me trouvai face à face avec Jules Varnet !

Il me salua. Je lui rendis son salut assez sommairement et je continuais mon chemin quand il m'aborda.

– Eh quoi ! me dit-il. Vous ! C'est vous que je rencontre et nous passons pour ainsi dire à côté l'un de l'autre sans nous reconnaître !

– La faute n'en est pas à moi, monsieur, répliquai-je, vous avez eu à deux reprises pour le moins l'occasion de me revoir, quand j'ai perdu mon père et ma mère, et vous ne l'avez pas fait.

– Je vous jure, protesta-t-il chaleureusement, que je n'ai reçu personnellement aucune lettre.

– Vous, je ne dis pas... mais vos parents ont dû les recevoir chaque fois, puisque c'est moi qui les leur ai adressées, et ils n'ont daigné répondre ni

p'ar une visite ni par une simple carte.

– Il ne faut pas leur en vouloir, ma bonne Claire, répondit-il avec feu. Mon père succombait alors sous le fardeau des affaires et ma mère est fort casanière. Ils ne m'ont informé ni l'un ni l'autre de ces déplorables événements. Je ne les ai appris qu'indirectement... par des tiers... et alors qu'il était trop tard pour mêler mes regrets aux vôtres. De même, c'est par hasard que j'ai appris dernièrement votre mariage avec le capitaine Marius. Je me suis informé de lui aussitôt et j'ai su qu'il était en voyage. Malheureusement, aucun de mes amis n'a pu me donner votre adresse, de sorte qu'il ne m'a pas été possible d'aller vous voir. – Mais, ajouta-t-il vivement, ai hâte de réparer cette inconvenance, et si vous le permettez, j'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes respects.

Je n'avais aucune raison pour me dérober devant ne si courtoise insistance. Je lui donnai mon adresse et m'éloignai, bien persuadée qu'il ne viendrait pas.

Je fus donc aussi étonnée que l'était Rosalie quand elle m'annonça le lendemain que Jules Varnet m'attendait au salon.

Je vous l'ai dit, je le considérais comme un frère et étais à cent lieues de supposer que cette visite eût un but. Rien, du reste, ne pouvait me le faire croire. Le misérable se montra poli, mesuré et aussi convenable que peut être l'homme le mieux élevé du monde. »

Pour le coup, le capitaine tressaillit.

« Le misérable 1 » Par deux fois, dans les quelques lignes qu'il venait de parcourir, ce mot se trouvait réitéré !

Qu'est-ce que cela signifiait ? Comment Claire traitait-elle de la sorte l'homme qui avait été son amant, qu'elle avait aimé au point de lui tout sacrifier ?

Il était réellement très intrigué. Aussi poursuivit-il avec un intérêt croissant la lecture de cette énigmatique confession.

« Il revint souvent, continuait Claire, assez souvent pour m'alarmer et faire naître mes défiances, s'il s'était permis jamais, je ne dirai pas la plus légère inconvenance, mais même le plus petit propos flatteur.

Il s'en garda bien ! Il se montra seulement aimable et enjoué, me parla de notre joyeux passé, m'entretint de sa mère qui l'aimait beaucoup et pour

laquelle il avait, disait-il, une non moins vive affection. Bref, il se révéla causeur charmant et observa toujours une si prudente réserve que je me réjouissais d'avoir retrouvé en lui mon ancien et véritable ami d'enfance.

Ces visites fréquentes avaient fini par inquiéter Rosalie. C'était tout naturel. Elle n'assistait pas à nos entretiens et se figurait évidemment que Jules me faisait la cour. Aussi avait-elle battu toute la ville afin de m'apporter sur son compte des brassées de renseignements.

Elle me les communiqua. Ils étaient déplorables. Au fond cela m'importait peu. Varnet n'était pour moi qu'un ami. Et puis, je dois en convenir, je me figurais que Rosalie avait singulièrement exagéré les choses.

Tout autre l'aurait cru comme moi, en voyant l'irréprochable attitude qu'il gardait en ma présence. Je ne fus donc nullement étonnée le jour où il m'affirma qu'il avait parlé longuement de moi à sa mère et qu'elle avait le plus grand désir de me revoir.

N'était-il pas tout simple, en effet, que cette femme, qui m'avait vue naître, grandir, qui avait été l'intime amie de ma famille, manifestât le désir de renouer nos anciennes relations ?

J'acceptai avec empressement.

– Alors il faudra venir dîner avec elle à la campagne ? me dit-il.

– A quelle campagne ? demandai-je.

– A l'Estaque. Connaissiez-vous ce petit pays ?

– Non, lui répondis-je, en rougissant de mon ignorance. Je n'ai jamais quitté Marseille.

– Sachez donc, ma chère amie, que l'Estaque est située à onze kilomètres de Marseille et desservie par des trains assez nombreux pour qu'il soit facile d'y aller et d'en revenir plusieurs fois dans la même journée. Ma mère y a loué une petite maison, dans laquelle nous passons deux ou trois jours par semaine. Elle y sera demain, voulez-vous venir sans façon dîner avec elle ?

– Très volontiers, dis-je avec vivacité.

Je vous l'ai dit, c'était vers la fin de juillet. Il faisait Marseille une chaleur étouffante. Aussi, je me faisais une fête de respirer l'air de la

campagne, de voir des leurs, de la verdure, du ciel bleu... J'étais folle de joie, – folle est bien le mot : vous allez le voir...

– Eh bien ! fit rondement Varnet, prenez le train de 5 heures 35 minutes, vous arriverez juste à temps pour rous mettre à table.

– Et à quelle heure pourrai-je revenir ?

– Je ne le sais pas au juste, mais je vous le dirai de-nain, me répondit-il. N'oubliez pas ! répéta-t-il en s'en allant, 5 heures 35 minutes !

Je n'avais garde d'oublier l'heure. Je trouvais même lue c'était un peu tard pour aller à la campagne ; mais, omme je ne voulais pas importuner madame Varnet, je l'avais fait aucune observation.

A l'heure dite, j'étais à la gare, tellement contente de ma petite équipée, que je ne songeai pas à la chose lu monde la plus élémentaire : consulter l'*Indicateur* jour savoir à quelle heure il me serait possible de renrer. Quelques minutes après, j'étais en route, sous l'im-ression d'un plaisir que je ne saurais définir. Fiez-vous donc aux pressentiments !

Varnet m'attendait à la gare. Il me prit le bras et n'entraîna.

Nous marchions depuis un quart d'heure. Les maisons se faisaient de plus en plus rares autour de nous dans la campagne.

– Mais comme c'est loin ! m'écriai-je. Où donc alons-nous ?

– Là, me répondit-il, en montrant du doigt une maisonnette de peu d'apparence, située à deux cents mètres au moins de toute habitation.

Il me parut singulier, je l'avoue, que la richissime madame Varnet se contentât d'une semblable bicoque, mais je n'osai pas en faire la remarque.

Nous pénétrâmes bientôt dans un jardin fort bien entretenu, puis dans la maison. Le salon dans lequel je me trouvais était petit, mais meublé avec beaucoup de goût. Par une porte entr'ouverte, j'aperçus une étroite salle à manger, qui me parut également fort bien décorée.

– Mais où est donc madame Varnet ? demandai-je.

– Elle n'est pas encore arrivée, me répondit-il.

– Y a-t-il donc encore un train avant l'heure du dîner ?

– Non, mais ma mère ne prend jamais le chemin de ! fer. Elle fait comme moi. Elle vient toujours avec sa voiture, ce qui lui permet de s'en retourner quand bon lui semble.

L'explication était très plausible. Je m'en contentai momentanément et je m'élançai dans le jardin.

Jules m'avait suivie et m'aidait à cueillir des fleurs. J'en avais fait déjà un magnifique bouquet, lorsque l'idée me vint de consulter ma montre. Elle marquait sept heures un quart.

Et madame Varnet qui n'arrive pas ! m'écriai-je. Allons ! ce sera pour une autre fois. Je vais me rendre à la gare et prendre le premier train qui fera route sur Marseille.

– Ne vous donnez pas cette peine, me dit-il doucement. Le dernier train se dirigeant sur Marseille passe à l'Estage à sept heures. Il est donc parti depuis dix minutes.

– Mais alors comment ferai-je pour rentrer ? demandai-je, sérieusement alarmée.

– Ne vous en inquiétez pas, fit-il sur le même ton dégagé. Ma mère m'a promis de venir, elle viendra et : ous reconduira chez vous. Dans tous les cas, si elle me manquait de parole, – ce que je ne peux pas croire eniore, – j'ai mon coupé ici, je vous ramènerais.

– Oh ! mais pardon !... fis-je observer. Ce n'est pas la même chose !

– Bah ! ne vous alarmez pas d'avance, répliqua-t-il n souriant. Et pour commencer, allons nous mettre à able ! Il n'y a pas de meilleur moyen, dit-on, de faire enir les retardataires.

Tout cela était dit avec tant de rondeur et de franhise apparente, que j'en fus la dupe. Ce fut bien pis enore lorsque je vis dans la salle à manger une table dressée, sur laquelle trois couverts étaient disposés.

Cela ne fit pas l'ombre d'un doute pour moi. Certainement Varnet attendait sa mère. Je me plaçai sur la haise qu'il m'indiqua et il prit place en face de moi. Le ouvert de sa mère absente nous séparait.

Cependant, à mesure que l'heure s'avavançait, cette lace éternellement vide me donnait des inquiétudes, inon des soupçons. La domestique venait de servir le ôti ; la nuit commençait à tomber ; un candélabre chargé le bougies nous éclairait.

Pour me donner une contenance, je promenais mes egards autour de moi. A travers le luxe qui m'environlait, je devinais un certain désordre, je distinguais des aches sur les meubles, sur les rideaux, sur le papier de a

tenture. On aurait juré que cette salle à manger conlervait la trace des dîners ou des' soupers dont elle avait été témoin.

La chaleur des lumières en dégageait peu à peu une deur fade et forte à la fois, composée de toutes sortes l'émanations pénétrantes, comme si plusieurs femmes avaient passé par là et saturé l'atmosphère de leur parum préféré.

Je manifestai l'intention de me retirer et je priai M. Varnet de faire atteler son coupé avant que la nuit ne fût complètement tombée.

– Rien n'est plus facile, me dit-il. Seulement je n'ai ici ni écurie ni remise. Mon cheval et ma voiture sont à l'auberge, où il faut que mon domestique aille les chercher. Je vais lui donner l'ordre de nous servir le dessert avec une bouteille de champagne et, pendant que nous grignoterons un gâteau en buvant un verre de vin, il ira prendre le coupé.

Cela ne me convenait qu'à moitié. Rester seule avec Varnet m'effrayait un peu ; mais je ne saurais le répéter assez, il avait toujours agi si convenablement envers moi, que je traitais moi-même de chimériques les appréhensions qui commençaient à m'envahir.

Le domestique s'éloigna. Son maître lui avait donné devant moi, à haute et intelligible voix, des ordres conformes aux désirs que j'avais exprimés, mais il était certainement stylé et avait reçu des instructions contraires. Jugez-en.

Dès qu'il se fut éloigné, Varnet prit la bouteille de Champagne. Elle était débouchée d'avance,

Il craignit sans doute que cette particularité n'éveillât mes défiances, car il s'écria :

– L'imbécile ! je lui avais bien dit d'enlever le fil de fer, mais non pas de faire sauter le bouchon.

J'avoue que, sur le moment, je ne fis pas attention à ces paroles ; mais j'ai 'compris depuis quel rôle cette bouteille avait joué dans le guet-apens.

Il remplit mon verre et le sien, continuant à manger de bon appétit, alors que, depuis longtemps, je ne touchais à aucun des mets qu'il me servait, arrosant son rôti d'un bourgogne capiteux. Tout à coup, voyant que je ne buvais pas, il se leva et me tendit une assiettée de gâteaux.

– Allons, dit-il. A la santé de ceux que vous aimez !

Je choquai mon verre contre le sien et je bus à peu près la moitié du champagne qu'il m'avait versé. Alors eullement je m'aperçus que son verre, toujours plein, tait resté sur la table, tandis qu'il vidait presque coup ur coup la bouteille de bourgogne qu'il avait entamée.

Cela me parut singulier. Je gardai le silence cependant, de peur de manifester des terreurs imaginaires et e lui inspirer des pensées qu'il n'avait peut-être pas.

Un gros quart d'heure se passa. Le domestique ne evenait pas ! Je commençais à donner des signes d'implatience, quand je sentis mes paupières s'appesantir et ne invincible torpeur s'emparer de tout mon être...

Soudainement, je soupçonnai la vérité. Je jetai les eux sur la table. Son verre de Champagne, toujours lein, était encore devant lui.

– Buvez ce verre ! m'écriai-je, ou je croirai...

– Que croirez-vous donc ? demanda-t-il avec un sourire, en voyant que je n'osais pas achever.

Au lieu de lui répondre, je voulus me lever, gagner jardin, respirer l'air frais du-soir, pour dissiper l'enourdissement par lequel je me sentais envahir... mes mbes fléchirent sous moi... je retombai sur ma chaise ! Cette fois, il jugea que le moment de jeter le masque tait arrivé.

Il vint à moi, m'enlaça de ses deux bras.

– Eh bien ! croyez tout ce que vous voudrez, me it-il d'une voix frémissante. C'est vrai. Je n'ai pas su réster àtant de charmes naïfs, à tant d'admirable beauté... t'aime, Claire, je t'aime depuis longtemps et j'ai juré ue tu serais à moi.

'essayais de me dégager, mais je n'en avais plus la force.

Il me saisit par la taille, m'emporta dans le salon et me renversa sur le divan. Alors commença entre nous une lutte horrible – d'autant plus horrible, que j'avais conscience du danger qui me menaçait et de l'impuissance où je me trouvais d'y échapper. Vainement, j'essayais de résister, vainement j'appelais à mon secours avec des sanglots dans la voix... je fus vaincue !...

C'est affreux, n'est-ce pas ? Vous frémissez en lisant ces lignes, écrites avec autant de sincérité que d'âcre douleur. Que dirai-je donc, moi ? Moi

pour qui cette chute ignoble a eu des conséquences que j'aurais redouté seulement d'entrevoir !

Oui, monsieur. Je suis mère, mère malgré moi des œuvres de cet infâme ! Voilà huit mois que je porte cette croix ! Huit mois, pendant lesquels je n'ai pas cessé un instant de pleurer mon honneur et le vôtre, notre bon. heur à jamais perdu !

Certes, j'ai été imprudente, mais ai-je été coupable ? Pouvais-je croire que ce misérable userait du saint nom de sa mère pour préparer mon déshonneur ? Pouvais-je, dans ma naïve loyauté, supposer que la conduite de ce Varnet n'avait été jusqu'à ce jour qu'une suite de savantes hypocrisies ? 1

Non. Aussi quand je revins à moi, quand je vis à mes pieds cet homme, dont les ignobles caresses me poursuivaient encore, je me relevai d'un bond et je courus au dehors. Comme il essayait de me retenir, de s'opposer à ma fuite, je le repoussai, je tirai vivement à moi la porte du salon, dans lequel je l'enfermai, et je me précipitai dans le jardin comme une folle.

Instinctivement je me dirigeai vers la porte de sortie, Je l'ouvris et je courus vers le village, à travers un chemin rocailleux qui m'était inconnu, butant à chaque pas, déchirant mes pieds aux cailloux, guidée seulement par les lumières qui filtraient à travers les croisées des maisons closes. Enfin, j'aperçus une auberge. Je me sentais éfaillir, mais je me hâtais, d'autant plus qu'il me semblait entendre derrière moi un bruit de pas précités.

C'est lui, me disais-je ! Il me poursuit... il va m'atteindre...

Cette pensée me donnait des ailes. Aussi quelle joie emplit mon cœur, lorsque j'ouvris la porte de cette auberge et me vis entourée de monde ! J'étais sauvée maintenant !

– Vite ! une voiture ! m'écriai-je.

Et je tombai sur une chaise, comme une masse, halante, à demi morte de honte et de lassitude !

Deux femmes s'empressèrent autour de moi et parurent à me ranimer, pendant que l'aubergiste attelait sa carriole.

Quelques minutes après, je montais en voiture et je donnai au conducteur l'ordre de me ramener à Mareille. En sortant, j'aperçus distinctement la silhouette du misérable qui m'avait perdue. C'était bien lui ! Je le connus à la

haine qu'il m'inspirait. Il m'avait suivie, ais il n'avait pas eu le courage de pénétrer dans l'auege où je m'étais réfugiée.

Je me croyais délivrée de lui à tout jamais. Je me ompais. Deux jours après, il eut l'audace de se reprénter chez moi. Je lui refusai ma porte. Trois ou quatre is il osa revenir encore. Je fus inexorable.

Comprenant enfin que rien ne me ferait changer de solution, il s'abstint de toute autre tentative.

Depuis cette époque, je ne l'ai pas revu. Je me suis ondamnée à une réclusion sévère et je n'en sors que our quitter cette maison. Comprenez-vous à présent ue l'idée du suicide m'ait hantée si souvent ? Et ne vous demandez-vous pas comment j'ai eu assez d'énergie pour ne pas recourir à ce moyen de suprême délivrance ? Ah ! sans ma pauvre Léa...

Je vous ai tout dit. Vous savez dans quelles circonstances et dans quelle mesure j'ai failli. Je ne vous demande cependant pas de me pardonner. Je me sens. tellement indigne, que je reconnais l'impossibilité de reparaître à vos yeux. Je pars. Vous ne chercherez pas à me revoir et vous aurez raison. Plus aucun lien ne nous unit l'un à l'autre ; je les ai brisés. Je suis morte pour vous. Puissiez-vous m'oublier ! C'est la grâce que du plus profond de mon cœur je prie Dieu de vous accorder ! »

Ici se terminait la lettre de Claire.

Le capitaine était atterré. Oui, elle avait été bien imprudente, mais était-elle coupable, en effet ?

Il comprenait tout ce que la lettre ne disait pas. La maison dans laquelle Varnet avait attiré la jeune femme était sans doute le rendez-vous ordinaire de ses débauches. Le vin de champagne avait été mélangé d'avance d'un narcotique sur lequel comptait le séducteur pour triompher, sans combattre, des résistances de la pauvre enfant. Le domestique avait été prudemment éloigné et avait reçu l'ordre de ne pas revenir avant une certaine heure.

Décidément Rosalie avait pressenti la vérité. Le désordre éloquent des vêtements de sa maîtresse lui avait tout révélé. Sans doute, mais que faire ? Pardonner, oublier tout, n'était pas possible. L'enfant qui allait naître de cet crime creusait davantage encore cet abîme de honte dont Marius, pas plus que Claire, n'osait sonder la profondeur. Et puis, est-ce qu'on peut oublier ces choses là ? Est-ce que, dans les rapprochements intimes du mariage,

l'image odieuse de ce Varnet ne se dresserait pas éternellement entre leurs lèvres au moment de les confondre en un baiser ?

Non ! Cette seule pensée faisait frissonner le capitaine de la tête aux pieds.

Pourtant il fallait prendre un parti. Marius en comprenait l'urgente nécessité. Il se leva et se rendit dans la chambre de sa femme, tenant à la main, toute grande ouverte, la lettre qu'il venait de lire.

– Maintenant, dit-il, en s'efforçant de conserver un visage impassible, je sais tout. Je ne vous dirai point que cette lecture ne m'a pas déchiré l'âme, vous ne me croiriez pas. Je vous remercie cependant de ne m'avoir rien caché. Si dure soit-elle, la vérité vaut toujours mieux que le mensonge en pareil cas. D'ailleurs, mes idées sont complètement en harmonie avec les vôtres. Vivre ensemble est de toute impossibilité.

Claire porta la main à son cœur, mais ne protesta pas.

– La seule chose qui doive nous préoccuper tout d'abord, c'est la question de convenances sociales. Vous l'avez compris depuis longtemps en vous condamnant à la plus austère réclusion. Je vous en remercie. Il ne s'agit plus que d'en retirer les bénéfices. Voulez-vous donc me permettre de vous dire ce que j'ai jugé le plus raisonnable ?

– Quoi que vous ayez décidé, je m'y sou mets aveuglément, répondit Claire avec effort.

– Je vais me mettre en quête d'une maison située à quelque distance de Marseille et dans laquelle je vous conduirai. Vous y ferez vos couches et j'aurai soin que vous y receviez tous les soins nécessaires. Du reste, vous n'y serez pas seule. Rosalie et Léa vous accompagneront. Cela vous convient-il ?

– Je vous ai dit que j'étais à vos ordres, monsieur, fit la jeune femme.

– De cette façon, continua Marius, ni votre honneur ni le mien n'auront à souffrir. Je paierai le loyer d'avance, je donnerai au propriétaire le premier nom venu. rien n'est moins compliqué. Dès que vous serez rétablie, vous reviendrez à Marseille, vous reprendrez possession de l'appartement que vous occupez et dont je vous abandonne la toute propriété. Enfin, comme je tiens à ce que vous soyez à l'abri du besoin, je vous ferai servir par mon notaire une somme de cinq cents francs par mois...

– Mais, monsieur, je ne vous demande rien, je ne veux rien ! interrompit Claire avec vivacité.

– Je vous en prie, ne m’interrompez pas ! Vous vous étonnez peut-être un peu que je traite si froidement en apparence ces menues questions de détail. Vous ne sauriez en être plus surprise que moi. Mais il le fallait bien ! Pour charger un tiers de les discuter à ma place, j’aurais été forcé de lui faire mes confidences, – et c’est ce que nous ne voulons ni l’un ni l’autre. – Donc voilà qui est bien convenu pour ce qui vous concerne. Reste à résoudre une question bien autrement épineuse : celle de l’enfant.

A ces mots, Claire essuya les larmes qui n’avaient cessé de couler sur son visage et prêta l’oreille.

– Vous n’aurez pas de peine à vous expliquer que je ne veuille pas endosser la paternité de cet enfant, commença Marius. J’en suis légalement le père, j’en conviens, mais il me serait facile de prouver l’impossibilité matérielle du fait, puisque voilà plus de quatorze mois que j’ai quitté Marseille. Aussi, suis-je convaincu que vous n’avez jamais songé à donner mon nom...

– N’en doutez pas, monsieur.

– J’en suis d’autant plus persuadé que toute discussion à cet égard entraînerait un procès, provoquerait un gros scandale, – toutes choses qu’il est de votre intérêt autant que du mien d’éviter.

– Oh ! ne parlons pas de moi, monsieur.

– Au contraire, madame, parlons-en, car pas plus que vous ne donnerez mon nom à cet enfant vous ne pouvez lui donner le vôtre.

Claire ne put réprimer un geste d’étonnement.

– Non, madame, continua vivement Marius. Vous êtes ma femme. Votre nom est indissolublement lié au mien par le plus stupide des usages.

– Mais mon nom de jeune fille, monsieur.

– Il ne vous appartient plus, madame, il est à moi. Cela vous surprend. Rappelez-vous cependant que dans tous les actes que nous avons signés ensemble vous êtes désignée sous le nom d’Eugénie-Claire Lamaroux, épouse de François-Achille Marius. Vous ne pouvez donc pas toucher à votre nom sans toucher au mien.

– C’est vrai ! gémit la jeune femme avec accablement. Mais alors comment faire !...

– Oh ! rien n’est plus simple. L’enfant sera déclaré à la mairie sous le prénom qu’il vous plaira, fils ou fille de père et mère inconnus. C’est triste, je le sais bien, mais c’est fatal. Et, comme je tiens à ce que ces formalités s’accomplissent ainsi que je le désire, c’est moi qui, avec la sage-femme, irai présenter cet enfant à l’état civil, moi qui ferai la déclaration. Vous m’avez assurée que vous étiez à mes ordres. Eh bien ! voilà le seul sacrifice que je vous demande en compensation du supplice auquel vous m’avez voué. Je ne suis pas trop exigeant, vous le voyez.

Claire étouffa un sanglot, mais ne répondit pas.

Marius s’imagina qu’elle nourrissait quelque secrète arrière-pensée.

– Et ne vous figurez pas qu’il puisse jamais en être autrement, poursuivit-il. Vous ignorez peut-être que la loi, en vous unissant à moi, vous a placée sous ma tutelle au point que vous ne pouvez, sans mon autorisation, intervenir dans aucun acte authentique, tel que de reconnaître plus tard cet enfant pour le vôtre. Non, madame, cela ne vous est pas possible tant que la mort ne vous aura pas délivrée de moi, ou que le divorce n’aura pas sagement dénoué l’affreuse situation dans laquelle nous nous trouvons, – nous et bien d’autres !

– De grâce, épargnez-moi ! supplia Claire.

– Ainsi vous consentez ? demanda le capitaine.

– A tout, répondit-elle, brisée par l’émotion et la douleur.

– En ce cas, dès aujourd’hui je vais m’occuper de trouver une maison convenable, fit Marius.

Il se leva et sortit.

Rosalie l’attendait dans la salle à manger en compagnie de Léa.

– Eh bien ? interrogea-t-elle avec anxiété.

– Eh bien ! tout est arrangé, dit Marius. Allez retrouver Claire. Si paisible qu’ait été notre entretien, je ne serais pas étonné qu’il lui ait causé une certaine agitation.

A ces mots, il ouvrit la porte de l’antichambre et s’en alla.

Claire était, en effet, plongée dans un anéantissement complet.

La sollicitude de Rosalie, les caresses de Léa, eurent toutes les peines du monde à la faire sortir de cette léthargie.

– Ah ! je suis maudite ! gémissait-elle.

Rosalie ne dit pas le contraire. Vraiment elle commençait à le croire.

Et lui, le pauvre Marius ! Quel réveil ! Où s'en étaient-ils allés ces beaux rêves qu'il caressait ?

– Oh ! ce Varnet !... murmurait-il. Pourquoi ne l'ai-je pas tué sur le coup ? Mais, patience ! Il ne perdra rien pour attendre...

Il marchait, tout droit devant lui, au hasard, ne sachant ni ce qu'il faisait, ni où il allait.

Quand il ouvrit les yeux, quand il parvint à recueillir ses idées, il se trouvait dans un pays inconnu.

Il s'informa. On lui répondit qu'il était sur la route d'Aix. Le faubourg qu'il venait de traverser c'était Sainte-Marthe et la route qu'il suivait le conduisait à Saint-Antoine.

Il promena autour de lui un regard curieux. A sa droite, une colline peu élevée, couverte de verdure et parsemée de maisons de campagne d'une blancheur réjouissante. A sa gauche, au premier plan, d'autres maisons entourées de champs d'oliviers ou de jardins verdoyants, gracieusement étagés sur la pente qui allait, s'abaissant par degrés expirer au bord de la mer ; puis, au delà, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la Méditerranée, diamantée de mille feux, unie en apparence comme un gigantesque miroir, dans lequel se reflétaient l'azur du ciel immaculé et l'aveuglante clarté du soleil.

Le panorama était féérique. Sans aller plus loin, le capitaine entra dans une auberge qui se trouvait sur la route et demanda s'il n'y avait pas une maison à louer ?

On lui en indiqua deux ou trois. A la grille d'entrée de l'une d'elles était pendu un écriteau ainsi conçu :

*« A vendre ou à louer présentement
Maison meublée ou non meublée. »*

Cela convenait parfaitement à Marius. Il visita la maison qui lui plut, alla trouver le propriétaire, loua jusqu'à la Saint-Michel sous le nom de Dubois,

paya d'avance et se fit donner un reçu. Puis il revint chez lui et appela Rosalie.

– Ma fille, lui dit-il, tu feras les malles de Claire, de Léa et la tienne. Après-demain matin à la première heure, nous parlons. Aie soin de faire savoir aux voisins et aux fournisseurs que ta maîtresse est indisposée, que le médecin lui ordonne de passer quelque temps à la campagne et que j'y vais avec elle. Tu m'as bien compris ?

– Parfaitement, répondit la domestique ahurie.

Elle disait qu'elle avait compris, mais elle mentait. Elle ne comprenait pas que le capitaine acceptât si tranquillement les faits accomplis. Comment ! Il allait à la campagne avec Claire ! Etait-ce possible ?

IV

Marius se rendit immédiatement auprès de sa jeune mme et lui annonça qu'il avait trouvé la maison qu'il cherchait.

– J'ai déjà donné mes ordres à Rosalie, dit-il, sans entrer dans de plus longues explications. Tenez-vous prête à partir après-demain matin. Je viendrai vous chercher avec une voiture à sept heures et je vous accompagnerai. Claire ne put réprimer un geste d'étonnement.

– Sans doute, reprit le capitaine avec un sourire amer. Ne faut-il pas que nos voisins nous voient partir ensemble pour justifier cette fuite ? Nous sommes toujours mari et femme, ne l'oubliez pas !

Il salua légèrement et sortit. Il se dirigea vers le port avec l'intention de rentrer à bord, d'y dîner et d'y passer nuit ; mais, arrivé à l'extrémité de la Cannebière, il arrêta court.

– Non, murmura-t-il. Si je retourne à bord, mon cond et mon équipage ne manqueront pas de s'en donner et de se livrer à toutes sortes de commentaires. Laissons-leur croire que je suis en ce moment le plus heureux des hommes...

A ces mots, il fit volte-face, alla dîner chez Isnard, erra pendant deux heures dans les rues et sur les promenades, après avoir retenu une chambre à l'hôtel des Phocéens, où il passa la nuit.

On peut se figurer aisément qu'il ne dort guère. Le lendemain matin pourtant, quand il se leva, il était plus calme. Il avait eu le temps d'envisager sous toutes ses faces la situation que les événements lui avaient faite.

– Allons, galérien ! dit-il. Toi qui parlais de te reposer... te voilà condamné maintenant aux voyages à perpétuité !... En attendant, allons voir ce pauvre Georges, pensa-t-il. Il ne faut pas que mes chagrins me fassent oublier les engagements que j'ai contractés.

Il se dirigea alors vers le lycée, à la porte duquel il sonna.

Il était environ huit heures du matin. L'heure du premier déjeuner et de la récréation était passée depuis quelques minutes.!

Marius se rendit chez le proviseur.

— Ah ! c'est vous, capitaine? fit le proviseur en l'apercevant. Je commençais vraiment à désespérer de vous revoir.

– Oui, me voici de retour... dit Marius avec embarras. Pas pour longtemps, malheureusement...

– Est-ce que vous comptez repartir bientôt ?

– Oui. J'ai une grosse affaire entamée avec le Pérou et je n'ai pas de temps à perdre, si je veux arriver dans ! les délais stipulés par mon traité. Permettez-moi donc de liquider dès à présent l'arriéré de la pension de mon protégé.

– Oh ! rien ne presse, capitaine, fit le proviseur.

Mais, tout en ayant l'air de protester, il ouvrit un carton, y prit une note et la tendit à Marius. Celui-ci jeta les' ux sur le total, tira de son portefeuille deux billets de mille francs et les posa sur le bureau.,

– Payez-vous, dit-il, sans faire la plus petite observa-tion.

Le proviseur encaissa les billets, rendit la monnaie et mercia le capitaine par le plus aimable des sourires.

– Maintenant, demanda Marius, comment se porte cher Georges ?

– Admirablement, capitaine.

– Vous en êtes toujours content ?

– Enchanté ! c'est un des meilleurs sujets du lycée.

– Très bien. Et parmi toutes les choses qu'il apprend telle est celle qui paraît lui plaire le plus ?

– C'est le dessin, capitaine. Le jeune Dapremont excelle à la vérité dans presque toutes les branches de l'enseignement, puisqu'il est toujours le premier de sa classe, mais, pour le dessin, il a des aptitudes qui désarçonnent son professeur.

– Tiens ! tiens ! fit Marius.

– Oui, capitaine. Vous vous souvenez bien que lorsqu'il est entré ici il n'apprenait aucun art d'agrément m'étais aperçu pourtant qu'il avait du goût pour le dessin et je vous fis part de mes observations.

– Eh bien ! faites-le lui apprendre, m'avez-vous rendu.

– Je me suis donc conformé à vos désirs et je suis heureux de constater que je ne m'étais pas trompé. Il a fait peu de temps des progrès si rapides qu'il a distancé ses rivaux.

– Croyez vous que ce soit une vocation réelle ?

– Je ne saurais l'affirmer, mais j'incline à le penser. En effet, son maître, à bout de modèles, s'est avisé cette année de lui faire apprendre l'aquarelle. Il lui a fourni des pinceaux, des couleurs, du papier, et voilà que Georges s'est mis à laver des aquarelles comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie ! C'est à ce point qu'il ne daigne à présent de copier, il imagine, il invente, il crée

– Comment cela ?

– Pendant les promenades que nous faisons les jours de congé ou au moment des vacances, il tire de sa poche un album, y prend le croquis du site qu'il a choisi, et le lendemain, reproduit ce site au pinceau avec une précision de mémoire et un talent réellement merveilleux

– Diable ! mais alors ne pensez-vous pas qu'il serait bon de le pousser dans cette voie ?

– Si fait, mais permettez-moi de vous dire toute ma pensée, fit le proviseur.

– Je vous écoute, monsieur.

– Si la vocation est en lui, aucun obstacle ne l'en détournera, vous le savez. Si ce n'est qu'un goût passager il serait prudent de lui préparer à tout

hasard un autre avenir. Remarquez que Dapremont a déjà seize ans Dans deux ans il aura terminé ses études et conquis son diplôme de bachelier. C'est le pont-aux-ânes, me direz vous ? Je suis de votre avis, mais il n'en est pas moins vrai que c'est la clef de toutes les carrières. Si donc Georges veut se faire avocat, médecin, entrer dans une école spéciale, rien ne l'en empêchera. S'il ne le veut pas, si sa passion pour l'art l'emporte sur tout, rien ne s'opposera non plus à ce qu'il la satisfasse, car enfin il n'aura que dix-huit ans, et, à cet âge-là, avec les dispositions qu'il a, que ne peut-il pas entreprendre ?

– En effet, approuva Marius frappé par la justesse de ce raisonnement.

– Et remarquez, ajouta le proviseur, qu'en achevant ses études il continuera à se perfectionner dans le dessin : ou la peinture. Son maître l'a pris en affection et lui en enseignera tout ce qu'il saura, soyez-en certain.

– Alors c'est convenu. A présent, voulez-vous me permettre de l'embrasser ?

– Comment donc ! Très volontiers ! Je vais le faire peler.

Quelques instants après, Georges Dapremont parut. Lorsqu'il aperçut le capitaine, il lui sauta au cou et l'embrassa.

– Dieu ! qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu, monsieur ! s'écria-t-il en lui serrant les mains avec force.

Cet accueil cordial, plein d'une spontanéité naïve et chantante, mit un peu de baume sur le cœur du pauvre Marius.

– Mais, toi-même, dit-il, comme tu as changé ! Comme voilà grand !

Il ne se lassait pas de l'examiner. Il avait sous les yeux un magnifique adolescent, au visage imberbe, à l'œil vif et velouté, aux cheveux noirs, abondants et frisés, qui encadraient un front large et intelligent. Un nez droit, narines mobiles, une bouche un peu grande, bien garnie de dents irréprochables ; une peau mate, légèrement colorée vers les joues par la fraîcheur de la jeunesse et de la santé.

Avec cela de larges épaules, une poitrine robuste, une taille bien prise, cambrée, solidement plantée sur des jambes nerveuses.

Marius l'interrogea, le fit causer, le félicita des succès qu'il avait remportés, et lui annonça qu'il avait décidé de laisser achever ses études.

– Mais, ajouta-t-il, cela n’engage en rien ton avenir. [feras ce que tu voudras, je te le promets. Et si tu te as réellement pour la peinture une passion dominante, te pousserai volontiers dans cette voie. Pourquoi pas ? is-tu que les grands artistes aujourd’hui ont presque tous leur hôtel et que certains d’entre eux sont millionnaires ? Donc, courage ! Tu n’as plus que deux ans de bagn à faire pour conquérir définitivement la liberté. Ne va pas faiblir au dernier moment !

– Ne craignez rien, promet Georges. Maintenant dites moi comment va madame Marius ? – car enfin vous n m’avez pas encore parlé d’elle.

Le cœur du capitaine se serra, mais il eût la force de se contraindre.

– Je l’ai retrouvée un peu indisposée, répondit-il d’un ton dégagé. Le médecin que j’ai consulté m’a même conseillé de lui faire respirer l’air de la campagne et je vais l’y conduire dès demain.

– Mais cela n’est pas grave, n’est-ce pas ?

– J’espère que non. Cependant il ne me sera guère possible, quand je te ferai sortir, de te conduire chez elle. N’importe, nous passerons notre journée en garçon nous irons dîner au restaurant, nous nous distrairons comme nous pourrons...

– Ah ! que vous êtes bon ! fit Georges. Comme elle doit vous aimer madame Marius ! Je la connais à peine de vue, mais je suis sûr que c’est votre longue absence qui l’inquiète et la rendent malade. Savez-vous ce que vous devriez faire ?

– Non, répondit Marius, dans le cœur de qui ces paroles entraient comme autant d’épines dans la chair vive

– Vous devriez une bonne fois vendre *le Roi-des-Mer* et rester auprès de nous.

– Oui... dit tristement le capitaine. J’y avais pensé. mais d’autres affaires importantes... des engagements que j’ai pris pendant mon dernier voyage...

– Vous allez donc bientôt repartir ?

– Oui. Dans cinq ou six semaines j’aurai probablement le regret de vous quitter...

– Encore ! s’écria Georges. – Savez-vous, ajouta-t-il d’un ton de tendre reproche, qu’il faut joliment vous aimer pour ne pas vous oublier ?

– C’est vrai, fit gravement Marius. Vous êtes meilleurs que moi, vous autres !

– Oh ! pouvez-vous dire sérieusement de pareilles monstruosité ! Meilleur que vous ! Qui donc peut être meilleur que vous, qui semez votre route de bienfaits et qui passez votre vie à faire des heureux ? Aussi, comme Dieu vous récompense ! Et, si j’en juge par ce que je ressens moi-même, comme vous devez être choyé, aimé, adoré !

– Oui, dit le capitaine, qui sentait de grosses larmes lui venir aux yeux. Je suis bien heureux !...

Puis, changeant brusquement de ton :

– Allons, reprit-il, je ne veux pas te faire perdre un temps précieux. Retourne au travail, mon garçon. Je viendrai te chercher dimanche et nous passerons la journée ensemble.

A ces mots, il serra la main de Georges et sortit. Il souffrait horriblement. L’amitié expansive de ce jeune homme, les allusions naïves qu’il avait faites, ravivaient la blessure qui saignait au fond de son cœur.

Il se rendit à bord de son navire et s’occupa de ses affaires pendant toute la journée. De toutes parts les acheteurs affluaient. Conformément aux instructions qu’il avait reçues, Jacquier avait déjà vendu la veille plus des trois quarts de la cargaison.

C’était pour Marius un bénéfice de cent cinquante mille francs pour le moins.

– J’espère que vous devez être content ? lui dit son second.

– Je le crois bien ! fit le capitaine.

– C’est que vous n’en avez pas trop l’air ! Vous avez une figure à l’envers. Je sais bien qu’on ne revient pas impunément d’un voyage de quatorze mois quand on est marié !

– M. Jacquier, dit Marius, qui mourait d’envie de le souffleter, mêlez-vous de ce qui vous regarde, je vous prie.

Le second fila doux. Il connaissait son homme. Ses intonations de voix n’avaient plus de secret pour lui. Le temps était à l’orage.

Le capitaine vérifia et approuva les marchés conclus. Dans la journée, il reçut de nouvelles offres et les accepta pour ainsi dire sans les discuter.

Il ne restait donc plus qu'à décharger la cargaison, – ce à quoi la surveillance de Jacquier suffisait largement.

Marius quitta son bord, alla retenir une voiture et lui donna l'ordre de venir le prendre à l'hôtel le lendemain matin.

A sept heures précises, il pénétrait chez sa femme. Tout était prêt. On descendit les malles, on les attacha solidement derrière la voiture, dans laquelle s'installèrent Claire, Léa, et Rosalie ; puis le cocher fouetta ses chevaux pendant que le capitaine, souriant, saluait de la main ses voisins, accourus pour lui souhaiter bon voyage.

Une heure après, la voiture s'arrêtait devant la maison qu'il avait louée.

Le capitaine surveilla les premiers détails de l'installation, puis s'adressant à Claire :

– Rappelez-vous bien, lui dit-il, que pour le moment vous êtes madame Dubois, que M. Dubois habite Marseille, mais qu'il est surchargé d'affaires et n'a pas le temps de venir ici.

– Je ne l'oublierai pas, promit la jeune femme.

Marius remonta en voiture et revint à Marseille.

Son premier soin fut de se rendre chez une des célébrités médicales de la ville.

– Monsieur, dit-il au docteur, j'aurais besoin de vos services et de votre discrétion.

– L'un et l'autre vous sont acquis d'avance, monsieur. De quoi s'agit-il ?

– Voici le fait. La femme d'un de mes bons amis, madame Dubois, est en ce moment dans une position intéressante. Elle estime qu'elle ne sera guère délivrée avant un mois, et, comme elle n'a pas grande ressource en l'absence de son mari, je crains qu'elle ne se prive des soins indispensables en pareil cas. Je tiens cependant à ce qu'ils ne lui soient point épargnés. Je désirerais donc que vous allassiez lui faire visite tous les deux jours, à Saint-Antoine, où elle habite. Je sais bien que c'est un peu loin, mais je suis prêt à vous indemniser de vos peines. Soyez assez bon, dans les circonstances que je vous ai exposées, pour me dire à quel chiffre vous estimez les honoraires qui vous seront dus après guérison totale.

– Voyons. fit le médecin. Un mois de soins ; l'accouchement, une douzaine de visites ensuite... A moins de deux mille francs, je ne pourrais

m'en charger, monsieur.

Marius porta la main à sa poche, en tira son portefeuille, y prit deux billets de mille francs et les posa sur la table.

– Et je paie d'avance, fit-il, je ne vous demande qu'une chose, docteur...

– Laquelle, monsieur ?

– C'est de me tenir au courant de la santé de la malade chaque fois que vous lui rendrez visite et, comme je dois être parrain de l'enfant, de me prévenir bien exactement du jour et de l'heure précise où l'accouchement aura lieu.

– Rien n'est plus facile, monsieur. A qui et où aurai-je l'honneur de faire parvenir ces bulletins de santé ?

– A M. Jacquier, second à bord du *Roi-des-Mers*, au port de la Joliette.

– Très bien, fit le médecin, après avoir écrit sur son carnet les indications nécessaires.

– Sur l'enveloppe de ces bulletins, monsieur, reprit le capitaine, je vous serais très obligé de vouloir bien mettre : *de la part du Docteur X...*

– Je n'aurai pas cette peine, monsieur. J'ai des enveloppes sur lesquelles sont imprimés mon nom et mon adresse.

– Ainsi, je puis compter sur votre exactitude, docteur ?

– En toute confiance, oui, monsieur.

Sur cette promesse, Marius se leva et se retira.

Il se rendit alors à bord de son navire.

– J'ai appris qu'un de mes amis est très gravement malade, dit-il à Jacquier. Je viens de voir son médecin et l'ai prié de me tenir au courant. Seulement, comme je ne voulais pas donner mon nom, j'ai donné le vôtre. Vous aurez l'obligeance de mettre de côté pour moi toute lettre à votre adresse dont l'enveloppe portera le nom du docteur X.....

– Compris ! dit Jacquier. Encore une maladie qui ne coûtera pas cher à votre ami, n'est-ce pas, capitaine ? Je parie que c'est vous qui payez le médecin ! Voilà pourquoi vous n'avez pas voulu donner votre nom. Oh ! on vous connaît, allez. ce n'est pas la peine de vous défendre...

Marius haussa les épaules et lui tourna le dos en maugréant. Il s'occupa immédiatement de ses achats. Il passa des marchés et stipula que ses commandes lui seraient livrées dans un délai *maximum* de cinq semaines.

On le voit, il ne perdait pas de temps pour préparer le nouveau voyage qu'il se proposait d'entreprendre.

Ses occupations multiples ne l'empêchèrent cependant pas de tenir le dimanche suivant la promesse qu'il avait faite à Georges.

Vers deux heures, il alla le chercher. Sur le désir qu'en avait exprimé son protégé, il l'emmena à bord et lui fit visiter le *Roi-des-Mers* depuis la dunette jusqu'à la cale.

Ce lui fut une douce occupation. Son navire était maintenant tout ce qu'il aimait, et, de ce côté du moins, il n'avait pas à redouter de trahison. Cette visite employa en outre une bonne partie de la journée, dont il n'aurait réellement su que faire.

Vers cinq heures, il conduisit Georges au café, lui fit boire un verre de Madère ; puis il hêla une voiture, s'engagea sur la route de la *Corniche* et se fit conduire à *la Réserve*, où il régala son jeune convive d'une plantureuse bouillabaisse.

Le pauvre garçon rayonnait. De sa vie il n'avait été à pareille fête. Lui qui était toujours enfermé entre les quatre murs du lycée, il était tout heureux de se sentir vivre au grand air, de humer avec les exhalaisons salines de la mer le grand air de la liberté.

Georges avait perdu sa mère en 1867, à la suite d'une de ces longues et douloureuses maladies dont les femmes sont si fréquemment atteintes, que la médecine est impuissante à guérir et dont elle parvient à peine à retarder le dénouement fatal.

Son père lui restait. Henri Dapremont était âgé de quarante-cinq ans à cette époque. C'était un ancien soldat de cette vaillante ancienne armée d'Afrique, dont les prouesses sont devenues légendaires.

Forcé de donner sa démission de chef d'escadron de spahis, à cause des innombrables blessures qu'il avait reçues, des fièvres qu'il avait contractées, des douleurs rhumatismales qu'il avait gagnées, il venait de prendre sa retraite au moment où mourut sa femme.

Grâce à ses années de service, à ses campagnes, à ses blessures, à sa croix d'officier de la Légion d'honneur, cette retraite lui avait donné à peu près de quoi faire manger sa famille.

Sentant combien ces ressources étaient insuffisantes, car, en dehors de ce maigre revenu, il ne possédait aucune fortune, il résolut d'employer les loisirs que lui laissait le repos auquel il était condamné.

Il avait bien trouvé à Marseille une place d'inspecteur chez un de nos grands industriels, mais la jugeant indigne de lui, il sollicitait du gouvernement un poste mieux en rapport avec son ancien métier.

Ces sollicitations étaient demeurées sans réponse en 1870. Le commandant désespérait de rien obtenir.

Il communiqua ses craintes à son ami Marius et lui demanda conseil.

– As-tu réellement des amis à Paris ? lui demanda le capitaine.

– Certes.

– Alors pars pour Paris, va les trouver, réchauffe leur zèle par ta présence. C'est le seul moyen d'arriver à quelque chose.

Dapremont sentit que son ami avait raison et se mit en route au commencement de juillet. A peine était-il arrivé, que les bruits de guerre avec la Prusse prirent une consistance alarmante.

Au moment où elle éclata, les sollicitations du vieil ofcier n'avaient eu aucun résultat. Tout à coup il reçut une lettre qui l'appelait au ministère.

Il y courut, croyant avoir enfin atteint le but qu'il ambitionnait. Pas du tout ! En sa qualité d'ancien officier supérieur, on lui offrit le commandement d'un bataillon de francs-tireurs.

Ce n'était pas précisément ce qu'il aurait voulu, mais comme il se devait avant tout à la patrie, il n'essaya pas de se soustraire au dangereux honneur qu'on lui faisait, – espérant plus que jamais ensuite obtenir ce qu'il demandait.

Dès que son bataillon fut formé et armé, on l'envoya dans l'Est, où grâce à l'incroyable incurie de l'empire, les ennemis faisaient des progrès inquiétants.

Il se trouvait à Briey, tête de ligne d'un tronçon de chemin de fer qui se raccordait, à Conflans-Jamy, avec la ligne principale. On l'avait chargé de défendre les accès de la gare et de ne se replier qu'à la dernière extrémité.

Se replier était un verbe nouveau que les généraux d'alors avaient inventé pour masquer leur impéritie. Dapremont ne le connaissait pas, ce mot-là. En

Afrique, où il s'était battu pendant vingt-cinq ans, il ne s'était jamais *replié* !

Il organisa la défense, s'approvisionna de munitions et fit bonne garde. Ce n'est pas lui qui se serait laissé surprendre au moment de tremper la soupe ! Il avait dressé ses hommes à ne compter que sur eux-mêmes et leur inspirait une inébranlable confiance.

L'ennemi ne se fit pas attendre. Les unes après les autres, les sentinelles avancées qu'il avait postées lui-même revinrent au campement et signalèrent la présence d'un corps d'armée de deux ou trois mille Bavaois.

Trois mille ! Et ils étaient deux cent trente ! Le commandant ne parla pas de se *replier*. Il disposa une partie de ses soldats le long du talus, fit crénelier les murailles et attendit de pied ferme.

Au bout d'un quart d'heure, la fusillade commença. Vingt minutes après, la bataille était engagée et l'artillerie bavaroise faisait tomber sur la gare une grêle de projectiles.

Dapremont, n'ayant pas à son service la plus petite pièce de campagne, ripostait par une fusillade vive et nourrie. Il ne faisait malheureusement pas grand mal aux assaillants, tandis qu'en moins d'une heure il eut le quart de sa troupe hors de combat.

Aussi l'ennemi, certain qu'il n'avait pas affaire à forte partie, continua la canonnade, et fit déployer ses trois mille hommes en tirailleurs.

Dapremont vit bien qu'il allait être enveloppé, mais il tint bon. L'ancien spahi ne connaissait que sa consigne. On lui avait dit de défendre son poste jusqu'à la dernière extrémité. Pour lui, cela signifiait jusqu'à la mort.

En effet, le cercle formé par les Bavaois débordait maintenant la ligne de chemin de fer sur la droite et sur la gauche. Il s'avancait, se rétrécissant de plus en plus, appuyé par son artillerie, ripostant par une fusillade meurtrière, décimant à chaque pas le bataillon réduit à cent hommes, que Dapremont soutenait de son courage et de sa personne.

Il avait pris le fusil et la cartouchière d'un de ses soldats et faisait le coup de feu comme un simple franc-tireur.

– Commandant, lui dit un capitaine, si nous ne battons pas en retraite, nous sommes perdus !

– Monsieur, lui répondit Dapremont, le premier qui lâche pied, je le tue de ma propre main.

Et il regardait de telle sorte le capitaine, que celui-ci n’insista pas.

Au même instant, les Bava­rois se ruaient de toutes parts sur la petite troupe, réduite en un clin d’œil à soixante hommes.

Un jeune officier s’avança au-devant du commandant.

– Rendez-vous, commandant, lui dit-il en excellent français. Vous voyez bien que la résistance est impossible.

Pour toute réponse, Dapremont mit en joue et fit feu. Le blond Germain tomba mort.

Aussitôt les soldats qui l’accompagnaient ripostèrent à la fois et le commandant tomba à son tour, criblé de blessures.

Il n’était pas mort pourtant. Il eut la douleur de voir désarmer le peu d’hommes qui lui restait. Lui-même, on le plaça sur une civière, on le transporta au camp bava­rois et on le mit entre les mains d’un chirurgien.

– Oh ! dit Dapremont, je n’ai plus besoin de votre ministère, major. Si vous voulez faire quelque chose pour moi, pendant qu’il me reste un peu de forces, donnez-moi seulement de quoi écrire.

Le chirurgien avait jugé du premier coup d’œil que le pauvre officier n’en reviendrait pas. Il envoya chercher ce que demandait Dapremont.

Sans perdre un instant, celui-ci prit la plume et écrivit :

« Mon cher Marius.

Décidément le voyage de Paris ne devait pas me porter bonheur. Je n’ai plus besoin de chercher une place : j’en ai une toute trouvée dans le cimetière de Briey. Je meurs avec... je ne sais combien de balles dans le corps.

Cela ne serait rien, car c’est la vraie mort du soldat, si je ne laissais derrière moi mon pauvre Georges, sans fortune et sans appui. Je le recommande à ta vieille amitié. Fais pour lui ce que tu aurais fait pour moi... je ne t’en demande pas davantage.

Les forces me manquent... je ne puis t’en écrire plus long... je t’embrasse...

HENRI DAPREMONT. »

Tout le commencement de la lettre était tracé d'une main assez ferme, mais la fin en était beaucoup moins nette. Les deux dernières lignes et la signature n'étaient pour ainsi dire pas lisibles.

Le commandant fit un dernier effort, glissa la lettre dans l'enveloppe et, après deux ou trois pauses successives, finit par tracer cette adresse ;

« A Monsieur le capitaine Marius,

45, rue Saint-Ferréol,

Marseille. »

– Sur-le-champ, cette lettre à la poste ! dit-il d'une voix éteinte. Je vous en conjure !

L'aide-major, qui se tenait auprès de lui, jura de la faire parvenir sans retard.

La tête de Dapremont retomba lourdement en arrière et l'agonie commença.

Elle durait depuis cinq minutes à peine quand on le vit se redresser brusquement.

– Vive la France ! vive la République ! cria-t-il d'une voix forte.

Ce fut son chant du cygne. Il se renversa sur l'oreiller et demeura immobile... Il était mort.

Marius ne reçut guère cette lettre qu'un mois après. L'aide-major qui la lui avait fait parvenir avait cru devoir l'informer en même temps de la façon dont le courageux soldat avait rendu l'âme.

Le capitaine fut très affecté de cette mort. Il se reprochait d'en avoir été l'auteur involontaire, N'était-ce pas lui qui avait conseillé à Dapremont de partir pour Paris ? N'était-ce pas à la suite de ce voyage fatal que le commandant avait repris du service ? Et dans quelles circonstances, hélas !

Aussi Marius alla trouver le petit orphelin, alors âgé de quatorze ans, et lui apprit quelle mort cruelle avait enlevé son pauvre père.

L'enfant pleura, mais il eut un cri superbe.

– Ah ! si j'étais homme !... s'écria-t-il, en menaçant le vide de son poing fermé.

– Oui, mais tu ne l’es pas, fit tout doucement le capitaine. Il faut donc tâcher de le devenir, et c’est de quoi nous nous occuperons ensemble, mon garçon. A dater d’aujourd’hui tu es mon fils et tu peux compter sur moi, comme tu devais compter sur ton brave homme de père. Tu continueras donc tes études, je viendrai te voir ; nous causerons ensemble de celui que tu as perdu et nous nous occuperons de ton avenir. Jusque-là, travaille ferme, mon enfant.

Il se rendit chez le proviseur pour l’informer que, à l’avenir, c’était lui qui se chargeait de pourvoir aux besoins du jeune Dapremont ; puis il l’emmena chez lui, le garda trois jours, afin de le distraire un peu, et le ramena au collège.

En reprenant la mer, le capitaine avait bien songé à charger Claire de faire sortir Georges, mais quelle distraction une jeune femme peut-elle offrir à un grand garçon de quatorze ans ?

– Mieux vaut pour lui le laisser avec ses camarades, s’était dit Marius.

Georges n’avait donc aperçu Claire que deux ou trois fois, à l’heure des repas, pendant le peu de temps qu’il avait passé chez son protecteur.

En revanche, il adorait le capitaine, A mesure qu’il avançait en âge, il était plus capable d’apprécier à sa juste valeur ce que faisait pour lui cet excellent homme. Aussi lui en avait-il une reconnaissance infinie et cherchait-il à la lui témoigner par son travail, afin de lui prouver qu’il était digne des bienfaits dont il était comblé.

Quand il quitta le capitaine, ce soir-là, il était radieux. Aucun jour de fête ne lui avait apporté jusqu’à ce jour les satisfactions qu’il avait goûtées.

Il en remercia son protecteur avec effusion.

– Tant mieux ! dit Marius. Puisque cela t’amuse, mon garçon, nous recommencerons cette petite débauche de temps à autre.

En effet, pendant le mois qui s’écoula, Georges et Marius passèrent ensemble quatre longues et bonnes journées, sans que l’adolescent remarquât le moindre changement dans les allures du capitaine.

Il n’était cependant plus le même, ni au physique, ni au moral. Tout le monde l’avait remarqué et, sachant que sa jeune femme était souffrante, tout le monde s’expliquait la tristesse et l’inquiétude auxquelles il paraissait en proie.

– Comme il l’aime ! pensait Jacquier.

La vérité est que Marius recevait tous les deux jours le bulletin du docteur X... Or, ces bulletins, les derniers surtout, annonçaient une crise suprême et imminente.

Enfin, le 16 avril, un nouveau bulletin lui parvint ainsi conçu :

« La délivrance approche. Les premières douleurs se sont fait sentir. Ce soir, ou cette nuit au plus tard, tout sera terminé. »

Vers six heures du soir, le capitaine partit pour Saint-Antoine, où il arriva un peu avant huit heures. Il faisait nuit.

Rosalie poussa les hauts cris en l’apercevant.

– Vous ! s’écria-t-elle. Vous ici en pareil moment ?

– Silence ! lui dit son maître. Est-ce fait ?

– Pas encore, mais cela ne tardera guère.

– Bien, j’attendrai, fit-il.

Il se dirigea vers le rez-de-chaussée de la maison, où il s’assit.

– Surtout, ne dis à personne que je suis là ! recommanda-t-il à Rosalie.

À ce même instant, arrivèrent jusqu’à lui des cris de leur. Il avait beau se boucher les oreilles, il reconnut ceux de Claire ! Elle retentissait en lui jusqu’au fond cœur, ravivant, élargissant la plaie béante dont il savait toujours, lui infligeant la plus horrible des tortures.

– Oh ! si cet enfant pouvait mourir !... disait-il les dents serrées.

V

Rosalie, qui ne recevait les confidences de personne comprenait de moins en moins ce qui se passait.

Comment ! Depuis un mois le capitaine n’avait pas les pieds dans la maison et il revenait juste au moment où... Que voulait-il donc ? s’emparer de l’enfant, le faire disparaître ? Le tuer peut-être...

Elle était réellement effrayée et se promettait de f bonne garde.

Ce fut bien pis encore, quand elle vit son maître s approcher du docteur au moment où celui-ci s'en allait

– Eh bien ? demanda brièvement le capitaine.

– C'est fini, répondit le médecin.

– Et l'enfant ?

– Il vit, il est gros et bien portant. Désirez-vous voir ?

– Oh ! non, fit Marius avec un geste d'horreur.

– C'est pourtant une jolie fille, je vous assure.

– Ah ! c'est une fille... dit machinalement Marius.

– Oui. Elle est entre les mains de la nourrice qui me suis procurée. C'est curieux ! elle a pris le sein de suite. Oh ! ce sera une gaillarde, vous verrez...

Le docteur, qui croyait réellement faire plaisir à ent, s'arrêta court dès qu'il s'aperçut avec quelle indifférence voisine de l'hébétement le capitaine accueillait flux de paroles élogieuses.

– Mais, ajouta-t-il en reprenant aussitôt son air vive, vous m'excuserez si je ne reste pas plus longtemps. se fait tard !... il faut que je rentre à Marseille... j'ai toutes malades qui m'attendent... A demain, monsieur cquier !

Et il sortit.

Le docteur, en effet, n'avait pas été sans se permettre quelques réflexions à propos de ce singulier client, qui yait d'avance et sans marchander.

Or, ce client, qu'il croyait être M. Jacquier, lui avait que madame Dubois était la femme d'un de ses amis, le cet ami était absent, qu'il s'intéressait beaucoup au rt de la malade, qu'il devait enfin être le parrain de enfant. Donc, avait conclu le médecin, M. Jacquier est mant de madame Dubois et il est le père de cet enfant. On conçoit dès lors quelle déconvenue fut la sienne, rsqu'il vit avec quelle froideur le prétendu Jacquier l'était.

Marius était consterné quand il rentra dans le salon.

– Elle vit ! murmura-t-il avec accablement.

Rosalie, qui n'ignorait rien des circonstances dans squelles le mariage de Claire et de Marius avait été conacté, cherchait vainement à déchiffrer l'énigme que lui ichait le front assombri du capitaine.

Pendant les premières années que la fidèle servante avait passées chez les Lamaroux, la vie de ses maîtres était écoulée dans la plus paisible uniformité ; mais puis sept ans que le malheur s'était abattu pour la première fois sur cette famille, il n'avait cessé de la poursuivre avec une sorte de férocité.

D'abord la mort de Lamaroux... puis celle de sa femme... puis le déshonneur de Claire. Tant de calamités en un si court espace de temps, c'était dur !

Claude Lamaroux était un homme grand, supert vigoureux, dans lequel semblait s'être incarné le type de cette race opulente du Midi, taillée pour résister à tout les fatigues, pour braver toutes les intempéries.

Cette mâle beauté fut à peu près tout ce qu'il apporta en dot à sa femme, qui, du reste, n'était ni moins belle ni moins bien faite que lui.

Quand ils passaient, appuyés tendrement sur le bras l'un de l'autre, tout le monde se retournait pour les admirer.

Au moment où il se maria, Claude était premier commis dans une raffinerie, aux appointements de quatre mille francs par an. Sa femme ne possédait guère que deux ou trois mille francs d'économies, avec lesquels elle loua et meubla la petite maison du Prado, dans laquelle ils s'installèrent.

C'était bien le ménage le plus uni que l'on pût voir, jour où la naissance de Claire vint mettre le comble au bonheur dont il jouissait.

Malheureusement, la beauté réellement remarquable de Claude lui fit rencontrer plusieurs bonnes fortunes auxquelles il n'eut pas la sagesse de se dérober. Sous prétexte que des travaux urgents réclamaient sa présence à l'usine, il lui arriva quelquefois de ne pas rentrer chez lui de vingt-quatre heures.

Juliette, sa femme, avait en lui la confiance la plus aveugle. Elle croyait naïvement tout ce que lui disait son mari. De son côté, celui-ci, loin de s'enorgueillir de ses succès, les cachait avec la plus louable discrétion restait chez lui le plus tendre et le meilleur père que l'on connût.

Cependant les irrégularités de conduite de Claude n'étaient pas toujours dissimulées avec assez d'art pour ne pas attirer à la longue l'attention de certains yeux clairvoyants. Le bruit de ses infidélités conjugales ne fut entô-

plus un mystère pour aucun de ceux qui l'entouaient, excepté pour la confiante Juliette, dont la foi roiste n'était pas encore ébranlée.

Cela ne pouvait pas durer éternellement.

Quelques bonnes amies, – traduisez quelques mauvaises langues, – entreprirent de désabuser la pauvre nme. Et, comme elles n'osaient pas mettre les points r les i, elles procédèrent par insinuation, avec cette rfidie féline des femmes que le bonheur des autres pêche de dormir.

– Est-ce que vous ne vous êtes jamais aperçue de l'efanterie avec laquelle certaines créatures reluquent tre mari ? demanda la première.

– C'est qu'il est rudement beau garçon, votre Claude ! la seconde,

– Et à votre place, je ne serais pas tranquille, ajouta troisième.

– D'autant plus qu'il découche souvent, insinua la atrième... Et dame !... vous savez... Un coup de canif est entôt donné.

– Ah çà ! interrompit Juliette, qu'est-ce que cela gnifie ? Est-ce que vous savez quelque chose ? Est-ce que suis menacée d'un scandale ?

– Il ne manquerait plus que cela ! répondit la seconde levant les bras au ciel.

– Mais cela pourrait bien arriver... fit observer la troieme.

– Ah ! vous m'ennuyez à la fin ! s'écria Juliette. Si vous avez rien à m'apprendre, laissez-moi tranquille et mêlezus de ce qui vous regarde !

Ces mots et le ton sur lequel ils étaient prononcés mirent fin aux commérages de ses bonnes amies. El s'enfuirent comme un troupeau de chouettes effaro chées.

« Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose, » a dit Basile.

Basile a raison. Juliette, qui avait refusé de prê l'oreille aux méchancetés qu'on y glissait, se les rapp dès qu'elle se trouva seule.

– Si c'était vrai pourtant ? se demanda-t-elle.

Et, subitement, sa jalousie s'éveilla.

Aussi, lorsque huit ou dix jours après, Claude lui a nonça qu'il allait être obligé encore de passer la n à l'usine, Juliette ne fit aucune observation et le lais partir.

Mais le soir, à onze heures, quand tout son monde couché, elle sortit furtivement de la maison, portant bras un petit panier.

Dans ce panier elle avait mis une tranche de viande froide, un fruit, une bouteille de vin et du pain. Elle ne sait bien que Claude n'avait pas besoin de ces provisions mais dans le cas où elle le rencontrerait à l'usine, elle voulait pouvoir donner à sa présence un motif à peu près vraisemblable.

Lorsqu'elle arriva, l'usine était plongée dans une obscurité complète. Autour d'elle tout était ténébreux silence. Cependant elle marcha droit à la grille d'entrée et sonna à deux reprises.

Le concierge se montra en maugréant sur le seuil la porte bâtarde, tandis que deux énormes molosses aboyaient furieusement derrière la grille.

— M. Lamaroux est-il là ? demanda Juliette.

— M. Lamaroux ! fit le portier. Ah ça ! Est-ce que vous croyez qu'il couche ici ?

— Non, mais on m'avait dit que les ouvriers passent la nuit et qu'il restait auprès d'eux pour les surveiller...

— Jamais les ouvriers ne passent la nuit ici, et quant à M. Lamaroux, il s'en va très régulièrement tous les soirs à six heures du soir, dit le concierge en fermant la porte au nez de la pauvre femme.

Elle s'en revint à la maison, fort agitée, comme bien on pense.

— Peut-être est-il rentré... se disait-elle, chemin faisant.

Et elle pressait le pas, très embarrassée elle-même de l'explication qu'elle allait donner à son mari.

Le cœur lui battait bien fort quand elle pénétra dans la maison et surtout quand elle ouvrit la porte de la chambre. La veilleuse qu'elle y avait laissée brûlait encore et éclairait suffisamment de sa lumière douteuse les objets environnants.

Son premier coup d'œil fut pour le lit... Le lit était vide ! Claude n'était pas rentré !!

Un coup de poignard en pleine poitrine aurait fait moins de mal à la pauvre femme que cette funeste découverte.

Pas rentré ! Ses bonnes amies avaient raison. Claude la trompait !

Il ne reparut que le lendemain, à l'heure du dîner. Sa femme ne lui dit pas un mot ; mais le concierge de l'usine l'ayant prévenu qu'une inconnue était venue le demander la veille, à onze heures du soir, Claude devina sur-le-

champ que, cette inconnue, c'était sa femme. Aussi ésolut-il de courir au-devant des explications qu'elle tait en droit de lui demander.

Il mangea son potage avec plus de plaisir en apparence qu'il n'en éprouvait d'ordinaire.

– Décidément, dit-il en faisant claquer sa langue j'aime encore mieux cela que notre dîner d'hier.

– Quel dîner ? demanda Juliette, qui dressa l'oreille

– Ah ! c'est vrai. Tu ne sais pas... Il est certain que t'ai fait une cachotterie stupide.

– Quelle cachotterie ?

– Eh bien ! la vérité est que nous avons organisé entre amis un petit dîner pour hier. Et comme le prix était relativement élevé, comme nous ne sommes pas assez riches pour que je puisse me permettre souvent une semblable dépense, je n'avais pas voulu t'en parler dans la crainte de m'exposer à tes très légitimes observations.

– Ah ! fit Juliette d'un air incrédule, quoique soulagé déjà d'un poids énorme.

– Oui, j'avais prévu en outre que le dîner se prolongerait fort avant dans la soirée et je t'ai dit que je passais la nuit à l'usine, – uniquement afin de te rassurer. ! bien ! ma chère amie, je t'ai menti et je m'en accuse. Nous avons fait ripaille jusqu'à 2 heures du matin, et, voulant pas te réveiller à pareille heure, je suis allé coucher chez mon ami Camaret, un vieux garçon dont je t'ai parlé quelquefois...

– Vraiment ? dit Juliette avec un sourire contraint.

– Je te le jure !

– Bien pour cette fois. C'est possible en effet ; mais les autres...

– Quelles autres ?

– Allons. Pas de mensonges ! Voilà plus de vingt fois que tu passes la nuit dehors et pas une fois tu ne l'as passée à l'usine.

– Tu te trompes... je t'assure...

– Inutile de nier. Le concierge lui-même me l'a affirmé hier.

Claude sentit venir l'orage et courba la tête.

Vois-tu, reprit Juliette d'un ton calme mais résolu, sais maintenant à quoi m'en tenir sur ton compte. Ce que mes amies m'avaient dit, je n'avais pas

voulu le roire. Aujourd'hui il m'est prouvé qu'elles avaient raison. u m'as indignement trompée : c'est odieux et c'est che.

Et, comme Claude se redressait brusquement :

– Oui, c'est lâche, reprit-elle, parce que tu sais bien ue je n'userai pas de cet ignoble moyen pour me vener. Si nous étions seuls, toi et moi, je te planterais là ur l'heure ; mais nous avons deux enfants, et, pour eux,

ne puis pas, je ne dois pas le faire. Agis donc comme il l'entendras, raconte-moi tout ce qu'il te plaira, peu n'importe ! Ma confiance en toi est morte et c'est toi qui 'as tuée. Désormais tu n'es plus rien pour moi. Va où on te semblera et que tout soit terminé entre nous !

Claude était bon. Sous la froideur glaciale que paraissait lui témoigner sa femme, il découvrit une douleur si rraie, si cruelle, qu'il se laissa tomber à genoux.

– Eh bien ! oui, dit-il. Tu as raison. Je suis un misérable, un lâche ; mais si je n'ai pas su résister à des entraînements coupables, crois bien que mon cœur n'en a jamais été complice et que, pas un instant, il n'a cessé de t'appartenir. Impose-moi toutes les pénitences que tu voudras, fais-moi souffrir, punis-moi, venge-toi, mais ne m'accable pas de ton indifférence ! C'est le seul châtement que je n'aurais pas la force de supporter.

Une grosse larme coulait sur sa joue, en prononçant ces paroles.

Juliette en fut émue et se détourna pour ne pas la voir.

Il s'en aperçut, lui prit les mains, jura qu'il ne le ferait plus, avec des intonations d'enfant qui allèrent droit au cœur de la femme et de la mère.

La paix fut signée.

Un an se passa ainsi ; puis, un soir d'été de 1867, alors que Juliette était au jardin et attendait impatiemment le retour de son mari, on sonna violemment, vers onze heures, à la porte de la maison.

Elle courut ouvrir, un peu étonnée. Claude ne sonnait jamais ! Il avait donc oublié ses clefs ?

Quelle ne fut pas sa surprise, quand elle distingua vaguement, dans la pénombre de la nuit, un groupe de quatre hommes immobiles et, au milieu d'eux, une civière, recouverte d'une étoffe de laine sombre, sous les plis de laquelle se profilait d'une manière indécise une silhouette de corps humain !

Au même instant, un brigadier de la police s'avança et lui demanda respectueusement :

– Est-ce bien ici que demeure M. Lamaroux ?

– Oui, monsieur.

– Serait-ce à madame Lamaroux que j'ai l'honneur de parler ?

– A elle-même, oui, monsieur.

– Madame, dit l'agent, en pénétrant dans le jardin, je suis chargé pour vous d'une communication importante et douloureuse...

– Parlez, monsieur, interrompit vivement Juliette, serait-il arrivé quelque accident à mon mari ?

– Précisément, madame. Vous ignorez certainement qu'à tort ou à raison M. Lamaroux passait dans son entourage pour être de mœurs un peu légères. Or, ce soir, à neuf heures, il était allé voir un de ses amis, qui était absent et dont la femme se trouvait seule à la maison. Que se passa-t-il ? Je l'ignore, l'instruction vous l'apprendra. Toujours est-il que le mari de cette dame, rentrant à l'improviste, la surprit, a-t-il affirmé, en flagrant délit de conversation criminelle avec M. Lamaroux, tira de sa poche un revolver et brûla la cervelle au perfide séducteur. Juliette écoutait ce récit avec une stupeur profonde.

– Peut-être n'est-ce pas vrai, s'empressa d'ajouter le brigadier. Peut-être le prétexte invoqué par ce mari ne lui servait-il qu'à dissimuler un autre genre de crime... A cet égard, soyez rassurée, madame. Le procureur de la République est venu faire immédiatement les constatations nécessaires, assisté du commissaire de police. Le coupable a été arrêté et mis en prison. Dès demain, le parquet se verra à une enquête minutieuse, d'où ressortira forcément la vérité. Il sera donc fait promptement et bonne justice...

– Ainsi. balbutia Juliette éperdue... ces hommes... en civil, que j'ai entrevus. c'est le cadavre de celui que vous m'apportez ?

– Hélas ! oui, madame. Telle est la lugubre mission m'a été confiée.

Juliette se sentit défaillir et chancela.

Madame, qui avait entendu le récit de ce drame sinistre, vit que le temps de la recevoir dans ses bras.

Le brigadier profita de cette pâmoison pour faire entrer Juliette. Il fit monter, déshabiller et placer sur son lit le corps de Claude et se retira.

La fraîcheur de la nuit, les soins que lui prodiguait sa nestique, rappelèrent Juliette à la vie.

– Où est-il ? demanda-t-elle aussitôt.

Pour toute réponse, Rosalie lui montra tristement du gt la fenêtre de la chambre, éclairée par les deux gies que les porteurs y avaient trouvées et qu'ils ient allumées.

– Ah ! s'écria la pauvre femme. Le voilà donc ce lheur que je pressentais depuis si longtemps !

Elle se précipita comme une folle dans l'escalier et nta.

Claude reposait sur le lit, le visage et la tête inondés sang.

Sans verser une larme, s'armant d'un courage surh main, la malheureuse étancha le sang, lui lava la figur procéda de ses propres mains à la toilette du mort, – pu elle se laissa tomber à genoux et pria.

– Voilà donc comme il a tenu le serment qu'il m'ava fait ! mumurait-elle, consternée.

Rosalie, qui l'avait suivie et qui lui avait aidé dans 1 soins de la toilette suprême, s'était agenouillée de l'aut côté du lit, sans prononcer une parole. Ce fut elle q apprit à Claire que son père était mort, assassiné par ! malfaiteur à l'instant même où il rentrait chez lui.

Mais ce pieux mensonge ne trompa que la chère peti fille. Tout le monde savait à quoi s'en tenir sur ce dépl rable événement.

Le lendemain matin, tous les journaux de Marseill heureusement sans donner les noms propres, relataie le lugubre fait-divers dans leur *Chronique locale*.

L'enterrement fut triste. Le capitaine Marius, q s'était empressé d'accourir, avait fait toutes les d marches nécessaires, payé d'avance tous les frais, revu le soir au logis de l'infortunée veuve, et lui apprit qu tout était terminé.

– Maintenant, continua-t-il, nous pouvons nous a cuper de vous.

– De moi ? fit Juliette. Comment ?

– Oh ! vous ne me tromperez pas, moi, dit le capitaine avec un geste de dénégation très expressif. Je suis camarade d'enfance de Claude ; voilà trente-cinq a : que je le connais et j'en ai quarante ; je suis donc parfa tement au courant de sa situation.

– Pardon, cher ami, mais... voulut interrompre pauvre femme.

– Laissez-moi parler, interrompit également Marius. vous disais que je connaissais mon Lamaroux comme poche. Je sais par conséquent qu'il n'avait aucune tune et, comme j'ai signé à votre contrat, je sais aussi le vous n'en aviez pas plus que lui quand vous vous es mariés. Or, est-il permis à ma vieille amitié de vous mander ce que vous allez devenir, vous et vos enfants ?

– Certainement, capitaine, mais permettez-moi de us faire observer que, si Lamaroux a eu quelques torts vers moi au point de vue de la fidélité conjugale, il a ujours été un excellent époux et un père meilleur enre, tant qu'il ne s'est agi que d'assurer l'existence marielle de sa femme et de ses enfants. Pas un jour, il a manqué à son service dans l'usine où il était employé jamais il n'a entamé, pour ses besoins personnels, les pointements qu'il m'apportait invariablement tous les ois. Grâce à cette régularité de conduite, j'ai pu mettre côté une somme qui, sans être considérable, me perettra du moins d'attendre que j'aie trouvé le moyen de ffire à nos besoins.

– Et y a-t-il indiscretion à vous demander quel est le iffre de vos économies ? fit le capitaine.

– Du tout, cher ami. Il se monte à trois mille cinq ents francs environ.

Marius avança la lèvre inférieure d'un air dédaigneux.

– Ce n'est guère ! dit-il en souriant.

– Mais je viens de recevoir une lettre qui va singulièrement augmenter notre petit capital, ajouta la veuve.

Et, comme Marius la regardait, un peu étonné, elle lui ndit une lettre qui se trouvait sur le guéridon.

Il l'ouvrit et lut :

« Madame,

Depuis près de vingt ans que votre infortuné mari est entré dans mon usine, je n'ai jamais eu qu'à me louer de son intelligence, de sa conduite et de sa probité. Au moment où vous atteint le malheur auquel je m'associe avec tant de sincérité, j'estime qu'il est de mon devoir de reconnaître envers vous ce que Lamaroux a fait pour moi.

J'ai donc l'honneur de vous avertir qu'il vous suffira de vous présenter à la caisse ou d'envoyer quelqu'un avec un reçu signé de vous, pour toucher les six mille francs que je mets dès à présent à votre disposition.

Recevez, madame... etc.

A. GIROUX et C^{ie}. »

– Eh bien ! voilà qui est d'un brave cœur ! s'écria le capitaine.

– Oui ! cet hommage rendu à Claude par un étranger a mis un peu de baume sur la blessure, dit amèrement Juliette, en essuyant une larme.

Soudain elle releva la tête.

– Vous le voyez, mon ami, reprit-elle, nous voilà à la tête d'une dizaine de mille francs. Or, Claire a vingt ans, elle est habile ; moi, je ne suis atteinte, Dieu merci ! d'aucune infirmité. J'espère donc, avec notre travail et grâce à ces ressources inattendues, ne jamais manquer de rien.

– J'en doute, fit le capitaine. Sans être très ferré sur la question, je crois savoir combien le salaire des femmes est généralement insuffisant ! Cependant je ne vous empêcherai point d'en essayer. Si mes craintes ne se réalisent pas, tant mieux ! mais si je finissais un jour par avoir raison, je n'ai plus qu'une chose à vous demander.

– Laquelle ? interrogea Juliette.

– C'est de ne pas oublier que je suis votre plus vieil ami et de vous adresser à moi sans fausse honte.

– Je vous le promets, capitaine.

– Sur l'honneur ?

– Sur l'honneur !

– Alors je puis m'éloigner sans crainte, dit-il. Je sais que l'on peut se fier à votre parole.

A ces mots, il serra la main de la pauvre veuve et s'éloigna.

Deux mois après il s'embarquait, mais non pas sans s'être assuré par lui-même que rien n'était changé dans manière de vivre de cette intéressante famille.

Rosalie, en effet, avait préféré sacrifier ses gages à la douleur de se séparer des enfants qu'elle avait vus grandir. Désormais, elle faisait partie de la maison, au bien-être de laquelle elle contribuait par son infatigable activité.

Hélas ! en pénétrant dans cet intérieur désolé, le malheureux n'avait pas encore dit son dernier mot.

La veuve et sa fille aînée s'étaient mises courageusement à la besogne. Elles avaient trouvé sans peine un magasin de tapisseries et broderies, pour le compte duquel elles travaillaient. Le salaire était mince, mais on avait réduit à leur dernière expression les dépenses de la maison.

Pendant un an, nulle de celles qui avaient entrepris cette lutte contre l'adversité ne montra la moindre défaillance ; mais, tout à coup, madame Lamaroux se plaignit de vives douleurs à l'épaule.

Elle n'y prit pas garde tout d'abord, s'imaginant que le mal s'en irait comme il était venu. Cependant, les douleurs augmentèrent de jour en jour, jusqu'à ce que la pauvre femme s'aperçut un beau matin qu'elle n'était plus en état de manier l'aiguille.

Il fallut appeler le médecin, recourir au pharmacien. Rien ne fut épargné par Claire ni par Rosalie. Cependant, le médecin ne se prononçait pas. Il restait grave et soucieux, examinait la malade avec une attention inquiétante, prescrivait à chaque visite nouvelle des remèdes de plus en plus violents. Rien n'y faisait. L'état de la veuve empirait toujours !

Pressé de questions, le docteur confessa qu'il redoutait une paralysie partielle et que, très probablement, il serait impuissant à la combattre.

Claire et Rosalie se regardèrent, consternées.

La paralysie, c'était la ruine pour la pauvre famille ! Non seulement elle était privée d'un de ses membres les plus actifs, mais encore les soins qu'exigeait cette cruelle maladie devenaient de plus en plus onéreux et écornaient singulièrement la réserve à laquelle on n'avait touché jusqu'ici qu'avec la plus prudente discrétion ! Malgré tant de sacrifices, six mois après, la veuve était entièrement paralysée du côté droit !

Le docteur avait recommandé de faire prendre l'air à la malade, à la condition de la tenir bien chaudement.

On lui acheta un fauteuil roulant, on l'enveloppa de couvertures et tous les jours, de une à trois heures de l'après-midi, Rosalie promena sa maîtresse dans les allées du Prado.

Pour subvenir à ces frais énormes, il fallut se multiplier. Claire quittait à peine son aiguille pour se mettre à table et ne se couchait plus avant minuit.

Quant à Rosalie, elle s'était faite universelle : Cuisinière, femme de ménage, garde-malade, blanchisseuse, repasseuse, elle était tout cela ! Parfois même, elle trouvait le moyen de venir s'asseoir auprès de Claire, quand son ouvrage était terminé, et de veiller deux ou trois heures avec elle. Ce n'était pas grand'chose, mais c'était toujours autant de gagné.

Pendant ce temps, la pauvre veuve, qui ne pouvait us se rendre utiie, restait couchée dans son lit et les gardait avec une navrante expression de tristesse.

– Ah ! pour ce que je fais désormais en ce monde, eu ferait bien mieux de me rappeler à lui ! disait-elle, une voix éteinte.

Elle sentait que la maladie continuait lentement son uvre de destruction et que bientôt elle en serait réduite l'inertie la plus absolue.

Le docteur s'en était aperçu, lui aussi. S'il ne l'avait as dit encore, c'est qu'il comprenait de quel coup terble il allait frapper les malheureuses femmes. Pourtant, jour où la paralysie commença à gagner le côté gauche, fut bien obligé d'en avertir Claire.

La chère enfant ne se récria pas. Elle joignit les mains ; regarda le ciel, comme pour lui demander en expiation e quelle faute elle avait mérité ce terrible châtiment.

Elle interrogea le médecin, qui crut ne devoir lui rien icher des appréhensions qu'il avait conçues. Il pouvait tarder les progrès du mal, mais, si la paralysie contiuit son œuvre de destruction avec la même rapidité u'elle avait montrée, madame Lamaroux était vouée vant six mois à l'immobilité la plus complète. Maintenant la paralysie gagnerait-elle le cerveau ? C'était npossible à prévoir, en raison des singularités qu'offre ette capricieuse affection. Dans tous les cas c'était fort craindre.

Le médecin avait dit vrai. Chaque jour les forces de la lalade s'affaiblissaient. Au bout de six autres mois, les membres étaient entièrement perclus ! La tête seule avait éisté.

Cependant il était visible que la parole n'était plus ussi facile. Donc, dans un délai plus ou moins long, le orps tout entier deviendrait la proie du redoutable léau.

Depuis deux ans, on l'avait combattu vainement par tous les moyens. Le petit capital, que l'on avait cru jadis inépuisable, s'amoinrissait à vue

d'œil, quand revint le capitaine Marius.

Ce fut pour lui une véritable douleur que le spectacle de ce dépérissement. Une femme qu'il avait connue jadis si jeune et si belle ! Il sut néanmoins se contenir lorsque, dûment prévenu par Claire et par Rosalie, il vint s'asseoir au chevet de la malade.

En l'apercevant, l'œil de Juliette brilla d'un éclair de joie. On aurait juré qu'elle l'attendait.

– Excusez-moi, lui dit-elle, si je ne puis pas vous tendre la main, mon ami ; mais croyez que je suis bien heureuse de vous revoir.

Claire et Rosalie se tenaient debout devant elle, enchantées de l'effet qu'avait produit sur la paralytique la visite de Marius.

– Laissez-moi seule un instant avec le capitaine, dit la malade. J'ai tant de choses à lui dire !...

Elles se retirèrent discrètement.

Marius avait beau faire, il se sentait le cœur serré. Néanmoins, dès qu'il se trouva seul avec Juliette, il se rapprocha d'elle avec vivacité.

– Vous désirez me parler ? lui demanda-t-il.

– Ah ! je crois bien ! fit-elle avec une explosion de douleur poignante. Hélas ! depuis combien de temps vous aurais-je écrit, cher ami, si la maladie ne m'avait pas condamnée à la désespérante inertie dont vous êtes témoin ! Mais avant tout répondez-moi : – Vous rappelez-vous la dernière conversation que nous avons eue ensemble, il y a trois ans ?

– Je me la rappelle comme si elle datait d'hier, répondit Marius. J'ai trop souvent pensé à vous, pendant mes interminables voyages, pour l'avoir oubliée.

– Eh bien ! cher ami, le moment est venu de la reprendre au point où nous l'avons laissée.

– Parlez, je vous écoute, fit curieusement le capitaine.

– Je croyais alors, reprit Juliette, que les forces unies de deux femmes courageuses étaient de taille à lutter contre l'adversité. Hélas ! j'avais compté sans la maladie ! Vous seul, sembliez tout prévoir. Or, écoutez-toi bien. Il s'est formé ici entre Claire et Rosalie une intimité. Les pauvres filles s'efforcent de me cacher la gravité de mon état, la pénurie dans laquelle nous nous trouvons. Croyez-vous que j'en sois la dupe ? Grâce Dieu ! j'ai

encore des yeux, des oreilles, et l'intelligence n'est pas morte. Si je me tais devant elles, c'est que je ne veux pas aggraver leur douleur, mais devant vous je puis tout dire.

Elle se tut et ses yeux brillèrent d'un éclair de joie.

– Oui, reprit-elle lentement, aux souffrances que j'enure, s'ajoute la douleur morale de voir que Claire et Roalie se sacrifient inutilement pour moi, qui ne suis déjà presque plus qu'un cadavre. Tout les jours je les vois avaller avec une ardeur qui me navre ; toutes les nuits, quoi qu'elles fassent pour me le cacher, je les entends huchoter dans la chambre voisine. A la clarté qui filtre sous la porte, je sais que la lampe est allumée, qu'elles B fatiguent, qu'elles s'épuisent, que souvent elles passent nuit au travail. De même, je sais aussi ce que coûtent depuis deux ans les visites du médecin, les potions, les oins de toute nature que réclame mon état, et je ne vois pas approcher sans de terribles appréhensions l'heure imminente où nos ressources seront entièrement épuisées.

– Alors, dit le capitaine, si cette préoccupation est pour vous une souffrance, éloignez-la. Ce que je vous ai proposé, je serai heureux de le tenir et je veux dès à présent...

A ces mots, il porta vivement la main à la poche de sa redingote.

– Laissez-moi finir, dit la malade. Oui, vous présent, cette préoccupation disparaît. N'en parlons plus. Vous voyez que je fais sans façon appel à votre vieille amitié, mais là ne se bornent malheureusement pas les tourments qui m'assiègent, et auquel vous ne pouvez apporter aucun remède.

– De quoi s'agit-il donc ?

– De l'avenir de mes enfants.

– C'est juste, approuva le capitaine, en hochant gravement la tête.

– Il est évident, continua la veuve, que la mort s'avance à grands pas, que dans quelques jours – demain peut-être – je ne serai plus là. Que deviendront alors mes enfants ?... ma pauvre Claire ! ma chère petite Léa ! Claire, passe encore... A la rigueur, elle serait d'âge à se tirer d'embarras, mais Léa... Ah ! tenez, je n'ose pas y penser !...

– Je comprends vos angoisses, dit Marius, mais puisque vous abordez ce chapitre intéressant, permettez-moi de vous adresser quelques questions...

– Je vous écoute, cher ami.

– Claire a vingt-trois ans, n'est-ce pas ?

– Depuis deux mois, oui.

– Eh bien ! n'a-t-elle jamais été demandée en mariage ?

– Jamais.

– Ne lui connaissez-vous aucune affection ?

– Je suis même certaine qu'elle n'en a pas.

– C'est étrange ! fit Marius pensif. Pourtant le seul moyen de calmer vos inquiétudes serait de lui trouver un mari.

– Un mari ! Vous n'y songez pas ! Quel homme voudra endre pour femme une fille sans dot, remorquant à sa suite une mère infirme et une enfant incapable de gagner vie ?

Marius fut frappé de la logique de ce raisonnement.

– Bah ! balbutia-t-il. On rencontre bien encore par ci là, des cœurs généreux...

– En connaissez-vous, mon ami ?

– Non, mais ce n'est pas introuvable.

– Et où voulez-vous que je les découvre ces exceptions, qui suis clouée sans retour à ce lit de souffrance ? Et us-même, êtes-vous sincère ? Croyez-vous réellement que ce phénomène existe ?

– Certainement, dit le capitaine avec feu. Et pour ma part, si je n'étais pas si vieux, je me chargerais bien de us prouver...

– Vous ! s'écria la veuve. Vous feriez cela ?

– Moins répliqua Marius, qui se redressa. Si j'avais seulement dix ans de moins, vous verriez bien... mais, ajouta-t-il en haussant les épaules, jamais Claire ne vouait de moi.

– Qu'en savez-vous ? Ah ! si vous étiez un de ces hommes usés par la débauche, affligés d'infirmités précoces, maniaques, ridicules, repoussants... je ne dis pas ! mais vous êtes bon comme le pain, vert comme un chêne, fort comme un hercule, vous n'avez pas un cheveu blanc.

– Comment ! Vous croyez vraiment que Claire consentait...

– Je ne l'affirme pas. Je ne sais même pas si elle a dû consentir pour le mariage, puisqu'il n'en a jamais été question, mais rien ne coûte de l'essayer, si vous y pensez sérieusement.

– Eh bien !... Oui, j’y songe, répondit Marius avec rélution. Oui, j’y ai déjà longuement songé ; en pensant à us, à moi, à la solitude au sein de laquelle j’ai vécu jusqu’ici, au triste avenir qu’elle réserve à ma vieillesse. Aussi ne craignez pas de me le dire en toute franchise : si j’avais nourri de telles espérances, serais-je grotesque, oui ou non ?

– Comment seriez-vous grotesque, cher ami ? Qu’y a-t-il au monde de plus naturel ? La différence d’âge qu cause vos hésitations n’est pas si énorme qu’elle doiv vous décourager. Je vous certifie, quant à moi, qu’à la place de Claire, elle ne m’effrayerait pas chez un homme tel que vous.

– Alors, nous n’avons qu’une chose à faire, dit le capitaine. C’est d’en parler à Claire.

– Voulez-vous que je m’en charge ? proposa la malade avec empressement.

– Ah ! très volontiers, fit Marius, seulement qu’il soit bien convenu d’avance entre nous que vous n’influencerez en rien la décision de votre fille et qu’il ne sera rien fait sans son consentement formel.

– Oh ! quant à cela, soyez tranquille. Vous savez bier que je ne me ferai jamais la complice d’aucune infamie.

Le capitaine se retira, un peu plus agité qu’il ne voulail le paraître. En effet, au cours de ses dernières pérégri nations, il avait commencé à sentir le fardeau de l’isole ment dans lequel il vivait. Faire fortune, gagner de l’argent, c’était bon, mais pour qui ? Pour lui, Marius qui n’avait pour ainsi dire aucun besoin, à qui cinq ou six mille francs de rente auraient amplement suffi ? Allon donc ! Il en avait déjà plus de quarante mille et il ne mettait pas pour cela un os à moelle de plus dans son pot-au-feu.

Ah ! s’il avait eu une famille à lui, c’est-à-dire uni femme, des enfants. Eh bien ! qui l’empêchait d’en avoir Il vivait un peu comme un ours, il n’avait jamais franch seuil d’un salon, c’est vrai ; mais avec de l’argent on uve ce que l’on veut.

Et alors il épouserait donc la première femme venue ? non. Tout était possible, excepté cela.

Il chercha donc dans ses relations et, sur-le-champ, nage de Claire se dressa devant lui. Il l’avait vue naître, savait comment elle avait été élevée,

à quelle école du leur elle grandissait encore... Oui, voilà bien la nme qu'il lui aurait fallu.

Seulement, Claire avait vingt-ans quand le capitaine ait quitté Marseille. Elle devait en avoir vingt-trois jourd'hui. Marius avait donc vingt-ans de plus qu'elle.

Et puis... Claire serait peut-être mariée...

– Il faudra voir... se dit-il.

Et, dès le lendemain, il pressa son retour, couvrit de ile le *Roi-des-Mers* et résolut de rentrer directement à arseille.

Chemin faisant, il eut le temps de peser le pour et le ntre du projet auquel il s'était arrêté. Oh ! parbleu ! il ignorait aucun des trésors de tendresse qui demeuraient puis tant d'années enfouis au fond de son cœur. 11 se ntait aussi alerte et aussi vigoureux qu'un homme de ente ans. Mais Claire découvrirait-elle ces trésors cachés ? es années qui s'étaient amoncelées sur la tête de Marius e la préviendraient-elles pas contre lui ? C'était fort à aindre ! Aussi, plus il se rapprochait du port, plus il eculait devant les obstacles. En arrivant à Marseille, il vait pris le parti de ne pas donner suite à cette idée ridiule.

– Bah ! murmurait-il. Tu vivras et tu mourras seul, omme un chien. Voilà tout.

Lorsqu'il se présenta chez madame Lamaroux, il avait onc résolu de garder le silence. Ce fut pour ainsi dire algré lui qu'il en vint à parler de marier Claire. Bien certainement, si la veuve ne l'avait pour ainsi dire pas défié de trouver le mari qu'il proposait, il n'aurait pas relevé le gant pour son propre compte.

Maintenant le premier pas était franchi. Il n'y avai' plus qu'à attendre la réponse de Claire, à qui sa mère devait transmettre la demande du capitaine.

Madame Lamaroux ne tarda guère.

Le soir même, pendant que sa fille et Rosalie prenaient avec Léa, devant son lit, le repas du soir, elle pria Claire de venir s'asseoir auprès d'elle et de la regarder bier en face.

La jeune fille obéit, un peu étonnée de cette recom mandation.

– Ma chère enfant, lui dit sa mère, il ne faut pas se faire illusion sur mon état. Je ne suis plus bonne qu'il vous coûter fort cher et il est évident que

d'ici à quelque temps je ne serai plus bonne à rien du tout. Certes, j'en visage la mort sans frayeur. Pour moi, la mort sera la délivrance. Mais je ne puis songer sans frémir au sort qu vous attend... Tu sais mieux que moi encore, puisque tu as pris la direction de notre maison, que nous n'avon aucune fortune, que de la somme que nous réservions pour les mauvais jours il ne reste pas grand'chose Donc lorsque, dans un délai plus ou moins court, cette somme sera épuisée, que ferez-vous ?

Claire demeura bouche bée. Depuis longtemps elle s'était adressé les mêmes questions, sans y trouver une réponse.

– Si donc tu veux que je meure tranquille, continua sa mère, il faut que tu te maries.

La jeune fille dressa curieusement l'oreille.

– Et il faut, poursuivit la veuve, que ton mari soit dans une position qui te mette pour l'avenir à l'abri de toute préoccupation, qui te permette de garder Léa auprès de toi et d'acquitter envers cette bonne Rosalie la grosse dette de reconnaissance que nous avons contractée.

Claire ouvrit tout grands ses beaux yeux bleus, se demandant si réellement sa mère avait résolu ce problème.

– Trouver un mari de ce genre n'est pas facile, reprit la malade. Le trouver tout à fait à son goût, tel qu'un prince des contes de fées, est plus difficile encore, et je considère déjà comme une chose invraisemblable, dans la situation où nous sommes, d'en avoir un à te présenter.

– Comment ! s'écria Claire. Il y a donc un homme au monde capable d'assumer toutes ces charges ?

– Oui, et je crains bien qu'il y en ait qu'un. Malheureusement il n'est pas beau comme Apollon, et n'est pas de la première jeunesse. En revanche, il est riche, riche surtout de cœur, ce qui vaut mieux encore.

– De qui donc s'agit-il ?

– De notre meilleur ami, mon enfant.

– Notre meilleur ami... mais je ne vous en connais qu'un, fit observer Claire.

– Alors ce doit-être celui-là.

– Ainsi c'est le capitaine Marius ?

– Lui-même.

– Eh bien ! mais il n'est pas laid ! dit naïvement Claire. Vous m'aviez fait une peur...

– Oui, mon enfant. Le capitaine ne recule devant aucune des charges qu'une telle union lui impose. La seule chose qu'il redoute, c'est un refus. Voilà pourquoi il n'a pas osé t'adresser lui-même sa demande.

En disant ces mots, la malade n'avait cessé de regarder sa fille, comme si elle avait voulu lire sur son visage les impressions qui s'y reflétaient.

Or, aucun nuage n'avait assombri le front de Claire. Au contraire, elle éprouvait une sorte d'étonnement joyeux, qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

– Mais, répondit-elle, pour accepter la situation que vous m'offrez il n'est pas besoin de longues réflexions. Elle est tellement inespérée, si au-dessus de mes prétentions, qu'il y aurait folie et ingratitude à la repousser.

– Tu consens donc ? interrogea la veuve, sans dissimuler la joie qu'elle éprouvait.

– Vous pouvez annoncer à M. Marius, répondit Claire d'une voix assurée, que je serai sa femme le jour où il voudra bien me faire cet honneur.

– Ah ! Dieu soit loué ! s'écria la veuve. Je puis mourir à présent !

Claire l'embrassa longuement et regagna sa chambre.

Si empressée qu'elle se fût montrée d'accéder aux désirs de sa mère, ce n'était pas sans une certaine appréhension qu'elle avait prononcé le oui auquel étaient suspendues les destinées de sa famille.

Assurément, Marius n'était pas le mari qu'elle aurait choisi, si elle avait été dans une position moins précaire ; mais, à mesure qu'elle avançait en âge, s'éteignaient les unes après les autres, les chimères, qu'elle avait caressées pendant sa jeunesse. Elle commençait à devenir vieille fille, elle le sentait, de même qu'elle sentait crouler de toutes parts le frêle édifice de sa fortune.

Rien ! Elle n'avait plus rien ! Pas même de quoi disputer à la mort ce qui restait de sa pauvre mère !

Elle n'avait d'ailleurs aucune prévention contre le capitaine. Au contraire. Elle ne le trouvait pas laid, elle le savait bon. Que pouvait-elle demander de plus à un mari, elle qui, la veille, désespérait d'en trouver un ?

Aussi n'avait-elle pas hésité.

Lorsque Marius se présenta, le lendemain, chez la veuve, elle lui annonça que Claire avait consenti sans la moindre difficulté.

Marius hésitait à le croire.

La mère appela sa fille.

– Mon enfant lui dit-elle, je te présente ton mari.

Le capitaine, à ces mots, rougit plus encore que la jeune lle.

– Mademoiselle, lui dit-il, je vous prie d’excuser ma émérité. En m’acceptant pour gendre, votre mère ne rous fait pas un joli cadeau, je le sais bien ; mais, si vous le demandez à un mari que de vous aimer, je vous jure que je n’aurai pas grand mérite à le faire !

– Et vous, monsieur, si vous n’exigez de votre femme qu’une reconnaissance profonde, qu’un dévouement de ous les instants, je vous assure que vous pouvez compter ur moi, répondit Claire.

Marius lui tendit la main, dans laquelle elle posa lenment la sienne.

– Eh bien ! cher ami, lui dit la malade, occupez-vous sur-le-champ de ce mariage et surtout ne perdez pas une minute ! j’aurais trop peur de mourir sans en avoir été témoin.

– Soyez tranquille, promet Marius, qui se sentait pousser des ailes.

Il sortit et se mit en campagne.

Le lendemain, une couturière en renom se présentait chez Claire de la part du capitaine ; puis vint le tour de la lingère chargée de confectionner le trousseau. Comme Marius avait déclaré qu’il n’y aurait rien de trop beau pour sa fiancée, elles s’engagèrent à réaliser des chefs-d’œuvre.

Pendant ce temps, Marius courait de la mairie à l’église et réunissait tous les papiers indispensables. Lejour même, il avait pris date pour la cérémonie.

Douze jours seulement l’en séparaient. Il vint faire la cour à Claire. Sous prétexte qu’il n’y connaissait rien, il la conduisit chez les principaux joailliers, la força de prendre ce qu’il y avait de plus beau et de plus cher.

Claire était éblouie. Positivement elle était heureuse de l’empressement que lui témoignait son mari, des trésors qu’il lui prodiguait, de l’activité que les circonstances la forçaient à déployer.

Pour la première fois de sa vie, elle soupçonnait la puissance de l’argent, elle en savourait les jouissances, elle rompait avec la monotonie de son

existence. Positivement, elle entra dans une vie nouvelle.

Marius lui avait glissé dans la main un petit portefeuille en lui disant :

– Voilà pour vos besoins personnels.

En l’ouvrant, elle y avait trouvé six billets de mille francs ! Une fortune !!

Elle éprouva un plaisir enfantin à s’occuper de la toilette de Léa, à lui acheter un petit collier d’or auquel pendait une croix. Elle voulut que sa mère fût habillée ce jour-là d’une robe de soie neuve, en commanda elle-même l’ajustement et la disposition.

Enfin se leva le jour bienheureux auquel Marius aspirait maintenant de tous ses vœux.

Richement parée, mollement étendue dans son fauteuil roulant, la paralytique, rayonnante, assista à la cérémonie, au repas qui la suivit.

Elle exigea qu’on la montât, pour le lui faire visiter, dans l’appartement que Marius avait fait meubler. Claire y déposa de ses propres mains le bouquet qui lui avait été offert par l’équipage du *Roi-des-Mers* et s’extasia sur le luxe que son mari avait déployé.

Enfin, le soir venu, Rosalie accompagna madame Lamaroux, au service de laquelle elle restait spécialement attachée et auprès de qui Léa devait rester jusqu’à nouvel ordre.

Quand Marius se trouva seul avec Claire

– Ah ! chère petite femme ! s’écria-t-il en la serrant dans ses bras. Que vous êtes bonne et que je t’aime !...

VI

Ce fut une adorable lune de miel.

Marius se sentait rajeuni de vingt ans et prodiguait à sa femme les attentions les plus touchantes.

Sans montrer autant de passion, Claire se laissait aimer avec un plaisir sincère. Le bien-être dont elle jouissait devait influencer nécessairement sur sa santé. Aussi acquit-elle, pendant ces trois premiers mois de mariage, une beauté qu'elle ne se figurait jamais devoir atteindre. Son corps mince, élancé, presque chétif, au moment où elle épousa Marius, se développa jusqu'à prendre des proportions sculpturales. Sa gaieté s'en ressentit d'autant plus vite, qu'elle était désormais bien rassurée sur le sort de sa mère et de sa jeune sœur.

Cependant, l'état de madame Lamaroux empirait de jour en jour. Claire passait chez sa mère la plus grande partie de ses journées. C'était là que son mari venait la chercher tous les soirs, à l'heure du dîner.

Rosalie ne quittait plus la malade ni jour ni nuit. Elle s'était installée dans la chambre voisine, – celle où couchait Claire avant son mariage et où Léa l'avait rem^{pl} placée.

Malheureusement, tant de soins ne firent que retarder de quelques heures la catastrophe que le docteur avait prévue, dont la malade semblait attendre avec impatience le lugubre dénouement.

Un soir que Marius se trouvait auprès d'elle et se disposait à se retirer :

– Allons, bonne amie, dit-il avec sa bonne humeur habituelle, j'embrasse Claire de votre part et je m'en vais.

Il le fit comme il le disait et se tourna vers la malade en riant.

Mais aussitôt le rire se figea sur ses lèvres. Il lui sembla que la pauvre martyre le remerciait du regard. Il s'approcha d'elle, entendit s'exhaler de sa bouche entr'ouverte un faible soupir... et ce fut tout !

– Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il.

– Quoi donc ? demanda vivement Claire.

– Rien... répondit-il en l'entraînant dans la chambre de Léa.

Puis s'adressant à Rosalie :

– Vite ! prends la voiture qui m'attend devant la porte, va chez le docteur et ramène-le sur-le-champ.

Rosalie s'élança.

Quant à Claire, elle eut un pressentiment de la vérité. Elle voulut rentrer dans la chambre et, comme Marius essayait de la retenir :

– Non, dit-elle. Sois sans crainte. Je serai forte.

Marius y rentra avec elle. Il se pencha sur le cadavre de son amie, appliqua son oreille sur ce cœur qui n'avait battu que pour aimer... tout était fini, bien fini !

Claire se laissa tomber à genoux. Deux ruisseaux de larmes silencieuses coulèrent lentement sur ses joues roses. Marius la regardait sans mot dire, luttant contre l'émotion qui s'emparait de lui.

Quand le docteur arriva avec Rosalie, il ne put que confirmer ce que le capitaine avait deviné. Le supplice de la malheureuse femme était fini. L'heure de la délirance avait sonné pour elle !

Claire et Rosalie se mirent en devoir d'ensevelir leur chère morte.

– Toi, pendant ce temps-là, amuse Léa et empêche-la l'entrer ici, dit la jeune femme à son mari.

Le capitaine alla rejoindre l'enfant, qui commençait pleurer parce qu'on la laissait seule.

Quoiqu'il eût les yeux pleins de larmes, il la fit sauter sur ses genoux, lui fit entendre le tic-tac de sa montre, lui montra « la petite bête », – tout cela avec une maadresse naïve qui aurait provoqué le sourire, si l'on l'avait pas su quelle peine il se donnait pour distraire la petite fille et quelle douleur remplissait son cœur généreux.

Au bout d'une heure, Claire vint enfin le délivrer. Elle coucha sa jeune sœur, ainsi qu'elle le faisait autrefois, puis revint auprès de son mari.

– Tu m'excuseras si je ne t'accompagne pas, lui dit-elle, mais je voudrais passer la nuit auprès de ma mère.

– Ah ça ! fit Marius. Est-ce que tu crois que je vais le quitter ?

– Mais tu vas te fatiguer inutilement, mon ami.

– Me fatiguer ! Est-ce qu'on ne dort pas très bien sur un fauteuil ? Tu verras ça...

– Ah ! que tu es bon ! dit-elle en l'attirant à elle et en s'embrassant.

– A ce prix-là ! Je le crois bien ! fit Marius avec un large sourire.

La nuit se passa bien. Depuis longtemps préparée à cette mort inévitable, Claire l'accepta avec une douloureuse résignation.

Le lendemain matin, Marius recommença pour la femme, la série de courses et de démarches qu'il avait faites, il y a trois ans, pour le mari.

Enfin l'enterrement eut lieu. Cette fois un nombre considérable de voisins accompagnait le corps de madame Lamaroux. Sachant tout ce qu'elle avait souffert et avec quelle énergie elle avait tout supporté, on l'aimait et on l'admirait.

Cet hommage spontané rendu à la mémoire de sa mère fut doux au cœur de Claire.

Elle se laissa ramener sans difficulté dans son appartement ; mais soudain elle se releva.

– Et Léa ? demanda-t-elle. Qu'est-elle devenue ?

Au lieu de répondre, Marius alla ouvrir la porte voisine et fit de la main un geste, comme pour appeler quelqu'un.

La petite fille accourut et se jeta dans les bras de sa sœur, qui la couvrit de baisers.

– Décidément, tu penses à tout, dit-elle à son mari, en lui souriant à travers ses larmes.

Léa était tout habillée de noir. Rosalie lui avait appris que sa mère était morte. La pauvre enfant, qui n'avait guère plus de sept ans, ne savait pas trop ce que cela voulait dire. Elle pleurait parce qu'elle voyait pleurer tout le monde.

– Pauvre chérie ! disait Claire, en passant ses doigts fuselés dans la blonde chevelure de l'enfant, tu vas être bien seule à présent !

– Pourquoi seule ? demanda Marius. Ne veux-tu pas la garder auprès de toi ?

– Comment ! s'écria la jeune femme ivre de joie. Tu consentirais ?...

– C'est-à-dire que je l'exigerais au besoin, fit le capitaine.

– Ah ! mon ami. Comment m'acquitterai-je jamais envers toi ? dit Claire, accablée sous le poids de ces délicatesses.

– En m'aimant le plus que tu pourras, répondit le capitaine radieux.

Deux jours après, l'installation de Léa et de Rosalie était terminée. A part quelques chers souvenirs, dont ; Claire tint à ne pas se séparer, Marius fit vendre les meubles démodés et fanés de la maison du Prado.

En ce moment, il savourait son bonheur avec une telle plénitude, qu'il songea sérieusement à se retirer et à vendre le *Roi-des-Mers*. Certes, si Claire avait été une femme de plus grande énergie, si elle avait insisté avec

cette douceur inexpugnable dont les femmes ont le secret, elle aurait triomphé des hésitations de son mari ; mais, confuse en quelque sorte des générosités dont il la comblait, elle craignit de pousser trop loin l'égoïsme, en exigeant de lui un si gros sacrifice, et le laissa libre d'agir à sa guise.

Il entreprit un mois après un nouveau voyage, puis un second, puis un troisième. Et chaque fois qu'il revenait, c'était la lune de miel qui recommençait !

Il rapportait à sa femme des étoffes précieuses, des bijoux inconnus ; il peuplait son appartement de bibelots étranges, de statuettes fantastiques.

Sans doute, Claire ne l'aimait pas avec la même ardeur qu'il ressentait, mais comment n'aurait-elle pas été conquise par tant d'inépuisables prévenances ? Elle s'était donnée à lui, corps et âme, sans restriction, sans arrière-pensée, toute heureuse elle-même des transports qu'elle provoquait, payant sa dette de reconnaissance avec le plus tendre abandon.

Marius touchait au septième ciel. Jamais il ne s'était figuré que le mariage, dont on se moque si fort, dont il s'était tant moqué lui-même, lui réservât d'aussi douces émotions, des joies aussi vives et aussi intimes.

Ce fut dans ces idées riantes qu'il repartit pour la quatrième fois. Trois ans s'étaient écoulés depuis son mariage, – trois ans pendant lesquels il n'avait point passé plus de huit mois chez lui !

N'importe. Il s'en allait, heureux et confiant ; mais c'était dans de tout autres dispositions qu'il rentrait au port !

Hélas ! Il était trop tard ! Pendant son absence, la ruse et la violence avaient fait leur œuvre. Le déshonneur de Claire était accompli et, pour comble de douleur, il en était résulté ce que trois années de mariage avaient refusé à la tendresse des deux époux : – un enfant !!

Aujourd'hui, c'en était fait pour elle et pour lui de leur joyeux passé, de leur séduisant avenir ! L'honneur seul survivait aux yeux des étrangers à ce naufrage de leurs espérances. Et Marius n'était plus là que pour défendre cette épave contre les surprises de l'amour maternel.

C'est là ce que ne comprenait pas Rosalie, elle qui savait tout et qui avait en grande partie deviné ce qu'elle ne savait pas. Elle avait donc été très étonnée en voyant son maître s'installer sur le divan du salon.

Marius, en effet, n'avait pas voulu quitter ce poste d'observation. Le salon donnait sur l'antichambre conduisant à la porte d'entrée. Nul ne pouvait donc entrer ni sortir sans lui passer devant les yeux.

Ce fut ainsi qu'il dormit, ou plutôt qu'il passa la nuit.

Rien ne bougea.

Le lendemain matin, quand arriva le médecin, il le laissa pénétrer dans la maison sans lui adresser la parole ; mais lorsque le docteur en sortit, au bout de vingt minutes, le capitaine l'arrêta au passage.

– Eh bien ? demanda-t-il. Quoi de nouveau ?

– Rien, répondit le médecin. La mère et l'enfant se portent bien.

– Alors on peut sans inconvénient se présenter chez accouchée. aller déclarer l'enfant à la mairie ?

– Il est même urgent de le faire le plus tôt possible.

– Je vous remercie, dit Marius.

Il s'inclina et rentra.

– Va prévenir Claire que je désire lui parler, ordonna-il à Rosalie.

? – J'espère que vous n'allez pas lui tourner les sens au oins ? fit la servante d'un ton soupçonneux.

– Sois tranquille, ma bonne, je te promets de rester ussi calme que tu me vois en ce moment.

Elle s'éloigna avec un peu d'hésitation ; mais elle avait ris avec le capitaine une telle habitude de l'obéissance assive, qu'elle ne songea même pas à lui résister.

Bientôt après elle revint.

– Je vous en conjure, soyez prudent ! lui recomnanda-t-elle, cela a produit sur Claire un tel effet de vous savoir là que je tremble.

Il la rassura du geste et passa outre.

Quand il entra dans la chambre de sa femme, il l'enveloppa d'un long regard et fut frappé de son extrême châteleur. Debout au pied du lit, se tenait la nourrice, berant dans ses bras la petite fille endormie.

– Madame, dit Marius, je viens, ainsi que je vous l'ai oromis, remplir les formalités que la naissance de cette enfant a rendues nécessaires. Veuillez donner à votre nourrice l'ordre de m'accompagner.

Claire n'eut pas la force de répondre. Elle fit un signe de tête affirmatif à la nourrice, qui l'interrogeait du regard. Celle-ci coiffa aussitôt l'enfant d'un petit bonnet ?uché et l'enveloppa dans une pelisse chaudement ouatée. Le capitaine lui fit signe de le suivre, prit les devants et se rendit à la mairie.

On sait que les actes de l'état civil ne comportent aucune pompe. Après avoir vérifié le sexe de l'enfant, l'employé prit la plume, écrivit le formulaire habituel et se tournant vers Marius :

- Les noms et prénoms de la petite fille ? demanda t-il brièvement.
- Claire-Antoinette, répondit au hasard le capitaine pris au dépourvu.
- Et le nom de famille ?
- Il n'y en a pas.
- Ah ! fit l'employé d'un ton singulier.

Puis il reprit :

- Fille de.?
- Père et mère inconnus, dit sèchement Marius.

L'employé ne prit pas la peine de dissimuler le plu impertinent des ricanements.

Marius fut à deux doigts de lui allonger un soufflet mais il parvint à se contenir.

- Est-ce tout ? demanda-t-il en se mordant les lèvres.
- Non. Il me faut les noms, prénoms et professions des témoins. Après quoi vous signerez et vous pourrez vous retirer.

Le capitaine n'avait pas prévu non plus cette complication. Sous peine de commettre un faux, il était forcé de donner son vrai nom. Il s'exécuta.

- François-Achille Marius, capitaine au long-cours, répondit-il.
- Marie-Virginie Leroy, répondit à son tour la nourrice.

L'employé leur tendit la plume. Ils signèrent et revinrent à la maison.

Pendant leur absence, Rosalie n'avait pas quitté sa [maîtresse. Elle n'en disait rien à Claire, mais elle avait une peur atroce que Marius ne revînt pas et ne fit disparaître l'enfant. La jeune femme se taisait aussi ; mais, à [l'inquiétude qui se peignait sur son visage, à l'anxiété avec laquelle elle interrogeait la pendule, il était aisé de voir qu'elle partageait les mêmes craintes.

Toutes deux, elles poussèrent à la fois un gros soupir [lorsqu'elles virent arriver la nourrice, portant dans ses bras la petite fille, à qui elle donnait le sein.

– Comment l'a-t-il appelée ? interrogea vivement l'accouchée.

Claire- Antoinette, répondit la nourrice.

Françoise et sa maîtresse échangèrent un regard sur-: ' pris.

– Comment ! semblaient-elles se dire. Il lui a donné le nom de sa mère !

Mais elles n'eurent pas le temps de s'étonner longtemps.

, Presque aussitôt, on frappa doucement à la porte et la voix de Marius demanda :

– Peut-on entrer ?

Rosalie alla lui ouvrir la porte.

– Laissez-nous, ordonna-t-il froidement à Rosalie et à la nourrice.

Elles se retirèrent. Il attendit que la porte se fût refermée sur elles et que le bruit de leurs pas se fût perdu dans la cage de l'escalier.

– Maintenant, madame, dit-il à Claire, il ne nous reste plus qu'à traiter la question très accessoire de nos intérêts communs.

– C'est une tâche dont vous auriez pu vous dispenser, fit Claire. Je ne vous demande rien, je ne veux rien.

– Je comprends votre délicatesse, madame : mais je vous ferai observer que vous êtes toujours ma femme, que vous continuez à porter mon nom. Or, je ne permettrai jamais que ce nom tombe plus bas que vous ne l'avez jeté. Donc veuillez m'écouter avec attention.

Claire se résigna. Elle comprenait tout ce que devait souffrir cet homme, malgré le calme héroïque qu'il affectait.

– Comme je compte repartir avant un mois, reprit Marius, je n'ai besoin de conserver à Marseille aucun appartement. Je resterai à l'hôtel, où j'habite depuis que nous avons quitté ensemble la rue Saint-Ferréol, et je vous laisserai l'appartement que nous occupions avec tout ce qu'il renferme.

Il prit, à ces mots, son portefeuille, dont il tira une feuille de papier timbré, pliée en quatre.

– Voici, reprit-il, un acte authentique qui vous assure la propriété et la libre disposition du mobilier.

Il posa l'acte sur la table voisine.

– Quant aux moyens d’existence que je tiens à vous assurer, continua-t-il, j’ai donné à mon notaire des instructions formelles, pour que vous touchiez chez lui tous les mois, pendant mon absence, une pension de 500 francs. Je pense que cela vous suffira. Si pourtant je n’avais pas assez généreusement pourvu à tous vos besoins, j’ai autorisé mon notaire à augmenter cette pension d’une somme de 2,000 francs par an, qu’il vous sera loisible de toucher par acomptes ou d’un seul bloc.

Devant ces libéralités, dont elle se sentait indigne, les larmes de Claire coulèrent avec plus d’abondance et les sanglots l’étouffèrent.

Marius, remué jusqu’au fond des entrailles, ne voulut pas prolonger cette scène déchirante.

Il se leva.

– Si vous aviez à me transmettre quelques observations, dit-il en s’inclinant, veuillez les adresser à mon notaire, qui se chargera de me les faire parvenir.

Il s’inclina légèrement et sortit, sans se retourner, sans voir les mains suppliantes que la jeune femme tenait vers lui.

Toutes choses ainsi réglées, il s’occupa activement de ses propres affaires, pressa le chargement de la cargaison qu’il emportait, déploya une activité qu’on ne lui avait jamais connue, et qui étonnait un peu Jacquier.

– C’est singulier ! pensait-il. À peine le capitaine est-il arrivé qu’il se presse de repartir. Que s’est-il donc passé ? Cela lui paraissait d’autant plus extraordinaire qu’à la fin de sa dernière traversée, Marius lui avait laissé entendre qu’il vendrait peut-être le *Roi-des-Mers*, s’il en trouvait un prix raisonnable, et qu’il se retirerait des affaires. Aussi Jacquier, qui connaissait mieux que personne la vitesse et la solidité du navire, avait songé à acheter pour son compte. Il avait une petite fortune personnelle de soixante mille francs. Or, il estimait qu’en offrant cent mille francs du *Roi-des-Mers* il ferait une excellente affaire, en même temps qu’il le payait un prix honorable.

Il s’était donc occupé de chercher les quarante mille francs qui lui manquaient. Il les avait trouvés et se proposait de faire auprès du capitaine les premières ouvertures, lorsque celui-ci lui annonça qu’il avait changé

l'idée et que, loin de renoncer à la mer, il comptait se mettre en route le plus tôt possible.

Jacquier, un peu décontenancé, ne lui dit donc pas in mot des espérances qu'il avait conçues et se réserva pour une meilleure occasion.

Au bout de quinze jours, la plus grande partie de la cargaison était à bord. Marius avait complété son équipage, visité et réparé tout son gréement.

Il se rendit au lycée et alla faire ses adieux au jeune Dapremont, qu'il recommanda chaudement à la sollicitude du proviseur.

En le quittant, il se rendit boulevard de la Madeleine et sonna à la porte de l'hôtel qu'habitait madame Varnet

– Mon ami, dit-il au domestique qui vint lui ouvrir la porte, pouvez-vous me donner des nouvelles de M. Jules Varnet ?

– Certainement, monsieur.

– Eh bien ! où en est-il ?

– Toujours au même point, monsieur.

– Il ne va donc pas mieux ?

– Non, monsieur. Le docteur n'a pas encore pu promettre à la pauvre mère que son fils en réchapperait.

– Vraiment ? fit Marius avec un sourire féroce.

– Et ce qu'il y a de pire, ajouta le domestique, c'est que, paraît-il, cela peut durer ainsi des mois, des années...

– Alors, je le retrouverai à mon retour, dit le capitaine en s'éloignant. Merci, mon ami.

Il rentra chez lui et trouva sur sa table un pli volu mineux.

– Tiens ! c'est de mon notaire ! s'écria-t-il en reconnaissant l'écriture. Que peut-il me vouloir ?

Il déchira l'enveloppe grise, dont une seconde lettre s'échappa. Il la ramassa, curieux et surpris, et jeta les yeux sur l'enveloppe.

– Je ne me trompe pas... fit-il. C'est Claire qui m'écrit... Qu'est-ce que cela signifie ?...

Il ouvrit la lettre d'une main tremblante, agité d'un pressentiment funeste, et lut :

« Monsieur,

De même que je ne mérite pas le pardon, je ne mérite aucune des bontés dont votre sollicitude a daigné e combler avant de me quitter. Permettez-moi donc, présent que je suis rétablie, de vous restituer tout ce me je tiens de votre générosité – même votre nom auuel je renonce dès aujourd’hui et que je ne suis plus gne de porter.

Veuillez agréer, monsieur, pour moi et pour les miens, expression de notre éternelle reconnaissance.

CLAIRE. »

A cette lettre était joint l’acte par lequel Marius reconnaissait à sa femme la toute-propriété du mobilier garnissant l’appartement de la rue Saint-Ferréol.

Marius demeura un instant stupéfait.

Puis, tout à coup, il ressentit au cœur une commotion terrible, de grosses larmes lui vinrent aux yeux. Il se aissa tomber dans un fauteuil et se prit à sangloter comme un enfant.

! Tout à coup, il se leva d’un bond.

– Non, s’écria-t-il, ce n’est pas possible !

Il se précipita au dehors et sauta dans une voiture.

– Route de Saint-Antoine, dit-il au cocher.

Au bout de trente-cinq minutes, Marius était devant la maison dans laquelle il avait fait à sa femme ses derniers Adieux.

! Il voulut ouvrir la grille. elle était fermée !

Il sonna. Le jardinier fut quelque temps à paraître. Il était à l’autre extrémité du jardin.

Pendant qu’il s’avançait d’un pas nonchalant, le capitaine examinait la maison, dont les persiennes étaient hermétiquement closes.

Enfin le jardinier arriva.

– Madame Dubois est-elle ici ? demanda Marius.

– Comment ! monsieur ne sait donc pas ? fit le jardirnier stupéfait.

– Non. Quoi ?

– Mais, monsieur, cette dame est partie avant-hie matin !

– Seule ?

– Du tout, avec sa sœur, sa petite fille et sa bonne.

– Et où est-elle allée ?

– Elle ne me l’a pas dit, monsieur.

– Mais quelle direction a prise la voiture qui l’a emmenée ?

– Elle a filé du côté de Marseille.

– Et cette dame n’a laissé aucun bagage ?

– Non, monsieur. J’ai moi-même mis en ordre les chambres et visité tous les meubles. Il ne reste absolument rien.

– Cette dame ne compte donc pas revenir ici ?

– Bien sûr que non, puisqu’elle m’a dit que je pouvais louer la maison.

Marius frappa du pied avec une sorte de colère et remonta en voiture.

– Rue Saint-Ferréol ! cria-t-il au cocher.

Mais il n’espérait plus retrouver Claire. Évidemment elle n’avait envoyé sa lettre chez le notaire qu’au moment de quitter Marseille.

Néanmoins, il lui tardait de savoir à quoi s’en tenir. Qu’aurait-il fait, s’il avait retrouvé Claire ? Il aurait été bien embarrassé de le dire.

Arrivé devant la maison qu’il habitait depuis son mariage, il s’élança dans l’escalier, franchit les deux étages avec la rapidité de l’éclair, tira de sa poche une clef l’introduisit dans la serrure, ouvrit la porte et... s’arrêta court, n’osant plus faire un pas.

Il prêta l’oreille... aucun bruit ne se faisait entendre. Il s’avança, timide, hésitant. Le cœur lui battait comme s’il allait commettre une mauvaise action. Personne.

Il traversa l’antichambre, la salle à manger, le salon... partout le silence et la demi-obscurité que le jour tamisait à travers les volets fermés et les rideaux aux plis lourds.

Résolument, il pénétra dans la chambre. Elle était vide !

Claire y était venue pourtant. À terre, gisaient quelques ébris de dentelles. Sur tous les meubles les clefs étaient estées.

Marius ouvrit l’armoire à glace. Tout y était dans un ordre parfait. Il aperçut même le coffret dans lequel sa mère serrait habituellement ses bijoux.

– Tiens ! Elle a laissé le coffret, dit-il. Au fait, elle a tout. En voyage, c’est embarrassant.

Il souleva le couvercle et ne put réprimer un mouvement de surprise. Dans le fond du coffret, il venait d'apercevoir tous les écrins symétriquement rangés.

– Comment ! Est-ce qu'elle aurait oublié de les emporter ? se demanda-t-il.

Il en ouvrit un, au hasard. Celui-là contenait les boucles d'oreilles en diamants qu'il avait données à Claire le jour de son mariage... les diamants s'y trouvaient ! successivement il ouvrit tous les autres : Bagues, bracelets, broches, tout était là !!

– Non, elle ne les a pas oubliés, dit tristement le pauvre homme. De moi, elle ne veut plus rien, pas même cela !

Il poursuivit son douloureux inventaire. Cachemire, dentelles, tout ce qui avait une valeur, Claire l'avait laissé. Ce fut pour la forme que Marius parcourut le reste de l'appartement. Il était bien certain de ne pas y rencontrer Claire.

– Ah ! misérable, qu'ai-je fait ? s'écria-t-il en promenant autour de lui un regard effaré. J'ai condamné cette innocente, je l'ai vouée à la misère, à la mort peut-être !... Sot orgueilleux ! Bourreau sans entrailles ! – Eh bien tu es content, Marius, ajouta-t-il avec une sorte de fièvre. Tu récoltes ce que tu as semé. Ah ! tu abandonnes à elle-même, sans la protéger, une malheureuse femme que sa jeunesse et sa beauté livraient en butte toutes les entreprises ! Ah ! tu songeais à t'enrichir, au lieu de passer ta vie auprès de cet ange de bonté, qui s'était donné sans amour à ta vieillesse ! Eh bien ! pleure donc, vieille bête ! Désole-toi, mari stupide ! Consumé dans des regrets éternels l'avenir ensoleillé que tu as perdu ! Il est bien temps !!

Et il se prit à rire d'un rire étrange.

Puis, tout à coup, passant la main sur son front brûlant :

– Ah ça ! Est-ce que je vais devenir fou ? murmura-t-il. Il ne manquerait plus que cela !

Il prit sa tête dans ses mains. Il lui semblait que son cœur lui manquait, que son cerveau allait éclater.

Pendant près de deux heures, il demeura ainsi, les traits convulsés, les poings crispés, l'œil atone.

Enfin, il reprit possession de lui-même, mais ce ne fut que pour ressentir plus cruellement la douleur et le désespoir qui s'étaient emparés de tout son être.

Il s'arracha pourtant à cet hébètement passager et quitta en toute hâte cet appartement désert, qui lui rappelait tant et de si chers souvenirs !

Il se rendit à la gare, interrogea tous les employés leur donna le signalement de sa femme, de Léa, de Rosalie, espérant relever leur piste, apprendre de quel côté elles s'étaient dirigées ; mais les employés voyaient chaque jour un si grand nombre de femmes et d'enfants, qu'ils ne purent lui fournir aucun renseignement.

Il revint à l'hôtel, profondément découragé. Il fit transporter à bord du *Roi-des-Mers* tous ses bagages et ne voulut plus mettre pied à terre.

– Pressez l'embarquement des vivres, ordonna-t-il à l'équipage. Nous partirons aussitôt que cela sera possible. Six jours après, le *Roi-des-Mers* gagnait le large, par un épouvantable coup de mistral, et une mer démontée ne le remorqueur parvenait difficilement à combattre. Marius, debout sur sa dunette, le regard fixe, contemplait silencieusement Marseille, qui s'effaçait peu à peu dans la brume, et ne tarda pas à disparaître.

– Mais qu'a donc le capitaine ? se demandait Jacquier. ! bien sûr, il s'est passé quelque chose...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

COMMENT AIMENT LES PAUVRES GENS

I

Sept ans sont écoulés depuis les derniers événements ni ont rempli les premières pages de ce récit.

Nous sommes à Toulon, dans une rue étroite et sombre i se nomme la rue Trabuc.

Ce n'est pas le quartier de l'opulence, tant s'en faut ! est là que demeurent les ouvriers, les commis de masins, les petits employés.

Cependant, vers la fin du mois d'avril 1879, un homme : trente-cinq ans environ, mis avec élégance, finement aussé, ganté de frais, brandissant à la main un stick Tminé par une pomme d'or artistement ciselée, se proenait de long en large dans la rue, sans quitter des eux la porte d'entrée d'une maison étroite portant le uméro 87.

Deux fenêtres seulement éclairaient à chacun de ses atre étages la façade de cette maison d'humble appance.

La nuit commençait à tomber et plongeait déjà dans l'ombre la rue ténébreuse, qu'un mince ruban du ci semblait éclairer à regret.

L'élégant promeneur s'impatientait. Il avait suspendu sa promenade et, du bout de sa canne, tourmentait l'extrémité de ses bottines vernies.

Au même instant, s'avavançait à grands pas dans la rue un beau garçon de vingt-quatre ans, à la taille élevée aux épaules robustes, au visage riant, au regard spirituel et militant.

Il était très simplement habillé d'un de ces costumes complets, tels qu'on les porte aujourd'hui, tirant à fois sur le gris et sur le marron, et coiffé d'un chapeau mou, légèrement incliné sur l'oreille.

Sous le bras, il portait un de ces grands cartons qui servent spécialement aux dessinateurs, pour y enfermer leurs modèles ou leurs esquisses.

Arrivé devant le numéro 87, il tourna sur sa gauche afin de pénétrer dans l'allée et se trouva face à face avec le « monsieur bien mis » que nous avons signalé.

– Tiens ! murmura-t-il. Encore cet homme ! Que diable vient-il faire dans ce quartier perdu ?

Il hésita un moment avant d'entrer, pris d'une curiosité instinctive.

– Après tout, cela ne me regarde pas, dit-il encore

Il continua donc sa route. Il était déjà sur le seuil de l'allée, quand il s'effaça brusquement pour livrer passage à une jeune fille, qui portait de la main gauche un petit panier et conduisait de la main droite une ravissante petite fille de six ou sept ans.

Il se découvrit respectueusement devant elle. Elle salua d'une gracieuse inclination de tête et passa outre.

Il se disposait à rentrer, quand il vit l'homme bien mis se diriger avec empressement vers la jeune fille.

– Ah ! bah ? fit-il.

Et, au lieu de s'engager dans l'allée, il resta debout sur le seuil pour observer ce qui allait se passer.

En apercevant cet homme, la jeune fille, qui était certainement une ouvrière, à en juger par la simplicité de sa mise, laissa échapper un geste de contrariété, dévina la tête et pressa le pas.

Mais lui, sans se déconcerter, s'approcha d'elle et essaya d'engager la conversation.

[Loin de répondre, elle s'arrêta court.

– Je vous en supplie, mademoiselle, écoutez-moi, fit-elle de sa voix la plus tendre. Ou bien, si vous craignez de vous compromettre en pleine rue, permettez-moi de ne présenter chez vous demain dans la journée. Je sais vous demeurer et à quel étage, par conséquent...

Voyant qu'elle ne pouvait pas lui échapper, l'ouvrière se réfugia dans la boutique d'un épicier et y prolongea dessein l'achat de quelques objets insignifiants.

Mais son persécuteur demeurait obstinément cloué devant la porte, attendant qu'elle sortît pour l'assaillir encore de ses obsessions.

Elle fut bien forcée de les subir ! Elle avait son souper acheter.

De boutique en boutique, il la suivait avec un acharnement grossier, semblant goûter un malin plaisir au malaise qu'elle manifestait, à la rougeur qui colorait son visage.

Dépitée à la fin de cette insistance, elle s'arrêta et ombragea les yeux autour d'elle, comme pour implorer du secours.

Le jeune homme au carton qui, de loin, avait assisté à cette scène, dont les yeux brillaient de colère et les doigts se crispèrent involontairement, surprit ce regard éperdu de la jeune fille et s'élança résolument à son secours.

– Mademoiselle, lui dit-il, veuillez accepter mon bras. Il est assez fort pour vous faire respecter, si cela devient nécessaire.

Elle hésita un instant, mais, devant le sourire railleur qui errait sur les lèvres de son persécuteur, elle se décida.

Elle saisit précipitamment le bras protecteur, et regagna sa demeure.

Sans doute, l'élégant poursuivant jugea qu'il ne serait pas très prudent de la disputer à celui qui l'accompagnait car il se tint discrètement à l'écart.

– Bon ! j'aurai ma revanche, se contenta-t-il de murmurer.

Et il s'éloigna, en haussant les épaules.

La jeune fille avait une telle peur, que la respiration : lui manqua à plusieurs reprises, en montant les quatre étages qui conduisaient à son logement.

Arrivée sur le palier, elle introduisit sa clef dans la serrure de la porte de droite et l'ouvrit.

– Je vous remercie, monsieur, dit-elle, en s'inclinant devant son voisin.

Il lui répondit par un salut respectueux, tira à son tour de sa poche une clef qu'il introduisit dans la serrure de la porte de gauche, l'ouvrit, et les deux portes se refermèrent presque en même temps.

Double en profondeur, la maison était parfaitement appropriée aux besoins et aux ressources de ses locataires. Chacun des étages était divisé en deux logements composés chacun de deux pièces : une sur le devant, une sur le derrière, – celle-ci un peu plus étroite que l'autre puisqu'on avait prélevé sur sa largeur l'espace réservé à la cage de l'escalier.

À droite et à gauche, du reste, au premier comme au quatrième, tous les logements étaient les mêmes. Il y en avait donc huit dans la maison.

En pénétrant dans celui qu'il occupait, le jeune homme alluma une bougie et entra dans la pièce du devant.

Evidemment c'était un artiste.

Aux murs étaient accrochés, du haut en bas, des aquarelles, des dessins, des études, des plâtres. Au beau milieu de la pièce, sur un chevalet, on distinguait un tableau presque terminé, entouré déjà de sa bordure. À côté, sur un tabouret, une boîte à couleurs, une palette et des pinceaux.

[La fenêtre n'avait pas de rideaux. Les deux carreaux du bas étaient couverts d'un morceau de lustrine verte, destinée à atténuer le jour qui éclairait ce pauvre petit atelier.

En fait de meubles, il n'y avait qu'un large divan de velours rouge, une table et deux chaises de merisier foncé.

Le jeune peintre posa son carton debout contre le mur, prit une petite armoire dissimulée sous la tenture, ou plutôt sous les croquis qui la couvraient, en tira un stant de pâté, un morceau de fromage, du pain et une bouteille de vin.

Il posa le tout sur la table, prit une chaise et se mit à manger de bon appétit.

Tout en dévorant ce repas frugal, il avait l'air préoccupé. De temps à autre, entre deux bouchées, il s'arrêtait pour prêter l'oreille ; puis, rassuré sans doute par le silence qui régnait autour de lui, il reprenait aussitôt sa fourchette et son couteau.

Au bout de vingt minutes, le festin terminé, il se leva, ramena en place tous les objets qui encombraient la table et se dirigea vers la pièce du fond, qui était sa chambre à coucher.

Entre ces deux pièces, se trouvait une étroite antichambre, sur laquelle ouvrait la porte d'entrée, et un cabinet noir, servant à la fois de débarras et de porte manteau.

En traversant l'antichambre, il s'arrêta encore pour écouter, et, n'entendant aucun bruit, pénétra dans chambre à coucher.

Un lit de fer garni d'un sommier, d'un matelas et d'un traversin, une commode en noyer, une table chargée d'une cuvette et d'un pot à eau, une chaise de paille, sur le dos de laquelle séchaient deux serviettes, un vieux fauteuil garni de cuir, – tel était le mobilier de cette pièce, tendue d'un papier bleu décoloré, et dont aucun ornement n'essayait de dissimuler la nudité.

L'artiste se déshabilla, revêtit un costume de travail revint dans la chambre qu'il avait convertie en atelier.

– Oh ! dit-il en poussant un soupir de satisfaction C'est demain dimanche, je vais donc pouvoir travailler tout à mon aise !

Il posa sa bougie sur la table et vint se placer devant le tableau qui se trouvait sur le chevalet, et qu'il examina sous toutes ses faces avec une attention soutenue.

– Ce n'est pas cela ! murmura-t-il avec découragement. Non ce n'est pas la lumière étincelante de ce beau pays. Il y manque... Oh ! parbleu ! je le sais bien ce qu'il y manque. Ce sont les moyens d'avoir un véritable atelier, un jour moins pauvre que celui qui me vient par cette rue sombre, par cette étroite fenêtre. Allons ! j'arriverai. Patience ! j'ai déjà en réserve quatre cent francs que je destine à cet usage... quand j'en aurai double...

Puis, obéissant tout à coup aux idées qui le poursuivaient depuis son retour :

– Ainsi, dit-il à demi-voix, cet homme que je rencontre depuis huit jours dans la rue, toutes les fois que j'y rentre... c'est à ma voisine qu'il en veut ! Pauvre petite avait-elle l'air assez effarouchée pendant que cet animal acharnait après elle ! que pouvait-il lui dire ?... Au fait, en m'en doute bien. Elle est si jolie, cette jeune fille ! Et agit avec cela !... Qui sait cependant ?... Eh bien, non ! C'est lâche ce que je dis là. Je donnerais ma tête à couper qu'elle est l'honnêteté même. Rien qu'à la manière dont elle accueillait les impertinences de ce godelureau, il est facile de voir que la pauvreté ne lui fait pas plus peur que le courage ne lui fait défaut.

Il s'étendit sur son divan et roula entre ses doigts une garette, qu'il alluma.

– Qui diable ! cela peut-il être ? reprit-il. Quelle est cette enfant qui demeure avec elle ? Ce n'est pas sa fille, rien certainement. C'est sans doute sa jeune sœur, car il a entre leurs deux visages un air de famille bien caractérisé.

Il fit une pause et regarda s'envoler les nuages de nuée bleue qui s'échappaient de ses lèvres.

– C'est singulier ! fit-il. J'ai cinquante fois rencontré cette jeune fille, dont j'admirais instinctivement la touchante beauté, et jamais elle ne m'a préoccupé comme aujourd'hui ! Tout à l'heure, quand je suis rentré, je ne pouvais pas m'empêcher de tressaillir à chaque instant.

Il me semblait que le misérable qui la poursuivait allait la suivre, se présenter chez elle, lui faire violence peut-être... Eh bien ! je voudrais voir cela ! Il n'a qu'à venir y frotter quand je serai là !...

Il s'était animé, en prononçant ces dernières paroles. Il en aperçut et partit tout à coup d'un grand éclat de rire.

– Bon ! dit-il. Est-ce que je vais devenir amoureux, moi ? Un instant ! Mes moyens ne me permettent pas ce luxe-là !

Mais, aussitôt, le rire se figea sur ses lèvres.

– J'aurai ma revanche, a dit cet homme, continua-t-il. Qu'entend ce drôle par cette phrase énigmatique ? Évidemment elle contient une menace, mais de quelle nature ?

Son front se plissait. Sous ses noirs sourcils qui se contractaient, ses yeux lançaient des éclairs. Il avait beau s'en défendre, cette jeune fille lui tenait déjà fort au cœur.

Pendant toute la soirée, il ne cessa de penser à elle. Le lendemain matin, quand arriva, vers huit heures, sa femme de ménage, il vint rôder autour d'elle. Dix fois il fut sur le point de l'interroger, dix fois il garda le silence.

Personne cependant ne pouvait mieux le renseigner que cette femme. Elle habitait depuis dix ans la maison ; son mari travaillait comme charpentier dans les chantiers de la marine. De son côté, elle faisait trois ou quatre petits ménages, pour augmenter d'autant ses ressources et faire parvenir quelque argent à son fils, qui venait de tomber au sort.

Madeleine, c'était le nom de cette brave femme, ne restait guère plus d'une demi-heure tous les jours chez le jeune peintre, dont le mobilier plus que modeste ne réclamait pas un long entretien.

Vers huit heures et demie, sa besogne terminée, elle se disposait à partir, quand il l'arrêta.

– Dites-moi, fit-il négligemment. Connaissez-vous la jeune fille qui demeure en face de chez moi ?

– Oui, c'est une ouvrière en broderies, qui travaille pour ce grand magasin de lingerie... vous savez... à droite, en montant... sur le cours Lafayette...

– Ah ! bien. Je vois cela d'ici. Et l'enfant qui est avec elle ?

– C'est sa nièce.

– Qui vous l'a dit ?

– Personne, mais j'ai entendu vingt fois cette petite appeler ma tante.

– C'est une raison, fit l'artiste en souriant. Est-ce qu'elle est du pays, cette jeune fille ?

– Je ne le crois pas. Personne ici ne la connaît et où elle est cependant plus de deux ans qu'elle habite la maison.

– Elle est donc sans famille ?

– C'est probable. Je ne connais guère de père ou de mère qui abandonneraient ainsi à elle-même une jeune fille de seize ans, – car elle n'en avait certainement pas plus de seize ans, quand elle est venue ici.

– Mais son nom, le savez-vous ?

– Sans doute, puisque c'est moi qui suis chargée par le propriétaire de toucher les loyers de la maison.

– Eh bien ! quel est-il ?

Au lieu de répondre, Madeleine se mit à toiser le jeune peintre de la tête aux pieds.

– Ah ça ! Elle vous intéresse donc bien, cette jeunesse ? demanda-t-elle.

L'artiste rougit légèrement.

– Certainement, dit-il avec franchise. N'y a-t-il pas bientôt cinq ans que je demeure dans la maison ? N'est-il pas tout naturel que je m'informe des voisins que le hasard m'a donnés ?

– Sans doute, si c'est dans un but honnête...

– En doutez-vous ? Les questions que je vous adresse me vous prouvent-elles pas que je ne sais rien de ce qui concerne cette jeune fille ?

– A la bonne heure ! car, vrai de vrai, si je croyais faire le moindre tort à cette courageuse enfant, je me laisserais couper la langue plutôt que de satisfaire une curiosité compromettante.

– Alors, ma bonne femme, réservez pour d'autre votre sainte indignation, car pour ma part...

– Comment ! Pour d'autres ? Allez-vous maintenant accuser cette innocente d'avoir de mauvaises fréquentations ?

– A Dieu ne plaise ! mais je m'aperçois qu'avec vos bons yeux, vous ne voyez rien de ce qui se passe.

– Et que se passe-t-il donc ?

– Il se passe que, depuis au moins huit jours, un homme bien pommadé, bien musqué, se promène tous les soirs sous vos fenêtres.

– En êtes-vous sûr ? fit Madeleine, tout interdite.

– Tellement sûr que je me suis croisé avec lui tous les jours, en revenant de donner mes leçons, et que je me demandais ce que ce muscadin pouvait bien faire devant notre maison ?

– Et vous le savez aujourd'hui ?

– Parfaitement.

– Qui vous l'a appris ?

Le jeune peintre lui raconta alors la scène à laquelle avait assisté et comment il était venu en aide à la pauvre enfant.

– Ah ! monsieur Georges, dit la bonne femme. C'est très bien ce que vous avez fait là !

– Et voilà précisément pourquoi je m'intéresse un peu plus à cette jeune fille aujourd'hui qu'hier, ajouta l'artiste.

– Oh ! c'est bien différent ; je comprends ça, dit Madeleine. Aussi, puisque vous désirez savoir son nom, je n'ai plus de raisons pour vous le cacher.

– Eh bien ? Comment se nomme-t-elle ?

– Léa Méricourt.

– Léa ! Tiens ! c'est un joli nom ! Court et facile à prononcer ! s'écria Georges.

– Et maintenant, je vous laisse, fit Madeleine, en se dirigeant vers la porte.

Au moment de la franchir, elle se retourna.

– Pour quant à ce que vous m’avez dit de ce mirliflor, reprit-elle, je vous promets d’avoir l’œil... C’est que je mi flanquerais un coup de balai comme à un chien, voyez-ous, s’il se permettait... Enfin, suffit... Vous verrez.

– Léa ! répétait Georges sans l’entendre. Oh ! certainement ce nom ne m’est pas inconnu...

Et il cherchait dans quelles circonstances on l’avait prononcé devant lui.

, – Bah ! je me trompe sans doute, fit-il, en reprenant ses pinceaux... – Et puis. qu’est-ce que cela me fait après tout ?

Bien que cette indifférence apparente fût aussi loin de son cœur que de sa pensée, il se remit au travail avec une ardeur nouvelle.

– Ah ! voilà qui vaut mieux ! dit-il au bout de quelque temps. C’est singulier ! il me semble que je travaille avec plus de facilité que les autres jours !

Il s’était levé, afin de mieux juger de l’effet que produisait son tableau et s’était reculé peu à peu jusque près de la porte qui donnait sur l’antichambre.

Tout à coup, il prêta l’oreille.

Sur le palier, il venait d’entendre résonner le bruit de deux talons de bottes.

– Tiens ! pensa-t-il. Est-ce que M. Durville viendrait me rendre visite aujourd’hui ? Cela se pourrait bien. Précisément je lui ai parlé de mon nouveau tableau et il m’a promis de venir le voir.

D’autant plus persuadé que c’était son professeur de dessin, qu’il n’avait jamais entendu d’autres talons de bottes que les siens résonner au dernier étage de la maison, il posa vivement sa palette, ses pinceaux et se hâta d’ouvrir la porte.

En même temps que lui, émergeait de l’escalier, haletante et rouge comme une pivoine, sa femme de ménage qui criait d’une voix étranglée :

– Eh ! là-bas, monsieur ! Répondrez-vous quand je vous demande où vous allez ?

Georges aperçut alors l'homme qu'il avait signalé le matin à l'attention de Madeleine. Il se tenait debout devant la porte de Léa, à laquelle il venait de frapper.

Il se retourna, reconnut Georges, se prit à sourire et sans répondre, laissa tomber sur Madeleine un regard dédaigneux.

– Ta, ta, ta ! fit-elle. Vous ne me faites pas peur avec vos grands airs. Je veux savoir où vous allez, je le saurai. Au même instant, la porte s'ouvrit et Léa parut sur le seuil.

Tout d'abord elle recula vivement en reconnaissant son persécuteur ; puis elle aperçut Georges, debout devant sa porte ouverte, et Madeleine, perchée sur la dernière marche de l'escalier.

Rassurée sans doute par la présence de ces deux auxiliaires, elle leva résolument les yeux sur l'inconnu.

– Qui demandez-vous ? fit-elle d'un ton bref.

– Je désirerais vous parler, mademoiselle.

– Et bien ! qui vous en empêche, monsieur ?

– Pardon, mais devant les personnes qui nous écoutent... sur le palier... il ne m'est pas possible...

– Alors, il est inutile d'insister, monsieur, dit l'ouvrière. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

A ces mots, elle referma sa porte.

L'inconnu se mordit les lèvres et devint blême ; cependant, il voulut faire bonne contenance, haussa les épaules, pivota sur ses talons et s'éloigna en ricanant.

– Là ! fit Madeleine. C'était bien la peine de monter si haut pour chercher un affront pareil !

[Il ne répondit pas, mais, en passant devant Georges, il fixa sur lui ses yeux étincelants de colère. Celui-ci soutint sans broncher le regard haineux de cet homme et le évisagea de son côté d'un air de superbe défi, mais il en eut de comprendre que, désormais, cet homme et lui étaient d'irréconciliables ennemis.]

Il allait rentrer, lorsqu'il vit précisément apparaître son professeur, M. Durville, qui se croisait dans l'escalier avec l'inconnu.

Le vieillard parut surpris de rencontrer ce personnage an pareil endroit, mais, comme celui-ci continuait à desendre, M. Durville ôta son chapeau – salut auquel cet individu répondit à peine.

– Ah ! pensa Georges. Je vais donc savoir quel est cet oiseau de mauvais augure !

Il s'élança au-devant du vieillard et l'introduisit avec empressement dans son réduit.

M. Durville était un homme de soixante ans environ, ert, sec, bien conservé, dont la tenue correcte laissait eviner les habitudes régulières. Depuis plus de trente ns, il s'était voué à l'enseignement du dessin, avait été ingt ans professeur au lycée de Marseille et dans deux pensionnats de jeunes filles.

En dehors de ses occupations quotidiennes, il s'adonnait à la peinture, faisait des aquarelles qui se vendaient assez couramment et des paysages à l'huile qui se vendaient moins. L'austérité de ses mœurs, la monoonie de son existence, se reflétaient malheureusement jusque dans ses œuvres. Elles manquaient de personnalité, d'inspiration, de couleur, d'individualisme. C'était correct, très soigneusement fait, mais cela ne vivait pas.

Pourtant, de l'avis des artistes les plus autorisés, M. Durville connaissait le dessin comme personne. Ses appréciations faisaient autorité en la matière, parce qu'on savait qu'il n'appartenait à aucune autre école que celle de la ligne, du goût et du bon sens.

Ce fut de lui surtout que, pendant vingt-cinq ans, on put dire qu'il n'avait pas une minute à lui. Aussi, vers la fin de 1874, il avait atteint cinquante-cinq ans et amassé un petit capital de quatre-vingt mille francs. Il fut pris du désir ardent de se retirer et de revoir Toulon. C'était là qu'il était né, c'était là qu'il voulait mourir.

Naturellement, aussitôt qu'on apprit qu'il venait se fixer à Toulon, il fut assailli de lettres qui lui demandaient la faveur de quelques leçons. Il consentit à en donner quelques-unes dans les maisons amies qu'il connaissait de longue date. Quant aux autres, il déclina l'honneur qu'on daignait lui faire, mais recommanda chaleureusement Georges Dapremont, qui, disait-il, était son meilleur élève et à qui lui-même confierait en toute sécurité l'éducation de ses enfants,

Georges était, en effet, l'élève de prédilection de M. Durville. Il avait découvert chez ce jeune homme tout ce qui lui manquait : une vocation, de l'originalité, de l'enthousiasme et *une patte* incroyable – c'est-à-dire une habileté et une facilité d'exécution extraordinaires.

Aussi, dès qu'il pénétra dans l'atelier, ce fut vers le tableau de son élève qu'il se dirigea.

Après l'avoir longuement examiné sous toutes ses faces :

– Oui, dit-il, ce n'est pas mal... Ciel admirablement réussi... nuages floconneux et légers à la fois... mer bien mouvementée, d'une excellente facture. mais le coin de paysage qui se trouve sur la gauche est moins bien... La lumière n'est pas assez vive... les ombres sont trop dures, elles manquent de transparence...

A ces mots, il se tourna vers Georges.

– Examinez bien dans la nature les massifs d'oliviers pque vous avez voulu représenter, continua-t-il. Le soleil ne les traverse pas, c'est vrai, mais la lumière y pénètre, malgré tout. Il est même bien rare qu'un rayon de soleil ne se glisse pas furtivement à travers ces branches noueuses que vous avez certainement prises sur le vif. Eh bien ! c'est cela qu'il faut rendre, c'est cette ombre lumineuse qu'il faut obtenir. C'est difficile, j'en conviens, puis que c'est l'écueil contre lequel viennent échouer tous les peintres qui ont la prétention de reproduire notre magnifique pays. C'est pourtant à quoi il faut arriver pour sortir de l'ornière. Et vous y parviendrez, je n'en doute pas, car ce tableau est en progrès sensible sur le dernier que vous m'avez montré. Je sais bien que vendre est, dans votre situation, un but très désirable. Pourtant, si vous êtes pauvre, vous n'êtes pas malheureux. Donc, croyez-moi, mangez encore de la vache enragée pendant deux ou trois ans, mais ne travaillez pas uniquement pour vendre. Faites de l'art et non pas du commerce. Votre avenir y gagnera cent fois ce que le présent vous aura fait perdre.

– Merci, mon bon monsieur Durville, dit Georges en lui serrant la main avec effusion. Je n'ai eu que trop à me louer jusqu'ici de vos sages conseils pour ne pas les suivre jusqu'au bout.

Il le fit asseoir sur son divan et prit place à côté de lui.

– Maintenant, reprit-il, causons un peu de vous. Je vous attendais presque aujourd'hui. C'est pour cela qu'ayant entendu monter tout à l'heure la personne que vous avez saluée, j'ai cru que c'était vous et je suis allé à votre rencontre.

– Ah ! M. Varnet ? dit le vieillard en fronçant les sourcils.

Georges dressa l'oreille.

– M. Varnet ? répéta-t-il de son air le plus indifférent.

– Jules Varnet, oui.

– Vous le connaissez beaucoup ?

– Beaucoup n'est pas le mot, mais je le connais depuis longtemps. C'est un de mes anciens élèves du lycée. Je lui ai même donné quelques leçons supplémentaires quand il en est sorti, mais comme il ne travaillait pas, je l'ai planté là.

– Quel homme est-ce que ce M. Varnet ?

– Pas grand'chose de bon. Son père avait fait dans le commerce une fortune considérable, il est mort jeune, laissant à sa veuve et à son fils la moitié pour chacun de cette fortune. Il en est résulté que, libre et riche à l'âge de vingt-trois ans, ce jeune homme a gaspillé son temps et vécu de la vie des oisifs, affichant ses maîtresses, dissipant son argent et celui de sa mère en plaisirs de toute sorte.

– Ah ! il a encore sa mère ?

– Non, la digne femme est morte, il y a trois ans, et lui a naturellement laissé tout ce qu'elle possédait, de sorte qu'il doit avoir aujourd'hui de soixante à quatre-vingt mille francs de rente.

– Et il habite Toulon ?

– Je ne sais s'il al'intention de s'y fixer définitivement, car il est originaire de Marseille et est devenu propriétaire de l'hôtel qu'habitait sa mère sur le boulevard de la Madeleine ; mais on m'a dit qu'il avait loué ici une maison, qu'il l'avait meublée, qu'il y avait fait venir ses chevaux et ses voitures.

– Et sans doute il continue ici la vie de dissipation qu'il menait à Marseille ? demanda Georges.

– Je ne l'ai pas entendu dire, répondit M. Durville. Il a eu, du reste, à Marseille, il y a sept ou huit ans, une histoire assez désagréable et qui a dû

lui faire mettre un peu d'eau dans son vin.

— Quelle histoire?

— Un duel.

— Avec qui ?

— Je n'ai jamais pu le savoir au juste ; mais précisément parce que cette affaire est restée enveloppée du lus grand mystère, on suppose qu'il s'agissait d'un mari jaloux.

— Que s'est-il donc passé

— Rien que de fort simple. Ce mari a rencontré Jules Varnet à Monte-Carlo, et, sous un prétexte frivole, l'a souffleté en plein salon. Une rencontre a été décidée pour le lendemain matin et Varnet a reçu dans le côté droit un maître coup d'épée qui lui a traversé le poumon. Sa mère, prévenue en toute hâte par les témoins de son fils, est accourue le jour même. Désireuse avant tout d'éviter un scandale, elle a exigé des témoins le silence le plus absolu, de sorte que le nom du redoutable adversaire de son fils est resté lettre close pour tout le monde.

Varnet avait été transporté à l'hôtel de Paris et n'était pas en état de subir le voyage de Marseille. Le médecin doutait fort qu'il pût survivre à une semblable blessure. Pendant six mois, il fut littéralement entre la vie et la mort.

A cette époque pourtant, le docteur jugea qu'on pouvait sans danger le ramener à Marseille. Il y demeura plus d'un an et demi, sans mettre le pied hors de la chambre. Enfin, à force de soins et par un miracle providentiel, il se irétablit peu à peu.

Les médecins l'envoyèrent à Naples, pour y achever sa convalescence, et sa mère l'y accompagna. Il y séjourna plus d'une année, mais en revint complètement guéri. Comment voulez-vous qu'il ne se souvienne pas d'une leçon qui lui a coûté trois ans et demi d'un repos absolu et qu'il a failli payer de sa vie ?

— Oh ! fit Georges. Il y a des hommes à qui ne profite aucune leçon.

— Que voulez-vous dire ? interrogea le vieillard. Vous savez donc quelque chose sur le compte de ce Varnet ?

— Je ne sais rien du tout, puisque j'ignorais même son nom quand vous êtes entré.

– Ce n’est pas une raison, fit M. Durville. Moi-même quand je l’ai rencontré dans cette maison, j’ai été si étonné, que je n’ai pu réprimer un geste de surprise. Je vous ai regardés, vous et la bonne femme qui se tenait en haut de l’escalier, et il m’a semblé lire sur vos deux visages de la colère et de la menace. Il s’est donc passé quelque chose entre cet homme et vous ?

– Rien du tout, je vous assure.

– Ainsi ce n’est pas de chez vous qu’il sortait lorsque je l’ai vu ?

– Pas le moins du monde.

– Mais alors d’où venait-il donc ? car il quittait votre palier. Or, vous me l’avez dit vous-même, il n’y a à cet étage que deux logements : l’un occupé par une jeune fille qui l’habite, je crois, avec un enfant...

– C’est bien cela.

– Alors il sortait donc de chez cette jeune fille ? Ah ! tout s’explique et je reconnais bien là mon Varnet ! Il a une maîtresse dans la maison.

– Vous vous trompez, mon cher monsieur, répliqua vivement Georges. Mademoiselle Léa n’est pas la maîtresse de ce monsieur.

– Qu’en savez-vous ? qu’allait-il faire chez elle ?

– Il venait y poursuivre le cours de ses anciens exploits, dit le jeune peintre.

– Expliquez-vous donc, morbleu ! car c’est à n’y rien comprendre !

Georges qui, d’abord, avait résolu de se taire, ne sut pas se contenir en entendant son maître accuser sa voisine d’être la maîtresse de ce conquérant. Et, comme il tenait à réhabiliter la jeune fille dans l’esprit du vieillard, ni lui raconta la scène de la veille et celle dans laquelle Varnet venait de jouer le rôle ridicule que l’on a vu.

– En effet, confessa M. Durville. Il paraît que l’histoire que je vous ai contée tout à l’heure ne l’a pas guéri ; mais il me paraît aussi que vous prenez cette affaire fort à cœur. Vous en parlez avec une animation, une chaleur... On croirait vraiment...

Il regarda Georges en face, comme pour deviner sa pensée ; mais il n’acheva point sa phrase.

– Que croirait-on ? demanda bravement l’artiste.

– On croirait que vous aimez cette jeune fille, mon ami, répondit le veillard. – Et, prenez-y bien garde ! c'est pour vous le pire de tout les dangers !

Georges se prit à sourire.

– Rassurez-vous, cher maître, dit-il. Si je prends à cette affaire un peu plus d'intérêt qu'à toute autre, c'est que je suis édifié sur le compte de mademoiselle Léa et que je la sais digne de tous les respects.

– A la bonne heure ! fit le veillard, mais de là à l'aimer, il n'y a qu'un pas. Ne l'avez-vous pas franchi ? Je n'en répondrais pas. Si non, tant mieux ! Si oui, vous êtes perdu !

– Comment ? demanda Georges interdit.

– Supposons que vous aimiez Léa, répondit le veillard. Vous connaissant comme je vous connais, je n'admets pas que vous jouiez auprès d'elle le même rôle que M. Varnet.

– Soyez-en sûr, affirma l'artiste.

– Donc vous ne lui ferez pas la cour pour la séduire et elle ne sera pas votre maîtresse. Alors que sera-t-elle, si elle répond à cet amour ? Votre femme ? Evidemment. Eh bien ! dans la situation où vous êtes, rien de pire ne peut vous arriver que d'épouser une femme qui n'a rien.

– Et c'est vous qui me dites cela ! se récria Georges stupéfait.

– Ce n'est pas moi, cher ami, c'est le sens commun. J'admets tout, moi, même que Léa soit votre femme. Oh ! la lune de miel sera adorable, je n'en doute pas. Mais combien de temps durera-t-elle ? Tous deux, constamment aux prises avec le besoin, vous ferez des efforts héroïques pour vous suffire, et, comme vous êtes courageux, vous y parviendrez d'abord. Mais ensuite ? Je ne vous ai pas dit un mot de la petite fille qui est auprès d'elle. Bien qu'elle constitue dès à présent une charge dans votre jeune ménage, je n'insiste pas sur ce point. Pourtant si vous vous mariez, il faut bien prévoir que vous aurez des enfants. Eh bien ! du jour où vous en aurez vous êtes mort !

– Oh ! c'est peut-être beaucoup dire, fit observer Georges en riant.

– Ce n'est peut-être pas assez, répliqua M. Durville. Vous m'entendez, tout en feignant de ne pas me comprendre. Ce n'est pas de votre corps que je veux parler, mais de votre intelligence, de votre gloire, de votre avenir.

Du jour, en effet, où votre femme sera mère, il ne lui sera plus possible de travailler. Vous seul aurez donc le souci d'entretenir la maison, de faire vivre la famille. Et si d'autres enfants vous naissent, je vous défie de continuer à faire de l'art, car alors viendra la misère et la misère tue le génie. Vous ferez donc du commerce, mon pauvre ami, c'est-à-dire que vous végétez dans votre obscurité, dans votre pauvreté, que l'impuissance éteindra peu à peu le feu sacré qui vous anime, heureux si le désespoir ne s'empare pas de vous et ne vous ôte pas le courage de continuer jusqu'au bout le métier de galérien auquel vous aura voué votre imprévoyance !

– Tudieu ! fit Georges. Savez-vous, cher maître, que le tableau n'est pas engageant.

– Il n'est cependant pas chargé, mon ami. Combien ai-je vu dans mon entourage de jeunes gens aussi vaillants que vous périr à la peine ! C'est pourquoi je serais moins effrayé de vous voir aimer vingt femmes que de vous voir n'en aimer qu'une.

Le jeune peintre ne put réprimer un grand éclat de rire, tant une pareille phrase lui semblait pharamineuse dans la bouche d'un homme austère comme M. Durville.

– Allons, fit le vieillard en riant à son tour, je m'aperçois que vous avez assez bien pris ma mercuriale et que le danger n'est pas aussi imminent que je me l'étais figuré, Maintenant, parlons d'autre chose. Avez-vous enfin reçu des nouvelles du tableau que vous avez envoyé à l'exposition de Paris ?

– Ah ! c'est vrai ! s'écria l'artiste, je ne vous en avais encore rien dit. J'ai reçu une lettre du comité avant-hier.

– Eh bien ?...

– Il est reçu ! cher maître ! Il est reçu ! Et c'est à vous qu'en revient tout l'honneur !

– Ah ! voici une nouvelle qui m'épanouit le cœur, fit chaleureusement le vieillard en serrant la main de son élève.

– Et non seulement il est reçu, mais on me fait espérer qu'il sera bien placé.

– De mieux en mieux ! Il ne vous manque plus que la médaille.

– Oh ! quant à cela... dit Georges en secouant soucieusement la tête.

- Cela, mon cher, vous arrivera sans que vous y pensiez. Pour ma part, je vous la garantis, si c'est au mérite qu'on la donne.
- Ah ! non, tenez, ne parlons plus de cela, interrompit le jeune peintre.
- Soit ! Causons d'autre chose. Vous êtes toujours sans nouvelles du capitaine Marius ?
- Toujours.
- Voilà qui est vraiment étrange ! dit M. Durville. Sept ans ! Voilà juste sept ans que le capitaine a disparu.

II

Le fait est que, pendant quelque temps, on s'était beaucoup occupé à Marseille de cette singulière disparition.

Parti dans les circonstances que l'on se rappelle, à bord du *Roi-des-Mers*, vers la fin du mois de mai de l'année 1872, la capitaine faisait voile pour Lima, avec un chargement d'outils, d'habillements, de liqueurs, etc., presque exclusivement destinés aux nombreux mineurs qui exploitent le pays et dont on lui avait signalé le dénûment absolu.

Ce n'était pas l'argent qui leur manquait, mais les approvisionnements qui leur faisaient défaut. Une pioche et une pelle se vendaient presque au poids de l'or, les habits et les chaussures se payaient sur le même pied que des objets de luxe.

Il n'était donc pas douteux que Marius tirât un profit avantageux de sa cargaison. Il avait fait part à son second des espérances qu'il comptait réaliser, et celui-ci les avait partagées sans arrière-pensée.

Aux yeux du monde, aux yeux de Jacquier lui-même, tout semblait donc sourire comme par le passé au bienheureux capitaine.

Une chose cependant avait frappé Jacquier et éveillé ses soupçons. Pourquoi le capitaine qui était marié depuis trois ans à peine, qui adorait sa

femme, avait-il passé à bord du *Roi-des-Mers*, sans en sortir une seule fois, les huit derniers jours qu'il était resté à Marseille ?

Il y avait certainement dans cette conduite quelque chose d'anormal et de bien fait pour provoquer la curiosité. Aussi Jacquier, tout en conservant le respect auquel il était obligé, ne cessait-il d'observer le capitaine.

Au moment où le navire avait quitté Marseille, il avait remarqué que Marius ne prêtait aucune attention à la manœuvre et que ses regards ne pouvaient pas se détacher de la vaste cité, qui disparaissait peu à peu dans les immensités de l'horizon. Quand elle n'apparut plus que comme un point imperceptible, Jacquier vit distinctement une larme perler sous les paupières du capitaine.

Jacquier fut donc de plus en plus intrigué. Et, comme il y a loin de Marseille à Lima, il eut bien le temps d'observer tout ce qui se passait. Or, pour un homme qui connaissait Marius aussi à fond que Jacquier, les symptômes qu'il découvrait étaient vraiment alarmants.

Chaque jour, le capitaine devenait plus sombre et plus taciturne. A sa bonne humeur d'autrefois, à son activité, avait succédé une sorte d'affaissement général, poussé à un tel point, qu'il se désintéressait presque à présent de tous les soins dont il entourait jadis son navire et son équipage.

Jacquier pourvoyait à tout, se multipliait, venait le consulter.

– Allez, allez, lui disait Marius. Faites comme pour vous. Je suis certain que ce sera bien fait.

Quelquefois aussi, sans s'en apercevoir, le capitaine parlait tout haut. Non pas assez distinctement pour qu'on entendît tout ce qu'il disait, non pas assez bas non plus pour que certains mots ne parvinssent pas aux oreilles du second.

C'était bizarre ! Ces mots étaient presque toujours les mêmes.

– Misérable... C'est ma faute... Je suis un bourreau... J'ai été impitoyable... C'est bien fait... Pauvres enfants... Où sont-ils maintenant ?... Et lui, l'infâme... il vit encore... mais je le tuerai !

Voilà à peu près tout ce que Jacquier avait saisi au passage. Non pas en un jour bien entendu, mais au bout d'un mois de navigation.

Pour un étranger, cela ne signifiait pas grand'chose, sinon que Marius avait de grandes préoccupations, des remords, des regrets peut-être ; mais

pour Jacquier, qui était depuis cinq ans sous les ordres du capitaine, et qui vivait avec lui sur le pied d'une certaine familiarité, il était assez facile de coudre les uns aux autres ces lambeaux de monologue.

Il savait, en effet, dans quelles conditions le capitaine s'était marié et de quel ardent amour il aimait sa jeune femme. Vingt fois, il avait pris son second pour confident de cet amour, alors que perdus tous les deux dans les profondes solitudes de l'Océan, ils songeaient ensemble aux êtres chéris qui attendaient leur retour.

– Donc, avait conclu Jacquier, c'est sa femme qui lui a porté le coup sous lequel il succombe aujourd'hui.

Dans cet ordre d'idées, rien ne devenait plus facile à Jacquier que de reconstituer le drame tel qu'il avait dû se passer, d'après les fragments de phrases qu'il avait saisis.

Sa femme l'avait trahi. L'infâme qui vivait encore, que Marius avait châtié sans doute et qu'il menaçait de tuer, c'était l'amant. Seulement il fallait bien admettre que, sans la faute commise par l'épouse coupable, il y avait autre chose que le drame vulgaire d'une chute banale, puisque le capitaine se traitait de misérable, s'accusait d'avoir été impitoyable.

Qu'en était-il résulté ? Que sa femme avait pris la fuite, puisque Marius se demandait ce que les pauvres enfants étaient devenus ? Car « les pauvres enfants » c'étaient Claire et sa jeune sœur. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

– C'est bien fait ! ajoutait enfin Marius.

Donc la faute de Claire datait du jour précis où il s'était embarqué à bord du *Roi-des-Mers*.

Tout cela était d'autant plus vraisemblable, que c'était également à partir de ce jour, qu'assailli d'humeurs noires et de remords, en proie à une prostration désormais expliquée pour son second, le capitaine ne semblait plus vivre que par ses cuisants souvenirs.

La traversée dura longtemps ; mais, loin d'apporter aucun adoucissement à l'état de tristesse morbide dans laquelle était plongé Marius, elle ne fit que l'accroître, au point que Jacquier, pris d'inquiétudes sérieuses, tenta de l'y arracher.

Comment ? Là gisait la difficulté.

A plusieurs reprises, il avait essayé de provoquer les confidences du capitaine, auquel il était très sincèrement attaché.

– Qu’avez vous ? lui avait-il demandé.

– Rien, répondait Marius.

– Pourtant, vous n’êtes plus le même, mon cher monsieur. Vous souffrez, cela se voit bien.

– Du tout, je ne souffre pas, protestait le capitaine.

Il fut impossible au second de tirer de lui autre chose que ces persistantes dénégations.

Quand on jeta l’ancre dans le port de Callao, qui n’est éloigné de Lima que de deux kilomètres, il espéra que le Duvement des affaires, le changement de climat, l’atât d’un pays nouveau, arracheraient Marius à sa torur léthargique. Il se trompait.

Le capitaine consentit, il est vrai, à quitter son bord, e rendre chez les divers correspondants auxquels on vait adressé ; mais il ne daigna même pas s’occuper ses intérêts, qu’il laissa à son second le soin de dister.

– Faites comme pour vous, lui disait-il. Je suis sûr je ce sera bien fait.

Décidément, c’était un refrain.

Ce fut donc Jacquier qui vendit la cargaison, encaissa argent, reçut en paiement les valeurs qu’on lui donna. orsque tout fut terminé, le second soumit au capitaine tat qu’il avait dressé.

Marius se contenta de jeter les yeux sur le total.

– Ainsi, dit-il, je gagne quatre-vingt-cinq mille francs r mon prix d’achat. C’est fort bien. Vous êtes un homme écieux, mon ami.

– Je vous remercie de votre confiance, capitaine, ais cela ne peut pas durer éternellement. Ainsi voilà ès de trois semaines que nous sommes ici, et vous ne favez pas encore dit si vous vouliez acheter à votre mpte une autre cargaison pour retourner à Marseille, a si vous vous contenteriez de prendre des marchandises à et. Il serait cependant temps de s’en occuper.

– C’est très juste, mon garçon ; mais je vous avoue e je ne sais pas trop ce que je veux faire.

– Par exemple ! s’écria Jacquier.

– Oui. J’ai été pris tout à coup d’un incommensurable égoût du métier ; vous avez dû vous en apercevoir...

- Ce n’était pas difficile à voir.
- Et je crois vraiment, poursuivit Marius, que si je pouvais à vendre le *Roi-des-Mers*, je renoncerais à naviguer et je me reposerais quelque temps dans ce beau pays.
- Est-ce vraiment votre intention ? demanda Jacquier
- Très sincèrement, je vous le jure !
- Alors, nous pourrions peut-être nous entendre capitaine...
- Comment cela ?
- Déjà vous aviez manifesté cette intention au retour de notre dernier voyage. Or, je connais le *Roi-des-Mers*, je sais que c’est un fin marcheur, un navire en état de résister aux plus violentes tempêtes, et j’avais songé l’acheter pour mon propre compte, dans le cas où le prix que je pouvais vous en offrir vous agréerait.
- Quel est votre prix, mon ami ?
- Cent mille francs, capitaine.
- Eh bien, mon cher Jacquier, le *Roi-des-Mers* est à votre disposition de toute préférence.
- Quant au paiement de la somme, continua le capitaine, il peut se faire dans les vingt-quatre heures. Les soixante mille francs dont je dispose consistent en valeurs faciles à réaliser, ainsi que les quarante mille francs que mon beau-frère consent à m’avancer.
- Il est inutile de vendre ces valeurs, mon ami. Je les accepte au cours du jour, jusqu’à concurrence de la somme convenue.
- En ce cas, ce sera plus simple encore. Je vais téléphoner à mon notaire de s’entendre avec le vôtre, afin de rédiger l’acte de vente et de verser entre ses mains pour votre compte, les cent mille francs de valeurs.
- En effet, rien n’est plus simple, dit docilement le capitaine.
- Vous, de votre côté, télégraphiez au vôtre pour lui donner vos instructions.
- Faites mieux, pendant que vous y êtes, dit Marius, signez les deux dépêches. Vous signerez la vôtre, je signerai la mienne, et, dès que nous aurons reçu la réponse, vous serez le maître à bord.

Jacquier s’empressa de mettre à profit les excellentes positions du capitaine. Jamais plus magnifique affaire avait été menée plus rondement, ni

traitée de part et d'autre avec moins de difficulté.

Quelques jours après, parvint la réponse des deux notaires, annonçant que l'acte de vente était dressé, que les fonds étaient versés et que l'argent était à la disposition du capitaine.

– Gardez-le, télégraphia Marius.

Pendant les quelques jours qui s'étaient écoulés entre promesse de vente et sa réalisation, Jacquier, avec l'autorisation de Marius, avait affrété le *Roi-des-Mers* pour compte de divers négociants.

Dès qu'arriva la réponse des deux notaires, Marius sembla son équipage et lui annonça que, à l'avenir, Jacquier devenait le propriétaire et le capitaine du *Roi-des-Mers*.

Le lendemain, il quitta le bord et descendit à Callao, attendant qu'il pût s'installer à Lima dans la maison qu'il avait louée ; mais au moment d'abandonner son navire – ce navire qu'il avait tant aimé ! il fut pris d'un tendressement subit et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux, lorsque le maître d'équipage, au nom de tous les matelots, demanda la faveur de lui serrer la main.

[Marius le prit dans ses bras et l'embrassa ; puis, s'arrachant brusquement à cette étreinte, il s'embarqua dans un canot du bord et gagna la ville.

Jaquier déploya une telle activité qu'au bout de quinze jours il avait arrimé toute la cargaison et se disposait à rendre la mer.

Pendant ces quinze jours, Marius n'avait pas manqué une seule fois de se rendre sur le port.

Quand le *Roi-des-Mers* leva l'ancre, il alla s'asseoir à l'extrémité de la jetée, suivant d'un regard attristé le sillage lumineux du navire, jusqu'à ce qu'il le vit disparaître à l'horizon.

Alors, il se leva.

– Cette fois, je suis bien seul, murmura-t-il.

Depuis cette époque, personne n'avait entendu parler du capitaine Marius.

Jaquier s'était bien gardé de révéler à qui que ce soit les secrets qu'il croyait avoir surpris ; mais dès qu'il arriva à Marseille, il se rendit rue Saint-Ferréol, où demeurait madame Marius.

La concierge lui répondit que depuis six mois cette dame avait quitté l'appartement, – presque en même temps que son mari, et que, depuis cette

époque, on l'avait pas revue.

– Sans doute elle voyage avec le capitaine, car il pas reparu non plus, ajouta-t-elle.

– Mais qui prend soin de l'appartement ?

– Le notaire de M. Marius en a les clefs. Toutes semaines il y envoie quelqu'un, chargé d'ouvrir les fenêtres, de balayer les tapis, de battre les meubles...

– Bien, dit Jacquier.

Il se rendit alors chez le notaire de Marius.

Celui-ci l'accueillit avec les plus grands égards, mais lorsque Jacquier lui demanda s'il avait des nouvelles de Claire, le notaire parut fort étonné.

– Cependant, monsieur, dit Jacquier, vous ne me feriez pas croire qu'il n'est pas survenu quelque chose de grave dans le ménage du capitaine, puisqu'il est resté : au Pérou et qu'il a laissé sa femme en France.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur. Je ne puis vous fournir aucun renseignement.

– Ce n'est pas possible ! Je conçois très bien que vous usiez de discrétion derrière la discrétion du devoir professionnel, mais vous devez servir à madame Marius une saine raison...

– Je vous jure, monsieur, que je ne sers à cette dame aucune pension !

– Et vous ne savez pas où elle demeure ?

– Mais, monsieur, le domicile légal du capitaine est là.

– Saint-Ferréol, je le sais ; mais j'en arrive et même Marius l'a quitté depuis longtemps. Vous ne l'ignorez pas plus que moi, puisque vous avez les clefs de l'appartement et que vous pourvoyez à l'entretien du mobilier.

– C'est à la prière de mon client, monsieur.

– Je n'en doute pas, mais, en dehors des questions d'affaires, un notaire n'est pas un homme comme les autres. Il est le confident de bien des secrets, il connaît les drames intimes qui divisent parfois les familles les plus unies. Eh bien ! je vous en conjure, si vous savez quelque chose, apprenez-le-moi !

– Je vous affirme sur l'honneur que je ne sais rien, et je n'ai rien surpris, que ni le capitaine ni sa femme ne m'ont fait la moindre confidence. Je suis même déconcerté des soupçons que vous avez conçus, que vous cherchez à éveiller en moi.

– Eh ! monsieur, croyez bien que ce n'est pas une aine curiosité qui me fait poursuivre cette enquête, réiqua Jacquier. Si vous aviez vu comme moi le malheureux capitaine, succombant sous le poids d'un incompréhensible chagrin, versant des larmes, en proie à des asomnies prolongées, à des hallucinations voisines du délire ; si vous aviez entendu les paroles qui s'écl paient de ses lèvres, vous devineriez qu'un événen terrible est venu troubler la paix de cette maison.

– Comment ! fit le notaire. Il se pourrait !... donc pour cela que le capitaine m'avait donné l'ordre servir, en son absence, à sa femme une pension de mille francs...

– Ah ! vous voyez bien ! interrompit triomphalement Jacquier.

– Oui, mais quelques jours avant son départ, M. rius est venu et, en me confiant les clefs de son ap tement, m'a annoncé qu'il n'y avait plus lieu de conformer aux instructions qu'il m'avait données ri tivement à sa femme.

– Et alors qu'avez-vous cru ?

– J'ai cru qu'un petit différend s'était élevé t d'abord entre eux et qu'il avait été résolu à l'amiable.

– Eh bien ! monsieur, ce différend est un gros drai j'en ai la certitude. Vous qui connaissez le capita presque aussi bien que moi, qu'avez-vous pensé lors vous avez appris qu'il me vendait le *Roi-des-Mers* et q se fixait à Lima ?

– J'ai été stupéfait, je ne m'en défends pas.

– Alors comprenez-vous à présent qu'il y ait au f de ces symptômes alarmants un mystère qui n échappe ?

– Je commence à le craindre avec vous.

– Voilà pourquoi je vous suppliais de me donner 1 dresse de madame Marius. C'est qu'ayant en par deviné ce mystère, je l'aurais suppliée de m'avouer toi la vérité ; j'aurais essayé d'amener entre les deux épo un rapprochement que la distance rend désormais irréalisable, si cruellement qu'ils souffrent tous les dei de cette séparation.

— Je reconnais, monsieur, que ce serait agir au mieux leurs intérêts réciproques. Aussi je regrette très sinrement de ne pouvoir pas vous venir en aide.

Avez-vous du moins des nouvelles récentes du capine ?

– Aucune, depuis le télégramme dans lequel il me dit garder l'argent provenant de la vente du *Roi-des-Mers*. vous?

– Ni moi non plus. Il est vrai qu'il n'y a pas de temps rdu. J'arrive à peine. Il ne me reste plus qu'à vous deander pardon d'avoir violenté votre conscience. Avec même fidélité scrupuleuse que vous, monsieur, je garerai le secret sur la piste duquel, je crois être. Je n'ai us qu'une dernière prière à vous adresser : c'est, si vous écouvrez un jour la retraite de madame Marius, de vouir bien m'en informer sur-le-champ.

– Je n'y manquerai pas, monsieur.

Jacquier prit congé du notaire pour vaquer à ses afires.

Pendant tout le temps qu'il resta à Marseille, il visita questionna adroitement le peu de personnes qu'il sait être en relations avec Marius et avec Claire.

Personne ne put lui dire ce qu'étaient devenus les deux eux. Il commençait à désespérer !

Enfin un voisin lui apprit que, peu de temps avant le épart du *Roi-des-Mers*, le capitaine et sa femme étaient lés ensemble à la campagne et qu'ils y avaient passé eux mois. Il ne savait pas au juste où ils étaient allés, ais au moment où ils montaient en voiture, il avait enfidu Marius crier au cocher :

– Route de Saint-Antoine !

Sur cette indication, si vague qu'elle fût, Jacquier se it en campagne.

Arrivé à une certaine distance de la ville, il commença à s'informer chez les boutiquiers s'ils connaissaient capitaine Marius.

Personne ne put lui répondre.

Sans plus de succès, il traversa le faubourg de Saint Marthe et continua sa route vers Saint-Antoine, s'arr tant à la porte de tous les marchands pour les interroge

– Le capitaine Marius ? disaient-ils. Connais pas !

Jacquier ne se découragea pas et poursuivit son ch min. L'idée lui vint alors seulement que le capitaine po vait bien avoir pris un autre nom. Aussi, chez le *premicomestible* qu'il rencontra, il demanda M. et madame M rius, en ayant soin de donner leur signalement.

L'épicière, aux oreilles de qui le nom de Marius rete tissait pour la première fois, se ravisa tout à coup quar le second lui fournit le signalement

du capitaine et sa femme.

– Attendez donc, fit-elle. Est-ce qu'ils n'avaient p avec eux une domestique de cinquante ans, grande sèche, aux cheveux noirs grisonnants ?

– Rosalie, précisément.

– Rosalie, c'est bien cela ! C'est ainsi que je l'ai e tendu appeler par une petite fille de dix ou onze ans q l'accompagnait et qui se nommait. Oh ! mon Dieu comment donc ?... La bonne a répété son nom trois quatre fois devant moi, en lui achetant des *surprises*.

– Ne serait-ce pas Léa ?

– Justement ! s'écria l'épicière. Seulement vous vou trompez, monsieur. Ce n'est pas Marius que s'appelaient ces gens-là, c'est Dubois.

– Eh bien ! oui, Marius Dubois, fit Jacquier, certai cette fois d'avoir trouvé la piste.

– Ah ! il fallait donc le dire tout de suite.

– Eh bien ! où demeurent-ils ? interrogea vivement Jacquier.

– Vous voulez dire où demeuraient-ils ?

– Ils ne sont donc plus ici ?

– Bien sûr que non.

– Depuis combien de temps ?

– Ma foi ! je ne sais trop... mais il y au moins cinq ou x mois. – Du reste, ajouta-t-elle, si vous tenez à être enseigné plus exactement, rien n'est plus facile. Venez, vais vous montrer la maison qu'ils habitaient.

A ces mots, elle prit les devants, sortit du magasin et quelques pas sur la route.

Jacquier l'avait suivie avec empressement.

– Tenez, fit-elle, en étendant le bras sur sa droite, ous voyez bien cette petite maison blanche à mi-côté... – A trois cents pas d'ici à peu près ?

C'est là, reprit l'épicière. Le jardinier est précisément à l'entrée du jardin, en train de tailler les massifs. Il vous renseignera mieux que moi.

Merci, ma brave femme, dit Jacquier, qui s'élança ans cette direction.

Quelques instants après, il pénétrait dans le jardin, ont la grille était ouverte.

– Mon ami, dit-il au jardinier, vous avez eu pour loataires, il y a quelques mois, une famille composée du nari, de la femme, d'une petite fille de onze ans et d'une domestique.

– La famille Dubois ? Certainement, monsieur. Ah ! Est-ce que vraiment ce monsieur était le mari de la eune femme ?

– Sans doute, pourquoi pas ?

– C'est qu'il était bien plus âgé qu'elle et qu'il ne velait pas la voir trop souvent.

– Ses affaires l'en empêchaient probablement.

– C'est ce que me disait toujours Rosalie. Le fait est que je ne l'ai vu que deux fois : le jour où il a amené femme et le jour où elle est accouchée.

– Ah ! madame Dubois est accouchée ici ? deman Jacquier, surpris au delà de toute expression.

– Oui, monsieur.

– Et il y a six mois de cela ?

– Sept au plus.

Jacquier n'en revenait pas. Comment ! la femme Marius avait mis au monde un enfant un mois après retour du capitaine ! Et il y avait plus d'un an que celu ci l'avait quittée quand il était revenu à Marseille !

Il ne se trompait donc pas ? Il y avait donc un mystère au fond de cette obscurité ?

Il tira de son gousset une pièce de cinq francs.

– A propos 1 fit-il, savez-vous si cet enfant est un ga çon ou une fille ?

– C'est une fille, monsieur.

– Vous rappelez-vous à peu près la date de sa nai sance ?

– Je me la rappelle même très exactement, puisq c'était la veille du jour de ma fête, le vingt juillet.

– Vous avez une excellente mémoire, mon garçon.. vous en félicite. Alors vous vous souvenez sans dou également de l'époque à laquelle M. et madame Dubois ont quitté cette maison.

– Je le crois bien ! D'abord M. Dubois est parti le le demain de l'accouchement, immédiatement après avoir porté l'enfant à la mairie.

– Et sa femme ?

– Elle est restée ici une bonne quinzaine pour se r tablir. Enfin, le 8 août, elle a fait ses malles et elle e partie à son tour avec sa petite sœur et sa domestique.

– Vous ne savez pas où elle est allée ?

– Pour ça, je serais bien embarrassé de vous le dire son mari, M. Dubois, est venu me le demander queles jours après et...

– Il l’ignorait donc aussi ? interrompit Jacquier.

– Faut croire. Tout ce que j’ai pu lui apprendre, c’est la voiture s’était dirigée vers Marseille.

– Alors je les retrouverai, dit Jacquier en s’éloignant. ! remonta en voiture, se fit conduire à la mairie, et nanda communication du registre des naissances à la du 20 juillet.

e secrétaire consulta son livre.

– Il n’y a qu’un enfant déclaré ce jour-là, dit-il.

– Et c’est une fille, n’est-ce pas ?

– Oui. Claire-Antoinette, père et mère inconnus. Téins : le capitaine François-Achille Marius et...

dans lui laisser le temps d’achever, Jacquier se précisa sur le registre, pour acquérir la preuve de ce qu’il ve-d’entendre.

cette fois, le doute n’était plus possible ! Marius était tu se cacher à Saint-Antoine sous le nom de Dubois. Il iit voulu déclarer en personne la naissance de l’enfant, d’être bien sûr qu’elle ne porterait pas son nom ; is devant l’état civil, il avait été forcé de décliner ses itables qualités.

Cnfin rassuré désormais sur les conséquences que la te de Claire pouvait entraîner, il l’avait abandonnée et lait venu se réfugier à bord du *Roi-des-Mers*. Le voilà se ce drame terrible que Jacquier avait pressenti !

as un de ces détails n’échappait à l’intelligence de quier, excepté le nom du séducteur de Claire et les constances dans lesquelles elle avat succombé. Enle savait-il que ces circonstances étaient atténuantes, me on dit en cour d’assises, puisque le capitaine se rochait d’avoir été inexorable.

es couches terminées, Claire s’était enfuie. Et c’était certainement à l’insu de son mari, puisque celui-ci é vainement revenu à Saint-Antoine pour s’informer d’e De ce jour-là, sans doute, dataient les remords et le rousse désespoir qui s’étaient emparés de lui.

Jacquier se garda bien de révéler ce qu'il avait surp Volontiers il aurait tenté un rapprochement entre deux époux, mais comment y arriver ? Il savait bien Marius était à Lima, mais il ignorait où s'était réfuf Claire.

Les idées conciliatrices dont il était animé s'éteigni faute d'aliment. D'ailleurs, le mouvement des affaire conduisit dans d'autres pays et lui permit de moins moins de réaliser les projets qu'il avait conçus.

A Marseille, du reste, personne ne pouvait croire Marius se fût exilé sans esprit de retour. Ses amis sava qu'il conservait toujours son appartement de la rue Sa Ferréol, que toutes ses valeurs étaient déposées à Banque, que son notaire continuait à en toucher les rérages, qu'il ne lui avait transmis aucun ordre.

« Donc, disait-on, il reviendra »

Mais les années s'écoulèrent et non seulement il ne vint pas, mais ni le notaire, ni Georges Dapremont vaient reçu de lui la moindre lettre !

Le notaire n'en souffrait pas, lui. Il encaissait les c pons, plaçait l'argent ou achetait de nouvelles vale Loin de dépérir entre ses mains, la fortune de Marius faisait que s'augmenter.

Pour Georges, c'était tout le contraire.

Au moment où son protecteur avait quitté Marseille avait encore deux ans à passer au lycée pour y termi ses études. C'était sur les conseils même du proviseur Marius s'était décidé à les lui faire achever. Aussi, qu arriva l'échéance du premier semestre, et bien qu'il n pas été payé, le proviseur ne crut pas devoir congé pour si peu le plus studieux de ses élèves. Il était con-Taincu que le capitaine l'approuverait et lui payerait à on retour les arrérages de la pension.

Malheureusement, là devait se borner la sollicitude du oroviseur. Georges ne pouvait pas rester au lycée. Il avait emporté tous les premiers prix, passé brillamment ses examens de baccalauréat ; mais il se trouvait sur le pavé à dix-huit ans, sans parents, sans fortune, sans asile.

Il aurait donc été fort embarrassé, si la Providence ne ui était venue en aide sous les traits de M. Durville.

On se souvient des aptitudes extraordinaires qu'il avait montrées pour le dessin, de l'amitié que lui témoignait son professeur, du soin particulier que celui-ci prenait de son élève.

Ayant appris dans quelle situation difficile se trouvait Georges, M. Durville ne put se résoudre à laisser mourir de faim un jeune homme qui avait pour les arts une vocation si prononcée. Il le fit venir chez lui, lui donna une chambre dans son appartement et se chargea de lui trouver de l'occupation.

Georges ne songea pas à s'en défendre. Qu'aurait-il fait si la charité de cet excellent homme ne lui avait tendu la main ? Il accepta.

De son côté, M. Durville, qui était vieux garçon, qui avait toujours vécu seul, qui se sentait vieillir, fut ravi du changement que l'arrivée de Georges introduisait dans la monotonie de son existence.

Pourtant, le jeune Dapremont finit par comprendre que rester éternellement à la charge de son professeur c'était abuser de sa générosité. Il déclara donc à M. Durville que, tout en demeurant son élève aussi longtemps que le maître consentirait à lui donner des conseils, il était résolu à voler de ses propres ailes.

Précisément, M. Durville nourrissait alors l'intention de se retirer à Toulon. Il proposa à Georges d'y venir avec lui, se faisant fort de lui procurer les moyens de gagner sa vie.

Georges y consentit.

Ce fut ainsi qu'au commencement de l'année 1876, le professeur et son disciple vinrent se fixer à Toulon. Tandis que M. Durville louait un appartement au second étage sur le cours Lafayette, Georges arrêtait le logement de la rue Trabuc et s'y installait.

Sollicité de toutes parts, le maître dont le talent était si connu, n'eut pas de peine à faire profiter son élève de propositions auxquelles il ne put ou ne voulut pas répondre.

Un mois après son arrivée à Toulon, Georges avait plus de vingt élèves en ville et, toujours sur la recommandation de M. Durville, avait été nommé, malgré son extrême jeunesse, professeur dans un pensionnat de garçons.

C'était de quoi vivre largement, mais cela lui prenait presque tout son temps. En revanche, cela lui permit d'acheter peu à peu ce dont il avait besoin, de donner ; son logement un aspect moins misérable et surtout de vivre indépendant.

Le peu de temps qui lui restait, il le consacra au travail avec une ardeur infatigable. Ses trois ou quatre premiers tableaux, s'ils ne se vendirent pas cher, n'eurent du moins pas la honte de croupir dans la boutique du marchand. En huit jours, ils furent enlevés ! C'était un véritable succès !

Le marchand en demanda d'autres.

Georges se serait peut-être laissé entraîner sur cette pente facile, si M. Durville ne l'en avait pas détourné et ne lui avait sagement conseillé de faire une œuvre et de l'envoyer à Paris.

Il y consacra six mois de travail assidu, mais il en fut largement récompensé le jour où il fut avisé que son tableau avait été reçu et classé parmi les meilleurs.

Il reprit alors les pinceaux pour son propre compte, et termina une toile, qu'il vendit cette fois le double de ce que les autres lui avaient été payées.

Le marchand ne manqua pas de dire à tous ses clients que Georges Dapremont était un artiste du plus grand avenir, qu'il avait un tableau reçu à l'exposition et qu'on parlait déjà de lui donner une médaille d'or.

Le soir même, tout ce qui s'occupe d'art à Toulon était instruit de ces détails. Ceux qui n'avaient pas encore vu le tableau, allèrent l'examiner, l'admirèrent sans restriction. Le surlendemain, le tableau était acheté par un Marseillais nouvellement installé à Toulon, qui se nommait M. Varnet.

La vente de cette toile, jointe aux économies qu'il avait déjà faites, élevait le petit pécule de l'artiste à mille francs. Or, c'était le chiffre qu'il s'était fixé pour louer un atelier et le meubler convenablement.

De cette façon, non seulement il pourrait travailler dans de meilleures conditions, mais il lui serait possible aussi de donner chez lui ses leçons de dessin, ce qui vaudrait mieux à la fois pour les élèves et pour le professeur.

Il multipliait les combinaisons pour arriver à ce résultat, lorsqu'il entendit frapper doucement à la porte de son logement.

– Entrez ! cria-t-il.

La porte s'ouvrit et sa femme de ménage parut.

– Tiens ! c'est vous, Madeleine ! Que venez-vous faire ici, à pareille heure ? demanda-t-il.

– Je viens vous prier de me prêter quelques morceaux de sucre, pour m'éviter de descendre et de remonter les quatre étages.

– Prenez, dit Georges sans y rien comprendre.

Tandis qu'elle prenait délicatement cinq ou six morceaux de sucre, qu'elle enveloppait dans du papier, il la regardait, tout interdit.

– Ah ça ! dit-il enfin. Comment se fait-il que vous soyez au quatrième étage ?

– Ah ! vous ne savez donc pas ?

– Non. Quoi ?

– Votre petite voisine est malade.

– Qu'a-t-elle donc ?

– Ma foi ! je n'en sais rien. Elle tousse beaucoup. J'ai voulu lui faire une infusion de tilleul à tout hasard, et, comme je n'ai pas trouvé de sucre chez elle, je suis venu vous en emprunter.

– Vous avez bien fait. Mais le médecin, qu'a-t-il dit ?

– Le médecin n'est pas venu, – mais pardon ! interrompit Madeleine, mademoiselle Léa m'attend, je vais lui faire boire son infusion et, dès qu'elle sera plus calme, je reviendrai.

– C'est juste, fiL Georges. Dépêchez-vous.

La bonne femme s'éloigna précipitamment.

Georges resta seul, très inquiet de ce qu'il venait d'apprendre.

Ce fut avec une véritable impatience qu'il attendit le retour de Madeleine. Toute une grande heure se passa. Il marchait à grands pas dans son atelier, s'arrêtant à tout instant pour prêter l'oreille.

Enfin la femme de ménage entra.

– Eh bien ? comment va votre malade ? lui demanda Georges.

– Pas bien, monsieur. Elle a une toux rauque qui vous déchire la poitrine.

– Ne lui avez-vous pas conseillé de faire venir un médecin ?

– Si fait. Je lui ai même proposé d'aller en chercher n.

– Qu'a-t-elle répondu ?

– Elle a rougi très fort et m'a dit que ce n'était pas peine.

– D'où vous avez conclu...

– Qu'elle n'avait pas d'argent pour le payer et qu'elle osait pas en convenir.

– J'en étais sûr ! s'écria Georges. Eh bien ! courez à nstant chez M. Menessier. C'est un jeune docteur dont ai fait la connaissance à Toulon et

avec qui je me suis é d'amitié. Dites-lui que vous venez de ma part et priez-d'accourir à l'instant.

– Bien, dit Madeleine. Où demeure-t-il ?

– Place d'Armes, numéro 7, au deuxième. Allez !

La femme de ménage courut à l'instant chez M. Me-Bssier. Elle arriva juste à point nommé.

Le docteur avait son chapeau sur la tête et se disposait sortir pour aller faire ses visites. Quand il apprit qu'on enait le chercher de la part de M. Dapremont :

– C'est bien, je vous suis, dit-il à Madeleine.

Elle prit les devants, marchant aussi vite que son âge lui permettait.

M. Menessier était un homme de trente ans, portant ute la barbe noire, grand, élancé, à la physionomie ienveillante et sympathique, au regard chercheur et rofond.

Il avait fait ses études à la faculté de Montpellier, ont il avait été le lauréat le plus distingué.

Il s'était rencontré plusieurs fois avec Georges dans même maison. Ils avaient causé ensemble et s'étaient ompris aussitôt. Attirés l'un vers l'autre par ce courant magnétique qui naît, chez les natures privilégiées, de la imilitude des goûts, de l'éducation, des tendances artistiques, du libéralisme des opinions, les deux jeunes ger n'avaient pas tardé à se lier d'une étroite amitié.

Aussi le docteur n'avait-il pas hésité à se rendre su le-champ à l'appel du jeune peintre.

Dès qu'il le vit paraître, Georges lui tendit la main.

– Mon cher ami, lui dit-il, ce n'est pas pour moi qu je vous ai fait appeler, mais je ne vous en remercie pa moins d'être venu. Il s'agit d'une voisine qui, paraît-i est assez gravement malade, qui ne doit pas être tr riche, que je crois d'une nature très délicate tant a physique qu'au moral, envers laquelle il faudra prend] toutes sortes de précautions pour vous présenter.

– Compris, dit le jeune médecin. Conduisez-moi pri d'elle.

– Madeleine va vous y mener, moi, je vous attend ici.

Le docteur traversa le palier et pénétra chez Léa.

– Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, je vous demand mille pardons de vous importuner. J'étais tout à l'heu en visite chez mon ami Dapremont, qui demeure en fa de chez vous, quand sa femme de ménage lui a appr que vous étiez indisposée. Comme je suis jeune médeci et désireux de me faire une clientèle, j'ai proposé d'a 1er voir de quoi il s'agissait ; cette bonne femme m conduit auprès de vous et me voici. Voulez-vous me pe mettre de vous examiner ?

Léa devint toute rouge. Le sang afflua à sa poitrine Elle fut prise d'une violente quinte de toux.

Le docteur fronça les sourcils.

– Y a-t-il longtemps que vous souffrez ? demanda-t-i

– Quatre ou cinq jours, monsieur, répondit-elle d'un voix dolente.

– Vous avez eu tort de ne pas appeler un médecir mon enfant. Vous n'aviez alors qu'un gros rhume ; o urait facilement guéri en huit jours, tandis que mainnant.

– Maintenant ? demanda Léa effrayée.

– Ce sera peut-être un peu plus long, dit évasivement docteur.

[En effet, il ausculta longuement la malade et se reessa, impassible en apparence.

– Je le pensais bien. Ce sera plus long, répondit-il pidement au regard anxieux que dardait sur lui la jeune le, – mais, rassurez-vous, ajouta-t-il en riant, nous en endrons à bout.

Il s'inclina devant elle.

– Je vais rédiger chez mon ami Georges une ordonnance, que Madeleine voudra bien faire exécuter, dit-il ncore. A demain matin, mademoiselle !

A ces mots, il disparut, et revint chez Dapremont, esrté de Madeleine.

– Eh bien ? demanda Georges.

– C'est un gros rhume négligé, qui est devenu une elle et bonne fluxion de poitrine, répondit le docteur. Si cette jeune fille n'a pas les moyens de se soigner, il aut la transporter aujourd'hui même à l'hôpital.

– A l'hôpital ! s'écria Georges en l'arrêtant d'un geste. Vous ne réfléchissez pas, cher ami ! L'effet serait désas-Teux sur la pauvre enfant ! Elle serait capable d'en nourrir !

– Alors qui se chargera de la soigner ?

– Madeleine.
– Qui paiera le pharmacien ?
– Moi.
– Vous connaissez donc cette jeune fille ?
– Pas le moins du monde. Je sais qu'elle est pauvre, intéressante, et je fais pour elle ce que je voudrais que l'on fît pour moi.
– C'est qu'e... ce n'est pas tout, fit le docteur en chant la tête.
– Quoi donc encore ?
– Cette petite fille que j'ai vue chez elle...
– Eh bien ?
– Elle ne peut pas y rester.
– Qu'à cela ne tienne ! fit Georges avec empressement. Je lui donnerai ma chambre.
– Et vous ?
– Je coucherai dans l'atelier, sur ce divan.
– Vous le voulez ? dit Menessier.
– Certes. Je ferai tout ce qu'il faudra pour ne pas la laisser aller cette jeune fille à l'hôpital.
– Soit ! Je vais rédiger une ordonnance, que Madeleine ira porter à l'instant chez le pharmacien.
Il prit une plume, traça quelques lignes sur le papi et le tendit à la bonne femme.
– Courez ! dit Georges en lui mettant une pièce cinq francs dans la main.
Elle sortit en toute hâte.
Les deux amis restèrent seuls.
– Bien vrai, demanda Menessier d'un air incrédule vous ne connaissez pas cette jeune fille ?
– Je vous le jure sur l'honneur !
Le docteur ne douta plus. Il prit la main de Georges et la serra cordialement dans les siennes.
– Décidément, lui dit-il, plus nous irons, plus nous nous comprendrons.
– Cela signifie que le médecin me fera cadeau de ses honoraires, n'est-ce pas ? fit le jeune peintre avec un bon sourire.
– Parbleu ! dit Menessier en se dirigeant vers la porte

– Et vous reviendrez... quand ?

– Demain matin, mais armez-vous de patience, ch ii ! Ce sera peut-être long. Pourvu qu'elle n'en meure ...

– Croyez-vous ? demanda Georges en pâlisant.

– Je vous le dirai dans quelques jours, promit le doct. N'oubliez pas surtout de prendre chez vous la pée fille ! Dès aujourd'hui, il le faut !

– Soyez tranquille ! Dans un instant elle sera ici.

Le médecin partit.

C'était une grande responsabilité qu'assumait Georges. ns le premier moment, obéissant aux élans généreux son cœur, il n'y avait pas réfléchi ; mais qu'allait-il re de cette enfant de sept ans, lui qui passait dehors plus grande partie de la journée ?

Tout à coup, il se frappa le front.

– Que je suis bête ! s'écria-t-il. Je la conduirai à l'école matin et j'irai l'y chercher le soir.

[En effet, rien n'était plus simple.

Madeleine revint bientôt avec la potion que le docteur sait ordonnée et qu'il s'agissait de faire prendre toutes s deux heures à la malade.

– Vous passerez la nuit auprès d'elle, recommanda le une peintre. Vous la soignerez tant que cela sera néssaire. Quand vous serez fatiguée, vous me le direz, je us remplacerai. N'ayez aucune inquiétude, je vous yerai votre temps.

– Mon temps ! interrompit Madeleine. Ah ça ! Est-ce ne vous croyez que je vais vous laisser seul à faire le en ? Dieu merci ! il y a encore d'honnêtes gens sur rre ! Et quand on voit un pauvre artiste, comme vous, se igner aux quatre veines, ce n'est pas fait pour dégoûter es bons cœurs de leur devoir. De l'argent ! mais je n'en eux pas de votre argent ! Vous n'en avez pas déjà tant ! saut pas faire le malin !

– Allons, calmez-vous, dit Georges en riant. Allez retrouver mademoiselle Léa et prévenez-la que je désire 1 parler de la part du docteur Menessier.

– A la bonne heure ! fit Madeleine radoucie. N'ay pas peur, nous nous arrangerons bien tous les deux.

Elle sortit et se rendit chez Léa, à qui elle annonça visite du jeune peintre.

– Ici, au milieu d’un pareil désordre ! C’est insupportable ! protesta la jeune fille.

– Ne vous tourmentez pas, mamzelle ! Dans dix minutes, il n’y paraîtra plus, dit Madeleine.

Elle se mit aussitôt à ranger, à épousseter ; lissa les cheveux de la malade, lui fit endosser un peignoir blanc et rajusta les couvertures.

– Là ! voilà qui est fait ! dit-elle. Je vais chercher M. Dapremont.

III

Quelques instants après, Georges se présentait chez sa

– Mademoiselle, lui dit-il, je vous demande bien pardon de la liberté grande que je prends de pénétrer si chez vous, mais les circonstances nous forcent un peu à agir tous les deux en dehors des convenances.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda la jeune fille.

– Mon ami Menessier trouve que vous avez commis une grande imprudence en ne faisant pas appeler un médecin. Le rhume que vous aviez s’est aggravé, paraît-il, faute de soins. Il en résulte que vous avez un peu de fièvre, que vous en aurez plus encore vraisemblablement qu’il ne serait pas prudent de laisser respirer à l’enfant ni est auprès de vous l’atmosphère viciée qui se dégage toujours de la chambre d’un malade.

– Mais alors comment faire ? dit Léa, sérieusement alarmée.

– Il faut d’abord ne pas vous inquiéter pour si peu, répondit Georges, et ensuite permettre à vos amis de vous venir en aide.

– Mais de quelle façon ?

– De la façon la plus simple du monde : en acceptant leurs services. Pour commencer, les soins de Madeleine vous sont acquis tant qu’ils vous seront nécessaires. Quant à moi, si vous y consentez, je me chargerai de cette enfant.

– Vous, un jeune homme !

– C’est précisément parce que je suis jeune et garçon que cela m’est plus facile, mademoiselle. J’ai à ma disposition deux chambres, dont une seule me suffirait largement. Je puis donc loger dans l’autre votre. c’est votre nièce, je crois ?

– Oui, monsieur.

– Et elle se nomme ?

– Antoinette.

– Eh bien ? mademoiselle, jusqu’à ce que la fièvre disparu, Antoinette habitera mon autre chambre ; Ma leine viendra l’habiller le matin, la déshabiller le soir, moi, pendant la journée, je la conduirai à l’école. Qu’ pensez-vous ?

– Je pense, monsieur, que je vais vous causer grand dérangement et qu’il m’est impossible d’accepter

– Alors, il serait bon de prévenir votre famille.

– Je n’en ai pas, monsieur.

– Quoi ! pas un parent ?

– Je n’ai qu’une sœur, monsieur, la mère de cette tite ; mais je désire d’autant moins lui faire connaître mon indisposition, que, dans sa position, elle ne peut garder son enfant auprès d’elle.

– Vous voyez bien qu’il faut accepter ce que je vous propose ! s’écria Georges. Si fortes que soient vos réticences, songez qu’il s’agit de la santé, de la vie de votre nièce !

Léa mourait d’envie d’accepter, mais elle n’osait pas

Le jeune peintre s’en aperçut.

– De grâce ! n’aggravez pas votre état, dit-il d’un ton persuasif. Laissez-nous faire, ne vous préoccupez de rien. Plus tard. quand vous serez rétablie, nous recauserons le tout cela, n’est-ce pas ? Allons ! c’est convenu. Appelez Antoinette. Dites-lui de me suivre et reposez sur vos deux oreilles.

Sans attendre que la jeune fille lui en donnât l’ordre, Madeleine alla chercher l’enfant dans la pièce voisine.

– Ma chère petite, lui dit-elle, tu vas quitter ta tante pour quelques jours.

Et, comme l’enfant se peletonnait, tout effrayée.

– Rassure-toi, fit-elle d’une voix caressante, tu n’iras pas loin. C’est là, à côté, chez le monsieur d’en face que je vais te conduire.

– Ah ! si c’est chez le monsieur d’en face, je veux bien, dit l’enfant. Tante a dit l’autre jour qu’il était très bon et très obligeant.

– Oui, ma chérie, dit Léa. Il est très bon. Il consent à le garder tant que je serai malade. Tu veux bien aller chez lui passer quelques jours ?

– Certainement, répondit Antoinette.

– Et tu veux bien m’embrasser ? demanda Georges.

Elle lui passa ses deux petits bras autour du cou. Il en profita pour l’enlever de terre et l’emporter.

– Alors, viens, lui dit-il. Je vais te montrer de belles images.

Léa ne songea pas à s’y opposer. Elle était déjà trop faible du reste pour faire la moindre résistance. Selon les prévisions du docteur, la fièvre augmentait et ne laissait plus à la malade la perception bien distincte de ce qui se passait autour d’elle.

Pendant huit jours, elle fut entre la vie et la mort.

Le docteur venait la visiter matin et soir. Il redoutait un accès de fièvre chaude et recommandait qu’on ne laissât pas seule un moment.

Madeleine et Georges se partagèrent cette tâche. Chacun à leur tour, ils passaient la nuit auprès de malade.

Enfin au bout de huit jours, un mieux sensible se déclara.

– Je réponds d’elle à présent, dit Menessier.

– Enfin ! soupira le jeune peintre.

– Oh h ! vous n’êtes pas au bout de vos peines, mon ami ! Il faut à cette jeune fille quinze jours au moins de convalescence, avec un régime à la fois léger et fortifiant consistant en œufs frais, poisson, poulet, etc... surtout d’excellent bordeaux.

– Nous y pourrions, dit Georges. Et sa nièce, quand la lui rendra-t-on ?

– Dès qu’elle pourra se lever. Elle viendra chez vous pendant qu’on donnera de l’air dans sa chambre.

Léa fit quelques difficultés pour se conformer à ces prescriptions. Pourtant il fallait bien s’y soumettre. Elle y consentit enfin, lorsque Madeleine l’assura que M. Da premont n’était jamais chez lui dans la journée, qu’elle y serait seule avec Antoinette, qu’il n’y avait par conséquent aucune indiscretion à obéir au docteur.

Le quatrième jour, pourtant, Georges rentra chez lui plus tôt que d'habitude et y trouva Léa, dont le visage pâli se couvrit aussitôt d'une vive rougeur.

Il y avait juste quinze jours que la jeune fille s'était alitée. Bien qu'elle fût encore un peu faible, elle avait repris possession de toutes ses facultés. Aussi comprenait-elle combien sa situation était fautive vis-à-vis de Georges.

Témoin de son embarras, celui-ci hésitait à entrer.

– Si je vous dérange, mademoiselle, dit-il, je reviendrai... Je n'avais aucunement l'intention de vous surprendre. mais l'élève auquel je donne ordinairement leçon aujourd'hui, à cette heure, était indisposé et m'a congédié. Sans cela.

Ces excuses étaient débitées d'un ton si timide que Léa rassura.

– Mais, monsieur, vous êtes chez vous ! s'écria-t-elle. est-ce à moi de m'excuser du dérangement que je vous use.

– Rien n'est plus naturel, mademoiselle.

– Vous voulez dire rien n'est moins, monsieur. ssi, comme le docteur m'a autorisée à reprendre ma vie à dater de demain, suis-je très heureuse du hasard qui vous amène, puisqu'il me fournit l'occasion de vous témoigner la reconnaissance dont je suis pénétrée.

– Je vous en prie, mademoiselle, ne parlons pas de ça ! dit le jeune peintre.

– Au contraire, monsieur, parlons-en, car il serait ingrat à moi de le passer sous silence.

D'un geste gracieux, elle lui désigna un siège, sur lequel il se plaça assez gauchement.

– Monsieur, lui dit-elle, si forte qu'ait été la fièvre ni m'a secouée pendant huit longs jours, elle ne m'a ôté la raison. Or, je vous ai vu passer des nuits à mon chevet, me verser le breuvage salutaire et, vous aurez au dire, rien n'est moins naturel que de voir un jeune homme de vingt-quatre ans veiller la nuit au chevet d'une fille de dix-huit, qu'il ne connaît pas, avec qui il n'a eu jusqu'ici que des relations de bon voisinage.

– Cependant, mademoiselle, n'en auriez-vous pas fait autant pour moi, si j'avais été dans la même situation que vous ?

– Je n'en répons pas, monsieur. Je ne sais si la rerve à laquelle me condamnent mon âge et mon isolement e l'aurait pas emporté sur les élans de ma générosité.

– Et moi je suis persuadé que vous les auriez écoutés répliqua le jeune peintre.

– Peut-être, monsieur. En effet, la glace a été rompu entre nous, pour la première fois, le jour où votre bra secourable m'est venu en aide. C'était beaucoup déjà mais ce n'était rien auprès de ce que vous avez fait po moi depuis cette époque. Et c'est précisément là ce qu m'effraie un peu.

– Pourquoi donc, mademoiselle ?

– Parce que je tremble de demeurer insolvable.

– En quoi ? Qu'avez-vous besoin de vous préoccuper de pareilles misères ?

– Et de quelle façon me jugeriez-vous donc, monsieu si je me taisais ? Oui, j'ai peur de ne pouvoir m'acquitt jamais envers vous. Oh ! je ne parle pas seulement d dévouement fraternel que vous m'avez témoigné, car vou savez bien que mon cœur seul peut l'apprécier à sa just valeur ; je parle aussi des soins matériels que vou m'avez prodigués. Ce sont eux qui me créent vis-à-vis vous cette situation exceptionnelle dont j'ai désiré vou entretenir.

– Encore une fois, mademoiselle, je vous supplie...

– Oh ! permettez, interrompit Léa. Pour une fois qu j'ai ce courage, je veux vous dire tout ce que je pense cet égard.

Georges courba la tête comme un coupable.

– Il est évident pour moi, reprit-elle, puisque vou habitez dans cette pauvre rue, dans cette pauvre maison et puisque vous travaillez pour vivre, que vous n'êtes pa riche. Or, ce n'est pas avec l'argent qui se trouvait che moi que vous avez fait exécuter les coûteuses ordon nances du docteur, et je sais que les pharmaciens ne fon pas crédit aux malheureux. Donc, c'est de vos propre niens que vous avez paré à ces frais onéreux ; donc j'ai é pour vous une charge.

– Vous vous méprenez, mademoiselle, répliqua l'arste avec vivacité. J'ai eu cette bonne fortune de posséder aelques économies, d'en consacrer une

faible parcelle de votre guérison, mais je n'ai éprouvé aucune gêne, je vous l'assure.

– Tant mieux ! mais vous sentez bien que je ne puis accepter purement et simplement de tels sacrifices !

– Oh ! se défendit Georges. Pour quelques méchantes récompenses...

– Et les provisions que me fournit Madeleine depuis la convalescence ? Et le panier de bordeaux que j'ai reçu ? Croyez-vous que je ne sache pas ce que coûtent ces délicatesses et que j'ignore à qui j'en suis redevable ? est à vous, toujours à vous, monsieur. Eh bien ! j'ai honte de l'avouer, mais devant vous je ne puis pas m'en sacher, il me serait impossible de me procurer de telles douceurs et par conséquent impossible de vous en rendre le prix. Ayez pitié de moi, monsieur ! ne m'écrasez pas plus longtemps de vos bienfaits ! Songez que je suis seule au monde, que je n'ai pour vivre que mon travail !

– Quoi ! Est-ce uniquement avec votre travail que vous subvenez à votre entretien, à celui de votre nièce ? je ne puis le croire !

– Vous ne vous trompez pas, monsieur. Ma sœur n'envoie tous les mois une petite somme, destinée à l'éducation d'Antoinette ; mais elle n'est pas riche non plus et ce secours est bien insuffisant.

– Que fait-elle donc votre sœur ?

– Elle est caissière dans une maison de commerce.

– Où donc ?

– Elle m'a recommandé de ne le dire à personne. Vous ne voudriez pas que je manquasse à ma promesse ?

– A Dieu ne plaise ! chère voisine.

– Donc, voilà qui est bien convenu. A partir d'aujourd'hui, vous ne vous occuperez plus de moi. Et, comme j'ai précisément reçu ce matin de ma sœur la petite pension qu'elle me fait régulièrement parvenir, je vous prierai de vouloir bien accepter.

A ces mots, elle prit dans sa poche une pièce de vingt francs, qu'elle tendit timidement au jeune peintre.

Au lieu de la prendre, Georges la repoussa doucement. Et, comme il vit briller une lueur de fierté dans ses grands yeux clairs :

– Je vous assure, dit-il, que vous me faites beaucoup de peine, mon enfant ! Mon amitié vous est donc bien pénible, mes services bien odieux ?

– Pouvez-vous le croire ?

– Eh ! comment voulez-vous que je ne le croie pas, si vous agissez de la sorte ?

– Que dois-je donc faire selon vous ?

– Me répondre franchement avant tout.

– Mais j’y suis toute disposée, monsieur !

– Eh bien ! à quel chiffre se monte la pension que votre sœur vous envoie ?

– A trente francs par mois.

– Et c’est sur trente francs que vous voulez m’en donner vingt ! Quand vous êtes à peine convalescente. Quand vous avez besoin de tous les ménagements ! Vous n’y pensez pas, voyons. Le premier bien du travailleur c’est la santé. Pour gagner votre vie, pour élever votre nièce, il faut que vous vous portiez bien, il faut même que vous soyez forte. Et comment le deviendriez-vous, si pour satisfaire une vaine question d’amour-propre mal placé, vous vous dépouillez du peu que vous possédez

– Ah ! monsieur, ne me découragez pas, supplia-t-elle avec des larmes dans les yeux.

– J’en serais désolé, ma chère Léa. Bien plus, je voudrais vous voir agréer plus franchement l’amitié que je vous offre. Elle est pure et désintéressée, je vous le jure ! Mais ne trouvez-vous pas qu’il y a entre les pauvres gens une solidarité toute particulière ? Comme vous, je suis sans parents, sans famille, je n’avais plus au monde qu’un mi, qu’un protecteur. Depuis sept ans, on n’a plus entendu parler de lui ! Alors, j’ai été obligé de faire comme lui, de travailler pour vivre. Je ne me plains pas. Aidé par un brave homme de professeur, qui m’a recueilli d’abord, puis qui m’a aidé de toute son affection, je n’ai pas connu la misère noire. Je me suis tiré d’embarras, j’ai même pu réaliser quelques économies ! A cela près, vous en voyez, notre situation est identiquement la même. Eh bien ! ayez en moi plus de confiance, accordez-moi votre amitié sans arrière-pensée, sans remords surtout ! Laissez-moi, pendant le temps qui sera nécessaire, dont le médecin sera seul juge, et non pas vous, vous continuer les soins dont vous avez un besoin impérieux.

Et, comme elle ouvrait la bouche pour s'en défendre, se rapprocha d'elle à mains jointes, afin de l'en empêcher.

– Et d'abord, continua-t-il, ne vous inquiétez pas du docteur ; il est de mes amis, il n'acceptera rien de moi, ni le vous, il me l'a dit. Recevez ses soins sans scrupule. Menessier est jeune, plein de talent, il faut qu'il se fasse connaître et qu'il paraisse très occupé pour appeler la clientèle. C'est presque lui rendre service que de s'adresser lui.

– Vous avez une si singulière façon de présenter les Choses... fit Léa en souriant à travers ses larmes.

– Et ce n'est pas tout, poursuivit Georges. Voulez-vous, pour vous mettre à l'aise, que je vous dise qui fournit l'argent que coûtera votre maladie ?

– Qui donc ? demanda-t-elle étonnée.

– Ce même importun qui, l'autre jour, en pleine rue, osait vous poursuivre de ses odieuses assiduités.

– Comment cela ?

– C'est lui qui acheté mon dernier tableau.

– Quel est-il donc cet homme ?

– C'est un désœuvré, un richard, assure-t-on.

– Et il se nomme ?

– Jules Varnet.

– Varnet ! répéta Léa, qui tressaillit.

– Oui. Vous connaissez ce nom ?

– En effet, ce nom ne m'est pas inconnu, dit la jeune fille en recueillant ses souvenirs. Autrefois... quand J'étais toute petite... je me rappelle l'avoir entendu prononcer comme celui d'un ami de ma famille.

– Désirez-vous que je m'informe ? Ne vous appelez-vous pas Méricourt ?

— Oui, répondit Léa avec vivacité, mais je préfère n pas m'occuper de cet homme. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis le jour où vous m'en avez débarrassée... j m'en tiens là.

– Alors n'en parlons plus, dit le jeune peintre. Dites-moi que vous consentez à me compter au nombre de vos amis et laissez-moi achever ma tâche, jusqu'au jour où Menessier m'affirmera qu'elle est remplie.

A ces mots, il prit la main de Léa dans les siennes et leva sur elle un regard suppliant.

Elle rougit plus encore et se détourna.

– Hélas ! il le faut bien ! gémit-elle.

Puis, s'apercevant alors qu'elle avait laissé sa main dans celle de Georges, elle la retira vivement et se leva

– Allons, dit-elle, ne me faites pas oublier l'heure ! est temps de rentrer chez moi et de quitter définitive ment ce logis dont j'ai abusé.

– C'est vrai ! fit le jeune peintre, dont le front se remorunit tout à coup. A partir de demain je vous rends Anoinette... A partir de demain vous ne reviendrez plus ci !...

– Ce sera pour vous un fameux débarras ! répondit-elle en riant.

Il lui rëprit la main et, la regardant bien en face :

– Le croyez-vous réellement ? demanda-t-il d'une voix altérée.

Sous ce regard ardent, dans lequel Georges avait fait passer, sans le vouloir, toute la passion d'un amour naissant, la jeune fille baissa les yeux.

– Oui, je le crois... balbutia-t-elle.

Mais son émotion, son trouble, l'intonation hésitante avec laquelle elle avait prononcé ces paroles, lui donnaient un démenti formel.

Georges s'en aperçut et pressa dans les siennes la main qu'il y retenait encore.

– Du moins, dit-il, me permettez-vous quelquefois d'aller embrasser ma petite amie, Antoinette ?

– Il serait trop cruel à moi de vous le refuser, répondit-elle, lasse à la fin de cette longue résistance.

Il fit le mouvement de porter à ses lèvres la main de la jeune fille, mais elle la dégagea lestement et ce fut elle, cette fois, qui le regarda en face.

– Ne me faites pas déjà repentir de ma faiblesse, lui dit-elle, ou je croirais que votre amitié n'est pas aussi désintéressée que vous le prétendez.

– Vous avez raison, Léa. Et pourtant...

Il n'acheva point sa phrase, poussa un long soupir et iregarda, consterné, s'éloigner lajeune convalescente.

Elle rentra chez elle, toute troublée du secret qu'elle avait cru lire dans les yeux de Georges, tout émue de ce qu'elle ressentait elle-même.

En réalité, il faut bien le reconnaître, la situation de cette pauvre enfant avait quelque chose d'attristant.

Sans famille, sans amis, elle supportait seule le lourd fardeau de la vie laborieuse à laquelle elle était astreinte.

Personne ne savait au juste qui elle était ni d'où elle venait. Elle avait, bien dit qu'elle avait une sœur, mais personne ne la connaissait, à moins qu'il ne s'agît d'une femme, jeune encore en apparence, qui, trois ou quatre fois au plus, depuis que Léa habitait rue Trabuc, était venue passer deux heures auprès d'elle.

Cette femme, à la taille élégante, à la tournure dégagée, semblait prendre d'excessives précautions pour ne pas être reconnue. Elle arrivait, toujours vêtue d'une robe de laine noire, coiffée d'un chapeau de même couleur. Son visage était recouvert d'un voile en imitation de Chantilly, chargé de dessins très épais, et dont elle ramenait encore les plis en arrière, de façon à le rendre impénétrable à l'œil des curieux.

Et, comme, en dehors de ces rares visites, Léa ne recevait jamais personne, n'avait pas une amie, il était impossible de savoir à quoi s'en tenir sur son compte.

Le nom de Méricourt qu'elle portait ne disait rien et n'appartenait pas plus à un pays qu'à un autre. Celui de sa nièce était encore moins significatif, puisque ce n'était qu'un prénom.

La seule chose dont on était sûr, c'est qu'elle n'était pas originaire de Toulon. Elle n'y avait, en effet, aucune relation et, dans l'entourage de Madeleine, pas une commère du quartier n'avait entendu jamais prononcer le nom de Méricourt.

Y avait-il ou non un mystère autour de cette jeune fille ? Était-ce une déclassée ? Oui, selon toute vraisemblance, car il suffisait de la regarder pour deviner qu'elle n'appartenait pas par la naissance à la classe ouvrière.

Si l'on causait avec elle un seul instant, le doute était encore moins possible à cet égard. Evidemment elle avait Teçu une excellente éducation. Son langage était choisi, ses manières distinguées, son attitude modeste et pleine de dignité.

A travers les humbles vêtements qui la couvraient, dont la tenue et l'irréprochable propreté ne laissaient d'ailleurs Tien à désirer, il se dégageait d'elle comme un parfum de bonne compagnie, d'autant plus remarquable, qu'au premier abord on s'attendait moins à le rencontrer.

Tout cela n'avait pas manqué de frapper ceux qui approchaient.

Madeleine, à qui elle imposait un peu, précisément à cause de cette évidente supériorité, la traitait avec plus d'égards que ses autres locataires et s'intéressait beaucoup à elle, en raison du courage et de l'activité qu'elle éployait.

Georges, de son côté, n'avait laissé échapper aucune des perfections qu'il avait fini par découvrir en elle. Pour lui, plus encore que pour tout autre, il était clair que Léa appartenait à une bonne famille, qu'éprouvée par des malheurs immérités elle était déchue d'une situation brillante, et que la nécessité seule l'avait contrainte à faire œuvre de ses dix doigts.

Il n'était pas jusqu'à ce raffiné de Varnet, qui ne s'enût aperçu.

Il ne la connaissait pourtant ni de nom ni de vue. Il l'avait rencontrée par hasard sur le cours Lafayette, un jour qu'elle revenait de porter son ouvrage au magasin. Et, de suite, en fin limier qu'il était, le désœuvré avait tflairé un morceau de choix.

Il l'avait suivie jusqu'à la porte de la maison qu'elle habitait, – et suivie avec une maladresse voulue, afin d'attirer son attention.

La jeune fille, en effet, s'en était aperçue et avait pressé le pas. Ce n'était malheureusement pas la première fois que pareille chose lui arrivait. Sa jeunesse, sa beauté, son isolement ne l'exposaient que trop à ces sortes de désagréments.

Varnet ne l'effraya donc pas plus le premier jour que ne l'avaient effrayée les autres. A peine avait-elle fait attention à lui et elle aurait été fort en peine de dire de quelle couleur étaient ses cheveux, sa moustache et ses favoris.

Pourtant, lorsque le lendemain, à la même heure, à la même place, elle aperçut, planté devant elle, le même insipide personnage, elle ne put retenir un geste de contrariété, fit en toute hâte ses menus achats et regagna sa demeure.

Le jour suivant, elle emmena sa nièce avec elle en guise de chaperon. Cela lui réussit à merveille Varnet était toujours là, fidèle au poste, mais il se tint à l'écart.

Pendant cinq jours, il en fut de même. Le sixième jour, comme Antoinette s'était plainte d'avoir eu froid, elle n'osa pas faire sortir l'enfant avec elle.

Varnet en profita. Impatienté sans doute de monter infructueusement cette interminable faction, il accosta Léa, osa lui adresser la parole. Sans se décourager du silence obstiné qui accueillait ses avances, il devint pressant jusqu'à l'inconvenance. On sait le reste.

Depuis, on n'avait plus entendu parler de lui. Il y avait donc lieu d'espérer qu'il avait renoncé à ses impertinentes obsessions.

IV

Il faut bien nous occuper un peu de cet homme, puis'il a joué dans la première partie de ce récit un rôle important, et que sa néfaste influence doit se faire sentir core jusqu'à la fin de cette histoire.

A la suite du furieux coup d'épée que le capitaine arius lui avait donné, Jules Varnet, ainsi que M. Durlle l'avait appris à Dapremont, était resté pendant près trois ans entre la vie et la mort. Lorsque, définitive-) ent rétabli, il songea à recommencer ses exploits, il se irigea vers l'Estaque.

Depuis trois ans qu'elle était sans locataire, la maison avait pas été ouverte. L'humidité, la moisissure, vaient maculé de larges taches le papier dont les murs aient couverts ; les meubles n'avaient pas été plus respectés, et, de toutes les pièces, s'exhalait une odeur innpportable.

– Pouah ! s'écria Varnet. Il y a des champignons sur divan. Sauvons-nous.

Il renonça à remplacer cette maison. Le séjour de Mareille lui offrait beaucoup moins d'attraits que par le passé.

– Il avait résolu de voyager, disait-il, « ne voulant pas, pomme les huîtres, végéter toujours sur le même banc. »

La vérité est qu'il craignait d'y rencontrer Marius, dont il avait lieu, plus que jamais, de redouter la colère et vengeance. Son domestique lui avait appris, en effet, visite que le capitaine lui avait faite au moment de quitt Marseille.

Marius n'avait pourtant pas donné son nom au dome tique ; mais, au portrait que celui-ci lui en avait trac Varnet n'avait pas eu de peine à reconnaître son adve saire.

Or, le capitaine, en s'éloignant, avait dit :

– C'est bon. Je le retrouverai à mon retour !

C'est de quoi ne se souciait pas Varnet. Il savait tr bien de quelle terrible façon le capitaine maniait l'ép pour ne pas craindre de se mesurer de nouveau avec lui

Comment faire ? Jules ne pouvait pas abandonner mère, âgée de plus de soixante ans, et qui avait toujou fait preuve envers lui d'une tendresse poussée jusqu'à faiblesse.

C'était elle qui le défendait, enfant, contre les exigenc et les sévérités paternelles, elle qui les atténuait par d adoucissements coupables, elle qui lui fournissait en c chette l'argent que lui refusait sagement son mari. E perdait son fils, sans se douter qu'elle fût son ennemie plus mortelle. Son aveuglement ne connaissait pas bornes. Chez lui, elle excusait tout, pardonnait tout.

Avec quel dévouement elle se consacra aux soins tous les jours et de tous les instants que nécessitait blessure ! Ce fut à son chevet peut-être qu'elle contrac les premiers germes dela maladie d'épuisement à laquel elle succomba, – six mois après avoir pour la secon fois donné la vie à ce fils tant aimé !

Varnet la regretta sincèrement. Cette mort fut la pr mière douleur qu'il éprouva. Mais chezune nature s perficielle et aussi profondément égoïste que la sienn ces regrets furent de courte durée.

[Il ne pouvait d'ailleurs pas leur accorder trop de temps. lus que jamais, il était libre de quitter Marseille.

Un beau jour, il fit sa malle, confia la garde de l'hôtel n boulevard de la Madeleine à la domestique de sa ère et se mit en route pour Paris.

Depuis longtemps il mourait d'envie de connaître aris. Il avait tant entendu vanter les jouissances, non pareilles qu'y goûtaient les élus de la fortune, qu'il voulait tâter.

, Eh bien ! on le croira difficilement, Paris ne fut pour p qu'une désillusion cruelle.

Il s'était figuré qu'avec ses quatre-vingt mille francs de rente, il allait devenir le point de mire de toutes les connoissances féminines et tenir le haut du pavé ; mais il s'aperçut bientôt que sa fortune n'était qu'un grain de sable. A que, pour satisfaire aux coûteuses fantaisies de ces aimables roses, il aurait fallu être vingt fois plus riche qu'il en était.

Ses quatre-vingt mille francs de rente se noyaient dans l'océan de millions que fournissent à nos « tendresses » modernes les princes, les hospodars, les financiers, les bons bourgeois enrichis du monde entier.

Aussi, reconnaissant l'impossibilité d'être « le premier à Rome », il quitta Paris au bout d'une année et entreprit de voyager.

Il commença par l'Angleterre. Pour un Marseillais, habitué au soleil lumineux de la Provence, Londres est sa ville triste par excellence. Varnet trouva que la brumeuse cité ressemblait à une vaste usine, perdue dans la fumée et dans la fumée. Il fut si désenchanté, qu'il n'eut même pas la tentation de visiter l'Ecosse.

Il se dirigea vers la Suisse. Le pays lui plut davantage, mais ne le séduisit que par son aspect pittoresque, sans lui inspirer la moindre idée de séjour.

Il avait beau faire, son soleil, son littoral, lui manquaient partout. C'était comme une nostalgie qui s'en parait de lui, chaque jour plus intense, à mesure qu'il en était éloigné depuis plus longtemps, – à ce point que le mistral lui semblait aujourd'hui le plus caressant de zéphirs.

Il revint à Marseille, et s'informa du capitaine Marius. On lui apprit que depuis six ans, le capitaine avait disparu, que personne n'avait reçu de ses nouvelles, mais que, certainement, il n'était pas mort, puisque son neveu n'en avait pas été avisé et continuait à gérer ses affaires.

Du reste, ajoutait-on, on saura dans peu de temps quoi s'en tenir. Jacquier, son ancien second, aujourd'hui capitaine et propriétaire du *Roi-des-Mers*, va fréter prochainement son navire à destination du Pérou, uniquement pour se mettre à la recherche de Marius. Et il jura de ne pas revenir sans lui à Marseille !

Il est vrai que Jacquier ne faisait qu'arriver et qu'il lui faudrait bien deux ou trois mois pour faire réparer son navire et y installer une nouvelle cargaison. Le voyage au Pérou, aller et retour, lui demanderait bien encore

sept ou huit mois. Pour peu qu'il fût forcé de s'enfoncer dans les terres sur la piste de son ancien capitaine, cela pouvait prendre plus de temps encore.

Varnet aurait donc pu sans inconvénient passer un an à Marseille, mais il aimait mieux ne pas s'y montrer et laissa croire qu'il continuait à voyager.

Par mesure de prudence, en effet, ce n'était pas lui qui avait pris ces renseignements sur le compte de Marius c'était son domestique, Auguste.

Ce domestique était un type, sur lequel il nous paraît indispensable de nous arrêter un instant.

Au temps où Varnet jetait aux quatre vents de la folie son or, son temps et sa jeunesse, il avait fait la connaissance d'une jeune femme laquelle, mieux que toute autre, avait eu le don de le fixer. Pendant le commencement de leur liaison, Andréa, c'était le nom de la jolie chère, avait repoussé toutes les offres de son amant, sous prétexte qu'elle n'avait pas besoin d'argent.

Sa famille, disait-elle, était riche et suffisait à tous ses besoins. Extrêmement flatté d'être aimé pour lui-même, Varnet ne savait comment reconnaître un si rare désintéressement. Cadeaux de toutes sortes, bijoux, bouquets, billets, loges au théâtre, lui paraissaient insuffisants pour payer une si généreuse hospitalité.

Tout à coup, Andréa lui annonça qu'elle était brouillée avec sa famille.

On voulait, prétendait-elle, lui faire épouser son cousin, – un jeune homme que Varnet avait rencontré quelquefois chez elle, – et elle refusait, préférant l'amour de Jules à une position qui devait assurer pourtant son avenir.

Pour le coup, Varnet ne se sentit pas de joie ! C'était étonnant ! Il ne pouvait pas faire moins que de remplacer auprès de sa maîtresse cette famille absurde et tyrannique. Quand on est aimé de la sorte, cela vaut bien quelques sacrifices.

Or, Andréa aimait le luxe, avait de grands appétits, ne savait pas compter, dépensait l'argent à pleines mains. Varnet fournissait, fournissait toujours, mais, tout en fournissant il se demandait :

– Où diable tant d'argent peut-il passer ?

Il en eut bientôt l'explication. Un soir qu'il rentrait chez Andréa, deux heures plus tôt qu'il ne l'avait annoncé, il la surprit en flagrant délit de conversation criminelle avec son prétendu cousin.

– Parbleu ! se dit-il, je conçois qu'elle ne veuille pas se marier avec lui. C'est bien inutile.

Et comprenant enfin qu'il était joué, il s'en alla de fo méchante humeur.

Ce cousin avait été présenté par Andréa à Varnet sous le nom d'Auguste.

Dans le principe, il s'en était montré jaloux, car trouvait que cet Auguste ressemblait beaucoup à un typ fort connu, fort répandu et fort méprisé à Marseille.

Ce type, on le rencontre partout à Marseille, oisif le trois quarts du temps, lézardant par groupes au soleil causant à haute voix, riant bruyamment, insultant les femmes seules, paresseux, efféminé, ayant conscience du mépris qu'il inspire et essayant de s'en consoler force d'impudence.

Il porte le chapeau rond, à bords imperceptibles et très cambrés, rejeté en arrière pour laisser voir les mèches assassines qu'il ramène sur son front. Son col de chemise, démesurément décollé, découvre le cou tout entier et même le haut de la poitrine. Ses cravates de soie légère sont toujours de couleur tendre ou voyante. Le pantalon, ridiculement étroit depuis la hanche jusqu'au genou, s'élargit vers le bas de manière à tomber sur pied en entonnoir, afin de dissimuler sans doute de *abattis* un peu trop *canailles*.

Il se tient dans tous les endroits où la flânerie est facile et peu coûteuse, autour du vieux port, sur les Allées et le cours Belzunce, parfois aux environs du Palais-de-Justice – principalement les jours où l'on juge les filles soumises, coupables de contraventions aux règlements de police.

C'est que cela l'intéresse énormément ! C'est du produit de leur ignoble commerce qu'il vit, ce misérable !

Est-il besoin de désigner plus clairement cette espèce ? Tout le monde n'a-t-il pas son nom sur les lèvres et ne sait-il pas qu'il est la flétrissure la plus sanglante que on puisse infliger à Marseille ? J'ai nommé le *nervi* !

Lors des rixes sanglantes qui ont éclaté l'année dernière entre Français et Italiens, ce sont les *nervis* qui se sont montrés les plus acharnés et les plus lâches. Cougeux, en effet, quand ils sont cent contre un, ils ont poursuivi, frappé, jeté à la mer, des malheureux qui "avaient commis d'autre crime que d'appartenir à une nation rivale. S'il se fût agi d'une bataille en règle, on les aurait vus fuir, comme une bande de poissons poursuivie par les marsouins.

Brutal, fainéant, poltron, vivant de tout ce qui est mmonde, de la prostitution, du vol, de l'assassinat au esoin, tel est le *nervi*.

Varnet connaissait trop bien son Marseille, pour ne pas être trouvé cent fois en présence de ces ignobles drôles, t le cousin d'Andréa lui avait paru tout d'abord réunir toutes les qualités requises pour appartenir à cette classe epoussante de parasites.

La fable imaginée par sa maîtresse lui donna le change oendant quelque temps, jusqu'au jour où il acquit enfin sa preuve que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Auguste, le prétendu cousin d'Andréa, ce rebut du rottoir, était un *nervi* !

Varnet, surmontant le dégoût que lui causait cette vilaine histoire, courut à de nouvelles amours. Deux ou trois ans se passèrent ; puis, un jour qu'il était en quête l'un valet de chambre, un jeune homme se présenta, en qui il crut reconnaître l'ancien *nervi* d'Andréa.

Tout d'abord, il se sentit pris d'une sourde colère, mais peu à peu il se calma. Pour le genre de vie qu'il menait, personne ne pouvait lui être plus utile que ce arien.

Il l'arrêta, le prit à son service et s'aperçut promptement qu'il avait fait, à son point de vue, une excellent acquisition.

Auguste connaissait toutes les filles de Marseille. n'ignorait pas un écho de leur chronique scandaleuse ; fournissait à son nouveau maître les détails les plus préci sur leurs relations, leurs défauts et leurs beautés les plu intimes.

Aussi gagna-t-il rapidement dans l'esprit l'esprit de Varnet devint-il, en même temps que son serviteur, son limie le plus habile et le moins scrupuleux.

Ils étaient si bien faits l'un pour l'autre, maître et valet que Jules n'eut plus un secret pour Auguste et l'éleva par degrés à la dignité de confident. Ensemble ils avaient visité Paris, l'Angleterre, la Suisse, l'Italie. Quand il revinrent à Marseille, ce fut Auguste qui s'informa pou son maître du capitaine Marius et lui rapporta ce qu'i avait appris.

Varnet, prévoyant le retour imminent du capitaine, si dirigea sur-le-champ vers Toulon. Il y trouva sur la plac d'Armes un appartement assez beau, le loua, le meubla fit venir ses chevaux, ses voitures et s'installa.

Depuis près d'un an, il y avait élu domicile, au moment où commence la seconde partie de notre récit. Il s'y ennuyait même assez royalement, lorsqu'il fit sur le cours Lafayette la rencontre de Léa.

Il crut d'abord que pour vaincre il n'avait qu'à se montrer. L'idée ne lui était même pas venue qu'une pauvre petite ouvrière se défendrait un instant contre les élégances de sa personne.

Aussi fut-il très étonné, puis très piqué, de la résistance qu'il rencontra, et enfin très humilié de l'échec ridicule qui avait couronné sa première tentative.

Maintenant, son amour-propre était engagé, et, tandis que Léa se flattait que cet odieux persécuteur avait renoncé à elle, il se creusait la tête pour imaginer un moyen de se venger et de remporter sur la pauvre enfant une victoire éclatante. Ne le trouvant pas, ce fut à Auguste qu'il s'adressa.

Auguste n'était ni un Mascarille ni un Frontin. Il avait bien tous les vices de ces valets de comédie ; ainsi qu'eux était paresseux, menteur et gourmand, mais il n'avait pas leur intelligence.

Il sourit d'un air compâtissant aux aveux de son maître.

— Une ouvrière ! s'écria-t-il. Bon ! si ce n'est que cela, je me charge bien d'en venir à bout ! Et d'abord où en êtes-vous ?

Varnet lui raconta tout au long ses mésaventures.

— Ainsi, demanda Auguste, vous n'avez pas encore entamé la question d'argent ?

— Non, puisqu'à peine ai-je pu glisser cinq ou six phrases à l'oreille de cette petite.

— Mais il ne vous répugne pas d'en parler ?

— Certainement. Dans le peu que je lui ai dit, j'ai clairement laissé entendre que tous ses désirs seraient des ordres pour moi.

— Et elle n'a rien répondu ? fit Auguste étonné.

— Loin de là ! Elle a appelé à son aide un jeune homme, qui se tenait debout sur le seuil de sa maison et qui est venu lui offrir son bras.

— Son amant sans doute. Alors tout est pour le mieux !

— Comment cela ?

— Parce que je craignais d'abord qu'il ne s'agît de quelque vertu farouche, tandis que, si elle a un amant, il arrivera toujours un moment où le

désespoir et la misère nous la livreront. Or, d'après ce que vous m'avez dit de cette enfant, de sa mise, de ses habitudes, ce m' ment ne saurait tarder.

– Peut-être, mais je suis à bout de patience.

– Et vous ne sauriez pas fâché de brusquer les chose

– Oui... S'il y avait moyen...

– Il y a toujours moyen. Comment s'appelle cet petite ?

– Je n'en sais rien.

– Et ce jeune homme ? Quel est-il ? Que fait-il ?

– Je n'en sais rien non plus.

– Diable ! mais vous n'êtes guère avancé ! Et vous av attendu un mois pour me parler de cette affaire ?

– Je cherchais un moyen... Je suis retourné cinq six fois devant sa maison... j'avais préparé une lettre qu je voulais lui glisser dans la main... je ne l'ai pas vue C'est à ce point que je me demande si elle n'a pas chan de logement.

– Oh ! quant à cela, c'est peu probable. La Sain Martin est passée depuis deux mois ; la Saint-Michel] tombe qu'à la fin de septembre ; il n'est guère possib que cette pauvre fille ait fait le sacrifice de quatre mo de loyer pour aller habiter ailleurs. Je vais toujours m'i former de ce qui la concerne et demain, je l'espère, no saurons à quoi nous en tenir.

– Va donc, consentit Varnet.

Le jour même, Auguste se rendit rue Trabuc et al errer devant la maison.

Comme il l'examinait avec attention, il vit à la por un écriteau ainsi conçu :

« Petit logement à louer pour la Saint-Michel. »

– Voilà mon affaire, dit-il.

Et il entra.

Madeleine, qui travaillait à la fenêtre de son rez-d chaussée, l'aperçut, lui demanda ce qu'il voulait.

– Vous avez un logement à louer ? dit-il.

– Oui, monsieur.

– Peut-on le visiter ?

– A l'instant même.

Madeleine ferma sa porte et gravit l'escalier, suivie Auguste. Il visitèrent le logement, qu'il trouva un peu étroit.

– Vous n'avez pas plus grand ? interrogea-t-il.

– Non, monsieur. À droite et à gauche de l'escalier, à tous les étages, les appartements sont les mêmes.

– C'est que ma mère vient de temps en temps passer quelques jours auprès de moi...

– Eh bien ! Il y a deux chambres.

– Oui. À la rigueur, cela pourrait aller. Seulement, je n'aurais été sûr que la maison fût bien habitée.

– Oh ! quant à cela, vous pouvez être tranquille, je rénds de mes locataires comme de moi-même.

– Alors, voulez-vous bien me renseigner sur chacun d'eux ?

– Rien n'est plus facile. Au rez-de-chaussée, un blanchisseur et un charpentier. (Le charpentier, c'est mon père.) Au second, un commis de mercerie et un chaussetier ; au troisième, un employé de nouveautés et un incartier, au quatrième...

– Ah ! interrompit Auguste, ceux-là sont très importants à connaître, car on les a au-dessus de la tête et il est bon de savoir ce qu'ils font.

– Rassurez-vous. Le logement situé immédiatement dessus de celui-ci est peut-être le plus tranquille de maison. Il est habité par une jeune ouvrière en lingerie par sa nièce, une petite fille de sept ans.

– Et l'ouvrière ? quel âge a-t-elle ?

– Dix-huit ans ou dix-neuf ans.

– Elle se nomme ?...

– Léa Méricourt.

– Et sage ?

– Comme une image.

– Pas d'intrigues ? pas d'amoureux ?

– Pas ça ! dit Madeleine en faisant claquer sur ses dents l'ongle de son pouce.

– À la bonne heure ! c'est qu'il n'est pas amusant d'entendre toute la nuit des talons de bottes se promettre sur le plancher !

– Ah ben ! il n’y a pas de danger ! La pauvre enf ne bouge guère. En ce moment surtout, où elle relève maladie Une fluxion de poitrine, monsieur, que sa ce brave M. Dapremont, la pauvre petite y aurait pasi

– M. Dapremont ? demanda Auguste. Quel est monsieur ?

– Un jeune peintre, qui demeure en face d’elle.

– Et vous me disiez qu’elle n’avait pas d’amant !

– C’est la vérité vraie, monsieur ! protesta chaleure sement Madeleine. M. Georges n’est pas l’amant de n demoiselle Léa. Ils ne s’étaient jamais parlé. Seulem c’est un brave cœur. Quand il a su par moi que la ch enfant était malade et qu’elle n’avait pas d’argent pou soigner, il a envoyé chercher un médecin et a payé t les frais de maladie. Sans compter qu’il n’y en a] beaucoup qui en auraient fait autant !

– Et cette demoiselle... je ne sais plus son nom, m peu importe... elle est rétablie ? fit Auguste.

– A peu près. Depuis deux ou trois jours elle s’est mise à l’ouvrage ; mais ça ne va pas encore très fort.

– Allons ! fit Auguste, qui savait tout ce qu’il voul savoir. Je vois que la maison est bien tenue. Je vais écr à ma mère et, si elle trouve le logement suffisant, je vie drai l’arrêter dans quelques jours. En attendant, voici pc le dérangement que je vous ai causé, ma brave femm Il mit une pièce de deux francs dans la main de Madene, toute stupéfaite d’une semblable générosité, et s’éigna.

Un quart d’heure après, il se présentait chez son maître lui répétait ce qu’il avait appris.

– Georges Dapremont ! s’écria Varnet. Mais c’est de ce m qu’est signé le tableau que j’ai acheté il y a cinq seaines !

– Alors c’est sans doute vous qui payez les frais de maladie, répliqua Auguste en riant. C’est encore plus ôle, car maintenant que vous savez son nom, rien est plus simple que d’écrire à mademoiselle Mériurt.

Ce fut, en effet, à quoi Varnet se décida.

Il rédigea une lettre brûlante, offrit à Léa les trésors du érou, les mises de Golconde, et termina en sollicitant ne réponse immédiate.

Trois jours s’écoulèrent, sans qu’arrivât la réponse qu’i 1 tendait avec tant d’impatience !

– – Eh bien ! il faut chercher autre chose, dit Auguste. – – Sans doute, mais quoi ?.

– Je vais m’en occuper, monsieur.

Le quatrième jour, Auguste alla s’attabler dans un caret voisin et surveilla la maison de la rue Trabuc. Il savait formé aucun plan ; il voulait seulement étudier les res.

Vers midi et demi, n’ayant rien aperçu, il allait se rerer, lorsqu’il vit sortir de la maison une jeune femme oprement mais pauvrement vêtue, donnant la main à ne enfant de sept ou huit ans.

– C’est-elle ! murmura-t-il. Où va-t-elle ?

Il la suivit.

Léa était encore un peu pâle et faisait sa première rtie. Elle marchait lentement et frissonnait d’aise sous les caresses du soleil, qui l’inondait de sa lumière ave glante.

Elle se dirigea vers la place d’Armes, s’assit sur un ban tira de son sac un ouvrage de broderie et se mit au tr vail, tandis qu’Antoinette jouait avec d’autres enfants son âge. C’était là, en effet, que Léa allait tous les jou passer deux heures avec sa nièce, pour faire prendre l’enfant l’exercice dont elle avait besoin.

Antoinette, qui n’était pas venue depuis un mois, f entourée aussitôt de ses petites camarades, qui lui d mandèrent à l’envi pourquoi on ne l’avait pas vue dep si longtemps ?

Elle leur raconta que sa tante avait été bien malad qu’on l’avait menée à l’école, où elle s’était beaucoi ennuyée, mais que tout cela était fini et qu’elle allait venir tous les jours comme par le passé. Aussitôt groupe bruyant de petite filles l’entraîna joyeusement les jeux commencèrent.

Auguste n’en revenait pas. Le hasard avait conduit L presque sous les fenêtres de l’appartement qu’habit Varnet ! Il y monta en toute hâte, conduisit son maît vers la croisée et, soulevant légèrement les rideaux tulle brodés :

– Est-ce bien elle ? demanda-t-il en désignant Léa doigt.

– Oui ! fit Varnet surpris. Qu’est-ce que cela ve dire ?

– Cela veut dire, monsieur, que vous êtes allé che cher bien loin ce que vous aviez sous la main, que ce jeune fille doit venir ici souvent, puisqu’elle

y conn tout le monde et qu'il vous sera bien plus facile... loin toute surveillance...

Auguste, ne s'était pas trompé. Varnet ne perdait p seul des mouvements de la jeune fille et la dévorait des ux.

– Vite ! ma canne, mon chapeau ! dit-il.

– Pourquoi faire ? demanda le valet de chambre.

– Je vais profiter de l'occasion...

– Vous allez l'effaroucher et elle ne reviendra plus, terrompit Auguste. Mauvais moyen, monsieur ! Il faut trouver un autre.

Mais lequel ?

– Ah ! si je savais... mais soyez tranquille... nous en endrons à bout.

Le lendemain, au moment où Léa arriva, elle trouva a monsieur, assis sur le banc qu'elle occupait d'ordinaire. Elle n'y fit aucune attention. Ce n'était pas la preière fois que pareille chose se présentait.

Elle prit sa broderie et envoya Antoinette jouer avec ses amies.

De temps en temps, l'enfant revenait vers elle, l'emrassait et allait reprendre ses jeux.

– Oh ! la charmante enfant ! s'écria l'inconnu. Voulez-ous me permettre de lui offrir un bonbon ? dit l'obligeant oisin, en ouvrant une petite boîte, au moment où l'enfant courait auprès de Léa.

Antoinette vit la boîte ouverte, toute pleine de fraises confites, dont le sucre cristallisé reluisait au soleil d'écnelles appétissantes. Elle les regarda d'un œil de conoitise.

– Prenez, mon enfant, dit l'inconnu.

Antoinette leva timidement les yeux sur Léa.

Celle-ci n'eut pas le courage de refuser à la pauvre peite une friandise qu'elle ne pouvait pas lui donner.

– Prends, dit-elle doucement.

La petite fille en choisit une – une seule, mais la plus grosse qu'elle put trouver, – et devint toute rouge d plaisir.

– Merci, monsieur, dit-elle.

Et elle se sauva en courant.

L'inconnu se leva, salua discrètement Léa, sans lu adresser la parole, et s'éloigna.

Ce petit incident n'avait rien d'extraordinaire. Pareille chose arrive tous les jours. Léa n'y fit aucune attention

Le lendemain, elle revint à la même place et retrouva l'inconnu, au salut duquel elle répondit par une inclinaison de tête un peu sèche.

L'inconnu, c'était Auguste, on l'a deviné.

Il remarqua sans peine l'accueil glacial que lui faisait la jeune fille ; mais il ne parut pas y faire attention.] s'enfonça dans la lecture de son journal, jusqu'au moment où Antoinette vint rejoindre Léa.

Alors il lui tendit de nouveau sa boîte ouverte.

Cette fois l'enfant ne se fit pas prier.

La tante n'osa pas s'y opposer, mais ne put réprimer un geste de contrariété.

– Est-ce que cela vous fâche, mademoiselle, que j'offre un bonbon à cette enfant ?

– Non, monsieur, mais c'est une gourmandise, à laquelle je ne veux point l'habituer et je vous serais très obligée de vous abstenir une autre fois.

– Qu'à cela ne tienne, mademoiselle ! Je serais désolé de vous contrarier pour si peu de chose. Ce n'est déjà pas si gai pour une personne de votre âge d'avoir un enfant à surveiller. Est-ce qu'elle a perdu sa mère ?

Léa n'entendit pas, ou plutôt feignit de n'avoir pas entendu, et ne répondit pas.

– Vous habitez sans doute les environs ? demanda Auguste, ne sachant plus comment entamer la conversation.

La jeune fille se leva, sans mot dire, traversa lentement la place, prit la main d'Antoinette et alla s'asseoir sur un banc, où se trouvaient déjà deux dames.

– Pimbêche, va ! grommela Auguste vexé.

Décidément il n'y avait donc rien à faire ? En ce cas, n'y avait plus qu'à brûler ses vaisseaux.

Pour Auguste, brûler ses vaisseaux, c'était faire acte de brutalité. Selon lui, tout se résumait à ceci : forcer, par un moyen quelconque, de se rendre chez Varnet, et l'y mettre pour ainsi dire à sa discrétion.

Pour atteindre ce résultat, tous les moyens lui semblaient bons, car son maître perdait patience.

– Rien de nouveau ? demanda-t-il à Auguste.

– Rien, répondait d'un air déconfit l'ancien *nervi*.

Son maître s'éloignait sans ajouter un mot, lui tournant brusquement le dos, haussant les épaules, faisant aquer ses doigts les uns contre les autres. C'était posivement accuser son valet de chambre d'incapacité ou 3 maladresse.

Au bout de quelques jours, l'impatience qui agitait le aître avait fini par s'emparer du domestique. Il était irrité de son impuissance.

Il combinait mille plans irréalisables. Il en perdait le oire et le manger. Certainement il en aurait été pour es frais d'imagination, si le hasard, qui se prête parfois x complicités les plus monstrueuses, ne lui avait pas ourni l'occasion qu'il cherchait vainement à provoquer. Un jour, vers quatre heures et demie, au moment où ; arnet revenait de faire en voiture une assez longue promenade, il trouva devant lui son valet de chambre qui attendait, le visage épanoui par un large sourire.

– Ah ! fit Varnet, répétant son éternelle phrase en la nodifiant légèrement. Est-ce que tu aurais du nouveau ? Au lieu de répondre, Auguste fit entendre un chut mystérieux et, précédant son maître, lui ouvrit la porte du salon.

– Que diriez-vous, monsieur, si je forçais cette jeun fille à venir ici et à accepter toutes les conditions qu'i vous plaira de lui imposer ?

– Je dirais que c'est admirable et que tu es un habil coquin.

– Eh bien ! monsieur vous pouvez le dire.

– Quoi ! ce moyen que tu cherchais depuis si long temps...

– Je l'ai trouvé.

– Quel est-il ?

– Suivez-moi, vous allez le savoir, répondit Auguste en posant un doigt sur ses lèvres.

A ces mots, il se dirigea vers la chambre de son maître tira de sa poche une clef, qu'il introduisit dans la serrure et ouvrit la porte avec des précautions excessives.

V

Ce jour-là précisément, vers trois heures, Léa, qui était oortie comme à l'ordinaire après déjeuner avec Antoinette, revenait seule rue Trabuc, haletante, épuisée, les yeux en larmes.

Elle eut le courage de franchir tout d'une haleine les quatre étages qui conduisaient à son logement, ouvrit la porte, puis, brisée de lassitude, se laissa tomber sur son auteuil.

Madeleine, qui l'avait vue rentrer dans cet état, avait essayé vainement de l'interroger au passage. Léa ne l'avait pas entendue, ou plutôt, poussée par une sorte de force instinctive, elle avait continué sa route.

Très intriguée que la nièce de la jeune fille ne fût pas avec elle, Madeleine suivit Léa jusque dans son appartement.

– Ah ça ! Qu'avez-vous ? Est-il arrivé quelque chose à la petite ? demanda-t-elle.

Léa, très faible encore, balbutia quelques mots inintelligibles et fit de la tête un signe d'assentiment.

– Enfin quoi ? Que s'est-il passé ? Elle a été écrasée par une voiture ? Elle est morte ?

– On me l'a volée ! gémit la jeune fille d'une voix étranglée.

– Volée ! répéta la bonne femme stupéfaite. Qui Quand ! Comment ?

– Ah ! si je le savais... répondit Léa entre deux sanglots.

– Voyons, calmez-vous, mon enfant, fit doucement Madeleine. Se désoler n'avance à rien, au contraire Qu'avez-vous fait ? Que devez-vous faire ? Voilà ce dont faut s'occuper sur-le-champ, sans perdre une minute.

– Eh ! je ne demanderais pas mieux, dit la jeune fille en se redressant ; mais que voulez-vous que je fasse ?

Madeleine l'interrompit soudain d'un geste et prêt l'oreille.

– Je ne me trompe pas, dit-elle. Voici M. Dapremon qui rentre... je l'entends tourner sa clef dans la serrure. Voulez-vous que je l'appelle ?... Deux conseils valent mieux qu'un en pareil cas...

– Appelez-le, si vous voulez, fit Léa accablée par la douleur.

Madeleine courut à la porte, l'ouvrit et fit signe à Georges de venir.

– Qu'y a-t-il ? interrogea-t-il avec anxiété. Mademoiselle Léa serait-elle plus malade ?

– Non, grâce à Dieu ! répondit Madeleine à demi-voix mais il paraît qu'on vient de lui voler sa nièce.

Georges courut vers la jeune fille et lui prit les mains

– Qu'ai-je appris ? s'écria-t-il avec une émotion profonde. Votre chère enfant... On vous l'a prise ? Parlez, disposez de moi, je vous écoute.

Elle serra, pour le remercier, la main du jeune peintre et commença :

– J'étais allée, comme tous les jours, sur la place d'Armes, avec Antoinette. J'étais assise sur le banc qui j'occupe d'ordinaire ; l'enfant jouait avec ses compagnes et j'avais pris ma broderie. Absorbée par le travail minutieux auquel je me livrais, je me relâchai sans doute pendant quelques minutes de ma surveillance, car, lorsque je levai les yeux, je ne vis plus Antoinette !

J'interrogeai des yeux la place, je ne l'aperçus pas ! aisée d'inquiétude, je me levai, j'allai m'informer de l'absence en banc auprès des mères qui se trouvaient là, que je connaissais de vue, à qui j'avais parlé quelquefois... mais aucune ne put me renseigner. Comme moi, elles avaient l'enfant jouer tout à l'heure avec ses compagnes. Elles étaient aussi étonnées que moi !

On appela les petites filles, on les questionna, elles ne étaient pas aperçues de la disparition d'Antoinette. une d'elles déclara pourtant qu'elle croyait bien l'avoir vu causer derrière un platane avec un monsieur. J'essayai d'obtenir le signalement de cet individu, mais la petite gamine ne put me fournir la moindre indication.

Alors je m'élançai comme une folle à travers la place ; explorai en courant toutes les rues qui y aboutissent, n'informant auprès de tous les boutiquiers que je rencontrais sur le seuil de leur magasin. Pas un d'eux n'avait vu de petite fille passer avec un monsieur.

Éperdue, hors d'haleine, brisée de fatigue, je revins en toute hâte. J'espérais qu'Antoinette s'était tout simplement égarée et, comme je lui avais appris depuis longtemps à donner son nom et son adresse, je comptais

resque la retrouver ici. Jugez de ma douleur, de mon désespoir, quand, à mon retour, j'acquis la triste certitude qu'on m'avait volé la chère petite!

– C'est triste, en effet, fit observer Georges ; mais êtes-vous allée faire votre déclaration au commissaire de police?

– Je n'y ai pas songé, c'est vrai ! s'écria Léa, qui se redressa d'un bond.

– Il faut y aller sur-le-champ ; mais, avant tout, répondez-moi. N'avez-vous aucun soupçon ?

– Non, monsieur.

– Rien d'extraordinaire ne s'est passé depuis quelque temps, qui ait éveillé votre sollicitude ? interrogea le jeune peintre avec une arrière-pensée évidente.

– Attendez... vous avez peut-être raison !... Oui... cet homme qui s'est approché de nous trois ou quatre fois. qui a essayé d'entrer en conversation avec moi... qui offre des bonbons à Antoinette... ce doit être lui. C'est lui ! s'écria la jeune fille.

– Et cet individu, vous le connaissez ?

– Non, je ne l'ai jamais vu.

– Vous êtes sûre qu'il ne s'agit pas de l'homme des importunités duquel je vous ai délivrée une première fois

– J'en suis certaine. Celui-là je le reconnaîtrais entre mille.

– Du moins, vous vous rappelez le visage de cet inconnu ?

– Assurément

– Alors il faut aller donner sur-le-champ son signalement au commissaire de police.

– C'est cela, courons...

Elle voulut se lever, mais ses forces la trahirent. La fatigue et la douleur l'avaient anéantie. Le sentiment de son impuissance fit jaillir encore des larmes de ses paupières.

Georges comprit que, pour le moment, elle était incapable de faire cette démarche indispensable.

– Voyons, reprit-il avec douceur, pas de désespoirs inutiles ! Votre faiblesse est extrême, il ne faut pas retomber malade. Ce que vous ne pouvez pas faire, je puis le faire à votre place, moi, et je me charge avec le signalement de ce personnage...

– Mais, monsieur, ce serait véritablement abuser...

– Ne vous en défendez pas, mon enfant. C'est perdre n temps précieux. Répondez. Cet homme, quel est-il ?

– C'est un jeune homme de vingt-huit ans environ, ux yeux noirs, au teint coloré, portant la moustache oire, coiffé d'un petit chapeau rond, bien mis, vêtu de oir, cravaté de blanc, mais l'air commun et légèrement ébraillé, – quelque chose comme un domestique en etite tenue.

– Ah ! fit Georges, évidemment toujours poursuivi par même arrière-pensée. Vous croyez qu'il s'agit d'un pmestique ?

– Je n'en répondrais pas ; mais vous-même, que penez-vous donc ? demanda Léa.

– Je vous le dirai, mon enfant. Est-çe bien tout ce que ous avez à me signaler?

– Oui, monsieur.

Georges se leva et se dirigea vers la porte.

– Dans quelques instants je serai de retour, promit-il p s'éloignant.

Il courut aussitôt chez le commissaire Rudemain, qu'il ut le bonheur de trouver dans son cabinet.

– Monsieur, lui dit-il, je viens de la part de mademoiselle Léa Méricourt déposer chez vous une plainte, au ujet d'une enfant qui vient de lui être volée sur la place Armes.

Malgré ce nom prédestiné et qui semblait présager une excessive sévérité, Rudemain se prit à sourire. Une *demoiselle* à qui l'on venait de voler son enfant ! Le cas était ilarant.

– Vous êtes son frère ? demanda-t-il pourtant en essayant de reprendre son sérieux.

– Non, monsieur.

– Son parent alors ?

– Pas davantage.

– Ah ! bien ! je comprends. fit le commissaire, dont 1 sourire s'élargit.

Le jeune peintre devina sa pensée.

– Je crains fort que vous ne vous trompiez, monsieur qu'on a volée à cette jeune fille est sa nièce. Mademoiselle dit-il. Veuillez me permettre de

m'expliquer. L'enfant Léa a dix-huit ans, Antoinette en a sept. Vous voyez bien qu'il est impossible...

– C'est juste, confessa Rudemain.

– J'ajouterai que je suis purement et simplement 1 voisin de mademoiselle Méricourt, que je n'ai jamais e avec elle d'autres relations que celles d'un bon voisinag et qu'elles ont été très espacées.

– Je m'en rapporte à vous, monsieur, mais, enfin pourquoi n'est-elle pas venue déposer sa plainte elle même ?

– Parce qu'elle relève de maladie, et que l'acciden dont je viens de vous entretenir a brisé ce qui lui restai de forces et d'énergie, répondit Georges sur le mêm ton de respect et de dignité. Il vous est facile de vous in former de cette jeune fille. On vous apportera sur sa mo ralité et sur l'état actuel de sa santé des renseignement qui vous feront revenir, j'en suis certain, sur l'opinion erronée que vous aviez conçue d'elle.

– C'est fait, monsieur. La sincérité de vos explications le ton sur lequel vous les avez fournies, ne me laissent aucun doute à cet égard. Eh bien ! voyons : dites-mo tout ce que vous savez.

En même temps, le commissaire appela son secrétaire et lui donna l'ordre de prendre note de cette déclaration

Après avoir décliné ses nom et prénoms, Georges ra conta ce que Léa lui avait appris, répéta mot pour mot le signalement qu'elle lui avait fourni.

– Est-ce tout ? demanda Rudemain.

– C'est tout ce que m'a appris mademoiselle Mériurt, fit le jeune peintre. M'est-il permis, à titre d'indition seulement, d'ajouter un mot ?

– Si c'est un mot d'éclaircissement, monsieur, lajusce vous en sera reconnaissante.

– Il y a un mois environ, avant la maladie dont elle ent d'être atteinte, mademoiselle Léa a été en butte aux sessions d'un certain M. Jules Varnet. J'ai moi-même é témoin d'une de ces scènes, en pleine rue, et j'ai été sez heureux pour délivrer cette jeune fille des impornités de ce galant.

, – Ah ! Et cet homme répond au signalement que nous ons ? interrogea le commissaire.

– Non, monsieur, mais attendez la fin. Le hasard, rerésenté par M. Durville, mon professeur de dessin, – en tendant prononcer ce nom,

Rudemain s'inclina courisement, – m'a apporté sur ce M. Varnet des renseignements précieux. C'est, paraît-il, un dissipateur, ureur de filles, à qui ces sortes d'équipées sont famires. Or, souvenez-vous-en, monsieur, il résulte des déclarations de mademoiselle Méricourt que l'individu ur lequel se portent ses soupçons avait l'air d'un domesque en petite tenue. Dès lors, serait-il impossible que

Varnet, pour se venger de l'échec qu'il a subi près de mademoiselle Léa.

– Ait fait enlever l'enfant ? interrompit le commisire. Ce serait possible, mais cela ne me paraît pas vraisemblable,

– Aussi, monsieur, n'ai-je formulé aucune accusation. e vous le répète, c'est à titre d'indication seulement...

– N'importe ! fit Rudemain. Pour vous prouver comien je m'intéresse à ce malheur, je vais éclaircir à l'insant ce point obscur et j'aurai l'honneur de vous transmettre le résultat de cette première enquête. Veull dire également à mademoiselle Méricourt que, si e] n'est pas en état, avant six heures, de se rendre à m bureau, je me transporterai chez elle, afin de l'interrog plus longuement.

– Je n'y manquerai pas, monsieur, dit Georges, e chanté de l'exquise urbanité du magistrat.

Il revint aussitôt rue Trabuc. Léa était seule et un p plus calme. Il la mit au courant de ce qui s'était passé.

– Ici ! s'écria la jeune fille en proie à une excessi agitation. Le commissaire de police va venir ici ! Et il m'interroger ! Qu'ai-je fait, grand Dieu !

En disant ces mots, elle se couvrit le visage de s deux mains et demeura atterrée.

Ces paroles étranges produisirent chez le jeune homn un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler.

– Mais, fit-il observer, qu'est-ce que cela peut vo faire, mademoiselle ? En quoi l'intervention du commi saire de police doit-elle vous alarmer ?

– C'est juste, répondit brusquement Léa, qui essa ; de reprendre contenance. Mais vous savez, monsieur. la présence d'un magistrat inspire toujours une certaine frayeur.

– A la bonne heure ! mais rassurez-vous, mon enfant Je puis vous certifier que, malgré son nom effrayant M. Rudemain est un homme très doux, très bienveillant qui s'intéresse à votre malheur.

– C'est beaucoup d'honneur pour moi, dit la jeune fille avec un reste de malaise évident. Aussi serais-je de solée de le déranger. C'est moi qui irai chez lui... tout l'heure... quand je serai un peu remise de cette épouvante table secousse.

– Comme il vous plaira, mademoiselle. J'aurai l'honneur de vous accompagner, si vous le permettez...

– Non, non. J'aime mieux y aller seule, répliqua vivement Léa.

– Alors vous n'avez plus besoin de moi, mademoiselle?

— Non, monsieur. Il ne me reste qu'à vous demander humblement pardon du dérangement que je vous ai causé.

– Cela n'en vaut pas la peine, mademoiselle. Je me retire, dit Georges en s'inclinant. Et même, comme je ne sortirai pas ce soir, je reste à votre disposition pour le cas où je vous serais utile à quelque chose.

Il s'éloigna, tenant ses regards étonnés obstinément fixés sur Léa, qui s'en détournait avec un embarras manifeste.

Le peintre regagna son atelier, très préoccupé de ce qu'il venait de voir et d'entendre.

En effet, il n'y a pas à s'y méprendre, Léa avait laissé échoir un trouble inexplicable, en apprenant que le commissaire de police allait venir l'interroger. Vainement elle avait tâché d'atténuer l'effet que ses paroles de terreur avaient produit sur Dapremont. A travers les phrases équivoques qu'elle avait prononcées, le pâle sourire qui brillait sur ses lèvres, se devinait une inquiétude dont il était impossible de ne pas s'alarmer.

Pourquoi ? Quelle faute, quelle honte, quel crime, pouvait avoir à cacher cette enfant aux yeux de la justice ?

Si elle avait réellement quelque chose à se reprocher, fallait que la faute remontât déjà à une date éloignée, misère, depuis trois ans qu'elle habitait la rue Trabuc, on ne pouvait pas l'accuser de la plus petite légèreté.

Georges avait beau chercher, il ne trouvait rien. La foi robuste que lui inspirait Léa, l'amour qu'il ressentait pour elle, par lequel il se sentait

envahir chaque jour davantage, résistèrent aux doutes terribles qui venaient l'assaillir.

– Non, se disait-il, il n'est pas possible que ces yeux : chastes et doux, cette figure candide, ce sourire angélique, cette grâce exquise, servent d'enveloppe à une âme de boue. Et pourtant, ajoutait-il, elle a un secret, – un secret qu'elle tremble de révéler.

Cette pensée persistante qui survivait en lui, malgré lui, à son aveugle confiance, creusait une ride sur son front et ne cessait de le poursuivre.

Il avait pris sa palette et ses pinceaux, il esquissait une autre toile, il s'efforçait de se distraire par le travail mais il ne parvenait pas à surmonter sa préoccupation.

Tout à coup, il s'arrêta et prêta l'oreille.

Il entendait du bruit dans l'escalier. Des pas précipités retentissaient sur les marches et une voix fluette montait jusqu'à lui.

– Tante ! petite tante ! Où es-tu ? Me voici ! disait cette voix.

Georges bondit, se précipita sur le palier et se courba avidement sur la rampe.

Il ne s'était pas trompé ! C'était l'enfant qui remontait donnant la main à Madeleine !

Il courut frapper à la porte de Léa.

– Mademoiselle ! cria-t-il, mademoiselle ! voici votre petite nièce qui revient !

Léa s'élança, elle aussi, dans l'escalier. Son abattement, sa faiblesse avaient disparu. En se penchant, elle aperçut l'enfant, courut au-devant d'elle, la saisit dans ses bras et l'emporta en la couvrant de baisers.

Georges et Madeleine se tenaient discrètement à l'écart tout émus et tout heureux eux-mêmes du bonheur dont ils étaient témoins.

Enfin se calma la surexcitation qui s'était emparée de la jeune fille.

– Ah ! ma bonne Madeleine ! s'écria-t-elle. Que je vous aime et que je vous bénis !

– Mais ma pauvre enfant, je ne suis pour rien dans ce qui arrive, se défendit la brave femme.

– Comment ! ce n'est pas vous qui avez retrouvé Anoinette ?

– Pas le moins du monde. Je l’ai aperçue tout d’un coup qui entrait dans la maison. J’ai sauté sur elle, je ai embrassée et je vous l’ai ramenée.

– Alors, fit Léa, en se tournant vers l’enfant, c’est donc toi qui t’es perdue ? toi, qui, toute seule, as retrouvé ton chemin ?

– Non, ma petite tante, répondit l’enfant.

– Pardon, mademoiselle, interrompit Georges ; mais la joie que vous ressentez vous bouleverse à ce point que vous allez troubler cette petite. Voulez-vous me permettre de l’interroger froidement ?

– Vous avez raison, monsieur. Je n’ai plus la tête à moi, confessa la jeune fille. Faites, je vous en prie...

Il attira vers lui Antoinette, lui mit un baiser sur le front et, de sa voix la plus douce :

Voyons, ma chérie, dit-il, rappelle-toi bien. Tu es allée sur la place d’Armes aujourd’hui avec ta tante. tu as joué avec tes petites amies...

– Oui, monsieur, répondit docilement Antoinette.

– Et après... que s’est-il passé ?

– Il est venu un monsieur, qui s’est appuyé contre un gros arbre et qui nous a regardées jouer. Il n’a d’abord pas bougé, puis il m’a appelée par mon nom et m’a fait signe de venir. Moi, j’y suis allée.

– Tu le connaissais donc ce monsieur ?

– Oui. Ma tante aussi. Il nous avait déjà parlé.

– C’est donc celui qui t’avait donné des bonbons ?

– Oui, monsieur, mais quand il a fouillé dans sa poche pour y prendre sa boîte, il s’est aperçu qu’il ne l’avait pas :

– « Oh ! m’a-t-il dit. J’ai oublié ma boîte ! Mais je demeure à deux pas d’ici ; viens, nous irons la chercher ensemble. »

– Moi, je ne voulais pas, continua l’enfant. J’avais peur d’être grondée par ma tante.

– « N’aie pas peur, me dit-il. Ta petite maman ne s’en apercevra pas. Nous allons revenir tout de suite, je te la promets. »

– Alors, poursuivit-elle, il m’a pris la main et je l’ai suivi.

– Etes-vous allés loin ? demanda Georges.

– Non, monsieur. Tout à côté, dans une grande maison.

– Cette maison est-elle sur la place même ou dans une rue voisine ?

– Sur la place.

– Tu en es sûre ?

– Oui, monsieur.

– Est-ce que tu la reconnaîtrais la maison, si je te la montrais ?

– Je crois bien que oui.

– Et dans cette maison, qu’as-tu fait ?

– J’ai monté un étage et je suis entrée dans des grandes pièces, où j’ai vu tout plein des belles choses qui reluisaient. Le monsieur a pris une boîte, m’a donné des bonbons et m’a laissée dans une chambre où il y avait un grand lit, en me disant qu’il allait revenir.

– Très bien, ma chère petite, fit Georges, qui l’embrassa pour l’encourager. Et ensuite ?

– Je suis restée seule longtemps. J’avais peur, je m’étais mise à pleurer, j’appelais ma tante de toutes mes forces. Alors, on a ouvert la porte et le monsieur est revenu avec un autre monsieur qui n’avait pas l’air content.

— Et l’autre monsieur, est-ce que tu le connais ?

– Je ne sais pas. Il me semble pourtant bien l’avoir déjà vu dans notre rue quand je sortais avec ma tante.

Georges échangea avec Léa un signe d’intelligence.

– J’en étais sûr, dit-il. Je parie que c’est ce Varnet. Puis se tournant vers Antoinette :

– Et cet autre monsieur, a-t-il dit quelque chose deint toi ?

– Oui. Il a dit comme ça : « Tu es un imbécile. C’est upide ! Cela ne nous avancera à rien et cela peut nous user de grands désagréments. »

– Et celui qui t’avait amené, qu’a-t-il répondu ?

– Rien du tout. Il avait l’air très ennuyé.

– Bien, fit Georges. Après ? Rappelle-toi bien.

– Oh ! je me souviens. On a frappé, on a ouvert la porte de la chambre et un autre homme, qui portait un pantalon court et des beaux galons jaunes sur ses habits dit qu’on désirait parler à monsieur de la part du commissaire de police.

– Plus de doute ! s’écria Georges. C’est le domestique de ce Varnet qui a enlevé cette enfant dans l’espoir de nous attirer chez son maître. Je vous le disais bien ! Je le sentais.

Alors, s'adressant à l'enfant :

– Maintenant, achève, lui dit-il.

– Le monsieur est parti bien vite, poursuivit Antoinette, en recommandant à celui qui m'avait amenée de ne pas me quitter jusqu'à ce qu'il soit revenu. Alors on m'a donné des bonbons, on m'a montré tout plein d'images dans un gros livre ; mais je m'ennuyais tout de même. j'ai demandé à m'en aller, j'ai pleuré et crié encore... enfin, le monsieur est revenu et il a dit :

– « Je te l'avais bien dit... Vite ! reconduis cette enfant chez elle et tâche de ne pas te montrer. »

– Tout de suite, reprit l'enfant, celui qui m'avait gardée pendant ce temps-là, m'a pris la main et m'a ramenée dans notre rue. Seulement, il s'est arrêté avant d'arriver à notre porte, m'a dit de rentrer toute seule, et s'est sauvé en courant de toutes ses forces.

– C'est bien tout, n'est-ce pas, ma chérie ? interroge Georges. Ces messieurs ne t'ont fait aucun mal ?

– Non, monsieur.

– Parfait. Tu as une mémoire d'ange et tu racontes comme Perrault, fit le jeune peintre en l'embrassant.

Puis, se tournant vers Madeleine :

– Merci, ma bonne femme, lui dit-il retournez à vos occupations. Moi je vais prévenir le commissaire de police de ce qui se passe ; mais auparavant, j'ai besoin de me concerter avec mademoiselle Léa pour savoir ce qu'il convient de faire.

Dès qu'elle fut partie, Georges se croisa les bras devant la jeune fille.

– Eh bien ! mademoiselle ? dit-il. Est-ce assez clair M'étais-je trompé ? Doutez-vous encore ?

– Non, monsieur, balbutia-t-elle... Je reconnais que vos pressentiments ne vous avaient pas égaré, – mais ajouta-t-elle avec une nuance d'inquiétude, que comptez-vous donc faire à présent ?

– Comment ! ce que je compte faire ? mais cela n'est tout indiqué, mademoiselle ! Vous n'avez donc pas compris que ce Varnet est complice de l'enlèvement d'Antoinette ?

– Complice involontaire, monsieur, ne l'oubliez pas. Cela résulte même des déclarations de l'enfant.

– Involontaire. pas tant que cela ! répliqua Georg avec vivacité. La preuve c'est que, sachant fort bien qu'on domestique était coupable, il ne l'a pas dénoncé au commissaire. Il s'est contenté de faire reconduire l'enfant jusqu'à votre porte, dans la crainte que l'enquête ne soit poussée plus avant.

– C'est évident.

– Donc, c'est uniquement devant un scandale qu'il a eculé, insista le jeune peintre ; mais vous n'avez pas les mêmes raisons de garder le silence. De cette enquête il ne peut résulter rien de fâcheux pour vous. Or, il suffit que nous répétions à M. Rudemain ce que nous a appris Antoinette pour que justice soit faite à l'instant...

– Mais à quoi bon, monsieur ? demanda Léa. À prétendre que l'enfant m'est rendue, je n'ai rien de plus à prétendre.

– Vous vous trompez, mademoiselle. Un crime a été commis, il importe que ce crime soit déféré aux tribunaux.

– Mais à quoi cela m'avancera-t-il ? objecta la jeune fille, que l'insistance de Georges irritait visiblement.

– Personnellement, cela ne vous avancera à rien, je le reconnais ; mais c'est un devoir pour vous de dénoncer le coupable et d'appeler sur sa tête le châtiment qu'il a mérité...

– Oui, je vous comprends, fit mademoiselle Méricourt avec une sorte de lassitude, mais je ne suis qu'une ouvrière et ma seule richesse est le temps que je puis consacrer au travail. Eh bien ! si je porte plainte contre cet homme, calculez ce que je vais gaspiller de temps en dépositions, comparutions, etc... Non, je ne suis pas assez assoiffée de vengeance et j'ai trop le désir de rester dans mon obscurité, pour m'exposer aux désagréments qui résulteraient d'une telle démarche.

– Soit ! mais permettez-moi de vous dire que c'est faire preuve envers ce M. Varnet d'une faiblesse coupable, que c'est encourager pour ainsi dire les tentatives qu'il a faites auprès de vous, et que, enfin, si je ne vous connaissais pas si bien... je pourrais croire...

– Quoi donc ? interrompit fièrement la jeune fille.

– Eh ! que sais-je, moi ! s'écria le jeune peintre, qui n'osa pas formuler toute sa pensée. Je ne comprends rien à vos hésitations, en vérité !

– Eh ! monsieur, répliqua à son tour la jeune fille dans un mouvement d’impatience, que savez-vous si je n’ai pas des raisons...

Elle s’arrêta et se mordit les lèvres. Pour beaucoup elle aurait voulu rattraper les paroles imprudentes qu’elle avait laissé échapper. Il était trop tard ! Georges avait levé sur elle un regard perçant et lisait sur son visage la confusion qui s’y reflétait.

Evidemment il attendait une explication. Voyant que Léa se taisait, il se leva.

– Il suffit, mademoiselle, répondit-il. Je m’aperçois que je ne m’étais pas trompé en attribuant votre singulière indulgence à d’autres motifs que ceux que vous m’objectiez. Il ne vous plaît pas de me les donner, j’aurais mauvaise grâce à insister.

A ces mots, il salua froidement et se dirigea vers la porte.

Déjà il étendait la main pour l’ouvrir, lorsque la jeune fille l’arrêta d’un geste.

– Non, dit-elle, je ne puis vous laisser partir ainsi. Après tout ce que vous avez fait pour moi, monsieur Georges, il me serait vraiment par trop pénible d’être accusée par vous d’ingratitude.

Le jeune peintre, rayonnant, revint à elle et lui prit les mains.

– A la bonne heure ! je vous retrouve ! fit-il en les serrant dans les siennes. – Mais non, reprit-il, je ne usserai pas la cruauté jusqu’à vous forcer de m’expliquer les raisons qui vous font agir. Le bon mouvement quel vous avez cédé, la loyauté dont vos regards sont empreints, me rendent la confiance que j’avais en vous pour peu qu’un aveu vous coûte...

– Envers tout autre que vous, oui. Envers vous, non, t Léa, car je vous crois assez mon ami pour n’avoir lieu mais de me reprocher ma franchise.

Ils étaient debout l’un devant l’autre, les mains dans s mains, les yeux dans les yeux, confondant leur pensée ans le même amour auquel ils obéissaient pour ainsi re sans le savoir.

– Je vous écoute, fit le jeune peintre.

– Eh bien ! la vérité est que je connais M. Varnet... ns le connaître.

Et, comme Georges ouvrait de grands yeux étonnés :

– Oui. Cela vous paraît une énigme, mais je vais vous a donner le sens en quelques mots. Je suis la plus jeune B la famille : j’ai dix-huit ans de moins

que ma sœur. h bien ! apprenez que les parents de M. Varnet ont été es amis des miens, que M. Jules a été le compagnon enfance de ma sœur, et qu'ils ont été élevés ensemble, u'ils ne se sont perdus de vue que deux ou trois ans près ma naissance, à une époque où la fortune et l'âge e ce jeune homme le lançaient dans un monde bien différent du nôtre, à tous égards.

– Mais alors ce M. Varnet vous connaît également, fit bserver Georges.

– Oui, mais de nom seulement, comme je le connais ooi-même. Eh bien ! je vous avoue ma faiblesse, je ne oudrais pas exposer à des poursuites judiciaires un omme qui a été l'ami de ma famille, dont le nom a été à souvent répété, le front si souvent embrassé par mon ère, par ma mère... Je me souviens d'eux à peine, il est vrai, mais leur mémoire est restée chez moi l'objet d'u culte sacré.

Georges approuva d'un signe de tête. Cependant il de meurait grave et réfléchi.

– J'espère, fit Léa, que vous ne doutez pas de ce qu je viens de vous dire ?

– Non, mademoiselle, répondit-il, mais, dois-je e convenir ? si j'approuve la délicatesse avec laquelle vou agissez envers cet homme je ne m'explique pas la cor duite qu'il tient envers vous.

– Je n'ai pas voulu non plus la justifier. Cependai puisqu'il ne savait pas qui j'étais au moment où il m' poursuivie de ses ridicules assiduités.

– Je veux bien le croire, mais il le sait aujourd'hui !

– Comment ? qui le lui a appris ?

– Le commissaire de police, parbleu !

– C'est moi qui ne comprends plus alors, fit Léa, e dégageant doucement ses mains, que Georges garda toujours dans les siennes.

– Je m'explique, dit le jeune peintre. D'après le réc d'Antoinette, il n'est pas douteux que le commissaire a fait comparaître chez lui M. Varnet.

– En effet, cela me semble indiqué.

– Mais alors, en lui exposant les motifs du dérangement qu'il lui causait, ce magistrat a nécessairement d lui apprendre que la plainte avait été portée par mad moiselle Léa Méricourt et que c'était en son nom qu' poursuivait.

– Eh bien ? dit la jeune fille, qui se troublait de plu en plus.

– Donc ! M. Varnet sait parfaitement que la violence dont il s’est rendu complice et dont l’intervention M. Rudemain a seule empêché l’effet, c’est contre vous qu’il l’a commise, contre vous dont le nom lui est familier, vous qui avez été l’amie de sa famille ! Comment alors n’est-il pas venu lui-même vous rendre cette enfant, cuser son inqualifiable conduite ?

– Sans doute, une fausse honte l’a retenu..... fit timidement Léa rougissante.

– Peut-être, mais alors rien ne l’empêchait de vous dire, d’implorer de votre bonté l’oubli du crime qu’il avait commis. C’était bien le moins que méritât une telle entreprise. Pourquoi ne l’a-t-il pas fait ?

– Mais... balbutia la jeune fille avec embarras, je serais tout en peine de vous répondre...

– Eh bien ! mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, si réellement il n’a existé entre cet homme et votre

frère que des relations d’amitié, ce monsieur est un patachon ou un misérable.

– Vous allez peut-être un peu loin, monsieur...

– Eh ! mademoiselle, s’écria Georges, irrité des obscures nouvelles auxquelles il se heurtait, comment voulez-vous que je qualifie sa conduite ? Quoi ! cet homme a été intime ami de votre famille, le camarade d’enfance de votre sœur, le vôtre, et, après vous avoir si grossièrement insultée, son premier soin n’est pas de se jeter à vos pieds ! d’envoyer seulement un mot d’excuse ! Je suis curieux de savoir quel nom, chez tout autre que lui, vous donneriez à une semblable manière d’agir.

– Mais encore une fois, monsieur, pourquoi tant vous inquiéter de ce que fait, dit ou pense M. Varnet ? En vous autorisant à déposer en mon nom une plainte chez le commissaire de police, je ne désirais qu’une chose : retrouver Antoinette. Vous avez réussi, qu’ai-je à demander de plus ? Je me soucie fort peu des politesses de Varnet. Depuis longtemps tout nous a éloignés l’un de l’autre. Ma situation actuelle m’en éloigne chaque jour davantage et il est fort probable que nous ne nous rencontrerons plus. Que m’importe dès lors sa visite ? Qu’ai-je besoin de ses excuses ? Au contraire, j’aime mieux qu’il me les épargne.

A mesure qu'elle prononçait ces paroles, Léa s'était animée et elle n'avait pu réprimer de légers signes d'irritation. Évidemment elle voulait que Georges se contentât des explications qu'elle lui avait fournies, et l'irritation du jeune peintre lui était désagréable.

Il s'en aperçut.

– Vous êtes libre d'agir à votre guise, répondit-il, avec un peu trop de vivacité ; mais vous ne me ferez jamais croire qu'il ne reste pas au fond de votre esprit une arrière-pensée...

Et comme elle essayait par un geste de s'en défendre

– Gardez votre secret, reprit-il. Je n'ai sans doute pas assez mérité de vous, pour que vous m'accordiez votre confiance tout entière.

– Mais, monsieur, balbutia Léa, aux yeux de qui tombaient deux grosses larmes, je vous assure.

– Je vous en prie ! fit-il en posant ses doigts sur les lèvres de la jeune fille. Restons-en là. Je ne prétends pas vous faire violence, moi, ajouta-t-il amèrement. Au contraire, je voudrais vous persuader que vous n'avez pas de meilleur ami que moi, que je vous suis dévoué corps et âme et que, si vous avez encore besoin de mes humbles services, je m'estimerai l'homme le plus heureux du monde en mettant à vos pieds ma bourse, mon activité mon cœur, ma vie...

En même temps, il lui reprit la main et la porta à ses lèvres.

Léa, fort émue de ces protestations chaleureuses, sur prise de l'intonation étrange qu'il avait donnée à ces paroles, du retentissement soudain qu'elles avaient trouvé jusqu'au plus profond de son âme, s'abandonnait délicieusement au trouble qui s'emparait d'elle et qu'elle restait pour la première fois.

L'aveu de leur mutuel amour allait peut-être s'échapper de leurs poitrines palpitantes... Georges approchait de ses lèvres cette petite main fine et blanche, un peu amaigrée par la maladie, mais dont le contact magnétique le faisait frissonner, quand on frappa subitement à la porte. Qui donc était là ? Ce n'était pas Madeleine. Elle ne pouvait jamais si fort. D'ailleurs, on entendait distinctement sur le carreau le bruit de deux talons de bottes, lourds et ferrés.

Léa courut vers la porte.

– Qui est là ? demanda-t-elle.

– Moi, le commissaire de police, répondit une voix forte.

La pauvre enfant devint livide et se prit à trembler de ses membres.

– Ah ! mon Dieu ! gémit-elle, en chancelant sur ses bes.

Georges n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras de l'asseoir dans son fauteuil ; puis il se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

Il était fort embarrassé. Assailli de nouveaux soupçons ? suite de la frayeur que causait décidément à Léa la sence du commissaire de police, il était obligé, en un temps, de faire bonne contenance devant le matrat dont il avait réclamé l'intervention.

Fort heureusement, Rudemain, témoin de la faiblesse du trouble de la jeune fille, n'en devina pas les véritables motifs.

– Comment ! s'écria-t-il. Est-ce que depuis deux heures que cet accident lui est arrivé, mademoiselle Ricourt n'a pas encore repris ses sens ?

– Pardon, monsieur, répondit Georges, mademoiselle Méricourt allait beaucoup mieux ; je l'avais quittée pour regagner mon appartement, quand un accident nouveau m'a rappelé auprès d'elle.

– Quel accident ? demanda le commissaire, qui dressa l'oreille.

– L'enfant qu'on lui avait volée est revenue ici toute l'heure.

– Ah bah ! fit curieusement Rudemain. Qui donc ramenée ?

– Personne.

– Elle est donc revenue toute seule ?

– Oui, monsieur.

– Eh bien ! l'avez-vous interrogée ?

– Naturellement.

– Que vous a-t-elle appris ?

– Pas grand'chose. Un monsieur l'a prise par la main sous prétexte de lui donner des bonbons, l'a entraînée dans une maison dont elle n'a pu nous indiquer ni la rue ni le numéro ; puis, au bout de quelques instants, sans doute d'une terreur salubre, il a repris l'enfant par la main et l'a accompagnée [à quelque distance de notre maison. J'ai entendu de chez moi la voix de la petite Antoinette, qui appelait sa tante dans l'escalier, je suis couru et c'est ainsi que vous me retrouvez chez mademoiselle.

– Il n'y a donc pas longtemps que l'enfant est de retour ?

– Une demi-heure à peine, monsieur. Cependant, j'aurais allé vous en informer à l'instant, afin de vous éviter un dérangement inutile, si la joie de

retrouver sa niè n'avait réagi violemment sur mademoiselle Méricourt n'avait provoqué une crise assez forte pour nécessiter d soins immédiats.

– Je comprends cela, dit Rudemain ; mais puisque is ici, je vais procéder à l'interrogatoire de l'enfant. i plus que vous l'habitude de ces choses-là et je suis r de lui arracher des indices suffisants pour nous mettre ssitôt sur la piste du coupable.

Pendant le commencement de cet entretien, Léa n'avait es fait un mouvement, ni prononcé une parole. Elle ait sur le commissaire ses yeux agrandis par une yeux qu'elle s'efforçait en vain de cacher.

Lorsqu'elle l'entendit parler d'interroger Antoinette, e eut un geste d'effroi, que Georges, qui ne la perdait s de vue, fut très heureusement seul à saisir.

– Mon Dieu ! monsieur le commissaire, répondit-il, ce rait avec le plus grand plaisir que mademoiselle Mériurt déférerait à votre désir ; mais l'enfant a éprouvé e-même une grande frayeur. Elle est rentrée ici très figuée, très agitée. Sa tante a été obligée de la couer... la petite dort... la réveiller au moment où elle ent à peine de fermer les yeux serait bien cruel.

– J'en conviens, dit Rudemain. Si je proposais de nterroger, ce n'était que pour obtenir d'elle à l'instant s renseignements indispensables ; mais je ne suis pas bourreau et je serais désolé de priver l'enfant du mmeil réparateur dont elle a besoin. Seulement, mme il ne me serait pas possible de revenir, il faudrait e mademoiselle Méricourt, ou vous, monsieur, eussiez extrême bonté de conduire Antoinette à mon bureau ce r, vers les sept heures.

– Je vous remercie, monsieur, fit Georges en s'incli-nt ; mais je causais précisément de ces événements ec mademoiselle Méricourt, au moment où vous êtes tré, et elle manifestait la crainte qu'une action civile, tentée par elle, ne lui prît beaucoup de temps !

– Beaucoup n'est pas le mot. Il est évident pourtant e cela lui causera quelques dérangements.

– Justement, monsieur, c'est un luxe que mader selle Méricourt ne peut guère se donner. Elle n'a d'au ressources que son travail. Tout ce qu'elle consacre de temps à poursuivre cette affaire serait à la fois elle un gros sacrifice d'argent...

– Comment faire cependant ? demanda le comr saire.

– Oh ! il y a un moyen bien simple, fit observer Geor mademoiselle Méricourt n’a qu’à retirer sa plainte.

– Sans doute, croyez-vous qu’elle y consentirait ?

– D’après ce qu’elle me disait tout à l’heure, je persuadé qu’elle aimerait mieux cela que se lancer d une poursuite judiciaire, dont l’issue est d’ailleurs incertaine.

– Ah ! c’est différent, dit Rudemain, un peu dés pointé.

A ces mots, il se tourna vers elle.

– Voyons, mademoiselle, avez-vous bien réfléchi ?] ce que vraiment votre intention est de vous désister la plainte que M. Dapremont a déposée en votre non ? manda-il.

– Oui, monsieur... balbutia-t-elle d’une voix à pe intelligible.

– Alors, mademoiselle, je n’ai plus rien à faire ici el vous demande pardon de vous avoir dérangée, fit commissaire en s’inclinant.

Et, sans insister davantage, il salua, se dirigea vers porte et sortit.

Léa prêta l’oreille. Dès qu’elle n’entendit plus rete dans l’escalier le pas pesant du magistrat, elle porta main à sa poitrine et poussa un long soupir de soulag ment.

Le jeune peintre l’observait en silence.

– Eh bien ! mademoiselle, dit-il alors, croyez-vous q sois assez votre ami ? Pour la première fois que cela arrive, ai-je assez bien menti en osant affirmer qu’Annette ne nous avait rien appris ?

– Et je vous remercie, monsieur, car je ne vous avais la demandé, répondit Léa.

– Je le reconnais, mais il était facile de voir que vous ez le plus grand désir d’en rester là et que le conrs du commissaire vous effrayait bien autrement qu’il vous rassurait. Pourquoi ? je n’en sais rien, je ne veux le savoir.

Ce n’est pourtant pas bien difficile à deviner, dit tement la jeune fille.

– Ainsi c’est donc bien vrai ? je ne me suis pas trompé ? a un secret que vous avez intérêt à garder.

– Oui, monsieur, répondit Léa, mais vous agissez ens moi avec tant de délicatesse et de générosité que je avoue vaincue et que je suis prête à tout vous apendre.

Georges l'arrêta d'un geste.

– Je vous en prie, dit-il, si cet aveu coûte trop à votre uleur ou à votre orgueil, je serais désolé de vous faire Ilence...

– Du tout, monsieur. La vérité est que je ne me mme pas Méricourt.

Le jeune peintre ne fut pas maître d'un mouvement de prise.

– Comprenez-vous maintenant, reprit-elle, pourquoi vais peur du commissaire de police ? Que lui aurais-je ondu, s'il m'avait sommé de justifier de mon identité, avait exigé que je produisise mes papiers ? C'en était de l'obscurité dans laquelle ma sœur et moi, nous ons résolu de nous cloîtrer ! J'étais forcée de donner un nom véritable, – ce nom que nous avons conmné à un éternel oubli !

Elle avait prononcé ces paroles avec un sentiment profond de douloureuse tristesse, que Georges en fut ému.

– Ce nom, continua-t-elle, je ne puis pas le révé Si j'étais seule à le porter, je n'hésiterai pas, mais sœur le porte aussi. Elle m'a fait jurer de ne le révé personne ; je suis liée par un serment dont elle se pourrait me dégager.

– Et que vous n'avez pas le droit de violer, recon le jeune peintre.

– Mon histoire est bien simple, poursuivit Léa. Je 5 fille d'un homme actif et laborieux, d'une femme qu été pour moi la plus tendre et la plus dévouée des res.

Je n'avais que sept ans lorsqu'elle est morte. Vou voyez, je n'étais guère en âge de comprendre toute tendue de la perte que je venais de faire ; mais ma se aînée, qui m'a servi de mère, m'a si souvent et long ment parlé d'elle, que j'ai appris à l'aimer presque aut que si je l'avais réellement connue.

Quant à mon père, il était mort quelque temps av elle, mort de mort violente, assassiné, dans des circo tances assez obscures sans doute, puisque je ne les c nais pas exactement et que ma sœur, elle-même, a t jours évité de me répondre, quand j'essayais de l'inte ger à cet égard.

Entre la mort de mon père et celle de ma mère, sœur s'était mariée. J'habitais avec elle. Nous étions heureuses, entourées d'un grand bien-être, – je m souviens très bien, puisque j'avais dix ans à cette époq – lorsqu'une catastrophe imprévue ruina son mari força de s'expatrier et nous

réduisit à la dernière mise – nous et l’enfant que ma sœur venait de mettre monde.

A fin de fuir les souvenirs pénibles qui la poursuivaient, « résolut de quitter Marseille, où cependant nous ons nées, où nous avons grandi...

– Tiens ! vous êtes de Marseille ? dit Georges. Moi aussi !

– Elle voulut également changer de nom, afin de ne sser aucune trace de son passage, et ce fut à Toulon que us vînmes nous fixer, – non pas parce que Toulon nous irait plus que tout autre pays, mais parce que c’est e ville assez grande pour y trouver les ressources néssaires, pour s’y perdre dans la foule et pour s’assurer cognito sous lequel nous avions résolu de nous abri-

Pendant quatre ans, notre existence fut rude et labouse. Vous savez, monsieur Georges, ce que peuvent Ignor deux pauvres femmes avec leur aiguille, lorselles ont en outre la charge d’un enfant !

A la fin, pourtant, le ciel eut pitié de nous. Le patron magasin pour lequel nous travaillions avait pour ami directeur d’une fabrique importante, lequel demandait ous les échos une caissière modèle. Il exigeait d’elle l’instruction, de la tenue, de la conduite, de la protégé, – toutes choses, paraît-il, qui sont assez difficiles rencontrer.

Il s’agissait, en effet, de remplacer sa femme, qu’une ngue maladie empêchait désormais de paraître au masin, de tenir les livres, de recevoir les clients. Ce nécient rencontra ma sœur chez son ami. Frappé de sa auté, de sa modestie, de sa distinction, il l’interrogea [lui proposa d’être sa caissière. Il lui offrait une somme cent francs par mois, le logement, la nourriture, le auffage, et l’éclairage. En revanche, il exigeait une irtaine toilette et une irréprochable propreté.

[Ma sœur accepta. Cent francs par mois ! C’était la forme !

Seulement, il fallait nous séparer. Ses occupations velles ne lui permettaient pas non plus de garder sa auprès d’elle.

J’avais quinze ans alors, je lui proposai de m’en ch ger. Elle avait bien un peu peur de mon extrême nesse, mais, contre la force il n’y a pas de résistancj elle fut bien obligée de me la confier.

Je quittai le logement que nous occupions sur place aux Foins, pour en prendre un plus modeste, et fut ainsi que je vins me fixer rue Trabuc, continuant travailler pour le même magasin avec lequel nous éti en relations.

Enfin ma sœur partit. Grâce à la petite somme, qu'e peut distraire chaque mois de ses appointements, je pas eu de peine, jusqu'à présent, à suffire aux beso d'Antoinette et aux miens.

Malheureusement, j'avais compté sans la maladi Certes, j'aurais pu tout d'abord écrire'à ma sœur, lui mander de l'argent, mais je ne voulais pas l'alarm inutilement, lui coûter de trop gros sacrifices. – voilà pourquoi, monsieur Georges, ajouta-t-elle, m'avez trouvée dénuée de tout, presque mourante, ap avoir vainement lutté contre le mal qui me terrassait.

En disant ces mots, elle secouait soucieusement tête.

– Ah ! sans vous, dit-elle en finissant, que serai devenue ? Que serait devenue cette enfant ?. Et aujo d'hui même, sans votre dévouement, votre activité, tre intelligence, qui sait si Antoinette m'aurait été r due ?. J'avais bien raison tout à l'heure, quand je dis que je vous devais tout. Hélas 1 comment m'acquitterai jamais ? Je l'ignore. Je suis une pauvre fille, vous le voy bien pauvre, bien humble, bien obscure ; mais, croy moi, monsieur Georges, si, dans la mesure de mes fore pouvais vous être utile à quelque chose, comptez sur i comme sur la plus aimante et la plus dévouée des laves. Je serais si heureuse de vous témoigner un jour reconnaissance dont je suis pénétrée, que je désire esque voir naître l'occasion de vous prouver mon inallable et fervente amitié.

Georges était sous le charme.

Il écoutait avec une émotion naïve. Le son de cette ix fraîche, vibrante, persuasive, lui entraît dans reille comme une musique délicieuse et vibrait jusau fond de son cœur.

– Eh bien ! chère voisine, dit-il, je ne vous demande une promesse en échange du peu que j'ai fait pour rus...

– Ah ! je vous la fais de grand cœur, répondit la jeune le. Quelle est-elle ? C'est de ne jamais revoir ce Varnet...

– Oh ! si ce n'est que cela, je m'y engage volontiers, Léa, car, je ne sais pourquoi, j'éprouve pour cet mme une aversion insurmontable.

– Et en outre, poursuivit l'artiste, de me prévenir lissitôt s'il se permettait de renouveler jamais contre us les tentatives dont il s'est déjà rendu coupable.

– Quoique cette dernière clause soit beaucoup plus licite que la première, j’y souscris encore, consentit a. Vous le voyez, je me livre à vous pieds et poings es ; vous ne me reprocherez plus de manquer de con. nce. Maintenant, si vous le permettez, j’aurais également une grâce à vous demander...

– Ai-je besoin de vous dire qu’elle est accordée avance ?

– J’y compte bien... mais...

– Eh bien ! de quoi s’agit-il ? interrogea l’artiste, en oyant que la jeune fille hésitait.

– Ah ! c’est que. c’est assez difficile à dire... pondit Léa.

– En vérité ? Voyons, essayez toujours.

– Mon Dieu ! monsieur Georges, le hasard s’est si souvent à nous mettre en présence, depuis quelc temps, et vous avez été si bon, si généreux, que je ser tentée de l’en remercier, – si j’étais moins seule, ajou t-elle, en rougissant légèrement.

Le jeune peintre la contemplait en silence et rougiss aussi, mais de plaisir, en voyant se colorer du plus ten incarnat ces joues veloutées, dont la pâleur l’avait si f inquiété quelques instants plus tôt.

– Malheureusement, poursuivit Léa, mon isolem me condamne à une réserve excessive. De trop fréquen relations entre nous autoriseraient certaines médisanc sur la nature desquelles je ne crois pas utile d’insis et que je ne voudrais encourager sous aucun prêtes Je vous prierai donc, – oh ! très humblement, fiten joignant ses petites mains, – de cesser les libérali dont vous m’avez comblée malgré moi jusqu’à ce jour bien plus encore, les visites que justifiait hier encore vo inépuisable charité.

– Ah ! chère Léa ! gémit le jeune peintre, subitem attristé. Ce que vous me demandez là est bien crue] va me priver d’un bien grand plaisir.

– Lequel ? interrogea vivement Léa.

– Nous autres peintres, nous sommes forcés, pc faire vrai, de prendre à la nature, c’est-à-dire à ce vit, tout ce qu’elle peut nous donner.

– Oui, je sais cela, dit la jeune fille.

– Lors donc que nous voulons représenter un p sonnage, faire un portrait, nous avons pour habitude faire poser devant nous un modèle. Eh bien ! en vo voyant renaître à la vie, en étudiant la pureté de aits, la beauté des lignes

de votre visage, j'avais formé projet de vous prendre pour modèle et de vous dédomager, naturellement, du dérangement que mon indisction allait vous causer. Aurez-vous la barbarie de me fuser ce service ? Votre rigueur ira-t-elle jusqu'à reousser ce moyen facile d'augmenter vos modestes resurces ? Répondez, je vous en conjure 1

La jeune fille hésitait. L'idée d'avoir son portrait lui uriait infiniment, mais elle réfléchit que ce serait pronger indéfiniment une situation déjà fort délicate et ovoquer, entre l'artiste et elle, les rapprochements ont son instinct de femme lui faisait pressentir le danger.

– Oui, dit-elle lentement et comme à regret, j'aurai tte barbarie, ou plutôt cette raison. Sans doute ce que ous me proposez n'a rien que de très naturel, je ne puis 'en être très flattée ; mais je m'en rapporte à vous, monsieur Georges, croyez-vous que le monde envisagera a même point de vue que nous les relations quotidiennes ne nécessiterait une œuvre de ce genre ? Non, vous le vez bien. Sans rien connaître de la vie, j'en ai puisé ans le malheur une expérience précoce et je devine tout e que penserait la calomnie. Or, je n'ai plus rien au onde que mon honneur de femme et ma fierté de auvre ; laissez-moi mes deux trésors, je vous en supplie ! Que dire ? Que faire ? Qu'opposer à un raisonnement emblable ? Comment résister à une prière si naïvement rmulée ?

Georges sentit qu'il fallait renoncer au projet qu'il vait formé.

– Mademoiselle, dit-il en proie à un trouble extrême, outes les fois que vous me prendrez par le cœur, vous erez de moi ce que vous voudrez. Et ce qui m'irrite, ce ui m'exaspère, ce qui me navre à la fois, c'est que je mis obligé de vous donner raison !

Il se tut et poussa un soupir qui ressemblait à un sal glot.

Léa vit cette douleur atroce, dont elle était cause, , fut sur le point de céder. Elle aussi, elle se sentait profo dément troublée et des larmes lui venaient aux yeux, face du désespoir accablant que trahissaient le silence l'attitude du jeune peintre. Cependant elle eut le co rage de résister à la voix qui lui criait : – mais va don Tu vois bien que tu fais inutilement le malheur de homme et le tien ! Tu vois bien que tu lui brises le cœur toi qui lui dois tout et qui te prétends disposée à toi les sacrifices pour lui prouver ta reconnaissance Ma va donc ! Que t'importe l'opinion de Madeleine, celle

tes voisins, pourvu que tu sois heureuse et que tu rend à autrui les bienfaits que tu en as reçus ?

Devant le silence qui accueillit ses paroles, Georges crut condamné. Il n'était pas assez expert en la mati pour soupçonner le combat terrible qui se livrait da le cœur de la jeune fille. Il crut à un arrêt inexorable courba la tête.

– Adieu donc, chère Léa ! dit-il en prenant la ma qu'elle lui abandonnait et sur laquelle il déposa u baiser brûlant, – mais, ajouta-t-il en franchissant éperdu, le seuil de la porte, rappelez-vous ce que vol m'avez promis !...

VI

Il rentra chez lui, le cœur brisé.

4 Jamais, depuis que son ami Marius avait disparu, deouis qu'il était aux prises avec la vie, aucun sacrifice ne ui avait tant coûté que cette séparation, dont il compreait malgré tout la déchirante nécessité.

1 Et cependant il éprouvait dans son malheur la plus Bouce des consolations. Il avait lu dans le cœur de la jeune ouvrière, et il demeurait convaincu qu'elle ne l'aait pas vu s'éloigner sans regret.

Oh ! parbleu ! il savait bien ce qu'il y avait à faire pour se rapprocher d'elle. L'honnête homme n'a pas deux manières de trancher une question semblable. Il n'y avait qu'à faire à Léa l'aveu de son amour et à lui demander sa main.

C'est assurément à quoi il se serait décidé sur l'heure, si les paroles de M. Durville ne lui étaient pas revenues à la mémoire.

– Prenez garde ! lui avait dit son ancien maître. La imisère tue le génie ! La misère tue l'amour !

Il avait raison le vieux brave homme. Avant de songer à se marier, Georges devait se préoccuper des charges que le mariage ne manquerait pas

de lui apporter. Pour braver tant de lourdes responsabilités, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent !

Or, le pauvre garçon n'était pas riche. La maladie de Léa, les soins que sa convalescence avait exigés avaient fait une brèche formidable dans les économies du jeune peintre !

Son cher petit trésor !... Lui qui rêvait déjà d'une installation pompeuse, au sein d'un atelier vaste et lumineux ! Il n'y avait plus moyen d'y penser pour le moment. Près de quatre cents francs venaient d'être engloutis !

Il ne les regrettait pas, certes. Le bien qu'il avait fait la satisfaction du devoir accompli, compensaient dans ce cœur loyal et bon les résultats un peu amers de sa générosité.

De même, quand il se retrouva seul, il n'essaya pas d'oublier Léa. Au contraire, il se sentit plus que jamais féru d'amour pour cette belle et intéressante enfant.

Faire d'elle une femme riche et heureuse, lui rendre la position qu'elle avait perdue, l'arracher le plus tôt possible à cette misère navrante qui devait certainement le tuer un jour... quelle tâche plus belle se pouvait ambitionner ? quel but plus noble se pouvait atteindre ?

Ce fut à quoi il résolut dès ce moment de consacrer sa vie. Pour arriver plus tôt à ce résultat, Georges n'avait malheureusement que son talent naissant et son courage.

Pour lui faciliter la tâche, il aurait fallu que la prédiction de M. Durville s'accomplît, que le tableau envoyé par Georges à l'exposition de Paris fût médaillé. Cela lui aurait donné sur-le-champ une notoriété, cela aurait doublé du jour au lendemain la valeur de ses tableaux....

Mais le pauvre diable n'osait pas l'espérer.

Il y pensait souvent néanmoins. Depuis bientôt un mois, l'exposition était ouverte. On allait y faire les échanges ordinaires, distribuer les récompenses... Trois quatre jours encore et le jeune artiste saurait à quoi s'en tenir.

Qu'allait-il advenir de lui ? Il ne connaissait personne à Paris. Pas un des membres du jury ne s'intéressait à lui, ne pouvait recommander son œuvre, plaider sa cause, influencer le moins du monde la décision si impatiemment attendue !

[L'instant était critique et solennel. Des espérances les, des découragements, des sueurs froides, s'empaiient tour à tour du malheureux garçon. Jamais il n'ait tant désiré cette récompense que depuis le jour où s'était aperçu qu'il aimait Léa.

Voilà surtout pourquoi il espérait et tremblait tour à ur.

Il se mit au travail avec une sorte d'acharnement. Denis longtemps, il ne s'était senti si plein de verve et imagination. Bien sûr il allait faire une merveille !

Lorsque vint la nuit, il lui fallut plier bagage. Alors il retrouva seul, face à face avec les pensées tumultueuses qui l'agitaient.

Un point noir obscurcissait son horizon. Que ferait arnet ?

Resterait-il sur cette défaite ? Cette tentative avortée l'enlèvement et de chantage serait-elle le dernier mot e ses téméraires entreprises ? Le contraire était malheureusement à craindre. L'impunité que le silence de Léa i assurait n'était pas faite pour l'effrayer.

En effet, Varnet avait eu grand'peur lorsqu'il avait été andé par le commissaire. Il s'était imaginé que la vionce de son domestique était connue du magistrat, et ue celui-ci ne le faisait comparaître que pour lui en deander compte.

Il se rassura quand il s'aperçut que Rudemain n'éta au courant de rien et l'interrogeait seulement à titre renseignement.

Naturellement, il joua l'innocence de l'agneau. Il avo bien qu'il trouvait la petite ouvrière à son goût, qu'il avait fait la cour, qu'il lui avait proposé son cœur et fortune, mais il affirma qu'il n'était pour rien dans l'en vement dont on lui parlait et qu'il en ignorait le premi mot.

Le commissaire ne lui adressa pas la moindre obse vation. Ces galanteries de riche bourgeois sont péch mignons, pour lesquels la justice a des indulgences tout particulières.

Il remercia Varnet d'avoir *bien voulu se déranger*, celui-ci se retira, après avoir assuré Rudemain qu'il tenait à sa disposition aussi souvent que cela serait ni cessaire ; il était furieux contre Auguste quand il rentr

Il pénétra comme un boulet dans son appartement secoua le nervi de la bonne façon à propos de la mal, dresse qu'il avait commise.

– Crétin stupide ! rugissait Varnet, en se promena à grands pas. Me signaler à l'attention de la police Eh bien ! Que fais-tu là ? Ne vois-tu pas que nous n'vons qu'une ressource : reconduire cette enfant chez elle la rendre à celle qui la réclame. Et qui sait encore si ce suffira ? si nous ne serons pas poursuivis demain comme des voleurs ? Ah ! tant pis pour toi ! Je ne t'épargnerai pas, je t'en préviens. Je rejetterai sur ta bêtise toute responsabilité de l'attentat. Je n'y ai du reste pris aucune part, – fort heureusement.

A ces mots, il ouvrit la porte de la chambre, dans laquelle était enfermée Antoinette. La colère le faisait encore trembler si fort, qu'elle eut peur de lui.

– Allons, dit-il à Auguste, dépêche-toi d'exécuter l'ordre que je viens de te donner et sois de retour avant une demi-heure ou je te chasse.

Auguste tenait trop à sa place pour se permettre une observation. Il prit docilement l'enfant par la main et se dirigea vers la rue Trabuc, au coin de laquelle il l'abandonna.

Varnet était en proie à une terrible anxiété. Evidemment on allait interroger Antoinette, on saurait par elle elle avait été conduite et la plainte déposée par Léa avait son cours.

Il fut tout étonné de voir que la soirée s'achevait dans la tranquillité habituelle des meilleurs jours.

– Ce sera pour demain matin, se dit-il.

Il ne dormit pas. A tout instant il se figurait que les gents de Rudemain sonnaient à sa porte et venaient frapper.

La nuit s'écoula pourtant aussi sans accident.

Le lendemain matin, Varnet, pâle, défait, fatigué de sa longue insomnie, tressaillait au moindre bruit. Il ne commença à se rassurer que vers midi, quand on lui annonça que son déjeuner était servi. Néanmoins il n'osa pas sortir de la journée. Il ne s'expliquait pas ces lenteurs judiciaires dont il bénéficiait en tremblant.

Quand finit cette interminable journée personne n'était paru ! Qu'est-ce que cela voulait donc dire ?

Il fut tout étonné le lendemain de se réveiller dans son lit et d'avoir passablement dormi.

Non, cela ne pouvait pas durer. Vivre dans ces angoisses perpétuelles était un supplice plus terrible encore que les rigueurs légales par lesquelles il devait passer.

Il résolut de payer d'audace.

Il s'habilla, sortit et se rendit chez le commissaire de lice. Il n'était pas très rassuré cependant, lorsqu'il pénétra dans le bureau du magistrat. Son front ne se dérida qu'en voyant Rudemain lui sourire de la manière plus affable et se lever cérémonieusement pour le recevoir.

– Je vous demande pardon de vous déranger, dit-il d'un ton dégagé ; mais, comme je passais devant votre porte, je me suis souvenu de l'affaire dont vous m'avez entretenu avant-hier et j'ai eu la curiosité de venir vous demander où elle en était ?

– Elle en est restée au même point, répondit le commissaire.

– Quoi ! vous n'avez pas découvert le coupable ?

– Je ne l'ai même pas cherché.

– Comment ?

– Mademoiselle Méricourt, chez qui je me suis rendu vers les six heures, avait retrouvé l'enfant, ou plutôt on la lui avait ramenée.

– Et alors ? demanda Varnet qu'un secret espoir venait ranimer.

– Elle s'est désistée de sa plainte, tout simplement.

Varnet étouffa un long soupir de satisfaction.

– Tout est donc pour le mieux, fit-il avec volubilité. Au revoir, monsieur le commissaire !

– Au revoir, monsieur Varnet, dit Rudemain, qui reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet.

Le misérable triomphait. Pourtant, sans aucun doute Léa, et ce M. Dapremont, qui ne la quittait plus, avaient questionné la petite fille. Sans aucun doute, ils savaient chez qui elle avait été conduite.

Alors pourquoi mademoiselle Méricourt s'était-elle désistée de sa plainte ? Avait-elle peur de Varnet ? Pour quoi en aurait-elle eu peur, puisqu'elle avait contre la loi pour elle ?

C'était donc un autre sentiment qui l'avait retenue ? Les obsessions de son adorateur ne lui étaient-elles pas aussi importunes qu'elle avait voulu le faire être. Peut-être elle s'était informée de lui. Peut-être avait appris qu'il

était riche. Mais alors, il n'y avait à désespérer ! Bien loin de là ! Ce silence était la uve que l'amour de Varnet avait des chances...

le qui ne s'était présenté d'abord à son esprit que mme une éventualité devint bientôt chez lui une certie. La fatuité est sœur de la sottise. Il se crut aimé, bécile ! Il s'imagina qu'il n'avait plus pour vaincre à paraître.

médiatement, il prit la plume et écrivit :

« Chère belle,

Je suis plus fou de vous que jamais et je m'imagine vous me le pardonnez. Alors, à quand le bonheur de s voir ? »

signa, donna son adresse, cacheta la lettre et courut même la jeter à la poste.

e premier mouvement de Léa, lorsqu'elle reçut cette Te, le lendemain matin, fut d'aller frapper à la porte Georges et de la lui montrer ; mais, au moment de ir, elle s'arrêta.

– Si je remets cette lettre à M. Dapremont, se dit-elle, est capable de se rendre chez M. Varnet, de le provoet de se battre avec lui. Non. Une lettre semblable t qu'une impertinence, à laquelle je ne dois pas atta-T plus d'importance qu'elle n'en mérite et, tant qu'il agira que de démonstrations de ce genre...

sans achever sa phrase, elle froissa dans ses mains le ier, le jeta dans la cheminée et se remit au travail.

rois jours se passèrent ainsi.

quatrième jour, Léa reçut une lettre qui portait le ore de Grasse.

– Ah ! fit-elle joyeusement, elle est de ma sa Voyons ce qu'elle m'écrit ?

Elle ouvrit la lettre et lut :

« Ma chère Léa,

Je profiterai de mon dimanche pour aller pa quelques heures auprès de toi. Tu m'apprends quel été malade et que c'est cela qui t'a empêchée de m'éc Mais c'était donc bien grave ? Et tu ne m'en as rien C'est mal, très mal. Aussi je tiens à m'assurer par même que tu es tout à fait rétablie et je saisirai cette casion pour embrasser notre chère Antoinette.

J'arriverai comme à l'ordinaire à onze heures et mie et serai forcée de repartir à six heures et demie soir, car, tu le sais, M. Dumignon n'admet pas

qu m'absente plus d'un jour et il faut, comme Cendrîl que je rentre à Grasse avant minuit.

Donc à demain, ma chère Léa, le plaisir de vous brasser toutes les deux.

CLAIRE. »

Cette perspective réjouissante fit oublier à la jeune tous les chagrins qui l'assaillaient.

Le lendemain, bien avant onze heures, le couvert mis. Un déjeuner, simple et frugal, était préparé sur nappe éblouissante. Antoinette, parée de ses plus beaux habits, sautait de joie à l'idée qu'elle allait voir sa mère et montait sur une chaise pour se regarder dans l'étroit miroir qui reflétait sa gracieuse image.

Léa, elle aussi, avait mis sa meilleure robe et lissa son mieux les cheveux blonds rebelles qui se crêpelaient autour de son front et l'encadraient d'une sorte d'auréole vaporeuse.

Enfin Claire parut à l'heure dite. Ah ! dans quelle étreinte se confondirent pendant un instant ces deux êtres ! Quelle joie immense ! et comme elle s'augmentait de tout le temps qui s'était écoulé depuis le jour où elles s'étaient quittées ! Ces bonheurs-là se sentent et ne se racontent pas !

– Et vite ! fit Léa en se dégageant. Tu dois mourir de faim. À table ! nous causerons en mangeant.

Ainsi fut fait à l'instant même. Déjà les gais convives avaient pris un vaillant acompte et entamaient le chapitre confidences, quand la porte s'ouvrit brusquement et un jeune homme, ou plutôt un fou, fit irruption dans la chambre.

C'était Georges qui, trouvant la clef sur la serrure, avait ouvert la porte sans frapper et se précipitait chez sa sœur.

– Ah ! mademoiselle ! s'écria-t-il dans un accent de qui tenait du délire, quel bonheur ! je n'ai pu résister au désir de vous l'annoncer...

– Quoi donc ? demanda la jeune fille, très embarrassée car elle voyait se fixer sur elle le regard sévère de sa mère.

– J'ai obtenu une seconde médaille à l'Exposition de Paris ! Je viens de recevoir à l'instant la lettre du co-écritain... je courais chez M. Durville pour le lui apprendre, que j'ai aperçu votre clef sur la porte. et je me suis mis...

Il s'arrêta soudain. Il venait de s'apercevoir que Léa n'était pas seule.

– Oh ! pardon... balbutia-t-il. Je suis indiscret, mais ne savais pas... j'ignorais. Je suis si content que je plus la tête à moi... Veuillez m'excuser, mademoile... je vous laisse...

Et, tout en prononçant ces lambeaux de phrases, il tait en retraite, se dirigeant à reculons vers la porte. Lorsqu'il s'y heurta enfin, il se retourna brusquement l'ouvrit.

– J'ai bien l'honneur de vous saluer, murmura-1 gauchement.

Il referma la porte et disparut.

– Ah ça ! Qu'est-ce que cela signifie ? Quel est jeune homme ? demanda Claire, en fronçant les sourc

– C'est un voisin... un peintre... il demeure dans maison... sur le palier... en face de moi... répondit tremblante.

– Et il se permet d'entrer chez toi de la sorte ? sa frapper ? Il a donc l'habitude de venir ici ? Tu le conn donc beaucoup ?

– Ne te fâche pas, ma sœur ! supplia la pauvre L Quand tu me parles et me regardes ainsi tu me fais pe Laisse-moi te dire... tu vas tout savoir....

– Je l'espère bien ! fit Claire avec un reste d'impaticien

Alors la jeune fille lui raconta simplement, sans r amplifier ni amoindrir, ce que ce brave garçon avait pour elle et pour Antoinette pendant et après sa mala

Claire était visiblement émue.

– C'est bien, cela, c'est très bien ! dit-elle à demi-vc Et jamais, reprit-elle, ce jeune homme ne s'est éca du respect qui t'est dû ?

– Jamais, répondit Léa.

– Bien sûr ?

– Sur la mémoire de notre sainte mère, je te le ju

Claire respira plus librement. Désormais elle ne dou plus.

– A la bonne heure ! fit-elle. Tu sais naturellemeni nom de ce jeune peintre ?

– Certes. Il se nomme Georges Dapremont.

– Georges Dapremont ! s'écria Claire. Lui ! Est-ce b possible ?

Pour le coup, Léa tressaillit de tous ses membres.

– Tu le connais donc ? demanda-t-elle.

– Certainement. Et toi aussi.

– Moi ! dit la jeune fille interdite.

– Oui... Rappelle-toi... il y a huit ou neuf ans... ce une collégien que le capitaine nous a amené une ou eux fois à dîner...

– Ah ! C'est vrai ! il se nommait Georges, je m'en souviens !

Claire était devenue soucieuse.

– Ecoute, dit-elle à sa sœur, tu vas être franche avec moi jusqu'au bout.

– Mais je l'ai été de mon mieux, je te l'assure.

– Je te crois et c'est pour cela que, de nouveau, je fais appel à ta sincérité.

Tu as vu souvent ce jeune homme ?

– Dix ou douze fois peut-être... je ne sais pas au juste...

– Et il ne t'a jamais interrogée sur tes relations, sur famille ?

– Si fait.

– Que lui as-tu répondu ?

– La vérité tout entière.

– Quoi ! tu lui appris notre véritable nom ?

– Oh ! non. Tu m'avais tant recommandé de ne le dire personne.

– Alors je suis plus tranquille. Et lui, t'a-t-il fait quelle confidence ?

– Sans doute. Il m'a dit qu'il était orphelin, sans Tante, et que son protecteur, qu'il a cru sans doute utile de nommer, avait disparu depuis sept ans.

– Disparu ! répéta Claire, d'une voix creuse et la tête issée.

– Allons ! ne t'attriste pas, fit Léa en l'entourant de ses deux bras. Dieu est bon, ma sœur. Il te le fera retrouver quelque jour, ton cher M. Marius. On ne meurt pas pour avoir fait de mauvaises affaires. Qui sait... Il est peut-être en train de se créer une autre fortune..., il songe peut-être à te l'apporter...

– Tais-toi ! Je t'en supplie, tais-toi ! gémit Claire, qui se sentait défaillir.

– Mais qu'as-tu donc ? On dirait que tu souffres toutes les fois que je te parle de ton mari, cela te produit le même effet. Il y a donc autre chose ? demanda naïvement la jeune fille.

– Non, non, répondit par deux fois sa sœur d'un air égaré. Il n'y a rien que la honte de... de...

– Des mauvaises affaires de M. Marius, acheva Léa. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– Oui, cela seulement.

– Sans doute, c’est triste, mais on a vu cent fois de hommes, dans la même situation, réhabiliter leur non reprendre leur rang... Pourquoi M. Marius ne ferait-pas comme eux ?

– Tu as raison, mon enfant, dit Claire avec un sourire qui découvrit ses dents serrées et qui n’en trahissait qu mieux ses souffrances. Mais c’est assez nous occuper c moi. Revenons à toi, à ce jeune homme.

– Comme tu voudras, fit Léa.

Mais elle n’était pas dupe du calme qu’affectait sœur. A plusieurs reprises déjà, elle avait remarqué malaise auquel Claire était en proie quand il était question de Marius, mais jamais elle n’avait été frappée comme aujourd’hui de l’effet que ce nom produisait sur la pauvre femme.

Celle-ci devina-t-elle ce qui se passait dans l’esprit de jeune fille ? C’est probable, car, sans lui laisser le temps de s’appesantir sur ce sujet, elle lui demanda brusquement :

– M. Dapremont ne t’a jamais dit qu’il t’aimait ?

– Non. répondit Léa en rougissant et avec un peu l’hésitation.

– Tu me dis cela d’un ton qui pourrait me faire supposer le contraire. Voyons, ne t’effraie pas, reprit Claire d’une voix plus douce. Je ne viens pas ici pour te faire peur. Je ne te gronde pas. Mais je suis ton aînée, presque a mère. A qui, si ce n’est à moi, ouvriras-tu ton petit cœur ? Allons, parle. Songe que de ta réponse dépendra la solution que je vais prendre.

– Je t’assure, fit Léa, que jamais M. Georges n’a prononcé un mot semblable.

– Mais il te l’a laissé entendre probablement...

– Je ne sais pas. Il m’a demandé à me faire mon portrait, il y a quelques jours...

– Et tu lui as accordé cette faveur ?

– Au contraire, je la lui ai refusée, en le priant de renoncer pour l’avenir à des visites qui pouvaient donner prise à la médisance.

– Et qu’a-t-il dit ? Qu’a-t-il fait ?

– Il est parti, le cœur un peu gros, je le voyais bien. Depuis ce jour il n’avait pas remis les pieds ici et certainement, si ce n’avait pas été pour m’annoncer cette grande nouvelle, il ne serait pas revenu tout à l’heure.

– Bien, fit Claire satisfaite de ces explications. Et toi, ‘aimes-tu ?

Les joues de la jeune fille se colorèrent tout à coup d'une vive rougeur.

– Ah ! mais... balbutia-t-elle. Tu me demandes là des Choses... que je ne me suis jamais demandées à moi-même... Je ne sais pas, moi...

– Alors, mon enfant, tout est pour le mieux, dit rapidement Claire, car ce jeune homme il ne faut pas le revoir.

– Je te le promets, mais calme-toi. Qu'as-tu donc à craindre de lui ? On voit bien que tu ne le connais pas

– Eh ! c'est précisément parce que je le crois excellemment bon que j'ai peur de lui, de toi surtout, fit Claire avec exaltation. Oui, je tremble que dans un moment d'effusion, dans un élan de reconnaissance, tu ne laisses échapper devant lui ce secret, que je voudrais cacher à tout le monde.

– Lequel ? Celui de notre naissance ? Le nom que tu portes ou plutôt que tu devrais porter ?

– Oui, car de tous les malheurs que je redoute, celui-là serait le plus terrible entre ceux qui pourraient m'atteindre...

Léa était de plus en plus surprise.

– Encore une fois, je te proteste que tu n'as de ma part aucune indiscretion à craindre, mais, en vérité, je ne te comprends pas. Quel danger peut résulter pour toi de cette découverte ?

– Je te le dirai peut-être un jour, prononça Claire d'un ton farouche ; mais, pour le moment, ne m'interroge pas je ne pourrais pas te répondre.

– Eh bien ! je me tais, je ne te demande rien, fit docilement la jeune fille en l'embrassant ; mais, je t'en conjure, calme-toi ! Je te vois en proie à une surexcitation qui m'inquiète. Changeons de conversation, veux-tu ?

– Ah ! je ne demande pas mieux ! dit Claire avec un gros soupir.

– Alors, écoute-moi bien. Je vais te raconter tout au long ce que tu ignores encore, c'est-à-dire comment j'ai fait la connaissance de M. Dapremont et ce qu'il a été pour moi.

– C'est cela, fit Claire, dont le visage s'éclaircit.

– Je t'ai déjà dit ce que je lui devais pour les soins dont j'ai été l'objet pendant le cours de ma fluxion de poitrine. Assurément, si je vis encore, c'est à sa générosité que j'en suis redevable ; mais dans la précipitation que j'ai mise à te faire connaître cet excellent cœur, j'ai publié de t'apprendre quel hasard nous a mis en relations pour la première fois...

– Oh ! je m’en doute. A force de se rencontrer dans escalier, on se salue, puis on voisine, on bavarde...

– Pas du tout, interrompit la jeune fille. C’est beaucoup moins banal que cela.

– Vraiment ? C’est donc un roman ?

– Je ne pourrais pas te le dire. Je n’en ai jamais lu.

– Eh bien ! commence, nous verrons bien...

– Voilà, dit Léa. Depuis plusieurs jours j’étais obsédée par un monsieur, que je trouvais planté devant ma porte qui me suivait partout. Tant qu’il ne m’avait pas dressé la parole, j’avais fait semblant de ne pas le voir ; mais, un jour, il s’enhardit jusqu’à m’aborder et me tint de tels propos, qu’instinctivement je jetai les yeux autour de moi pour implorer du secours...

Précisément, M. Georges rentrait chez lui. Il avait assisté de loin à cette scène ; il saisit mon regard, comprit mon embarras, vint au-devant de moi, m’offrit son bras, que j’acceptai, me reconduisit jusqu’à ma porte et s’éloigna.

Je croyais être délivrée de cet importun. Je me trompais. Le lendemain, il osa se présenter chez moi. Je lui écrivais ce qu’il voulait et, comme il refusait de s’expliquer en présence de Madeleine et de M. Dapremont, je lui fermai ma porte au nez.

Ce fut deux ou trois jours après que je tombai malade. Lorsque je fus rétablie, je ne pensais plus à cet imbécile ; allai faire avec Antoinette ma promenade ordinaire sur place d’Armes.

Un autre individu vint s’asseoir à côté de moi, offrit ses bonbons à l’enfant et essaya d’entamer la conversation. Je lui répondis à peine. Trois jours durant, il péta le même manège ; je quittai la place et j’allai réfugier au sein d’un groupe de mamans, tandis qu’il s’éloignait, tout décontenancé.

Le lendemain, – ah ! ce jour-là je ne l’oublierai de vie ! – j’étais assise au même endroit et je brodais, quand en relevant la tête, je m’aperçus qu’Antoinette avait disparu !

Je courus comme une folle à travers la place, dans toutes les rues voisines, appelant l’enfant à grands cris m’informant auprès de tous les boutiquiers... Rien ! Personne ne l’avait vue !

Au bout de deux heures, je revins ici, harassée, letante, éperdue, brisée par la fatigue et la douleur. J' pérais y retrouver la chère petite... Elle n'y était pas ! moi, j'étais exténuée à ce point qu'il m'était impossit de faire un mouvement.

Pourtant il fallait agir, agir sur l'heure. Que faire ? consultais Madeleine, lorsqu'elle entendit rentrer M. premont. Elle l'appela, lui raconta ce qui s'était pass

Il me conseilla d'aller déposer une plainte chez le co missaire de police ; mais j'étais hors d'état de faire cet démarche. Alors, généreux comme d'habitude, il me pr posa de la faire pour moi.

J'acceptai. Il avait des soupçons qu'il ne voulut p ; me communiquer, mais dont il fit part au commissai et qui, malheureusement, n'étaient que trop fondés ! s'imaginait que l'auteur de cet enlèvement n'était autre que l'homme qui m'avait harcelée de ses obsessions.

Le souvenir de cette aventure produisait chez la jeur fille une telle émotion, qu'elle fut obligée de repreni haleine.

Pendant ce temps, Claire l'écoutait, les yeux agrandi par la terreur. Elle avait saisi dans ses bras sa fille, qu'ell nait serrée contre son cœur et couvrait de baisers dents.

– Volée ! mon enfant ! murmurait-elle. Mais qui donc...

– Patience ! tu vas le savoir, fit Léa. Sur les indicaoons que M. Georges lui avait données, le commissaire e mit en campagne.

Une heure après, l'enfant nous était rendue, nous l'inrroignons, ou plutôt M. Georges l'interrogeait, et nous prenions de la bouche même d'Antoinette, que le mirable voleur était précisément l'inconnu de la place 'Armes, le domestique de l'homme qui s'acharnait à ma oursuite ?

– Et tu connais le nom de cet infâme ?

– oui.

– Alors tu l'as livré à la justice ?

– Non.

– Pourquoi ?

– D'abord, parce qu'il aurait fallu donner au commisaire le nom que je porte moi-même, le tien, – ce que tu n'avais absolument défendu...

– C'est vrai ! fit Claire avec accablement.

– Ensuite, parce que j’avais pour ce misérable un reste égards et de pitié...

– Des égards, de la pitié ? Que signifie ?...

– Cela signifie, ma sœur, que cet homme je le connaissais de nom et que tu as été toi-même liée jadis avec lui de la plus étroite amitié.

– Allons donc ! un monstre pareil ! Je ne te crois pas.

– Cela est pourtant. Cherche bien... dans les souvenirs les plus lointains de la jeunesse...

– De ma jeunesse ? répétait Claire, stupéfaite.

– Oui... du temps que nous habitions la petite maison du Prado... ton ami le plus intime. ton camarade d’enfance...

Claire déposa vivement sa fille à terre et bondit sur ses deux pieds.

– Varnet ! s’écria-t-elle. Non, c’est impossible !

– C’est lui, te dis-je.

– Cet homme ! encore cet homme ! rugit Claire. Al décidément, Dieu nous a maudites !

La conversation que venaient d’avoir les deux sœurs ne laisse plus au lecteur le moindre doute sur leur invalidité.

Claire est la femme du capitaine Marius, et Léa et cette enfant dont nous avons parlé dans la première partie de ce récit.

Quant à Antoinette, on le devine également, c’est petite fille que Claire a mise au monde dans la maison Saint-Antoine.

Le nom de Méricourt que Claire avait adopté, pour elle pour sa sœur, était le nom de famille de leur mère. Si nous continuons à leur donner ce n’est pas pour compliquer à plaisir le drame que nous racontons ; c’est uniquement parce qu’aucun des personnages qui jouent un rôle dans l’action ne soupçonne encore le mystère dont elles sont entourées.

D’ailleurs, on le voit, entre Claire et Léa même, existe des secrets, auxquels l’aînée n’a pas cru devoir informer la cadette. Ainsi la jeune fille ignore évidemment la suite de quelles circonstances Claire s’est séparée de Marius, et elle ne sait pas davantage quelle influence a exercée Jules Varnet sur la destinée de madame Marius.

On peut dès lors se figurer aisément quelle stupeur fut celle de Léa, quand elle entendit pousser à Claire un cri d’épouvante et d’horreur que lui

avait arraché le nom de Varnet !

– Comment ! s’écria-t-elle. Cet homme n’est donc pas le même, dont tu as si souvent prononcé le nom devant moi quand j’étais petite ?

– Si, mon enfant, c’est bien le même, hélas !

– Hélas ! dis-tu ? Mais alors tu as donc à te plaindre de lui ?

– – – Ah ! si tu savais. si je pouvais t’apprendre. mais non. Je ne dois pas souiller tes oreilles de jeune fille du récit de pareilles infamies ! Sache seulement que cet homme, cet ancien ami de mon enfance, est devenu mon plus mortel ennemi et défie-toi de lui comme tu te défiais de Satan en personne.

– Alors rien n’est plus facile que de le punir du mal qu’il nous a fait. Il suffit de donner suite à la plainte que j’avais déposée ?

– Non, je ne le veux pas ! fit vivement Claire. Je te remercie même de la prudence avec laquelle tu as agi, car aimerais mieux mourir que de livrer à qui que ce fût le nom que je cache avec tant de soin.

– Cependant, s’il continuait à me poursuivre, que lui feroit-il faire ?

– – Rien, mon enfant, que te défendre avec la plus grande énergie.

– – Sans doute. balbutia Léa. Mais c’est que.

– – Quoi donc ? interrogea Claire, voyant l’embarras de jeune sœur.

– – J’avais promis à M. Dapremont de l’avertir dans le cas où les entreprises de ce Varnet deviendraient un peu plus hardies.

– – Tu ne peux pas faire cela non plus. Je ne le veux

pas ! Je te le défends, entends-tu bien ? fit Claire, excessivement agitée.

– – Pourtant je t’avoue que je ne suis pas très rassurée. Tu m’en donnes un moyen de me soustraire à ses persécutions.

Claire réfléchissait, comprenant toute la gravité de la situation.

– Eh bien ! dit-elle, si tu ne peux pas faire autrement viens me retrouver à Grasse avec Antoinette.

– Soit ! fit Léa. Et maintenant, je t’en prie, ne parle plus de toutes ces misères. Soyons tout à la joie de revoir, jusqu’au moment où tu seras obligée de quitter.

Ce fut, en effet, au milieu des plus tendres épanchements que s’acheva la journée. Claire ne pouvait se résister à contempler et d’embrasser Antoinette. Elle trouvait en elle un grand changement. L’enfant avait grande son intelligence

s'était développée. Son bavardage, reparties, causaient à la jeune mère des étonnements fantins, des jouissances infinies.

Lorsqu'elle entendit sonner six heures, elle ne pou pas en croire ses oreilles. Déjà ! Il fallait partir !... Hé oui ! Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Elle se leva, noua précipitamment les brides de chapeau, ajusta son voile et mit ses gants.

– Attends-nous donc, fit Léa qui habillait Antoine Nous allons t'accompagner à la gare.

– Non, c'est inutile, il est tard...

– Tu plaisantes ? Il est six heures et il fait grand jo D'ailleurs ta fille n'est pas sortie aujourd'hui, cela fera du bien.

Claire ne s'en défendit pas plus longtemps. C'était p longer sa joie que de passer une demi-heure de plus a Antoinette.

– Alors dépêchons-nous, dit-elle.

Elle-même acheva la toilette de sa fille, pendant q Léa mettait un chapeau et jetait sur ses épaules un fie de laine.

Elles partirent alors toutes les trois et se dirigèrent ve la gare, – si heureuses de se trouver ensemble, si préoccupées d'elles-mêmes, qu'elles ne faisaient aucune attention à ce qui se passait autour d'elles.

Ni l'une ni l'autre ne remarquèrent donc, au moment où elles quittaient la rue Trabuc, qu'un homme était en asurveillance à la porte de leur maison, que cet homme les avait suivies et qu'il les accompagnait à la gare. Il se tenait d'ailleurs à une distance suffisante pour ne pas attirer leur attention.

Cet homme, c'était le domestique de Varnet.

Il avait à cœur de réparer la maladresse qu'il avait ocommise et avait demandé à son maître l'autorisation de se remettre en campagne, promettant qu'il n'agirait qu'avec prudence.

Varnet, qui n'avait pas reçu de réponse à la lettre qu'il savait écrite et qui en ressentait un violent dépit, autorisa Auguste à agir comme il l'entendrait, à la condition qu'il ne serait responsable de rien.

Celui-ci alla aussitôt se mettre en observation dans la rue Trabuc, avec l'intention bien arrêtée de guetter l'occasion favorable et de commencer par réunir sur le compte de Léa les renseignements les plus détaillés.

A ce titre, la présence de la dame au voile noir, les précautions qu'elle semblait prendre pour dissimuler ses traits, excitèrent grandement sa curiosité. Il ne la perdit pas de vue, entra derrière elle dans la gare, apprit que le train se dirigeait vers Nice, demanda un billet de première classe et attendit sur le quai.

Il vit de loin Claire embrasser Antoinette, Léa, et s'installer dans un compartiment de troisième classe. Il alla sur-le-champ prendre place à côté d'elle.

Enfoncé dans l'angle de son compartiment, il faisait semblant de dormir, mais il relevait de temps en temps les paupières, pour observer sa voisine, et ne manquait pas, à chaque station, de s'assurer qu'elle continuait sa route. {

Lorsque le train arriva à Cannes, il vit Claire descendre de wagon, mit pied à terre et s'élança sur ses traces.

Elle traversa l'intérieur de la gare et monta dans un train qui stationnait en face de celui qui venait d'arriver.

Après avoir attentivement examiné le numéro du wagon dans lequel Claire avait pris place, il alla demander à un employé quelle direction prenait le train qu'il lui désignait.

– Il va à Grasse, répondit l'employé.

– Justement, c'est ce qu'il me faut ! s'écria Auguste. Je voulais me rendre à Nice, mais j'ai changé d'idée en route. Ai-je le temps d'aller prendre un billet ?

– Oui, mais dépêchez-vous. Vous n'avez plus que cinq minutes.

Il courut prendre son billet et monta dans le même compartiment que Claire, presque au moment où la locomotive donnait le signal du départ.

Il se garda bien d'essayer d'entrer en conversation, continua de dormir en apparence comme un bienheureux, et ne sortit de son immobilité qu'à Grasse, où il descendit en même temps que Claire.

Si indifférente qu'elle fût pour ses compagnons de voyage, elle avait remarqué pourtant qu'Auguste était parti, comme elle, de Toulon et se rendait également à Grasse. Cela n'avait rien de surprenant, néanmoins. Les autres n'avaient-ils pas le droit de suivre le même chemin qu'elle ?

Il en fut tout autrement lorsqu'elle arriva à Grasse. Minuit venait de sonner. Les rues étaient complètement désertes. Or, comme elle regagnait sa

demeure en toute hâte, elle entendit résonner distinctement derrière elle le bruit d'un pas retentissant.

Elle se retourna, saisie d'un vague effroi, et crut renaître de loin la silhouette du voyageur. Cela l'étonna [êrement. Elle pressa le pas, le ralentit, s'arrêta même instant, et reconnut que cet individu réglait absolument sa démarche sur la sienne.

qu'est-ce que cela signifiait ? S'agissait-il simplement n importun ? Mais alors il aurait tenté de lui adresser parole. Cependant il pouvait s'agir aussi d'un timide, amoureux platonique, qui ne cherchait qu'à savoir elle demeurait.

ela ne l'inquiétait guère. Aussi ne rentra-t-elle que as vite dans la maison qu'elle habitait. Seulement, en nétrant dans sa chambre, elle se garda bien d'allumer bougie. Elle se dirigea vers la fenêtre, en écarta doument les rideaux et jeta un regard dans la rue.

A la lueur du bec de gaz, elle aperçut distinctement le ageur qui avait fait route avec elle. Il interrogeait du ard la façade de la maison, attendant sans doute que uumière lui indiquât l'endroit précis où se trouvait chambre de Claire.

Quel que fût cet homme et de quelques intentions qu'il s animé, elle ne voulut pas lui donner cette satisfaction. se se déshabilla dans l'obscurité, se coucha et s'endormit.

Les émotions et les fatigues de cette longue journée, douze heures de chemin de fer qu'elle avait subies, avaient brisée. Quand elle se réveilla, le lendemain tin, elle se ressentait encore de son voyage.

Néanmoins, à l'heure précise, elle était à son bureau, ens le magasin, et reprenait ses occupations habituelles, songeant même plus à l'individu qui l'avait suivie la lle.

rAuguste, en effet, s'était attaché à ses pas et était arbpresque en même temps qu'elle devant sa maison. Après avoir attendu pendant un gros quart d'heure Claire allumât sa bougie, il avait supposé qu'elle meurait dans une autre partie de la maison ; puis, ap avoir pris le numéro et le nom de la rue, il était demander asile dans un hôtel voisin, où il avait passe nuit.

Un peu avant six heures du matin, pendant que jeune femme dormait encore, il était revenu devan maison et avait lu sur la façade ces mots, écrits

en caractères :

DUMIGNON, *Fabrique de Parfumerie.*

Auguste inscrivit soigneusement ce nom et c adresse, puis, avisant deux ouvriers qui attendai devant la porte l'ouverture des ateliers, il s'appro d'eux, leur dit qu'il était parfumeur à Nice, qu'il dési entrer en relations d'affaires avec la maison Dumign mais qu'il désirait obtenir d'abord quelques renseignements préalables.

Pour leur délier la langue, il leur offrit de parta une bouteille de vin blanc. Les ouvriers acceptèrent se laissèrent très innocemment confesser. Au bout cinq minutes, Auguste savait que la maison Dumign jouissait d'une grande réputation de probité. Il él renseigné en outre sur le personnel dont elle était co posée.

De tout ce qu'il avait appris, la seule chose qui l'in ressât réellement était celle-ci : il n'y avait dans la m son, à part les ouvriers, que deux femmes : L'une, dame Dumignon, était atteinte d'une phthisie arrivée sa dernière période et ne se montrait plus ; l'autre, demoiselle Claire Méricourt, y remplissait depuis tr ans la place de caissière.

Madame Dumignon était petite, chétive et blond mademoiselle Claire Méricourt était grande, châtain ncé, et ne paraissait pas avoir plus de trente ans.

Dumignon l'avait amenée à Grasse, à la suite d'un yage qu'il avait fait à Toulon.

Auguste était donc parfaitement fixé. La femme qu'il ait suivie répondait tout à fait au signalement de la issière. Le nom qu'elle portait indiquait en outre m'elle était la sœur de Léa. Enfin, elle avait autrefois abité Toulon, où sa sœur demeurait encore.

– Mais si mademoiselle Claire est une demoiselle, se demandait Auguste avec un méchant sourire, qu'est-ce onc que cette petite Antoinette ? La chère demoiselle aurait donc cascadié ? Diable ! il y a peut-être quelque chose à faire avec un secret semblable !... Nous verrons se que mon maître en pensera...

Et, sans pousser plus avant ses recherches, il se rendit la gare, sauta dans le premier train et arriva à Toulon dans la journée.

Varnet était absent, mais à son retour, il manifesta une grande colère en apercevant son domestique. Auguste lui raconta tout au long ce qu'il avait fait, et ne fut pas médiocrement surpris de l'effet que produisirent sur son maître ces révélations.

– Claire ! s'écria Varnet stupéfait. Comment, est-ce que... Mais oui ! sa sœur se nommait Léa ! Je m'en souviens très bien, à présent. Tiens, tiens !

VII

Sans rien comprendre aux paroles que son maître avait prononcées, Auguste devinait que la voie dans laquelle était entré n'était pas mauvaise et se frottait les mains.

Le fait est que jamais Varnet n'avait montré devant lui d'émotion semblable à celle dont il paraissait animé.

Claire ! cette femme qui avait jeté dans sa vie un trouble si profond, qu'il n'avait possédée qu'un instant, il retrouvait ! Et elle était seule, et elle se cachait ! Il lui prit aussitôt quel parti superbe il pouvait tirer de cette situation. Tout ce que le souvenir de cette femme avait laissé de remords s'effaça, pour ne lui inspirer que des regrets, pour accroître les désirs inassouvis qu'il avait éprouvés jadis.

L'image de Léa perdit tout à coup à ses yeux le prestige que le charme de l'inconnu lui avait prêté. Celle-ci acquit au contraire une intensité d'autant plus vive qu'elle attisait en lui une passion mal éteinte – passion si violente qu'il n'avait pas reculé devant un criminel pour la satisfaire.

Il s'arracha soudain à sa rêverie et se leva, tout enfiévré.

– Prépare à l'instant ma valise, ordonna-t-il à Auguste. Un peu de linge, un costume de rechange. cela suffira.

Il était à peine cinq heures. Il avait plus d'une heure et demie à lui.

– Je vais dîner au buffet de la gare, dit-il. C'est là que me retrouveras.

En effet, il partit à l'instant même. Il marchait lentement et pour ainsi dire à pas comptés, se demandant comment il allait s'y prendre pour se rapprocher de Claire. Lorsqu'il arriva, mille plans, plus irréalisables les uns que les autres, s'étaient présentés à son imagination. Il mit à table et dévora. Depuis longtemps, il ne s'était senti en appétit comme aujourd'hui.

Auguste vint le rejoindre vers six heures.

Varnet prenait son café et fumait un cigare. Il interrogea de nouveau son domestique, inscrivit sur son calembret les noms et les adresses que celui-ci lui donna, l'enjoignit de prendre son billet et monta dans le train qui attendait.

Le voyage lui sembla long et fastidieux.

Arrivé à Grasse, vers minuit, il se fit conduire au meilleur hôtel de la ville, y choisit la plus belle chambre et mit au lit.

Le lendemain matin, à huit heures, il se fit apporter du chocolat, demanda de quoi écrire, prit la plume et rédigea le billet que voici :

« Ma chère Claire,

Un ancien ami de votre famille, qui connaît votre nom véritable, mais qui ne demande pas mieux que de vous garder le secret, désire absolument vous parler sans tarder. Trouvez-vous ce soir, à neuf heures, sur la promenade, auprès de l'hôpital. On vous attend avec impatience. »

Il ne signa point sa lettre et sur l'enveloppe il écrivit

« Mademoiselle Méricourt, chez M. Dumignon, par exemple, à Grasse.
Personnelle.

– Allez immédiatement porter cette lettre à son adresse ordonna-t-il au domestique qu'il avait appelé.

Comme il avait toute la journée à lui, il prit une voiture, alla déjeuner au *Saut-du-loup*, se promena longuement dans les environs, visita les gorges de Saint-Laurent, dont il admira les pittoresques magnificences, ne revint à Grasse que vers cinq heures.

Deux heures après, il se fit servir à dîner dans sa chambre et attendit.

À neuf heures moins dix minutes, il se promenait longuement en large à l'endroit qu'il avait indiqué, devisageant ; toutes les femmes qui passaient à côté de lui dans l'obscurité de la nuit tombante, aussi ému, aussi palpitait peut-être que le jour où il avait fait ses débuts dans sa carrière galante.

Le temps s'écoulait et rien de ce qu'il rencontrait ressemblait à la silhouette féminine dont Auguste lui avait donné le signalement détaillé. A neuf heures, personne encore ! A dix heures, Claire n'avait pas paru !

Il rentra chez lui, mortellement blessé dans son amour propre.

Il saisit la plume avec une sorte de rage et écrivit :

« Ma chère Claire,

Nul n'est plus que moi désireux de respecter l'incognito que vous tenez à garder, mais j'ai un besoin urgent de vous entretenir d'affaires de la plus haute importance. J'espère encore que vous ne me forcerez pas de m'adresser à madame Marius, ce que je ne manquerais pas certainement de faire, si elle oubliait de se trouver ce soir même heure, au rendez-vous que je lui ai donné. »

Cette lettre n'était plus une prière, mais une menace. Claire, en recevant la première, avait pâli et s'était mise à trembler.

Quoi ! Un autre qu'elle, à Grasse, connaissait le secret de sa vie ! Cependant, si pressante que fût la lettre, elle pouvait se dispenser d'aller à l'endroit qu'on lui déniait. Le lendemain, quand lui parvint la seconde, elle eut tout d'un coup peur.

– Mais qui donc... se demandait-elle...

Et, presque aussitôt, l'image de Varnet se dressa devant elle.

Pourquoi ? Elle ne s'en rendait pas compte. Mais cet homme représentait si bien pour elle le génie du mal, et, se sentant de nouveau menacée, ce fut à lui qu'elle pensa.

Que faire ? Comment conjurer ce danger ? A quel parti recourir ?

Il n'y en avait pas deux. Il fallait s'assurer d'abord que savait bien Varnet qui lui avait adressé cette lettre et, si c'était lui, savoir quel usage il voulait faire du secret qu'il avait surpris.

A cet égard, le doute n'était plus guère possible. Évidemment, il avait des intentions perfides ; mais quel était but véritable qu'il poursuivait ? Était-ce à Léa qu'il en voulait ? Était-ce à Claire ? Voilà ce qu'il importait d'éclaircir.

Il fallait donc se résigner, faire bonne contenance et accepter définitivement le rendez-vous qu'il assignait. Dès le soir même, à neuf heures précises, Claire se rendit à la promenade.

Elle s'était entourée des mêmes précautions qu'elle prenait lorsqu'elle allait à Toulon. Cependant, dès qu'il l'aperçut, le cœur de Varnet ne fit qu'un bond.

– La voilà ! murmura-t-il.

Et il s'élança au devant d'elle.

De son côté, elle reconnut son bourreau avant qu'il venu vers elle.

– C'est lui ! dit-elle... Je ne me trompais pas !...

Lorsqu'ils se rencontrèrent, ils demeurèrent quelques secondes sans s'adresser la parole.

Ce fut Claire qui, désireuse de savoir au plus tôt ce qu'il lui voulait cet homme, rompit le silence la première.

– Eh bien ! fit-elle d'une voix dans laquelle vibra une sourde colère. Je suis venue, vous le voyez. Parlez-moi mais hâtez-vous, car vous me forcez à faire en ce moment une démarche, dont vous n'avez certainement pas calculé les conséquences.

– Ne craignez rien, répondit-il. Je vous aime trop pour vous exposer à rien de semblable.

– Vous m'aimez ? Vous ! dit-elle avec un sourcil amer. Enfin, ne discutons pas sur les mots. Je vous écoute, monsieur.

– Vous en doutez, Claire ? reprit-il d'un ton réellement ému. Ah ! c'est que vous ne savez pas tout ce que m'a fait souffrir votre indifférence, votre dédain !

– Et moi ? Savez-vous ce que m'a fait souffrir votre brutalité ?

– Je vous en supplie ! Oublions ce passé douloureux. Ne songeons qu'au présent, à la joie de vous revoir, l'avenir qui nous attend...

– Je ne vous comprends pas, monsieur. De quelle joie entendez-vous parler ? Quel avenir rêvez-vous donc ?

– Comment ! vous ne le devinez pas ?

– Je l'avoue. Expliquez-vous donc et brièvement, car si l'on me surprenait ici, avec vous, à pareille heure, j'en aurais perdu ! Remarquez que je ne parle pas de ma situation. Je vois le cas que vous en faites, en me conignant à venir à ce rendez-vous. Ce que j'espère encore, et que vous ne pousserez pas la barbarie jusqu'à me en perdre la place qui nous fait vivre.

– Eh ! ne vous occupez pas tant de cette place ! fit net avec humeur. Ne suis-je pas assez riche pour vous lommager et au delà de cette perte insignifiante ?

– Mais je ne vous demande rien ! Je ne veux rien de s, monsieur ! se récria la jeune femme.

– Tenez, interrompit vivement Varnet, finissons-en. is faites semblant de ne pas me comprendre, nous dons du temps à récriminer, cela ne nous avance à

La vérité est que je vous aime, que je n'ai jamais sé de vous aimer...

et, comme elle laissait échapper un mouvement d'imience :

– Vous ne me croyez pas ? reprit-il. Mais alors dans but serais-je venu à Grasse, aussitôt que j'ai appris vous l'habitez ? Le seul aimant qui m'y ait attiré, t mon amour pour vous, c'est le désir de vous revoir, savourer dans toute leur plénitude les félicités que je fait qu'entrevoir.

– Et c'est pour me dire des choses de ce genre que s m'avez mis le couteau sur la gorge ?

– Sans doute. Je n'avais pas le choix des moyens.

– J'aurais dû m'y attendre, en effet, dit Claire. courir à la violence, c'est toujours votre principal ument.

» Ah ça ! Vous m'en voulez donc bien de la passion sistible à laquelle j'ai cédé dans un instant d'égaret ?

– Si je vous en veux !... mais il faudrait que je n'eusse cœur, ni mémoire, pour ne pas vous en vouloir ! Qui donc s'est joué de mon repos, m'a ravi l'honneur, a br ma vie ? Qui donc a fait de moi une femme adultère, n séparée pour toujours d'un mari que j'adorais ? Qui do enfin m'a réduite au métier misérable sous lequel j'essa vainement d'oublier ma honte ?

– Eh bien ! oui, vous avez raison, c'est moi, confes Varnet ; mais puisque je vous offre de réparer le mal q je vous ai fait...

– Ah 1 c'est le comble ! murmura la jeune femme in gnée.

– Oui, c'est le comble de l'amour, vous l'avez c Claire. Depuis que je vous ai revue, cette passion, sommeillait en moi, s'est réveillée plus ardente q jamais. Appelez ces emportements du nom qu'il vo plaira, dites que c'est du délire, de la folie... c'est p sible. Ce qui est certain, c'est que, vous ayant

retrouv je ne veux plus vous perdre, c'est que je veux que vous m'apparteniez...

– En ce cas, je vais vous répondre avec la même franchise, monsieur. Jamais, entendez-vous bien Jamais je ne descendrai à ce degré d'abjection. Ajoutez à toutes les flétrissures que j'ai subies, celle-là serait vile, si infâme, si lâche, que je préférerais mille fois mort à la plus inoffensive de vos caresses.

En prononçant ces mots, Claire était animée d'une telle indignation, qu'elle écrasait positivement ce misérable sous le poids de sa colère et de son dégoût.

Varnet l'avait écoutée, tout étonné d'abord de rencontrer chez elle une défense si énergique.

1 – Et maintenant, reprit-elle, vous avez obtenu de moi tout ce que je puis vous donner. J'ai bien l'honneur vous saluer.

Elle fit un mouvement pour revenir sur ses pas, mais on la saisit par le bras et la serra avec une telle force, elle poussa un cri de frayeur.

– Un mot encore, dit-il, les dents serrées. Ce sera le nier, je vous le promets. Prenez garde ! Je suis las du pris avec lequel vous m'accueillez, depuis le jour où je suis venue palpitante entre vos bras. Je suis venu à vous, humble, suppliant d'abord. Je vous ai parlé de mon amour, vous m'avez répondu par votre haine. Je me suis tenu à la fin ! Je ne prie plus, je ne me prosterne plus. redonnez-moi et j'entends que vous deveniez mon esclave. Ce fois vous ne direz pas que je manque.

Un éclat de rire nerveux accueillit cette tirade et vint interrompre la dernière période.

– Allons ! fit Claire. Vous jouez admirablement la comédie ! Je vous en fais mon compliment ; mais je n'ai plus le temps de vous écouter. Au revoir, monsieur Varnet !

Il essaya de la retenir encore.

– Ah ! prenez garde ! dit-elle, ou j'appelle à mon cours !

Et, se dégageant par un effort vigoureux, elle disparut dans les ténèbres.

– Eh bien ! c'est ce que nous verrons ! rugit Varnet espéré.

Claire rentra, horriblement effrayée de ce qu'elle avait vu et d'entendre.

Elle connaissait Varnet, elle savait de quoi il était capable. Elle devina que c'en était fait dès à présent de son repos, de son honneur et, peut-être, de son gagnein.

Certainement, si elle ne lui cédait pas, Varnet ferait scandale. Or, elle était bien résolue à ne pas lui céder. Dans ce cas qu'advierait-il ? Evidemment cela ne pouvait se terminer que par une catastrophe.

En effet, Varnet était décidé à tout, de son côté, pour triompher de cet indomptable orgueil. Ce fut donc dans le magasin même de Dumignon qu'il résolut de livrer bataille. Il y pénétra vers deux heures et aperçut Claire installée dans le petit cabinet vitré autour duquel étaient rangés ses livres. Elle était assise devant son bureau relevant sur une facture les comptes qui lui avaient demandés par les clients de la maison.

Au bruit du timbre que mit en mouvement la porte du magasin, elle leva la tête, reconnut Varnet et devint soudainement pâle.

Varnet, sans dévier de la ligne droite, se dirigea vers le cabinet vitré, s'approcha de Claire, qu'il salua avec une politesse affectée.

– Eh bien bonjour, ma chère, dit-il avec une grande désinvolture, vous ne vous attendiez pas à me voir, peut-être...

– Au contraire, monsieur, répondit-elle froidement je vous ai dit hier que je m'attendais de votre part toutes les lâchetés.

– Ainsi vous n'avez pas changé d'avis ? demanda l'incartable Varnet, en élevant la voix. Vous persistez à me le faire pousser ?

– Je persiste plus que jamais, oui, monsieur.

– Et vous ne craignez pas de lasser ma patience, de me pousser à bout ?

– Je ne crains rien de vous, monsieur, ce serait vous faire trop d'honneur.

– Ah ! c'en est trop ! s'écria Varnet, en frappant pied sur le parquet. Et puisque vous l'avez voulu.

Déjà, au son de cette voix menaçante, les commis les employés avaient dressé l'oreille.

Tout à coup parut Dumignon, qui avait entendu les paroles de Varnet et vu le geste dont il les avait accomplies.

– Eh bien ? que se passe-t-il donc ? demanda-t-il.

Claire ne se déconcerta pas. Elle avait fait provision de courage. Elle était décidée à tout.

– Monsieur vous le dira sans doute, répondit-elle anquillement, en désignant Varnet.

Dumignon se tourna vers lui.

– Veuillez vous expliquer, monsieur, dit-il. Venez-ous réclamer contre une livraison mal faite, une comlande mal exécutée ?

– Ah ! par exemple ! il s’agit bien de cela ! fit Varnet haussant les épaules.

– Alors, parlez, monsieur. Je vous écoute.

Varnet consulta Claire du regard. La voyant toujours ussi inexorable, il se redressa sous l’affront. Tout son ang bouillonna dans ses veines, ses yeux s’injectèrent. Positivement il voyait rouge en ce moment.

– Monsieur, fit-il avec hauteur, ce que j’ai à dire à ladame ne vous regarde pas.

– Je vous demande bien pardon, monsieur, riposta parfumeur avec dignité. Vous n’êtes pas chez elle, mais chez moi. Or, je veux savoir de quel droit vous vous iermettez de parler si haut et je vous somme de vous iexpliquer à l’instant.

– Eh ! monsieur, dit Varnet, plus furieux encore de e voir ainsi traiter par un inconnu. A quoi bon de longues explications ? Ne savez-vous pas bien de quel droit un homme peut parler à une femme comme je le fais ?

Dumignon frémit de la tête aux pieds et jeta un regard interrogateur sur sa caissière, dont l’impassibilité e rassura.

Alors se tournant vers Varnet.

– J’espère, monsieur, dit-il, que j’ai mal entendu ou mal compris, car si j’en croyais les paroles que vous venez de prononcer, je pourrais supposer. des choses..

– Eh ! monsieur, supposez ce qu’il vous plaira.

– Ainsi vous persistez dans l’odieuse accusation qui vous portez contre mademoiselle Méricourt ?

– Elle ne s’appelle pas plus Méricourt que vous moi.

– Qu’entends-je ? s’écria Dumignon en s’adressant Claire. Mais défendez-vous donc, mademoiselle !

Elle ne protesta pas d’un geste. Ce qu’elle redoutai le plus, en ce moment, c’est que le misérable qui la per dait ne prononçât le nom de

Marius. Cela seulement l'inquiétait. A tout le reste, elle avait pris la résolution de demeurer insensible.

Dumignon fut pétrifié de ce silence et de cette inertie

– Mais, monsieur, dit-il, vous allez trop loin, ce m semble. Vous connaissez donc, depuis longtemps, ma demoiselle Claire ? Vous prétendez donc qu'elle a été..

– Ma maîtresse, oui, monsieur, et c'est précisément parce que je la retrouve...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

D'un bond, Claire s'élança vers lui, menaçante :

– Vous en avez menti ! rugit-elle.

– Comment ! fit Varnet qui recula involontairement, vous osez nier...

– Monsieur, reprit Claire en regardant bien en face Dumignon bouleversé, j'aurai quitté votre maison dans une heure. C'est là ce que voulait cet homme. Il y est parvenu, n'en parlons plus ! Mais, devant Dieu qui nous entend, je le jure ! je n'ai jamais été la maîtresse de ce misérable.

Alors, passant fièrement au milieu d'eux, elle quitta le magasin et regagna sa chambre.

Là, dévorée d'une activité fiévreuse, elle empila dans malle en un clin d'œil son linge et ses vêtements, atcha son chapeau, jeta une confection sur ses épaules se dirigea vers la porte.

ce moment même, on frappa doucement.

—Qui est là ? demanda-t-elle.

– Moi, Jean, le garçon du magasin. Je vous apporte le lettre du patron.

Elle ouvrit la porte.

– Ah ! vous arrivez bien ! fit-elle, en prenant la lettre l'il lui tendait. Veuillez descendre ma malle dans le rridor et aller me chercher une voiture.

Jean exécuta sur-le-champ l'ordre qu'il venait de revoir.

Pendant ce temps, Claire décacheta la lettre, qui conteit des billets de banque. Tout étonnée, elle la parurut d'un regard rapide.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

Je crois au serment solennel que vous avez prêté dent moi. Je crois également que l'homme qui n'a pas aint de vous accuser d'une telle infamie est un imposur et un lâche. Malheureusement, le scandale qui est sulté de cette explication violente a été public. Vous-même avez compris que vous ne pouviez plus rester ici. n'essaierai pas de vous retenir ; mais je veux, en vous ittant, vous témoigner mes regrets, vous donner une euve de mon estime et de mes sympathies. Veuillez onc accepter la petite somme que j'enferme sous ce pli. us n'avez ni à rougir, ni à me remercier. Cet argent t à vous. Vous l'avez bien gagné.

Recevez, mademoiselle, l'assurance de ma très sinre considération.

DUMIGNON. »

Claire déplia les billets. Il y en avait trois, de ce francs chacun.

Elle les glissa dans son sac.

– Oh ! oui, je les ai bien gagnés, murmura-t-elle.

Elle descendit rapidement l'escalier, dès qu'elle e tendit le roulement de la voiture, et se fit conduire à gare.

Dumignon ne se montra pas, mais la vit s'éloigner, et, faut-il le dire ? ce ne fut pas sans un certain serr ment de cœur.

S'il n'avait écouté que son premier mouvement, il aurait crié :

– Restez donc !

Il n'osa pas. Le respect humain lui ferma la bouch Que dirait-on à Grasse s'il gardait chez lui une femme gravement compromise ?

Lorsque Claire avait quitté la place, après avoir si éne giquement protesté contre l'accusation que Varnet fa sait peser sur elle, celui-ci était resté seul en face Dumignon.

Il ne s'attendait pas à ce qu'elle prît si héroïquement son parti du mal qu'il voulait lui faire. Jusqu'au derni moment, il s'imagina qu'elle allait céder à ses menace Au contraire, Claire, redoutant que le nom de Marius fût prononcé dans cette querelle, en avait brusqué le de nouement et s'était enfuie.

Varnet demeura interdit.

M. Dumignon le salua gravement et, de sa voix la plu mielleuse :

– Maintenant, monsieur, dit-il, vous n’avez plus d raison pour rester ici. Par conséquent...

Il lui désigna la porte d’un geste onctueux, mais qq avait bien son éloquence.

Varnet comprit. Il enfonça son chapeau sur ses yeux, raversa le magasin d’un pas rapide, sortit et rentra à ’hôtel. Puis il boucla sa valise et se fit aussi conduire à gare.

– Peut-être l’y retrouverai-je... se disait-il.

Fatalement, il devait l’y retrouver, en effet, puisque était là que Claire s’était réfugiée.

Elle y était arrivée, soutenue par le reste d’énergie tout elle s’était armée ; mais, à peine eut-elle pris place ur une banquette de la salle d’attente, qu’une sueur roide mouilla son front, une faiblesse extrême s’empara ’elle...

– Ah ! je meurs ! murmura-t-elle.

La marchande de journaux, qui se trouvait à côté l’elle, entendit ces quelques mots, courut à elle et la eçut dans ses bras.

Claire avait perdu connaissance.

La marchande de journaux appela à son aide les emloyés du chemin de fer, qui transportèrent la jeune emme dans le bureau du chef de gare. Malheureusement, n n’avait pas de médecin sous la main. Faute de mieux, a marchande commençait à lui bassiner le visage avec le l’eau froide, quand un homme ouvrit tout à coup la orte du bureau.

– Elle ! s’écria-t-il. C’est elle ! Je la retrouve !

Et s’adressant aux employés :

– Vite ! portez-la dans la voiture qui vient de me conluire ici, je vais la ramener à l’hôtel.

Tout le monde crut que cet homme était le mari de la eune femme. On obéit avec d’autant plus d’empressement, qu’on n’était pas fâché de se soustraire à un levoir d’humanité fort embarrassant en pareil lieu. On ransporta Claire dans la voiture. Varnet, car c’était lui, prit place à côté d’elle et se fit conduire à l’hôtel qu’il renait de quitter.

A sa voix, domestiques et servantes accoururent, mon tèrent dans la chambre de Varnet le corps inanimé de Claire et la couchèrent sur son lit.

– Vite un médecin ! ordonna-t-il au garçon. Et s’adressant aux femmes de chambre :

– Vous, déshabillez-la et donnez-lui les premiers soins

Pendant que l’une des deux caméristes dégrafait le corsage de Claire et faisait sauter la baleine de son corset l’autre allait chercher du vinaigre, en imbibait une serviette et lui en faisait respirer l’âcre parfum.

Varnet, assis dans un fauteuil, contemplait ce spectacle en silence.

– Cette fois, je la tiens ! se disait-il.

Lorsqu’il était entré dans la gare, il avait appris qu’une femme venait de s’y trouver mal en arrivant, et qu’on l’avait transportée dans le bureau du chef de gare. Se doutant que c’était Claire, calculant tout le parti qu’il pouvait tirer de cet accident, il s’était élancé dans le bureau, avait reconnu la jeune femme et l’avait littéralement enlevée.

Le médecin arriva, prodigua ses soins, mais la crise était si forte qu’il fallut près d’une demi-heure pour rappeler Claire à la vie.

Elle promena autour d’elle ses regards inconscients tout étonnée de se trouver dans une chambre qu’elle ne connaissait pas.

Tout à coup elle aperçut Varnet.

– Lui ! Encore lui ! s’écria-t-elle avec horreur.

Dès qu’il la vit reprendre connaissance, il se leva de son fauteuil.

– Laissez-nous ! dit-il précipitamment aux femmes de chambre et au médecin.

Déjà ils se dirigeaient vers la porte, lorsque Claire affolée de peur, se redressa.

– Non, ne me laissez pas seule avec cet homme, supplia-t-elle. Restez près de moi, entourez-moi, protégez-moi, emmenez-moi ! Je ne veux pas rester ici... je ne... x... pas...

Elle retomba, livide, les dents serrées, secouée par un frisson affreux ; ses mains se crispèrent, son corps aidit, ses yeux, démesurément agrandis, se convulsèrent.

C’était une nouvelle crise, ou plutôt, c’était une véritable attaque de nerfs qui se déclarait.

– Je vous en supplie, Claire !... écoutez-moi... soyez raisonnable...

– Allez-vous-en !... laissez-moi !... au secours ! criait une femme, dont la terreur redoublait en le voyant rocher

– Mais vous voulez donc la tuer ? fit le médecin, qui it revenu promptement sur ses pas. Veuillez vous remonsieur, ou je ne répons plus de cette malheureuse.

Varnet hésitait.

– Claire... balbutia-t-il encore. Un mot... un seul t...

Elle poussa un cri rauque et se renversa si violemment arrière qu'elle se heurta contre la cloison.

– Encore une fois, monsieur, retirez-vous, fit le docr. Je vous l'ordonne !

Et, comme il tardait à obéir :

– Je vous jure, monsieur, que si vous ne vous retirez je vais appeler à mon aide les garçons de l'hôtel pour faire évacuer cette pièce.

Les femmes de chambre assistaient immobiles et consnées à ce spectacle déchirant.

– Allons, monsieur, dirent-elles à Varnet, en le pret chacune par un bras, allez-vous-en.

Elles le poussèrent doucement vers le corridor, mèrent précipitamment la porte, tirèrent le verrou et vinrent auprès de la malade.

– Remettez-vous, madame, disait le médecin d' voix persuasive. Cet homme n'est plus là.

– Bien vrai ? demanda-t-elle entre deux hoquets, a un horrible claquement des dents.

– Je vous l'assure. Tenez... regardez plutôt.

Elle promena dans la chambre un regard craintif, fouilla les moindres recoins et, se voyant bien se poussa un soupir.

Elle retomba en arrière, épuisée par ce dernier et et demeura quelques minutes dans une immobilité solue. On aurait pu la croire morte, sans la respira courte, haletante, qui s'échappait de sa poitrine opp sée.

Enfin, elle ouvrit les yeux.

– Mais comment suis-je ici ? demanda-t-elle. Tou l'heure, j'étais à la gare... Je m'en souviens bien. C là que je me suis sentie défaillir...

– Justement, dit la femme de chambre. Ce monsi y était aussi. Probablement, il vous y a rencontrée et v a conduit à l'hôtel.

– Mais je ne veux pas y rester ! Je veux m’en aller Ce soir même il faut que je sois à Toulon.

– Eh bien ! proposa le médecin, habillez-vous ; Pendant ce temps, je ferai préparer une potion que vous boirez avant de partir.

– Et j’irai seule au chemin de fer ? fit Claire avec geste d’épouvante.

– Non. Si vous le permettez, je vous accompagner promis le docteur.

Sans connaître particulièrement Claire, le docteur l’avait souvent rencontrée et savait qu’elle était employée chez Dumignon. De même, il ignorait quels liens la rattachaient à Varnet ; mais devant le bouleversement que seule la présence de cet homme produisait chez la jeune femme, il se sentait pris de pitié pour elle et tout prêt à venir en aide.

Pendant qu’une des deux femmes de chambre aidait le docteur à réparer le désordre de sa toilette, il envoya la concubine chez le pharmacien avec une ordonnance qu’il avait rédigée au crayon sur une feuille de son calepin.

– Dites qu’il y a urgence et ne revenez pas sans la potion ! recommanda-t-il.

Quelques instants après, la concubine était de retour.

Le docteur versa une grande cuillerée de la potion on lui avait apportée. La jeune femme la but et se vit presque aussitôt ranimée.

– Gardez ce flacon, lui dit-il. Si vous éprouviez encore quelque défaillance, avalez-en une gorgée, – une à la fois, cela suffira.

Il fit signe à la femme de chambre de s’éloigner.

– A présent, reprit-il, je vais vous accompagner à la gare. Seulement, je vous prie de me dire franchement la vérité. Cet homme, qui se trouvait là tout à l’heure, c’est votre mari, votre frère, votre parent ?

– Ni l’un ni l’autre, monsieur.

– C’est donc votre...

Il hésitait à prononcer le mot.

– Mon amour, voulez-vous dire ? Non, monsieur, et maintenant, je vous l’affirme sur l’honneur !

– Mais alors qui est-il donc ?

– Ceci, monsieur, serait trop long à vous raconter : mon bourreau, voilà tout ce que je puis vous révéler.

– Et cela suffit, madame. Je vous promets, tant que vous serez à mon bras, que vous n’avez rien à craindre de lui. Venez.

Il lui offrit le bras et l'entraîna.

Au moment où ils traversaient le vestibule de l'hôtel ils aperçurent Varnet, pâle, les yeux ardents, furieux voir sa proie lui échapper encore. Il fit un pas pour s'avancer vers elle, mais le docteur étendit la main l'écarta d'un geste méprisant.

Alors, apercevant à la porte la même voiture qui avait amené Claire, il l'y fit monter, prit place à côté d'elle et se dirigea vers la gare.

Poussant jusqu'au bout la complaisance, il prit le bill de la jeune femme, fit enregistrer ses bagages, l'agent manda au chef de gare, puis au chef de train, au moment où elle monta en wagon.

Il la salua une dernière fois, quand le train se mit en marche, et s'éloigna.

A l'instant où il sortait de la gare, il se croisa avec un homme qui y entrait en courant, hors d'haleine, ruisselant de sueur.

C'était Varnet qui, ne pouvant se résigner à laisser partir ainsi sa victime, avait brusquement quitté l'hôtel et s'était dirigé vers le chemin de fer.

Cette fois, il arrivait trop tard ! Il entra sur le quai juste à temps pour voir le train se perdre dans le nuage de fumée qu'il laissait derrière lui.

Il s'informa. Plus aucun train, partant de Grasse, correspondait à temps avec la grande ligne pour qu'il pût arriver le soir à Toulon ! Il revint sur ses pas, mais ne voulant pas retourner à l'hôtel où il avait demeuré, entra dans le premier qui se trouva sur son chemin, s'y fit donner une chambre et n'en sortit pas de soirée.

Pendant ce temps, Claire, tranquillement installée dans un coin du compartiment des dames, reprenait peu à peu ses sens. La rapidité de la course, le vent qui lui fouettait visage, achevèrent sa résurrection. A deux reprises, tant, elle fut obligée de recourir à la potion que le docteur lui avait donnée.

au bout de deux heures, elle avait entièrement repris possession de ses facultés et pouvait envisager froidement la situation nouvelle que l'impitoyable Varnet lui avait faite.

Cette situation n'était pas belle, assurément, mais n'était rien de bien effrayant, pour une femme entreprenante et courageuse, comme l'était Claire. Elle avait cent francs devant elle. Le logement qu'elle habitait était suffisant jusqu'à nouvel ordre. Donc elle allait, comme autrefois, travailler avec sa

sœur, ner sa vie. En outre, elle serait près de Léa, près itoinette ! Décidément, c'était un petit mal pour un bien.

fut dans ces heureuses dispositions d'esprit qu'elle va à Toulon et se fit conduire rue Trabuc.

éane pouvait en croire ses yeux ! Claire ! à pareille re ! Claire qui venait demeurer avec elle ! Mais c'était ive ! la félicité complète !

mment tant d'événements avaient-ils pu s'accomplir ipeu de temps ?

aire fut obligée de raconter ce qui s'était passé, et confidence, que lui arrachait la nécessité, fit naître l'esprit de Léa des doutes étranges.

telle arme possédait donc ce Varnet, pour agir avec telle impudence ? Comment sa sœur en était-elle iteà quitter une place qui constituait pour elles une urce si précieuse ?

aire devinait tout ce que ne disait pas la jeune fille. cevisage naïf, dans les regards étonnés qui semblaient l'interroger, elle lisait comme dans un livre. Mais qu rait-elle dit de plus ? Souiller les oreilles chastes de c enfant du récit de semblables turpitudes eût été pis core que de laisser carrière à tout ce que sa virgii imagination pouvait concevoir.

Elle ne voulut donc pas soulever le voile qu'elle a toujours prudemment étendu sur les violences c Varnet l'avait rendue victime.

Par sa bonne humeur, par sa gaieté un peu forcée, r surtout par ses caresses, elle essaya d'arracher Léa à pensées et y réussit sans peine.

Toutes deux, heureuses malgré tout de se retroi ensemble, prirent l'héroïque parti de travailler avec] d'ardeur que jamais. L'argent que possédait Claire soigneusement mis de côté pour les mauvais jou l'avenir se colora pour elle de tons plus tendres. Oui, cidément, c'était le bonheur !

Une seule ombre faisait tache dans ce tableaue leillé : c'était le spectre de Varnet !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LE FOU

I

Instruit par l'expérience de son ancien capitaine, ayant ntribué pour sa part aux bénéfices que celui-ci avait réalisés, le nouveau commandant du *Roi-des-Mers* avait epris pour son propre compte la série des voyages qu'il vait exécutés en qualité de second, sous les ordres de Marius.

Bien lui en avait pris, puisque, au bout de six ans, il se ouvait à la tête d'une fortune de quatre cent cinquante mille francs, tous frais payés.

Or, Jacquier n'était pas ambitieux. Ses goûts étaient mples. Il n'avait pas pour la mer cette passion effrénée ui dévorait son capitaine. Il jugea donc qu'il serait sage e se retirer, de vendre *Le Roi-des-Mers*, de vivre des ingt-cinq ou trente mille livres de rente qu'il possédait et de se marier au plus vite.

Jacquier venait justement d'atteindre sa trente-quatrième année. C'était le moment ou jamais de prendre mme.

C'était un point délicat, assurément, mais, à cet sa conviction était formée.

Ce fut, en effet, à quoi il se décida.

Seulement, il avait un remords. Qu'était devenu M rius ? Comment se faisait-il que personne, n'avait reçu c ses nouvelles ?

C'était à Marius qu'il devait ce qu'il possédait. Sans facilité avec laquelle cet excellent homme avait souscrit à toutes les propositions qu'il avait reçues, Jacquier n'aurait jamais devenu capitaine et propriétaire du *Ro des-Mers*.

De cette condescendance de Marius et de tout ce qu'en était résulté, Jacquier avait voué à son capitaine une reconnaissance sincère et profonde.

Chaque fois qu'il revenait de ses lointains voyages, première chose qu'il faisait en débarquant à Marseille c'était de s'informer chez le notaire si Marius avait donné signe de vie.

– Non, toujours non, lui répondait l'homme de loi.

A la fin de la sixième année, Jacquier recevant pour la huitième ou dixième fois cette invariable réponse évanescente, finit par s'écrier :

– Eh bien ! j'en aurai le cœur net ! J'irai au Pérou, j'y mettrai à sa recherche. Cela me prendra peut-être une année, c'est vrai... je ne me marierai qu'à trente-cinq ans au lieu de trente-quatre, c'est encore vrai... mais j'aurai du moins la satisfaction d'avoir agi selon mon cœur et ma conscience.

C'était bien parler. C'était mieux encore d'agir. Sans perdre un instant, il prit ses dispositions pour mettre ce projet à exécution. Il chargea une cargaison pour le Pérou, embarqua pour son compte tout ce qu'il put passer à son bord et se mit en route.

– Allons, mes enfants, dit-il en partant à ses matelots, du courage et de la bonne volonté ! il s'agit de retrouver le capitaine Marius !

A deux ou trois hommes près, son équipage était en outre le même qu'autrefois. Tous les matelots se rappelaient avec un respectueux attendrissement leur ancien commandant, et ceux qui ne le connaissaient pas avaient souvent entendu faire son éloge qu'ils mouraient d'en-

viendrait de voir de près ce personnage légendaire.

Aussi la traversée s'accomplit-elle rapidement, sans que Jacquier eût à sévir contre l'équipage.

Arrivé à Callao, Jacquier livra les marchandises qu'il avait apportées, vendit de son côté toutes celles dont il était propriétaire, déposa ses fonds chez un banquier, puis, allégé de ces premiers soucis, il poussa un long soupir !

– Maintenant, occupons-nous de Marius, pensa-t-il.

Pour se livrer à ses recherches, il s'adjoignit deux des lus vieux matelots du bord, qu'il savait professer pour eur ancien capitaine un dévouement voisin du fana-Isme.

L'un s'appelait *Troun-de-l'Air*, l'autre *Biatazé*, *Troun-de-Air* était de Marseille, *Biatazé* était de Carcassonne.

Ni l'un ni l'autre, bien entendu, ne portait réellement le nom saugrenu, mais comme ils juraient à propos de Dut, le Marseillais par *Troun de l'Air*, le Carcassonnais ar*Biatazé* ! leurs camarades avaient fini par les appeler bus les deux du juron qui leur était familier.

Ainsi flanqué de ses deux satellites, Jacquier alla 'informer à Lima. Il savait où était située la maison que larius avait louée, il s'y rendit aussitôt.

A la place où était cette maison, il ne vit plus qu'une uine noirâtre, sur laquelle la pluie et le soleil avaient oour à tour versé leurs torrents d'eau et de lumière.

Il était aisé cependant de reconnaître que la maison avait brûlé et que l'incendie remontait déjà à plusieui années.

Jacquier questionna les voisins et voici ce que lui raconta un des témoins oeulaires du sinistre.

Il y avait bientôt six ans qu'un Français était ven s'installer dans cette maison. En la louant il n'ava même pas donné son nom, de sorte que dans le quartier on ne le désignait que sous ce nom : Le Français.

Après avoir vécu un mois, triste et solitaire, ne sortar presque jamais, ne parlant à qui que ce fût, il était de venu tout à coup d'une humeur tellement sauvage, qu personne ne pouvait plus l'aborder.

Lorsque ses domestiques venaient prendre ses ordres il leur répondait d'abord avec impatience :

– Faites ce que vous voudrez !

Puis, un beau jour, quand ils se présentèrent, il s figura que les pauvres diables venaient l'attaquer, saut sur son revolver, en murmurant des paroles incompré hensibles, et fit feu.

Fort heureusement pour eux, ils purent s'esquive : assez tôt pour n'être pas atteints, mais aucun d'eux ne voulut rester plus longtemps au service d'un maître s difficile. Le jour même, ils abandonnèrent la maison.

Le Français resta seul. Que se passa-t-il pendant le reste de la journée ? On l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que les voisins furent réveillés pendant la nuit par les cris : Au feu ! au feu ! qui retentissaient de toutes parts.

L'alarme avait été donnée par un mulétier qui, revenant assez avant dans la nuit d'une excursion lointaine, avait vu sortir les premiers jets de flamme de la maison habitée par le Français.

Chacun accourut avec d'autant plus d'empressement ; que, les maisons voisines étant bâties très légèrement, ! on craignait l'embrasement de tout le quartier et que, en apportant secours à autrui, chacun travaillait pour son propre compte.

On ne parvint pas à éteindre l'incendie, tant il avait pris déjà des proportions considérables, mais on réussit le circonscrire et à l'empêcher de gagner les maisons d'alentour.

Pendant qu'hommes, femmes et enfants se dévouaient avec ardeur au salut commun, le Français, assis dans le petit jardin qui entourait la maison, la regardait brûler avec une sorte de joie féroce. On s'approcha de lui pour lui demander ce qu'il faisait là.

– Je regarde, répondit-il. J'espère bien que cette fois il ne sortira plus de là et je veux m'assurer qu'il n'a pas pu s'échapper.

Quand l'incendie fut éteint, les habits du malheureux étaient trempés ; son visage et ses mains étaient noircis par la cendre et la fumée. Il ne quittait pas sa place, néanmoins, et ne cessait de contempler les ruines fumantes dont les nuages floconneux s'élevaient encore vers le ciel en spirales épaisses.

Toutes les autorités de la ville, escortées d'une troupe de soldats et accompagnées d'agents de police, étaient accourues sur les lieux.

On crut d'abord que le Français était plongé dans cet abattement singulier par suite du malheur qui venait de le frapper. On eut pitié de lui, on voulut l'emmener.

– Êtes-vous sûrs qu'il ne s'est pas échappé ? demanda-t-il.

– Oui, lui répondit-on. Mais de qui voulez-vous parler ?

– De Varnet, parbleu ! fit-il. Il n'y a que la mort qui puisse me débarrasser de lui.

– Mais qui est ce Varnet ? lui demanda-t-on.

– Ah ! c’est le secret de Claire et le mien, répondit-il.

On ne put tirer de ces paroles étranges un plus long éclaircissement.

– Comment le feu a-t-il donc pris chez vous ? lui demanda-t-on encore.

– C’est moi qui l’ai mis, fit-il à voix basse et en souriant finement.

– Mais dans quel but ?

– Parce que j’avais vu Varnet entrer dans la maison et que je ne voulais pas l’en laisser sortir.

On eut beau le tourner, le retourner, il fut impossible d’obtenir d’autres réponses.

On chercha à savoir au juste qui il était. Il ne put donner ni ses nom et prénoms, ni dire dans quelle ville il était né, ni dans quelle partie de la France habitait sa famille.

Devinant enfin que le pauvre diable avait la cervelle à l’envers, on fouilla toutes ses poches afin d’y découvrir son portefeuille... un papier quelconque suffisant à établir son identité... Rien. On ne trouva rien ! Le feu avait tout dévoré.

Tout ce que l’on savait de lui, c’est qu’il était Français. On prévint le consulat, qui fit de vaines recherches. Tout ce qu’il put découvrir, c’est que, depuis six semaines environ, cet homme était venu s’installer à Lima. Le propriétaire de la maison, ayant reçu d’avance une année de loyer n’avait même pas songé à lui demander son nom.

Tout n’était pas dit cependant. Comme il résultait clairement des aveux mêmes de ce pauvre diable que c’était lui qui avait mis le feu à la maison, le propriétaire déposa contre lui une plainte, à laquelle il fallut bien donner suite.

On le jeta en prison et on essaya de procéder à une enquête. Mais quelle enquête pouvait-on faire ? Quels résultats était-il possible d’obtenir ? De la maison, il ne restait plus que les quatre murs et l’accusé ne changeait as un mot aux réponses qu’il avait déjà faites !

! On espéra d’abord que le trouble momentané qui s’était péré dans ses facultés s’apaiserait.

Des médecins furent appelés, qui étudièrent avec soin cas pathologique qu’on leur soumettait. Ils se livrèrent

lui à des séries d'expériences excessivement intéressantes, paraît-il, au point de vue scientifique ; mais ils ne réussirent pas à percer le mystère dont s'entourait patient, et encore moins à lui rendre la raison.

Au contraire, l'accusé qui, d'abord, s'était montré fortoux, finit par se persuader que tous ceux qui l'approchaient étaient ses ennemis et, n'ayant pas d'armes sous

main, tomba un beau jour à poings fermés sur les infortunés docteurs.

Comme il en avait détérioré deux ou trois, ils déclarèrent que le Français était fou à lier, qu'il fallait lui mettre la camisole de force et le transporter dans une maison d'aliénés.

Ce dénouement eut cela de bon qu'il sauva l'accusé d'une condamnation infamante. Les juges reconnurent qu'il n'avait pas agi dans la plénitude de sa raison, qu'on ne pouvait par conséquent pas le rendre responsable du crime qui lui était imputé et il fut renvoyé des fins de la plainte.

Seulement, dans le jugement qui fut rendu et auquel chacun s'intéressait, en raison de la nouveauté du cas qui se présentait, il fut fait une réserve en faveur du plaignant.

Il fut déclaré que le propriétaire conservait contre l'accusé son action civile et qu'il restait en droit de lui réclamer tous dommages et intérêts résultant de la perte qu'il avait subie, pour le cas où le Français recouvrerait la raison et où l'on parviendrait enfin à établir son identité.

Lorsque l'obligé voisin à qui Jacquier s'était adressé eut terminé ce récit, celui-ci le remercia chaleureusement

– Maintenant, ajouta-t-il, dites-moi où ce malheureux homme a été transporté.

– Ah ! je l'ignore, répondit le Péruvien, mais peut-être pourra-t-on vous l'apprendre à la prison...

– Merci, fit Jacquier, en s'inclinant.

– Il y aurait bien encore un autre moyen... insinua le voisin.

– Lequel ?

– Ce serait de s'adresser au propriétaire de la maison incendiée.

– C'est juste ! fit Jacquier. Comment se nomme le propriétaire ?

– Ramondo y Pelez.

– Et il demeure ?

– *Calle de Bilbao*, numéro 7.

– J’y cours, dit Jacquier, qui s’éloigna d’un pas rapide

Pour entreprendre cette expédition, Jacquier avait endosser à Troun-de-l’Air et à Biatazé des costumes bourgeois. Ainsi vêtus, les deux vieux loups de mer ne brillaient pas plus par l’élégance que par la distinction, mais ils pouvaient passer plus aisément inaperçus.

Sans que leur capitaine leur dît un mot, ils le suivirent comme un seul homme et atteignirent bientôt la maison qui leur avait été désignée.

– Est-ce ici, dit-il, que demeure le signor Ramondo y Pelez ?

– Oui, répondit l’homme auquel il s’adressait, mais il est mort ce matin.

– Diable ! fit Jacquier. Voilà qui est bien contrariant. Personne ne pourrait-il me donner à sa place le renseignement dont j’ai besoin ?

– Je l’ignore.

– Laisse-t-il une femme, des enfants ?

– Non, c’était un vieux célibataire. Il n’avait que des parents éloignés...

– Merci, fit Jacquier.

[Et se tournant vers ses matelots :

– Venez, dit-il. Nous n’avons plus rien à faire dans cette maison.

Il sortit, très mécontent de la façon dont il débutait.

– Allons à la prison, pensa-t-il. Nous serons peut-être plus heureux.

Il dut s’arrêter plusieurs fois en route pour demander son chemin. Enfin il atteignit un édifice assez vaste et d’un aspect assez peu réjouissant. Il pénétra dans une grande cour et frappa à la première porte qu’il rencontra.

Le guichet s’ouvrit et une fraîche voix de jeune fille demanda :

– Qui est là ? que voulez-vous ?

– Je désirerais parler au greffier de la prison, répondit Jacquier.

– Il n’y est pas, monsieur.

– Alors au gardien en chef...

– Il n’y est pas non plus.

– Alors à un employé quelconque...

– Il n’y en a pas, monsieur. Je suis seule ici pour le moment.

– Biatazé ! Voilà des prisonniers bien gardés ! dit le Çarcassonnais à son camarade.

– Je comprends qu’ils n’aient pas envie de se sauver, s’ils ont un minois comme celui-là pour bassiner leur lit, troun de l’air ! fit le Marseillais.

– Cependant, je voudrais bien parler à quelqu’un, insista Jacquier. Comment faut-il m’y prendre ?

– Asseyez-vous dans la cour, à l’ombre du figuier, répondit la senorita. Le greffier ou le gardien ne tarderont pas à rentrer.

Et elle referma le guichet.

Il fallut bien en passer par là. Sous le figuier, il y avait des chaises et une table, autour de laquelle prirent plac (le capitaine et les matelots.

Au bout d’un quart d’heure, un homme coiffé du large *sombrero* et vêtu d’un élégant costume de cavalier entra d’un pas nonchalant, fumant une cigarette, dont i jetait au vent la fumée bleuâtre.

Il s’arrêta net en apercevant les étrangers.

– Qui demandez-vous, messieurs ? dit-il.

– Le greffier de la prison, fit Jacquier.

– C’est moi, messieurs. Que désirez-vous ?

– Je voudrais savoir ce qu’est devenu un Français qu a été mis en prison, il y a six ans, comme incendiaire, e qui, ayant été reconnu atteint de folie, a dû être trans porté dans une maison de santé.

– Je vais consulter mes registres d’écrou. Suivez-moi messieurs, dit le cavalier.

Il frappa à la porte, qui s’ouvrit dès qu’il se fut nommé et introduisit les étrangers dans son bureau. Il prit su une table un petit cahier relié, en assez mauvais état qu’il qualifiait du titre pompeux de registre, et l’ou vrit.

– Nous disons il y a six ans... fit-il. C’est donc e 1872... A quelle époque ? le savez-vous ?

– Oui... à peu près... répondit Jacquier. Ce doit être vers la fin de septembre...

– Et le nom de ce prisonnier ?

– On l’ignorait, dit Jacquier, enchanté de ne pas compromettre le nom de son ancien capitaine. On ne l’appelait pas autrement que le *Français* à Lima.

– *Caramba !* c’est bien vague. grommela le cavalier Cependant il consultait son livre et se reportait à la ate que lui avait indiquée Jacquier.

– Ah ! nous y voilà ! s’écria-t-il, en lisant à demi-voix : « Un inconnu, de nationalité française, écroué le 4 septembre 1872 – accusé d’avoir mis le feu à la maison del señor Ramondo y Pelez. – Extrait de la prison le 17 octobre, pour cause de folie, et livré au médecin en chef de la maison de la *Puerta del Sol*. »

f – Où se trouve cette maison ?

– A cinq ou six lieues de Lima. Tout le monde vous indiquera.

– Je vous remercie, dit Jacquier.

Il se retira suivi de ses matelots.

En quittant la prison, il se mit en quête d’une voiture se fit conduire à la *Puerta del Sol*.

La route, montueuse et accidentée, était assez mal entretenue. Il fallut près de trois heures pour accomplir le trajet.

Enfin, il distingua une vaste maison, entourée de murs très élevés, située à mi-côte de la colline et admirablement exposée.

f – Cette fois, pensa Jacquier, nous touchons au but. Je n’est pas malheureux !

Il frappa à la porte, toujours suivi des deux matelots, se fit conduire chez le directeur de la maison.

– Monsieur, lui dit-il, vous avez ici depuis le 7 octobre 1872, un Français qui demeurait à Lima et [ui, atteint de folie subite, a mis le feu à la maison qu’il habitait.

– Ah ! oui... je me souviens... fit le docteur. Un homme de quarante-cinq ans environ, n’est-ce pas ?

– Précisément.

Robuste, le teint coloré, de grands yeux noirs...

– C’est bien cela, oui, monsieur. Sa famille, inquiète de ne plus entendre parler de lui, m’a chargé de me mettre à sa recherche et de le ramener dans son pays.

– Ce serait de bien grand cœur, répondit le docteur Malheureusement, ce Français qui, selon moi, n’était atteint que de la manie de la persécution, n’est plus ici depuis deux ans.

– Où donc est-il ?

– Si je le savais, monsieur, je l’aurais fait arrêter.

- Ce n'est donc pas vous qui l'avez fait mettre en liberté ?
- Pas le moins du monde. C'est lui qui s'est échappé de la maison.
- Comment cela ?

– Je serais fort embarrassé de vous le dire. Comme j'avais reconnu qu'il ne s'agissait pas d'un fou dangereux je lui laissais une assez grande liberté. Il en a profité pour prendre la fuite ; j'ai lancé à sa poursuite tous les gardiens de l'établissement ; ils ont suivi sa piste pendant deux jours, mais ils l'ont perdue tout à coup dans la forêt *della Noce* et sont rentrés le troisième jour, harassés de fatigue, après avoir fait buisson creux.

- Et cette forêt est-elle loin d'ici ?

– A quatre lieues pour le moins, monsieur, – mais j pense, ajouta le directeur en riant, que vous n'avez pas l'intention d'aller y chercher ce pauvre diable ? Vous comprenez bien que si cet homme s'est enfoncé dans la forêt pour échapper à mes gardiens, il a dû y mourir de soif, de faim, de fatigue, à moins qu'il n'ait été dévoré par quelque bête fauve...

Jacquier fit un geste d'horreur.

- Songez donc qu'au moment où il a quitté la maison il n'avait ni provisions, ni argent...

– C'est vrai ! murmura le capitaine du *Roi-des-Mers* en proie à un accablement profond.

– Je regrette, monsieur, de ne pouvoir remettre ce pauvre homme entre vos mains. Il avait des absences, des lacunes, il voyait dans chacun de nous un ennemi, qu'il appelait Varnet, et se figurait toujours avoir à débattre contre lui une femme qu'il nommait Claire ; mais ne s'est jamais porté à aucune violence de fait. Pour moi, ce n'était pas précisément un fou, mais plutôt un malheureux dont une catastrophe avait troublé la raison, et suis convaincu que, s'il était resté ici, je serais parvenu, en flattant sa manie, en le traitant doucement, à lui archer son secret. Or, ce jour-là, je l'aurais guéri, j'en réponds !

- Et vous croyez qu'il est mort ?

– Cela me paraît inévitable, s'il est resté dans la forêt *della Noce*. Or, je crois qu'il y est resté, car s'il en était sorti, s'il était entré dans une ville ou dans un village des environs, on n'aurait pas manqué de s'apercevoir qu'il est oué et on l'aurait reconduit ici.

Jacquier était consterné. Tout ce que disait le docteur le lui paraissait que trop vraisemblable !

Que tenter à présent ? De quel côté se diriger ? Comment acquérir une preuve certaine de la mort de Marius ? Il n'y avait qu'un moyen. C'était de battre la forêt dans laquelle s'était réfugié le capitaine. Peut-être retrouverait-on son cadavre ou au moins ses ossements. Rien ne coûtait de l'essayer.

Jacquier s'y décida. Il acheta des vivres, des fusils, de la poudre, des balles, équipa Troun-de-l'Air et Biatazé et le fit conduire à l'entrée de la forêt. Pour se guider il avait emporté une petite boussole. Pour passer la nuit, il avait acheté une tente et des couvertures.

Il commença par installer son campement, fit dresser la tente, y plaça ses vivres et se mit en quête d'un guide.

Dans le village voisin, où il s'était rendu en compagnie de Troun-de-l'Air, pendant que Biatazé demeurait en faction, il trouva, non seulement un guide, mais encore un homme qui voulut bien se charger de garder en son absence la tente et les provisions dont elle était pourvue. Alors il revint à son campement, y passa la nuit, et dès le lendemain matin, au petit jour, prenant place à côté du guide, il se mit en campagne.

Chemin faisant, Jacquier expliqua à son guide quel était le but de l'expédition qu'il avait entreprise.

– Mais alors, lui fit observer cet homme, la première chose que nous ayons à faire, c'est de nous rendre à la cabane de Pedro !

– Qu'est-ce que Pedro ? demanda Jacquier.

– C'est un malheureux qui, depuis bientôt quinze ans s'est réfugié dans la forêt et ne l'a plus quittée.

– Qu'avait-il donc fait ?

– Je l'ignore. Il a circulé sur Pedro des versions très contradictoires. La vérité est qu'on ne sait pas au juste quoi s'en tenir. Pedro est un prénom et non pas un nom. Je ne vous dirai donc pas comment se nomme réellement celui que nous allons voir. On prétend qu'il appartenait à l'une des plus anciennes et des plus riches familles du Pérou. Il avait épousé, dit-on, la plus pure, la plus belle, la plus adorable des jeunes filles, également riche et très bien apparentée. Or, un jour qu'il revenait de voyage un peu plus tôt

qu'il ne l'avait annoncé, il surprit sa femme, couchée avec un de ses amis, et le tua tous les deux.

C'est depuis ce jour, affirme-t-on, qu'il est venu se réfugier dans cette forêt, sans avoir été jamais inquiété par la justice. C'est là qu'il vit, seul, comme un sauvage du produit de sa chasse et d'un méchant carré de terre qu'il a défriché et qu'il cultive de ses propres mains.

Une fois par an, peut-être, il sort du bois pour ses provisions de poudre et de plomb. Mais ce n'est pas à Lima qu'il se rend, c'est à une auberge isolée qui est située sur la route, à une lieue d'ici, et dont l'hôte procure tout ce dont il a besoin.

Sans cesse et toujours armé, il parcourt la forêt. Les imbéciles ont peur de lui. Il n'est cependant pas méant, puisqu'il se sauve dès qu'il aperçoit quelqu'un. Par ma part, je l'ai rencontré plus de dix fois, sans ir pu jamais l'approcher. Aussi je suis persuadé que le Français, à la recherche duquel vous vous êtes mis, s'est égaré dans la forêt, Pedro a dû l'y rencontrer. Voilà pourquoi je vous mène à lui tout d'abord. »

— Mais s'il est d'un abord aussi difficile comment ferez-vous pour obtenir de lui le renseignement que nous recherchons ? demanda Jacquier.

— Ah ! il faudra agir de ruse.

— Comment espérez-vous le surprendre ?

— D'une façon bien simple. Dès que nous aurons atteint l'ancienne hutte de charbonnier qu'il habite, nous nous glissons dans les broussailles, jusqu'à ce qu'il soit rentré chez lui. Alors nous irons frapper à sa porte.

— Et s'il refuse de l'ouvrir ?

— Nous l'enfoncerons.

— Et s'il se défend ?

— Bah ! nous verrons... laissez-moi faire...

Au bout de deux heures, ils atteignirent enfin une clairière, au milieu de laquelle Jacquier distingua une sorte de cabane en torchis, recouverte de branchages, avec seulement de deux ouvertures : une porte, en fort mauvais état, et une fenêtre basse, garnie de volets débris.

A tout hasard, Jacquier avait donné l'ordre à Troun-de-Air et à Biatazé de charger leurs fusils et de se tenir prêts au premier signal.

Le guide les plaça à quelque distance de la maison vint avec Jacquier se poster à dix mètres de la porte, da l'épaisse broussaille qui servait de clôture au jardinet.

– Surtout pas un mouvement ! recommanda-t-il, sa cela il vous dépisterait et ne se montrerait pas.

Depuis près d'une heure ils se tenaient immobile quand un léger froissement de branches leur signala présence de Pedro.

Il s'avança sans défiance, le fusil sur l'épaule, d'un nonchalant.

C'était un homme de cinquante ans environ, à la bar grisonnante, aux grands yeux noirs, d'apparence robus mais dont le visage était sillonné de rides précoces.

Arrivé devant sa hutte, il posa son fusil contre le m tira de sa poche une clef, ouvrit la porte et entra.

En un clin d'œil, le guide bondit et s'empara du fus tandis que Jacquier et ses matelots cernaient la maiso

A ce bruit, Pedro sortit brusquement. Il voulut s'arm de son fusil et s'aperçut qu'on le lui avait pris.

Alors il se croisa fièrement les bras et toisant ses e nemis avec un dédain superbe :

– Ah ! chiens ! Vous m'avez volé ! dit-il. Et bien ! q me voulez-vous ?

Troun-de-l'Air et Biatazé le couchaient en joue, m Jacquier, relevant les canons de leurs fusils, se découv courtoisement et s'avança vers lui.

– Monsieur, dit-il, je viens vous demander un se vice...

La politesse qu'affectait le capitaine et le ton sur lequ il s'exprimait surprirent un peu le misanthrope.

– Vous avez une singulière façon de le demander, r pondit-il avec hauteur.

– Je le reconnais, monsieur, mais avouez que je n' vais guère le choix des moyens.

– Eh bien ! parlez. Je verrai si je peux vous répon-e...

– Il s'agit, monsieur, d'un de mes compatriotes, d'un ançais, lequel ayant été atteint de folie, avait été conuitdans la maison de la *Puerta del Sol*. Il s'est enfui de cette maison, il y a deux ans. On s'est mis à sa recherche, l'a poursuivi pendant deux jours et, comme il allait ns doute être pris, il s'est jeté dans cette forêt. C'est nsi qu'il a dépisté les gardiens. Le docteur qui

dirige maison croit qu'il a dû y périr d'inanition ou qu'il a été dévoré par les fauves. J'espère que non et, dans tous cas, je voudrais en acquérir la certitude. C'est pourquoi je suis venu troubler votre solitude. Veuillez me pardonner de me dire si par hasard vous n'auriez pas rencontré ce malheureux sur votre route...

– Monsieur, répondit Pedro d'une voix grave, je puis, enfin, vous donner une précieuse indication à ce sujet.

– Vous avez vu cet homme ? s'écria Jacquier transporté de joie.

– C'est très probablement de lui qu'il s'agit, car il est seul visage humain que j'aie vu de près depuis que j'habite la forêt.

– Parlez, monsieur, je vous en conjure !

– Quoique je ne puisse guère préciser la date exacte, commença Pedro, je crois me souvenir pourtant qu'il y a deux ans environ je me trouvai tout à coup dans un linceul à face avec une sorte de revenant. Il était à bout de forces et s'était laissé tomber au pied d'un arbre, contre lequel il s'appuyait.

» Mon premier mouvement fut de prendre la fuite, mais, saisi de pitié à la vue de ce pauvre diable, je m'arrêtai et je lui fis boire quelques gouttes de l'eau que j'avais dans ma gourde.

» Il ouvrit les yeux, voulut balbutier quelques mots, mais sa faiblesse était telle, qu'il ne put articuler aucun son.

Je le chargeai résolument sur mes épaules et le transportai dans ma hutte, dont nous étions peu éloignés.

– Pardon, interrompit Jacquier. Quel homme était-ce je vous prie ?

– Un homme de quarante-cinq ans, à la barbe grisonnante, les sourcils épais, les yeux noirs, très vigoureux en apparence.

– C'est lui ! c'est bien lui ! s'écria Jacquier. Eh bien qu'est-il devenu ?

– Vous allez le savoir, dit Pedro. Je le couchai sur mon lit de fougères, je lui donnai des soins et lui préparai enfin quelque nourriture, sur laquelle il se jeta avec avidité. Bien certainement cet homme n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.

Le soir même il allait déjà mieux. Une longue nuit de sommeil acheva de le rétablir. Le lendemain il était sur pied. Je partageai avec lui mon repas du matin et l'interrogeai. Je ne parvins à obtenir de lui aucun renseignement. Il

paraissait d'humeur farouche, des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres, parmi lesquelles je retins seulement deux noms : Claire et Varnet. »

– Ah ! cette fois, il n'y a plus à douter. C'est bien lui qu'il s'agit !

– Je réussis pourtant à lui faire comprendre que je pouvais pas le garder auprès de moi, continua Pedro. J le conduisis à l'auberge qui se trouve sur la route, à un lieue de la forêt. Précisément, un voiturier y était arrêté qui se dirigeait vers Quincha. Je lui confiai ce pauvre diable et le chargeai de le mener à l'hôpital. Je m'étais aperçu, en effet, qu'il n'avait pas toute sa raison, et supposais que là, mieux que partout ailleurs, on lui donnerait les soins que réclamerait son état.

– De sorte que vous ignorez ce qu'il est devenu ? fit Jacquier.

– Monsieur, dit gravement Pedro, j'avais juré que je n'aurais jamais avec le monde aucune relation. Je n'ai tenu que deux fois à ma parole, aujourd'hui et le jour j'ai recueilli ce mourant. Je ne regrette pas ce que j'ai ne m'en demandez pas davantage.

Et, comme s'il lui répugnait de pousser plus avant l'entretien, il rentra dans sa hutte et disparut.

Troune de l'air ! dit le matelot à son camarade, voilà un particulier qui ne doit pas rigoler souvent.

– Biatazé ! je te crois ! Ce n'est pas rigolo non plus de l'écouter un loup. Et puis, comme on chante dans la rue que nous avons vue ensemble à Marseille : « Pas de mes, pas de femmes... » C'est ça qui ne m'irait pas ! acquiesça-t-il interrompant d'un regard sévère.

– Allons, dit-il, en route pour Quincha !

Ils reprirent le chemin qu'ils avaient suivi.

– Comment aller à Quincha ? demanda-t-il à son de

– Ah ! ce n'est pas bien commode ! Il faudrait pour retourner à Lima pour y prendre la diligence... à nous que l'aubergiste de Pedro ne se charge de vous procurer des chevaux...

– On peut toujours l'essayer, dit Jacquier.

Dès qu'ils furent sortis de la forêt, ils replièrent leur sac, chargèrent leurs provisions et se rendirent à l'auberge que leur avait signalée leur guide.

Dix-sept quarts d'heure après, ils arrivaient devant la porte, sur laquelle étaient écrits en gros caractères ces mots : *Fonda del Coscone* (Auberge du soldat

mennt).

En voyant tout ce monde, l'hôtelier, flairant une bonne aine, accourut le sourire aux lèvres.

II

Il se chargea de trouver des chevaux ou des mules, pendant que « leurs seigneuries prendraient leur repas »

Au bout d'une heure, un cheval et deux mules, conduits par un fermier des environs, s'arrêtaient, en effet devant la *fonda*.

Le cheval était pour Jacquier, les mules pour ses malotrus. Quant au fermier, il était monté sur son cheval et chargeait de conduire les voyageurs à Quincha.

Troun-de-l'Air et Biatazé se hissèrent assez maladement sur leurs montures. Cependant, comme il était impossible de faire autrement, ils en prirent assez brutalement leur parti. Le fermier prit les devants à côté Jacquier ; les matelots suivirent et firent une fort vilaine grimace quand leurs mules partirent au grand trot.

Tout alla bien pendant la première moitié du voyage

Jacquier, quoiqu'il ne fût pas non plus de première force en équitation, savait à peu près se tenir. Dans l'impatience d'atteindre le but qu'il poursuivait, il mena grand train sa petite escorte. Aussi le fermier fut-il obligé de ralentir son allure, afin de pouvoir faire d'un seul trait les quatre lieues qui restaient encore.

Jacquier se résigna. Quant à Troun-de-l'Air et Biatazé, ils poussèrent un long soupir de satisfaction que leurs mules s'arrêtèrent pour souffler et se mirent pas. Ils commençaient à regretter amèrement le pont *Roi-des-Mers*.

Il fut bien pis encore au bout d'une demi-heure ! Jacquier donna le signal et l'on repartit au grand trot. En toute autre circonstance, il aurait certainement beaucoup eu des contorsions et des attitudes burlesques que prennent ses

matelots ; mais il n'avait pas envie de rire. Il demandait s'il allait enfin retrouver Marius ou si de velles déceptions l'attendaient encore à Quincha.

Infin, il distingua devant lui la silhouette d'une ville, aquelle émergeaient deux clochers inondés de soleil et lumière. Il pressa le pas et pénétra dans la ville au t de vingt minutes.

consulta sa montre. Elle marquait quatre heures et ie. Arrivé à la porte de l'auberge que lui avait indie son guide et qui passait pour la meilleure de l'enit, il mit pied à terre.

roun-de-l'Air et Biatazé en firent autant, mais ce fuc les plus grandes difficultés du monde qu'ils réussit t à se tenir debout. Jamais tempête ne les avait tant puvés que ce voyage de trois heures. Chaque movet leur arrachait des cris de douleur.

acquier ne leur laissa pas le temps de se remettre de s fatigues. A peine eut-il payé son guide, qu'il se gea vers l'hôpital et demanda à parler au directeur. n lui répondit que l'hôpital était fermé depuis une re, que le directeur était parti et qu'il était imposside le voir avant le lendemain matin, à neuf heures.

laudissant ce contretemps, qu'il pressentait néan: ns, Jacquier revint à l'auberge et commanda son per ; puis il alla errer dans la ville.

roun-de-l'Air et Biatazé se retirèrent dans leurs chams, pour frictionner de suif les parties de leur individu que le trot des mules et les aspérités de la selle avaient plus particulièrement endommagées.

Le souper les réconforta un peu. La nuit les déli momentanément de leurs souffrances, mais, le lendem matin, ils éprouvèrent dans les reins et dans les jam des douleurs bien plus vives que la veille.

Tout courbaturés qu'ils fussent, Jacquier lesentra et se rendit à l'hôpital.

Cette fois, le directeur était là.

Il reçut courtoisement Jacquier, qui lui avait passer sa carte et qui lui exposa le but de sa visite.

– Parfaitement, monsieur, lui dit-il. Je dois avoir core ici l'homme que vous cherchez et que l'on amené, en effet, il y a deux ans. Si vous voulez bien suivre, je vais vous conduire moi-même, car ce malhe reux habite un pavillon séparé, spécialement réservé c nous aux agités.

Jacquier respira longuement. Enfin ! il touchait but ! En traversant la cour, son cœur battait dans sa poitrine à la briser. Il atteignit le pavillon que le direct lui indiquait du geste.

– Conduisez-nous au numéro 9, dit celui-ci à l'informier, qui se présenta.

Le gardien prit son trousseau de clefs, s'enfonça un corridor et ouvrit une porte, au-dessus de laquelle trouvait le numéro indiqué.

Jacquier se précipita en avant, mais recula pres aussitôt avec un geste d'effroi.

C'était bien Marius qui se trouvait devant lui, mais quel Marius !

Emprisonné dans une camisole de force, pâle, amaig réduit à néant, rien ne semblait plus vivre en lui que grands yeux noirs, qu'estompait un grand cercle bis profondément creusé dans sa joue livide.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il releva la tête et mena sur ceux qui entraient ses grands yeux atones. pendant, en apercevant Jacquier, le regard se fixa lonement sur lui.

– Eh bien ! capitaine... fit Jacquier... C'est moi... Jacer... ne me reconnaissez-vous pas ?

– Jacquier... Jacquier... répéta par deux fois Marins.

– Voyons... rappelez-vous... Jacquier, votre ancien ond... à bord du *Roi-des-Mers*...

– *Le Roi-des-Mers* ! dit Marius, qui tressaillit.

Aussitôt son visage s'éclaira d'un sourire et deux grosses mes s'échappèrent de ses paupières.

Jacquier était ravi.

Oui, le docteur de la *Puerta del Sol* avait raison. Cet mmen'était pas fou. Sa raison était ébranlée, c'est i. La douleur qu'il avait ressentie avait dépassé les ces humaines et le contre-coup l'avait atteint au certu ; mais, pour qui connaissait sa vie, il devait être ile de lui rendre la mémoire, la santé !

Le nom seul du navire qu'il avait commandé jadis ne ait-il pas de lui arracher des larmes ?

Et c'est ce malheureux qu'on emprisonnait dans une misole de force !

Le cœur de Jacquier se révolta.

– Monsieur, dit-il au directeur, cet homme ne peut rester ici. Je l’emmène, je réponds de lui.

– Je ne m’y oppose pas, monsieur.

– Alors, vous me permettez de le délivrer ?

– Assurément, monsieur, mais en vertu de quel droit dois-je me conformer à vos désirs ?

– Comment ! Un ordre ?...

– Sans doute. Je suis responsable de mes pensionnaires vis-à-vis de l’autorité. Elle seule a donc le pouvoir me dégager et je ne puis pas, sans une autorisation du chef de la police, remettre entre vos mains le malfaiteur que vous réclamez.

C’était si logique que Jacquier s’étonna de n’y avoir pas songé.

– C’est bien, monsieur, dit-il, je vais à l’instant en procurer cette autorisation.

Il sortit, dévoré d’une sorte de fièvre. Depuis qu’il avait retrouvé Marius, il ne se possédait plus.

Après s’être fait indiquer la demeure du chef de police il se présenta chez lui.

Celui-ci l’interrogea longuement. Quand il eut obtenu de Jacquier le récit de tout ce qui s’était passé, il releva gravement la tête.

– Il suffit, monsieur, dit-il d’un ton compassé. Je vais en référer à Lima à mon supérieur et, dès que j’aurai reçu une réponse satisfaisante, je vous accorderai l’autorisation nécessaire.

– Mais combien de temps vont demander ces formalités ? interrompit Jacquier.

– Huit ou dix jours au plus...

Jaquier faillit bondir. Il eut la force de se contenir pourtant.

– C’est bien, monsieur, dit-il en s’inclinant. Je reviens.

Et il sortit.

– Huit ou dix jours ! Cela voulait peut-être dire mois, pendant lequel le pauvre Marius demeurerait encore confiné dans sa cellule ! emprisonné dans une cellule de force ! Assurément non. Jacquier n’attendait jamais jusque-là.

Comment faire pourtant ? Il n'y avait pas deux moyens L'autorisation qu'on lui refusait immédiatement, il fallait la prendre, recourir à la ruse, peut-être à la force C'était grave ! Mais bah ! Qui ne risque rien n'a rien.

Or, pendant la visite qu'il venait de faire à l'hôpital, Jacquier avait attentivement étudié les êtres. Il avait remarqué que la cour, au fond de laquelle était situé le pavillon, était entourée de murs qui ne mesuraient pas plus de trois mètres de haut. Donc rien n'était plus facile que de les franchir. Il avait remarqué, en outre, que la chambre occupée par Marius était au rez-de-chaussée du pavillon et éclairée par une fenêtre grillée. Donc cette chambre était également d'un accès facile.

Il ne s'agissait donc que de se procurer une échelle, deux fortes limes et une voiture, pour enlever Marius à instant même, sans attendre l'autorisation nécessaire. Jacquier entreprit de mettre, cette nuit même, son projet à exécution.

Il raconta à Troun-de-l'Air et à Biatazé ce qu'il avait vu et leur fit part de ce qu'il avait arrêté. Les braves gens publièrent aussitôt leur courbature, pour ne songer qu'à la délivrance de leur vénéré capitaine.

Pendant que Jacquier se mettait en quête d'une voiture, ils achetèrent de la corde, des échelons, deux forts rampons de fer et confectionnèrent eux-mêmes l'échelle qui devait servir à escalader le mur d'enceinte.

Jacquier trouva de son côté un voiturier, qui s'engagea faire directement le trajet de Quincha à Callao, sans passer par Lima. Il ne demandait pour ses quatre mules qu'une heure de repos à la *Fonda del Coscone*. Bien à contre-cœur, Jacquier la lui accorda, comprenant que faire quinze lieues d'une seule traite était à peu près impossible.

Il fut donc convenu que la voiture stationnerait à onze heures sous les murs de l'hôpital.

A l'heure dite, elle était là.

Jacquier et ses matelots, munis de leur échelle de corde, escaladèrent le mur en un clin d'œil. Pour des marins, c'était un jeu d'enfant. Ils s'avancèrent alors dans la direction du pavillon et s'arrêtèrent devant la cinquième fenêtre, qui était la plus éloignée. Pendant que Jacquier faisait le guet, Troun-de-l'Air et Biatazé attaquèrent avec leurs limes les barreaux de la grille, dont ils eurent facilement raison.

Néanmoins, il était près d'une heure du matin lorsqu'ils parvinrent à desceller les deux barres de fer. Troun-de-l'Air donna un coup de coude dans le carreau, passa la main à l'intérieur, fit jouer l'espagnolette et sauta dans la chambre.

– Varnet ! c'est Varnet ! s'écria Marius que le bruit avait réveillé.

Jacquier pénétra à son tour par l'étroite ouverture et entra. Biatazé resta au dehors, pour donner l'alarme en cas de besoin.

Jacquier alluma la petite lanterne de poche dont il s'était muni et s'approcha de Marius, qui, frémissant et les traits horriblement contractés, s'épuisait en vains efforts pour combattre l'ennemi imaginaire qu'il avait cru voir apparaître.

La première pensée de Jacquier, en pénétrant dans la cellule, avait été d'enlever à ce malheureux la camisole de force dans laquelle il était emprisonné ; mais la fureur subite qui venait de s'emparer de Marius, lui fit craindre qu'une fois libre le prisonnier n'engageât une lutte et n'opposât une résistance désespérée.

En effet, l'accès auquel le pauvre homme était en proie redoublait d'intensité. Aux gestes désordonnés qu'il s'efforçait de faire, commençaient à se mêler des cris de rage, qu'augmentait encore l'impuissance à laquelle il était réduit.

– Mais il va donner l'alarme ! Nous sommes perdus ! s'écria Jacquier.

Et, comme il n'y avait pas un instant à perdre, il tira de sa poche un foulard, qu'il jeta à Troun-de-l'Air.

– Vite ! bâillonne-le ! ordonna-t-il.

Troun-de-l'Air, comprenant la gravité de la situation, n'hésita pas non plus.

Il bondit sur Marius, lui couvrit la bouche avec le foulard, qu'il amarra solidement et se tourna vers son capitaine.

– Et maintenant ? fit-il.

– Prends-le par la tête, moi par les pieds, et enlevons-3, dit Jacquier.

Marius se débattait toujours furieusement, mais, comme il ne pouvait ni faire un mouvement, ni pousser cri, ils eurent facilement raison de lui.

Pourtant, sans le concours de Biatazé, ils n'auraient jamais pu le faire passer par l'étroite ouverture qu'ils avaient pratiquée dans les barreaux de la

fenêtre.

Ils l'emportèrent enfin à travers la cour, sans qu'aucun ardien eût répondu aux cris que le malheureux avait poussés. Probablement le gardien y était habitué et ne se dérangeait pas pour si peu.

Une autre difficulté se présenta, quand il fallut escalader mur de clôture. Fort heureusement, Troun-de-l'Air, qui était fort comme *eune Tur*, le prit sur ses épaules, tendant que son ami Biatazé lui tenait l'échelle ; ils le hissèrent sur le mur, le firent descendre dans la rue par le même procédé et le portèrent dans la voiture.

Cela fait, Troun-de-l'Air alla chercher Jacquier et la voiture partit au grand galop des mules, que le cocher enveloppa d'un coup de fouet vigoureux.

Il était une heure et demie du matin. Or, il importait l'arriver à Callao avant qu'on ne se fût aperçu de la disparition de Marius. Pour faire les quinze lieues qu'on va à parcourir, six heures au moins étaient nécessaires, y compris l'heure de repos que le muletier avait réclamée. Donc on ne pouvait guère arriver à Callao avant huit heures du matin.

Aussi Jacquier n'était pas très rassuré. Dès que la voiture avait été à quelque distance de la ville, il avait fait retirer le bâillon sous lequel suffoquait Marius.

– Voyons, lui avait-il dit doucement, calmez-vous, ça va. Je suis votre second, votre ami... Jacquier.. vous savez bien... Je vous mène à bord de votre navire... *Le Roi-des-Mers*... Nous retournons en France... Marseille...

Dans cette phrase un peu longue, quatre mots seulement avaient frappé l'oreille du prisonnier, car il les répéta plusieurs fois de suite.

– Jacquier... *Le Roi-des-Mers*... France... Marseille.

On aurait dit vraiment qu'il cherchait au fond de sa mémoire l'explication des paroles qu'il venait d'entendre.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il devint immédiatement beaucoup plus calme. Il promenait autour de lui des regards étonnés et cherchait visiblement à se rendre compte de ce qui se passait. Seule, la lanterne de poche qu'avait emportée Jacquier et que tenait Biatazé, les éclairait. Au dehors, la nuit était belle, le ciel constellé mais l'obscurité profonde.

Il était environ quatre heures, quand la voiture atteignit la *Fonda del Coscone*.

Jacquier profita de cette halte pour faire prendre à Marius un peu de nourriture ; mais, quelque désir qu'il en eût, il n'osa point lui ôter la camisole de force. Marius but et mangea tout ce qu'on lui présenta. Toute trace de fureur avait disparu. Son visage n'exprimait plus guère que de l'étonnement.

Une heure après, on se remit en route. Le jour commençait à poindre. Sur l'horizon blanchissant, se découait déjà la silhouette des arbres et se détachaient les sinuosités du paysage. Ce spectacle était si nouveau pour Marius, qu'il ne pouvait plus en détourner ses regards ; il était positivement ému, troublé par la vue de ces magnificences, dont il était sevré depuis longtemps, et semblait naître à la vie.

De temps en temps, il se retournait vers ses compagnons, comme pour leur demander s'il ne rêvait pas tout veillé.

La physionomie de Troun-de-l'Air attirait surtout son attention.

Le matelot s'en aperçut et son cœur s'épanouit de joie.

– Troun-de-l'air ! On croirait qu'il me reconnaît ! s'écria-t-il.

Et Marius répéta à demi-voix :

– Troun-de-l'Air !...

Certainement il cherchait où et quand il avait entendu prononcer jadis tous ces noms qui lui étaient familiers. Lorsque le soleil inonda enfin de ses torrents de clarté campagne et les coteaux, sur lesquels s'élevait çà et là façade dorée des maisons, Marius donna fréquemment ses témoignages non équivoques de satisfaction et de bien-être.

Enfin, vers sept heures et demie, la voiture s'arrêta sur quai de Callao !

[Jacquier jeta son manteau sur les épaules de Marius pour dissimuler son triste uniforme.

– Venez, lui dit-il en lui tendant la main... Venez, capitaine, nous allons à bord du *Roi-des-Mers*.

– Capitaine... Le *Roi-des-Mers*... fit Marius, dont l'œil cela.

Jacquier hêla un canot et se fit conduire à bord.

Dix minutes plus tard, Marius était à bord de son navire, bien assis dans un fauteuil d'osier, que Troun l'Air lui avait apporté.

Le second avait été chargé par Jacquier de ren toutes les formalités nécessaires pour que *le Roi-des*-pût lever l'ancre au premier signal. A peine fut-il si pont qu'il donna l'ordre d'appareiller.

En un clin d'œil l'ancre fut levée et les mâts se virent de toile.

Marius, qui assistait à la manœuvre, donnait des si fréquents d'agitation, mais non plus de fureur. Le s tackle qu'il avait sous les yeux l'intéressait vivemei suivait du regard avec une attention soutenue les m lots qui grimpaient dans les haubans et les huniers ceux qui s'avançaient sur le bout-dehors, pour large : focs et les mettre au vent.

Lorsque le navire se mit en mouvement et se couc la bande par une jolie brise de sud-est, Marius ne contenir davantage une joie bruyante.

– Bravo, mes enfants ! s'écria-t-il. Un riche ba que *le Roi-des-Mers* !

Il se rappelait déjà le nom de son navire !

Jacquier, qui se tenait debout auprès de lui, tou surveillant l'appareillage, entendit ces paroles.. E donnaient raison dès le début aux espérances qu'a fait naître en lui le directeur de la *Puerla del Sol*.

Dès que le navire fut en marche, il appela Troun-l'Air et Biatazé.

– Attention ! leur dit-il. Que l'un de vous aille cher dans ma cabine une chemise de flanelle, une casqu et une bonne vareuse. Nous allons lui ôter sa cami : de force et lui rendre la liberté de ses mouvements.

Biatazé prit son vol et revint bientôt avec les trois jets que demandait son capitaine.

– C'est vous deux que je prépose tout spécialement garde de ce malheureux, leur dit Jacquier. Vous me pondrez de lui sur votre tête. Prenez bien garde !

– N'ayez pas peur, fit Troun-de-l'Air. Nous aurons œil au bossoir.

Ils se mirent incontinent à délivrer Marius et lui firent dosser les habits que Biatazé avait apportés.

Marius ne fit aucune difficulté pour revêtir la vareuse la casquette. Les boutons dorés de l'habit, les galons e la casquette attirèrent surtout ses regards. Il se leva et s'examina avec une sorte de coquetterie satisfaite.

– Eh bien ! capitaine, lui dit Jacquier. Etes-vous conent de vous retrouver à bord de votre navire ?

– Ah ! *le Roi-des-Mers*... répéta Marius. Oui, mais il me semble qu'il y a si longtemps...

— En effet, il y a longtemps... sept ans bientôt... Vous appelez-vous ?

– Non. Je sais que j'ai bien souffert. J'ai donc été maaade ?

– Oui, mais vous allez mieux à présent et je suis certain qu'aussitôt arrivé à Marseille...

– Ah ! nous allons à Marseille ?

– Naturellement, puisque c'est votre port d'attache, c'est là que vous êtes né, que vous demeurez...

– C'est vrai. Alors Claire m'attend ?

– Avec la plus grande impatience.

– Pauvre petite ! Il y a si longtemps que je ne l'ai revue !...

Puis se dressant tout à coup d'un bond :

– Mais Varnet ? demanda-t-il les dents serrées.

– Eh ! que vous occupez-vous de cet homme ? fit Jacquier. Il est mort depuis longtemps.

– Vous croyez donc que je l'ai tué ?

– J'en suis sûr, je m'en suis informé.

Marius se rassit, plus calme.

– Et Claire ? interrogea-t-il. Où est-elle ?

– A Marseille, où elle vous attend.

– C'est drôle ! Il me semblait pourtant qu'elle en était partie... Mon Dieu ! que s'est-il donc passé ? Je ne m'en souviens plus, Jacquier... Aidez-moi donc...

Maintenant il reconnaissait Jacquier ! Il l'appelait par son nom !

Celui-ci ne jugea cependant pas prudent de pousser plus loin ce premier entretien, dont il comprenait danger ; mais il le reprit le lendemain, le surlendemain pendant toute la traversée.

Décrire jour par jour les efforts qu'il fit pour ressusciter cette intelligence endormie serait long et fastidieux. S'y consacra pourtant avec une douceur et une patience dont peu de femmes auraient été capables.

S'apercevant que *le Roi-des-Mers*, et tout ce qui en dépendait, étaient ce qui frappait le plus directement pour l'instant l'esprit affaibli de Marius, il attira principalement son attention sur les détails de l'installation, du

service et de la cargaison qu'il emportait. Il lui céda sa cabine, l'appela capitaine, joua son rôle de second au près de lui, le consulta, vint demander ses ordres.

Au bout de huit jours, Marius avait repris ses anciennes habitudes, appelait tous ses matelots par leur nom. Quinze jours après, il commandait la manœuvre et se promenait sur le pont avec l'apparente sérénité des anciens jours.

Un coup de vent terrible, qui souffla du nord-ouest quelques jours plus tard, acheva de lui rendre la pleine possession de ses aptitudes maritimes.

Quand Jacquier vit arriver le grain, il alla demander à Marius ce qu'il fallait faire.

Celui-ci l'avait vu venir aussi et se promenait sur la dunette, ainsi que cela lui arrivait jadis quand tout n'allait qu'au gré de ses désirs.

Troun-de-l'Air et Biatazé, qui ne le quittaient plus, le considéraient d'un œil curieux.

– Voyons, comment va-t-il s'en tirer ? se demandent-ils.

Avec le plus grand sang-froid, Marius donna les instructions nécessaires. Le sentiment du danger, la passion et lui inspirait la mer, son amour de la lutte, lui rendait toute sa présence d'esprit. Trois heures durant, il demeura debout à son poste, assailli par le vent, par les vagues, trempé jusqu'aux os, se maintenant d'un bras buste à la galerie, criant, tonnant, ordonnant, dominant de sa voix retentissante le fracas des éléments déchaînés, superbe, sublime d'abnégation et d'héroïsme. Et lorsque le danger fut conjuré, il descendit en silence.

– Eh bien ! mon ami, nous nous en sommes tirés d'une manière encore cette fois-ci, dit-il à Jacquier, qui n'en revenait pas.

Et il alla changer d'habits.

Le fait est qu'il était devenu méconnaissable depuis qu'il était à bord, tant il avait repris peu à peu sa mâle bonne physionomie d'autrefois ! Grâce aux soins dont était l'objet, – car tout le monde, l'équipage même, le traitait un peu comme un enfant, – la vigueur et la santé lui étaient revenues. Il avait recouvré même ses habitudes de propreté et de coquetterie, dont la garde-boue de Jacquier faisait tous les frais.

Une lacune toutefois subsistait toujours dans son prit. Le sort de Claire et de Varnet le préoccupait touurs étrangement.

Jacquier, qui assistait heure par heure à la résurrecon de ses facultés, ne cherchait plus maintenant à détourner sa pensée de ce sujet douloureux. Les fureurs la folie n'étaient plus à redouter déjà. Si c'était toujou avec une sourde colère que le nom de Varnet venait a lèvres de Marius, c'était d'une voix émue et des larm dans les yeux qu'il prononçait celui de Claire.

Il y avait dans ces dispositions d'esprit, de plus plus accentuées, un contraste que Jacquier déplorait ne pas comprendre.

Comment était-il possible que Varnet ayant été l'ama de Claire, et celle-ci ayant mis au monde un enfant d œuvres de cet homme, le capitaine ressentît pour el malgré sa faute, la tendre pitié qu'il manifestait à pr sent ? Ce n'était cependant pas dans ces conditions qu'il était parti de Marseille, puisqu'il avait abandon et pour ainsi dire répudié sa femme à cette époque.

C'était inexplicable ! Par quel moyen découvrir mai tenant la vérité ? Il aurait fallu pour cela retrouver Clair obtenir d'elle une explication, la mettre en présence Marius. C'était osé, mais cette épreuve-là seuleme pouvait donner un résultat.

Sans doute, mais où était Claire ?

Ce fut à cette recherche nouvelle que résolut de consacrer Jacquier, dès qu'il serait de retour à Ma seille.

En attendant, il ne négligeait rien pour achever l'œ vre qu'il avait entreprise.

Marius parlait, mangeait, buvait, marchait, com tout le monde. C'était lui maintenant qui interrogea Jacquier et qui se faisait raconter comment il avait perdre ainsi la mémoire des choses qui l'intéressaient plus au monde.

Cependant, on approchait de Marseille. Dans trois quatre jours, le *Roi-des-Mers* allait probablement mou ler dans le vieux port, pour y débarquer sa cargaison. Jacquier ne voulait pas en prévenir Marius. Il brûlait savoir si le capitaine reconnaîtrait ces parages et telle impression cette vue produirait sur lui.

En effet, Marius donnait déjà des signes d'impatience sortait depuis quelques jours de l'engourdissement ns lequel il était plongé.

– Nous ne marchons pas... disait-il. Diable de vent ! t-ce qu'il va nous lâcher ? Tu ne croirais pas, Jacquier, mbien il me tarde d'arriver...

– Où donc ?

– A Marseille, parbleu ! Et si cette petite brise du large nt bien continuer, j'espère que nous y serons demain. Tacquier tressaillit. Cette fois encore, l'instinct du ma-, avait triomphé de la maladie. Allons ! décidément, nt n'était pas perdu !

Il eut peur néanmoins, lorsque Marius se trouva enfin vue de Marseille.

Le malheureux était positivement en proie à une joie le.

– Nous y voici ! s'écriait-il. Et Claire... mais es-tu bien qu'elle m'attend ?...

Il contemplait au loin la silhouette de la ville, tenant à ux mains son cœur près d'éclater, les yeux pleins de osses larmes, tandis qu'errait toujours sur ses lèvres sourire inconscient qui faisait tant de mal à voir !

Enfin on arriva !

Jacquier conduisit immédiatement chez lui le caaine et le laissa sous la surveillance de Troun-der et de Biatazé, pour se rendre chez son notaire.

III

Depuis quelques jours, Georges Dapremont avaitbea coup changé.

Tout le mo nde s'en était aperçu : M. Durville d'aboi ses élèves ensuite.

Il n'avait plus la gaieté de son âge. On ne lisait pl dans ses yeux ce courage et cette énergie qui donnaie autrefois tant de caractère à sa physionomie.

Et chacun se demandait :

– Qu'a-t-il donc ? Comment ! c'est à l'instant où to lui réussit que son humeur change, que son front s'a sombrit !

On n'y comprenait rien, et l'on avait raison.

En effet, depuis le jour où le jeune peintre avait obtenu à l'Exposition cette récompense qui était ja l'objet unique de son ambition, tous les journaux littoral, depuis Marseille jusqu'à Nice, avaient cha ses louanges.

Le tableau qu'il avait envoyé à Paris s'était vendu lendemain du jour où il avait été médaillé. Il venait recevoir les deux mille francs qu'on lui en avait offert. Un des principaux marchands de Paris lui avait écrit pour avoir dans sa galerie deux de ses tableaux, offrant 1 les acheter *ferme* à mille francs chacun, ou de les vendre à prix débattu pour le compte du peintre, moyennant une commission de dix pour cent. De Marseille, le marchand de tableaux, avec qui M. Durville voulait d'abord le mettre en relation, lui avait fait les mêmes propositions. A Toulon, celui avec lequel il avait déjà traité était venu le voir à trois reprises, afin d'obtenir au moins une ou deux toiles de l'artiste dont la célébrité naissante était le sujet de toutes les conversations.

Georges ne savait plus auquel entendre. Il aurait eu chez lui dix tableaux, qu'il les aurait vendus dans les vingt-quatre heures. Et, comme tout s'enchaîne en ce bas monde, comme l'eau va toujours à la rivière, le nombre de ses élèves s'était augmenté tout à coup, au point qu'il avait été forcé d'en refuser une dizaine.

Et pourtant il continuait, comme à regret, sa vie monotone et régulière, si bien que M. Durville, lui aussi, se demandait :

– Mais qu'a-t-il donc ?

Ce qu'il avait ? Eh ! parbleu ! ce n'était pas difficile à deviner. De quel mal peut souffrir un robuste garçon de vingt-cinq ans à qui tout semble réussir ?

Il aimait. Et il aimait si bien de toute son âme, qu'il ne pouvait pas se résoudre à quitter la rue Trabuc, bien qu'il y fût très à l'étroit, parce qu'il aurait été obligé de se séparer de Léa.

Or, depuis quinze jours il n'avait même pas vu la jeune fille !

Quand il rentrait chez lui, quand il descendait furtivement l'escalier après avoir entendu s'ouvrir la porte de sa voisine, c'était toujours Claire qu'il rencontrait ! C'était Claire qui se chargeait de faire les provisions ! C'était Claire qui allait prendre et reporter au magasin l'ouvrage qu'on lui avait confié ! Claire ! toujours Claire !!

Mais alors que devenait Léa ? Elle était donc en prison ? Et que venait faire à Toulon sa sœur aînée ? Est-ce qu'elle avait quitté l'emploi qu'elle occupait ?

Georges avait bien essayé d'interroger Madeleine, mais la bonne femme n'en savait pas plus long que lui et elle était réduite aux conjectures.

Cependant il lui semblait fort probable que la sœur aînée de Léa se fixait définitivement à Toulon, puisqu'elle était allée solliciter de l'ouvrage au magasin et qu'on lui en avait donné.

Le jeune artiste était d'autant plus démoralisé qu'il soupçonnait en partie la vérité.

Evidemment Léa avait dû faire connaître à sa sœur genre de relations qui existait entre elle et son voisin, et celle-ci s'en était alarmée. Evidemment elle ne voulait pas que ces relations eussent d'autres suites et évitait avec un soin jaloux toute occasion de mettre les deux jeunes gens en présence.

Aussi Georges ne savait plus à quel saint se vouer. n'avait plus qu'une ressource : c'était d'aller trouver Léa et de lui demander officiellement sa main.

Ce fut à quoi il se décida, après quinze jours de tergiversations, de découragements, de fièvre et d'insomnies.

Le dimanche venu, il se préparait à cette démarche solennelle, quand on frappa doucement à sa porte.

Il courut ouvrir et fut on ne peut plus étonné en reconnaissant Claire !

Les deux sœurs, tout à la joie de se voir réunies, avaient un peu oublié Georges pendant les premiers jours. Si Léa ne l'avait pas oublié, elle s'était bien gardée du moins d'en parler devant sa sœur. Certes, elle avait bien le cœur un peu gros et le silence lui pesait lourd ! mais elle se dédommageait le soir, quand elle était seule dans sa petite chambre, et ne cessait de penser au jeune peintre.

Claire ne se doutait pas que l'image de Georges fût si profondément empreinte dans le cœur de la jeune fille.

Encore affolée par la terreur que lui inspirait Varnet, elle était dans des transes continuelles et se demandait de quelle façon elle repousserait à l'avenir les agressions de ce misérable. Elle éprouvait des remords. Elle

sentait qu'elle s'était montrée injuste envers le jeune Dapremont. Elle s'étonna de n'avoir pas songé tout d'abord à s'acquitter envers lui.

C'était d'une probité si élémentaire qu'il n'y avait pas à hésiter. Ce devoir s'imposait à elle avant tout.

Sur-le-champ, elle communiqua à Léa la résolution qu'elle avait prise.

La jeune fille l'approuva hautement. Certes, elle n'espérait rien de cette démarche, mais tout ce qui, même indirectement, devait la rapprocher de Georges lui causait un secret plaisir.

Claire, ayant appris que M. Dapremont restait chez lui tous les dimanches, attendait donc la fin de la semaine pour se présenter. Après avoir glissé dans sa poche le petit trésor qu'elle réservait avec tant de prudence, elle alla frapper à la porte du jeune peintre, en proie à une émotion facile à comprendre.

Il l'introduisit dans son atelier, la fit asseoir sur le divan, prit place en face d'elle, et attendit.

– Monsieur, commença-t-elle, vous vous êtes étonné que je ne vous aie pas plus tôt rendu visite. Les services que vous avez rendus à Léa sont de ceux qui ne s'oublient pas et qui méritent bien un remerciement. Je vous l'aurais adressé depuis longtemps si, dès les premiers jours de mon arrivée à Toulon, je n'avais pas été obligée de pourvoir à certains besoins urgents, dans lesquels je crois inutile de vous faire entrer.

– Assurément, madame, rien n'est plus facile à comprendre. Vous n'avez pas à vous excuser, mais au contraire à recevoir mes regrets du dérangement que je vous cause.

– Oh ! je vous en prie, n'intervertissons pas les rôles, fit vivement la jeune femme. L'obligée c'est Léa, ou plutôt c'est moi, – votre obligée par le cœur et par l'argent.

Georges fit un mouvement.

– De grâce, monsieur, permettez-moi d'aborder carrément avec vous cette question.

– Soit, madame, je vous écoute, fit l'artiste d'un air résigné.

Et tout en l'écoutant, en lui répondant, il ne cessait de la regarder avec une persistance mêlée d'étonnement.

– C’est singulier !... se disait-il. Il me semble que j’ai déjà vu cette figure... que cette voix a déjà frappé mon oreille...

Claire le remarqua et, ne voulant pas sans doute lui laisser le temps de fouiller trop avant dans ses souvenirs, reprit aussitôt :

– S’il ne s’agissait, monsieur, que d’une somme insignifiante, je ne vous imposerais pas le supplice de me la dire ; mais j’ai reçu les confidences de ma sœur, j’ai appris qu’outre les notes du médecin et du pharmacien, il est d’autres frais, plus onéreux, auxquels vous avez pourvu sans compter. J’entends par là le régime que Léa a dû suivre pendant trois semaines. Or, je suis femme, monsieur, je sais donc ce que coûtent ces délicatesses et je vous prie, sans mentir, de me dire au juste de quelle somme je vous suis redevable...

En disant ces mots, elle tirait de sa poche les trois billets de cent francs dont elle allait se séparer avec tant d’héroïsme.

Georges ne savait pas à quel chiffre s’élevait ce trésor. D’ailleurs, la jeune femme l’avait instamment prié de lui dire la vérité.

– Puisque vous tenez tant à vous débarrasser d’une dette importune, madame, répondit-il, je vais vous en donner le montant : elle s’élève à quatre cents francs.

Claire demeura stupéfaite et faillit suffoquer.

Quatre cents francs ! Etait-ce bien possible ? Et elle n’en avait que trois cents !!

Elle essaya de se remettre et laissa errer sur ses lèvres un sourire navrant.

– Je vous remercie, monsieur, dit-elle. Veuillez accepter ces trois cents francs, à-compte sur la somme dont je vous suis redevable. Plus tard... quand j’aurai réalisé d’autres économies... je vous rembourserai le reste.

Mais, en prononçant ces paroles, elle avait l’air si désappointé, que Georges devina son embarras.

Elle tendait vers lui les billets de banque et, comme il ne se pressait pas de les accepter :

– Mais prenez donc, monsieur, dit-elle, avec un léger signe d’impatience.

Il ne chercha pas à finasser.

– C’est le moment de m’expliquer, pensa-t-il. Tôt ou tard, cela devait arriver... Autant vaut que ce soit aujourd’hui que demain...

Il repoussa doucement la main de Claire.

– Madame, lui dit-il, avant de régler avec vous ce détail insignifiant, voulez-vous me permettre de vous parler à cœur ouvert ?

– Certainement, monsieur... balbutia la jeune femme étonnée.

– Alors et avant tout, laissez-moi vous dire qui je suis. Orphelin, sans fortune, adopté vers l'âge de quatorze ans [par un homme essentiellement bon et généreux à qui je suis redevable de mon éducation et des succès que j viens récemment d'obtenir, je suis mieux placé que tout autre pour compatir aux souffrances imméritées. Je considère comme un devoir de les soulager, et je ne suis jamais plus heureux que si je puis rendre aux autres, en souvenir de cet homme que je vénère, le bien que m'a fait le pauvre capitaine Marius !

Claire baissa la tête et toussa pour dissimuler sa rougeur et son émotion.

– Grâce à lui, madame, je vis largement de mon travail, assez largement, vous le voyez, puisque j'ai pu réaliser quelques économies et que je possède aujourd'hui deux mille cinq cents francs. Ce n'est rien encore pourtant, madame. La récompense que l'on vient de m'accorder à l'Exposition de Paris, m'ouvre en ce moment une véritable mine d'or. J'ai pour dix mille francs de commandes à exécuter, si bon me semble. Je n'ai donc pas besoin d'argent et je serais désolé de vous priver d'une somme relativement importante.

Et, comme Claire dessinait un geste de dénégation :

– D'ailleurs, continua-t-il, je ne vous ai pas tout dit. Avant la question d'argent, passez chez moi la question de bonheur et d'avenir. Or, j'aime, et j'aime d'un si grand cœur, que, si mon amour était repoussé, la question d'avenir n'existerait pas plus pour moi désormais que la question d'argent.

– Mais, monsieur... voulut faire observer la jeune femme, ce que vous me dites n'a aucun rapport avec le motif qui m'a conduit auprès de vous.

– J'espérais au contraire vous avoir laissé entendre qu'entre votre démarche et la mienne il y avait une corrélation intime.

– Comment, monsieur ? Celle que vous aimez est donc.

– Léa votre sœur, oui, madame. Et vous comprendrez alors combien il me répugne en ce moment de traiter une affaire d'argent. Un bien autre intérêt est en jeu pour moi, maintenant que je vous ai fait l'aveu de la vérité !

Obtenir votre consentement et celui de Léa, voilà ce qui me préoccupe plus que tout au monde. Gardez donc, je vous en supplie, ces misérables écus, dont votre détresse et votre isolement ne sauraient se passer, en dépit de votre courage. Plus tard, si vous y tenez absolument, vous me les rendrez ; mais je vous jure que me contraindre à les accepter en un pareil moment serait mal reconnaître le service que j'ai été si heureux de vous rendre ! Interrogez Léa, dites-moi ce qu'elle vous aura répondu, voilà ce qui est véritablement pour moi une question de vie ou de mort.

Claire était positivement émue. Il y avait dans la parole sonore et vibrante de ce jeune homme un tel accent de simplicité, on lisait dans ses yeux un amour si vrai, si profond, si ardent, qu'elle n'eut pas la cruauté d'insister.

– Je vous remercie, monsieur, dit-elle, de cette nouvelle preuve d'estime et d'amitié. Je ferai part à Léa de vos intentions et je vous promets une réponse prompte et décisive.

A ces mots, elle se leva, salua gracieusement et sortit.

Cet entretien l'avait troublée. Ce nom de Marius, par lequel il avait pour ainsi dire commencé, réveillait en elle des souvenirs si cruels et si doux à la fois, qu'elle avait été touchée dès les premières phrases par l'élan de reconnaissance auquel Georges s'était laissé entraîner.

Aussi resta-t-elle sans défense, sur le moment, contre ces protestations chaleureuses ; mais lorsque, revenue chez elle à des idées plus positives, elle entrevit les conséquences auxquelles l'entraînait cette situation nouvelle elle se prit à trembler !

Un mariage entre Georges et Léa ne pouvait pas avoir lieu sans en passer par les exigences de l'état civil. Il faudrait donc déclarer son nom véritable, faire à Marseille des démarches multipliées pour obtenir les actes indispensables ? Mais c'était pour Claire courir au-devant d'un danger ! Révéler sa présence à Toulon ! Et qui sait si Georges, connaissant le nom véritable de celle qu'il aimait consentirait à l'épouser ? Qui sait si Marius n'avait pas laissé échapper devant ce jeune homme une parole imprudente et n'avait pas éveillé ses soupçons ?

Non. Un tel mariage n'était décidément pas possible. Pourtant Claire ne voulut pas assumer tout entière la responsabilité d'un refus. Elle fit part à Léa de la demande qui lui avait été adressée, lui soumit toutes les raisons

qui s'opposaient à la réalisation de ce projet, si bien que la pauvre enfant, vaincue par l'évidence, lui répondit d'une voix brisée :

– Tu as raison... C'est impossible !

Claire ne se sentit pas le courage d'annoncer de vive voix à Dapremont le résultat de cet entretien.

Elle prit la plume et écrivit :

« Monsieur,

A la suite de la longue conversation que je vien d'avoir avec ma sœur, j'ai le regret de vous apprendre que par suite d'impérieuses nécessités, nous sommes forcée : de décliner l'honneur que vous avez daigné faire à Léa en lui demandant sa main. Elle me charge de vous dir combien elle a été sensible à ce témoignage d'estime dont j'apprécie moi-même, croyez-le bien, la haute va leur.

Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiment très distingués.

CLAIRE MÉRICOURT. »

Lorsqu'elle descendit le soir, pour aller aux provisions, elle remit la lettre à Madeleine, qui s'empressa de la monter chez Georges.

En effet, celui-ci n'était pas sorti de la journée. La manière dont Claire l'avait quitté, l'accueil bienveillant, presque favorable, qu'elle avait fait à sa demande, lui avaient donné bon espoir.

Il s'était mis joyeusement au travail, s'imaginant que sa porte allait s'ouvrir d'un instant à l'autre, que Claire allait apparaître, tenant Léa par la main pour lui dire :

– Voici votre femme, monsieur, qui vient chercher son baiser de fiançailles.

Mais les heures s'écoulaient, lentes et mortelles, et Claire ne se montrait pas !

L'inquiétude se peignit d'abord sur les traits du pauvre amoureux, puis vint le découragement. Il ne se sentait plus la force de tenir sa palette ni ses pinceaux. Il les posa sur le tabouret, alla se jeter sur son divan et là, prenant sa tête à deux mains, il s'abîma dans les réflexions

amères que lui inspirait l'attente.

Une sorte de brouillard s'étendait sur sa pensée et l'empêchait de lire au fond de ses souvenirs, qu'il interrogeait vainement. Où donc avait-il vu Claire ? Où donc avait-il entendu sa voix ? Était-ce une illusion ? Il lui semblait que ce visage lui était apparu déjà, que le timbre harmonieux de cette voix avait frappé son oreille. De même, son nom ne lui était pas inconnu. C'était bizarre ! Il avait ressenti exactement les mêmes impressions quand il avait rencontré Léa !

Et sa mémoire ne lui répondait rien !! Il y avait donc bien longtemps de cela ? Il se trompait donc ?

Il eut beau chercher, aucun indice ne le mit sur la piste qu'il essayait de retrouver.

Si absorbé pourtant qu'il fût, il était attentif à tous les bruits. Aussi se leva-t-il soudain lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

– Entrez ! répondit-il d'une voix altérée par l'émotion

La porte s'ouvrit. C'était Madeleine ! Elle tenait à la main une lettre, qu'elle lui tendit.

– De la part de madame Claire Méricourt, dit-elle.

Georges la regarda, sans dissimuler son étonnement

– C'est bien, fit-il. Je vous remercie.

Madeleine se retira et lança sur le jeune peintre un regard empreint à la fois de curiosité et de pitié. Le trouble évident du pauvre garçon lui avait-il fait soupçonner une partie de la vérité ? Peut-être... Elle eut la discrétion d'en laisser rien voir.

Georges, demeuré seul, jeta sur cette lettre un regard effrayé.

– Elle m'écrit ! pensait-il. Qu'est-ce que cela signifie ? Elle n'ose donc pas me répondre directement ?

Il tremblait comme la feuille. Cette lettre lui faisait peur. Il hésitait à l'ouvrir, comme si elle allait lui annoncer un malheur.

Cependant, d'une main fiévreuse, il en rompit brusquement le cachet. Il en dévora les premières lignes, puis à mesure qu'il avançait dans cette lecture décevante, un nuage s'étendit devant ses yeux, une douleur immense l'étreignit... il crut qu'il allait mourir... mais réagissant aussitôt contre cette faiblesse passagère, il froissa dans ses mains la lettre maudite et la jeta avec une sourde colère.

– Eh bien ! dit-il, puisque tout est fini pour moi, puis que l’espoir même ne m’est plus permis, c’est de sa propre bouche que je veux entendre mon arrêt.

A ces mots, éperdu, à moitié fou, il s’élança hors de chez lui, traversa le palier comme un boulet et frappa à la porte de Léa.

Depuis dix jours que Claire demeurait avec sa sœur, il avait attentivement observé ses habitudes. Il savait que quand elle s’absentait à pareille heure, elle restait au moins vingt minutes dehors. Or, Claire venait de sortir ; donc il avait le temps de voir Léa.

Que lui dirait-il ? Qu’allait-il faire ? Il l’ignorait. La passion l’égarait... il était capable de tout.

Il le croyait du moins ; mais lorsque la porte s’ouvrit et lorsque Léa montra sa jolie tête blonde aux cheveux crêpelés, qui encadraient d’une poussière d’or son adorable visage, il sentit s’évanouir toutes ses belles résolutions.

– Vous, monsieur !... balbutia-t-elle, surprise et embarrassée.

– Oui, mademoiselle, répondit-il d’une voix étranglée. Je désirerais vous parler...

– Mais, monsieur, je suis seule... ma sœur vient de descendre avec sa fille...

– Raison de plus, mademoiselle.

– Vous n’avez donc pas reçu la lettre que...

– C’est précisément parce que je viens de la recevoir, que je viens vous demander si c’est bien vraiment vous, Léa, qui avez dicté ces lignes atroces.

Elle ne baissa point les yeux devant ce regard clair et limpide qui cherchait à lire au fond de sa pensée.

– C’est moi, répondit-elle, si bas qu’il l’entendit à peine.

– Ainsi, reprit-il, vous me jugez indigne de la faveur que je sollicitais ?

– Je n’ai pas dit cela, monsieur, répliqua-t-elle vivement.

– Alors pourquoi ce refus ? A quelle pernicieuse influence avez-vous obéi ?

– A la raison, monsieur Georges. Je ne suis rien... je n’ai rien... je ne mérite pas l’honneur que vous avez bien voulu me faire...

– Vous ne le méritez pas ? demanda-t-il avec une soudaine explosion. Pourquoi ? Il y a dans votre passé quelque tache que j’ignore et dont vous ayez à rougir ?

– Oh ! fit-elle d’un ton de reproche. Est-ce bien vous qui me parlez ainsi ?

– Mais alors. quoi ? fit-il, subitement radouci. Que se passe-t-il en vous ? Je ne vous inspire donc ni amour, ni confiance, ni pitié ? Mais vous ne savez donc pas que depuis le jour où je vous ai rencontrée, je ne pense qu’à vous, je ne vois que vous, je ne rêve que de vous ? Partout, à toute heure, votre image est l’inséparable compagne de ma solitude et de mes insomnies. Si je désire être quelqu’un, me créer une réputation, acquérir une fortune, c’est pour mettre à vos pieds toutes ces vanités dont je n’ai que faire, moi ! Vous aimer, voilà ma vie. Etre aimé de vous, voilà mon unique ambition. Et vous voulez que je renonce à l’unique bonheur auquel j’aspirais ! Et rien ne vous dit que votre refus est la ruine de mes espérances, la fin de ma vie ! Mais vous n’avez donc rien lu dans mes regards, rien deviné à travers le respect silencieux dont j’entourais votre chasteté ? Comment ! j’ai été maître de moi-même au point que pas un geste, pas un regard, n’aient trahi le trouble divin que votre beauté faisait naître en moi !

– Mais, monsieur, voulut interrompre Léa... vous vous trompez... je ne dis pas...

– Ainsi, vous vous en êtes aperçu ? continua-t-il en se rapprochant. Et vous ne me chassez pas ! Et vous m’écoutez ! Vous m’aimez donc aussi, Léa ?

Ne sachant comment s’en défendre, elle protesta d’un geste timide.

– Oh ! rassurez-vous, poursuivit-il avec chaleur, je ne eus pas contraindre vos lèvres pures à des aveux embarrassants. Votre silence a pour moi autant d’éloquence et de charme que votre rougeur. Laissez-moi parler seulement. Quel scrupule vous arrête ? Est-ce mon scurrilité ? Ne vous en effrayez pas. Un mot de vous et deviens célèbre. C’est par vous, par vous seule que je eus vivre désormais. Entre vos mains est mon sort, mon avenir, ma vie. Que je puisse vous voir, vous adorer dans saintes extases et je serai heureux ! C’est à mains jointes, à deux genoux que je vous supplie, que je vous jure de

me prendre en pitié ! Ah ! pourquoi ne puis-je m'employer pour vous convaincre que ces phrases banales ont tant d'autres ont profané la sincérité ? Pourquoi ne puis-je pas exprimer tout ce qui me monte du cœur aux vres, lorsque je vous regarde, que je vous admire ? us sauriez alors tout ce qu'il renferme de passion vraie, ardeurs étouffées, de trésors de tendresse ! Vous ne tourneriez pas la tête, comme vous le faites en ce moment...

Il s'arrêta soudain. Léa se détournait, en effet, mais était pour cacher les larmes qui tremblaient à ses longs ls, le trouble qui s'emparait de tout son être, au son ces paroles chaudes et vibrantes qui bruissaient à son eille pour la première fois.

– Que vois-je ! s'écria Georges. Vous pleurez ! Vous m'patissez donc à mes souffrances ? Cet amour qui me nsume et que je vous ai si longtemps caché, vous le rtagez donc ? Alors entre nous deux il y a un obstacle ? nel est-il ? Fût-il d'airain, je me sens de taille à le iiser. Vous vous taisez ? Oh ! parlez, Léa, parlez, je us en conjure ! Rien désormais ne peut plus nous séparer. Je vous aime, je vous aime, je vous aim

A ces mots, toujours agenouillé devant elle, il por fiévreusement à ses lèvres les mains de la pauvre enfan qu'il tenait toujours dans les siennes.

La commotion fut trop forte. Elle tressaillit au conta de ce baiser de flamme ; elle voulut se soustraire à c perfides caresses ; elle n'en eut pas la force. Palpitant oppressée, vaincue, elle se laissa tomber dans les br de Georges, l'œil enflammé, la joue en feu, le sein bo dissant.

– Ah ! s'écria-t-il, transporté d'une folle ivresse, qu' vienne t'arracher de mes bras, maintenant !

Il n'avait pas achevé ces paroles, que la porte s'ouvr et que Claire parut sur le seuil.

Avec quelque empressement que Georges essayât porter dans le fauteuil la jeune fille à demi pâmée, Clai avait embrassé d'un coup d'œil cette scène inattendu

Elle conduisit la petite Antoinette dans la pièce vo sine, dont elle referma la porte ; puis, s'avançant vers jeune peintre :

– Ainsi, monsieur, dit-elle, voilà quelle confiancee devais avoir en vous ! C'est à un scandale de ce genre qu devaient aboutir vos protestations de

respect ! C'est cel dont vous voulez faire votre femme que vous ne craign pas de compromettre et d'entraîner à de coupables ég rements ! – Et c'est en mon absence, poursuivait-el avec un mépris écrasant, que vous vous introduisez ch moi, comme un malhonnête homme, comme un voleui

Georges tressaillit sous l'affront.

– Madame, répondit-il, avant de me laisser entraîne à cette démarche, je crois avoir fait à la délicatesse et l'honneur toutes les concessions que conseillent la dro ture et la bienséance. C'est sous le coup terrible du ref dont vous m'avez accablé que je suis venu ici, désireu ulement d'avoir avec Léa une explication loyale. Je ai pas le courage, j'en conviens, de regretter ce qui en résulté. Je suis, d'ailleurs, plus que jamais animé es intentions que j'ai manifestées devant vous. Je n'acpte donc ni pour Léa, ni pour moi les reproches un eu amers que la vivacité du premier moment vous a ctés. J'ose même espérer, maintenant que vous conaissez, à n'en plus douter, les sentiments dont votre eur est animée, que vous ne tarderez pas plus longemps à revenir sur la décision que vous avez prise.

– Vous vous trompez, monsieur, répondit Claire avec auteur. De ce que vous avez surpris la candeur et la onne foi de cette pauvre enfant, il ne s'ensuit pas que doive rien changer aux résolutions que nous avions xées d'un commun accord.

– Quoi ! fit Georges stupéfait. Vous persistez.

– Je ne vous retiens plus, monsieur, dit Claire en llant ouvrir la porte, qu'elle lui montra d'un geste souerain.

IV

Georges s'élança au dehors, titubant comme un homme ivre.

L'inflexible cruauté de Claire l'avait anéanti. Mais qu secret terrible se cachait donc dans le passé de cet femme ? Quel crime avait-elle commis ?

Léa en était donc solidaire, puisque, par cette femme, Léa souffrait également et se résignait au martyre ?

Cet effondrement subit de ses plus chères espérances eut sur le jeune artiste une influence désastreuse. Non seulement il ne travaillait plus, mais encore il négligea ses élèves.

Au bout de huit jours, M. Durville, qui l'avait si chaleureusement recommandé, était assailli de telles plaintes, qu'il en voulut connaître la cause et se rendit chez Dapremont.

La clef était sur la porte ; il entra sans frapper.

Il le trouva assis sur son divan, inerte, les bras ballants, la figure pâle, les yeux injectés, brûlants de fièvre estompés d'un cercle bleuâtre qui témoignait de longue insomnies.

– Ah ça ! que se passe-t-il ? Qu'avez-vous ? Vous êtes donc malade ? demanda-t-il, effrayé du changement qu s'était opéré en si peu de temps chez son élève préféré Georges avait besoin d'épancher son chagrin dans le sein d'un ami. Il avoua tout à ce vieillard, dont la bonté avait soutenu : ses espérances, ses déboires, la douleur mortelle qui le rongait.

– Vous m'aviez bien prévenu, ajouta-t-il en finissant, mais je ne pouvais pas le croire !

Avec une spontanéité toute juvénile, M. Durville lui proposa d'aller voir Claire, d'intercéder en sa faveur auprès de Léa...

– A quoi bon ? répondit Georges. Ne voyez-vous pas que c'est un parti pris ?

– Mais il faut réagir, travailler, secouer cette morne tristesse ! se récria le vieillard.

– Pourquoi faire ? demanda Georges. Quel but aurait la vie à présent ? Pour qui accomplirais-je les prodiges dont je me sentais capable ?

– Pour l'art, répliqua M. Durville avec l'enthousiasme de la jeunesse.

– Ah ! l'art... répéta le jeune peintre. Encore un mot creux que celui-là !... L'art sans l'amour, c'est la lampe sans huile, c'est le corps sans âme, c'est l'existence peut-être, mais ce n'est pas la vie.

– Enfin, je ne puis donc vous être utile à rien ? fit le vieillard, épouvanté de ce découragement sans exemple.

– A rien, non, je vous remercie.

– Cependant cela ne peut pas durer ainsi ! fit observer I. Durville. Du courage, que diable ! Vous vous relèvez de ce coup maudit. Voyons... voulez-vous que penant quelque temps je donne vos leçons à votre place ? e n'ai rien à faire, moi...

Touché de ce dévouement sublime, Georges lui prit les nains et les serra dans les siennes.

– Non, dit-il, je ne veux pas vous infliger ce supplice, her monsieur. Ne vous occupez pas de moi, je vous en supplie ! Je souffre, je suis injuste, irrité, méchant, je reconnaîtrais mal un si grand sacrifice...

– Tant pis pour vous, mon pauvre Georges ! mais je ne vous abandonnerai pas ainsi au chagrin qui vous mine et, malgré vous, je veux...

En ce moment, on frappa deux coups secs à la porte d'entrée.

M. Durville courut à la porte et l'ouvrit.

Il aperçut un homme de trente-cinq ans environ, vigoureux et bien portant, au visage riant, encadré de longs favoris noirs, dans lequel il reconnut du premier coup d'œil un marin.

– M. Georges Dapremont ? demanda ce personnage, en se découvrant avec respect devant le vieillard.

– Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur, dit le professeur.

Il l'introduisit dans l'atelier et lui montrant le jeund peintre, qui n'avait pas fait un mouvement :

– Voici M. Dapremont, fit-il.

L'inconnu s'inclina de nouveau, et s'adressant à Georges :

– Monsieur, lui dit-il, je désirerais vous parler.

Georges leva sur lui ses regards appesantis.

– A vous seul, insista l'inconnu.

Et, comme l'artiste hésitait :

– C'est au sujet de notre ami commun, le capitain Marius, ajouta-t-il, en soulignant chacune de ses paroles.

Dès qu'il entendit proférer ce nom respecté, le jeun homme se dressa, comme mû par un ressort.

– Je vous demande pardon, monsieur, dit-il au vieux professeur, mais...

– Faites, faites, je reviendrai, interrompit le vieillard, qui avait compris à demi-mot.

Et il se retira, en saluant l'étranger.

Alors Georges avança un siège au visiteur.

– Je vous écoute, monsieur, dit-il avec la plus grande attention.

Au lieu de s'asseoir, ainsi qu'il y était invité, l'inconnu saisit l'artiste par la main, l'entraîna vers la fenêtre et se assit en pleine lumière.

– Vous ne me reconnaissez pas ? demanda-t-il.

Georges l'examina avec soin. Certainement il avait déjà vu cette figure, mais il ne parvint pas à lui donner nom.

– Excusez-moi, monsieur, dit-il, je me rappelle parfaitement votre visage, mais votre nom...

– Mon nom, vous ne l'avez peut-être jamais su, monsieur, quant à mon visage, vous l'avez en effet vu quatre cinq fois pour le moins.

– Est-il indiscret de vous demander où ?

– Du tout. A Marseille.

– Il y a longtemps ?

– Sept ou huit ans. A bord du *Roi-des-Mers*.

Georges se précipita vers lui et l'examina de nouveau.

– *Le Roi-des-Mers* ! s'écria-t-il. Mais oui, je vous revois à présent... Vous êtes le second du capitaine Mais...

– Jacquier en personne. Vous l'avez dit, monsieur. n'est pas sans peine. Eh bien ! moi, je vous ai reconnu tout de suite.

– A la bonne heure ! fit précipitamment le jeune homme, mais parlons du capitaine Marius. Avez-vous enfin ses nouvelles ? Est-il mort ? est-il vivant ?

– Il se porte comme vous et moi, répondit Jacquier. Ce fut lui, cette fois, qui prit un siège et fit signe au visiteur de s'asseoir à côté de lui.

– Et d'abord, cher monsieur, commença-t-il, que je vous dise comment je suis venu chez vous. Il n'y a pas encore huit jours que j'ai ramené à Marseille le capitaine Marius, et pourtant j'ai déjà fait cent lieues peut-être pour retrouver ceux qui l'aimaient. Mon premier soin donc fut de me rendre au lycée, pour m'y informer de que vous étiez devenu. Malheureusement, le personnel s'est renouvelé tout entier depuis le moment où vous l'avez quitté, de sorte que personne n'a pu me renseigner. Cette première déconvenue m'avait

fort contrari Je cherchais vainement où m'adresser, lorsqu'on m'a porta un paquet que je venais d'acheter.

Ce paquet était enveloppé dans un numéro du *Pe Marseillais*, sur lequel je jetai machinalement les yeux Il avait au moins huit jours de date ! Malgré cela, je dépliai et je me mis à parcourir la *Chronique locale*. Qu ne fut pas mon étonnement d'y rencontrer votre nom !

– Mon nom ! s'écria Georges. Mais à quel propos ?

– A propos de la médaille que vous venez d'obtenir paraît-il, à l'Exposition de peinture, à Paris.

– C'est vrai, fit l'artiste. Quelques journaux du pays ont bien voulu s'occuper de moi...

– L'article était conçu dans les termes les plus élogieux. L'auteur y revendiquait pour Marseille l'honneur de vous avoir donné le jour, racontait que vous y aviez fait vos études, que vous habitiez momentanément Toulon, mais il espérait, disait-il, que vous reviendriez un jour à Marseille, où vous attendaient certainement gloire, la fortune et l'estime de vos concitoyens.

J'hésitai un instant à admettre qu'il s'agissait bien réellement de vous, qui aviez seize ans environ la dernière fois que je vous avais vu, lorsque je me souvins que capitaine Marius m'avait parlé à plusieurs reprises d'un goût particulier que vous manifestiez pour le dessin et d'un désir qu'il avait de vous encourager, si ce goût devenait jamais chez vous une vocation.

Je pris aussitôt le chemin de fer et je partis pour Toulon. J'entrai chez un marchand de tableaux, qui se vanta vous connaître intimement et d'avoir traité avec vous plusieurs affaires. Il me donna votre adresse et me la remit.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi, Georges avec expansion. Du moment qu'il s'agit de votre bienfaiteur, ne doutez pas que je sois à votre disposition.

En effet, depuis qu'il était question de Marius, le père, l'attitude du jeune peintre, avaient totalement changé. Il redevenait ce qu'il était d'ordinaire : un homme de tête et de cœur.

– Maintenant, dit Jacquier, parlons un peu du capitaine. Je l'avais laissé au Pérou. C'est là que je suis allé chercher et que je l'ai retrouvé dans un état déplorable sous tous les points de vue ! Le malheureux était devenu fou. Il avait d'abord été enfermé dans une maison d'aliénés, située aux environs de Lima,

d'où il avait réussi à évader. On l'avait poursuivi, mais on avait perdu sa trace et l'on croyait qu'il était mort. Je ne me décourageai pas pour cela. Je voulus en acquiescer au moins la douloureuse certitude. Un heureux hasard me remit sur piste et me conduisit à Quincha. Ce fut là que je le découvris enfin, amaigri, ravagé, emprisonné dans une cage de force !

– Oh ! gémit l'artiste navré.

Jacquier lui raconta comment il avait littéralement envahi Marius et l'avait ramené à Marseille sur son navire.

– Mon premier soin, aussitôt débarqué, a été de le conduire chez lui, reprit-il. Puis je suis allé m'entendre avec son notaire, afin que celui-ci fournisse momentanément à tous ses besoins. Deux de ses plus vieux matelots sont chez lui en permanence. Sous prétexte de le servir, ils ne le quittent pas d'une semelle, de sorte que, tranquillement du moins de ce côté, j'ai pu m'absenter pour venir à Toulon.

Ce n'est pas tout encore. Le lendemain de notre arrivée à Marseille, j'ai réuni trois de nos sommités médicales ; je leur ai appris que le capitaine était devenu fou à la suite d'un violent chagrin, je leur ai exposé ce que j'avais tenté, quels résultats j'avais obtenus déjà et tout après l'avoir examiné, ausculté, interrogé, ont été d'admettre qu'on pouvait guérir le malade, en utilisant modérément des moyens que j'avais employés, c'est-à-dire en faisant paraître devant lui ceux qu'il avait tant aimés jadis. Comme vous êtes de ceux-là et comme vous êtes le premier sur qui j'ai mis la main, je suis venu vous prier de venir en aide.

– Et vous avez bien fait, monsieur, dit Georges en levant. Partons, je suis prêt à vous suivre.

– Oh ! attendez ! fit Jacquier. Ce n'est pas si simple que cela, mon jeune ami. Il faut que vous sachiez avant tout dans quel état se trouve celui que nous aimons. Ensuite... j'aurai bien d'autres choses à vous apprendre. Commençons par lui.

Jacquier fit une pause. Georges reprit sa place et devant lui ses yeux empreints d'une sympathique curiosité.

– Pour le moment, continua Jacquier, le pauvre homme n'a aucune notion de l'heure présente. Il sait qu'il a été malade, mais il ignore depuis combien de temps. Les sept années qui se sont écoulées ont laissé dans sa mémoire une

lacune terrible, que je n'ai pas enco essayé de combler. Tout ce que j'ai pu faire a été de rendre la perception exacte des objets et des personne qui l'entourent. Il croit qu'il est toujours capitaine *Roi-des-Mers*, il en a repris possession, il l'a comman ndant toute la fin de la traversée. C'était déjà beauup.

– Je le crois bien ! Je vous admire et je vous félicite, pnsieur. De pareils dévouements sont si rares.

– Bon ! ne parlons pas de cela, dit Jacquier avec un Duvement d'épaules. Je vous ai dit quel était son état ychologique, passons au physique. Sous ce rapport, i la consolation d'avoir été infiniment plus heureux. capitaine, que j'avais recueilli presque mourant, est à u près redevenu ce qu'il était autrefois et même, – ose étonnante ! – il n'a pas beaucoup grisonné. Il a couvré ses forces, il est solide, bien portant. La méire seule lui fait encore défaut, mais il suffirait d'une ncelle pour la lui rendre, j'en suis convaincu. C'est ur achever mon œuvre de résurrection que j'ai compté r vous. Et, pour que votre concours me soit réellement ile, il est indispensable que je vous confie certains faits que je réclame de vous le silence le plus absolu.

Jacquier avait prononcé ces paroles d'un ton si grave si solennel, que Georges en fut bouleversé.

'– Vous ne doutez pas de ma discrétion, je pense, réndit-il. Sur tout ce que j'ai de plus sacré au monde, Vous jure, monsieur, que vos confidences resteront envelies dans mon cœur comme dans une tombe !

– Oh ! j'en suis bien sûr, fit Jacquier. D'ailleurs vous es homme à présent, et, pour peu que vous ayez aimé, us êtes en état de tout entendre, de tout comprendre.

– Si j'ai aimé ! Si j'aime !... soupira le jeune peintre, nt la blessure venait de se rouvrir tout à coup. Hés !...

– Tant mieux ! dit Jacquier. Ecoutez-moi donc.

Alors il lui détailla pas à pas, mot par mot, heure par ure, l'enquête à laquelle il s'était livré et quelles décentes réalités avaient couronné ses recherches.

– Ainsi plus de doute, conclut-il en finissant, la fem de Marius était devenue mère en l'absence de son ma et un enfant était né de cet adultère.

Mais qui était le s ducteur ? Comment se nommait le père de cet enfant
Voilà ce que je n'étais pas parvenu à découvrir.

– Et vous le savez aujourd'hui ? demanda Georg haletant.

– Je le sais.

– Mais qui vous l'a appris ?

– La haine que cet homme inspire au capitaine, l'accès de fureur que son nom soulève en lui.

– Quoi ! vous savez même son nom ?

– Hélas ! le pauvre Marius l'a si souvent prononcé si vant moi !
D'ailleurs n'ai-je pas été son témoin dans duel qu'il a eu avec ce misérable ?

– Il l'a donc provoqué ? Il s'est donc vengé ?

– Oui, mais c'était avant de connaître l'épouvantable découverte qui l'attendait à Marseille.

– Comment ? demanda Georges, qui ne compréna plus.

Et Jacquier fut obligé de lui raconter tout au long rencontre providentielle de l'amant et du mari à Mont Carlo, le combat qui en était résulté,

– Ainsi cet amant, ce misérable, c'est Jules Varnet Encore lui ! toujours lui !!

– Vous le connaissez donc aussi ?

– Indirectement j'avais eu affaire à lui et je m'étais renseigné sur son compte. Je vous dirai plus tard à suite de quelles circonstances. En attendant, explique moi bien ce que vous attendez de moi ?

— Que vous m'aidiez à retrouver la femme de Mari répondit Jacquier, – car il y a encore un mystère q m'échappe au fond de ce drame sinistre ; Marius a co servé pour elle un amour profond et une indulgence que je ne m'explique pas.

– Vous croyez qu'il l'aime toujours ?

– J'en suis sûr et je suis convaincu qu'il lui pardonnerait. Sur quoi se basent mes certitudes ? Je ne saurais le préciser. Là est le mystère. Selon moi, il faut que la pauvre femme ait été victime de quelque guet-apens, qu'elle ait succombé malgré elle, que Marius en ait eu la preuve... Comment justifier sans cela ce persistant amour, cette incroyable indulgence ?

– C’est vrai... fit le jeune peintre pensif. Du reste, je connais ce Varnet et je le crois capable de tout. Ce crime-là, ajouté aux lâchetés qu’il a commises, ne m’étonnerait pas.

– Décidément, vous avez donc à vous plaindre de lui ? Vous savez donc qui il est, où il s’est réfugié ?

– Certainement. A la suite de longs voyages à travers l’Europe, il s’est installé à Toulon depuis près d’une année. Mais c’est assez nous occuper de lui. Nous y reviendrons, quand il sera nécessaire. Occupons-nous de mon bienfaiteur, de sa femme. Elle a disparu, bien, mais soupçonnez -vous sa retraite ? Porte-t-elle son nom ? En a-t-elle adopté un autre ?

– Tout me le fait supposer, car j’ai vainement cherché sa trace à l’époque où elle venait de quitter Marseille et je n’ai rien trouvé !

– Soit ! Elle a pu, elle a dû même changer de nom, approuva l’artiste. Je l’admets avec vous ; mais son prénom peut-être l’a-t-elle gardé. Eh bien ! son prénom que vous m’avez caché jusqu’ici, il faut me l’apprendre, me donner un indice, si vague qu’il soit.

– C’est trop juste, fit Jacquier. Elle s’appelle Claire Lamaroux.

– Claire ! s’écria Georges en bondissant.

Tout à coup, il se frappa le front. Voilà que la lumière se faisait soudain dans son esprit ! Il se souvenait à présent ! Comment ! il avait fallu que Jacquier lui fût toucher de si près la vérité pour qu’il se rappelât... C’était trop fort !

– Mais qu’avez-vous donc ? demanda Jacquier, surpris de l’excessive agitation dont il était témoin.

– Ce que j’ai... Oh ! rassurez-vous. Je ne tarderai pas à vous le dire ; mais, avant tout, répondez-moi.

– Je vous écoute.

– Claire a une sœur, n’est-ce pas ?

– Oui, beaucoup moins âgée qu’elle.

– Savez-vous comment elle se nomme ?

– Sans doute. Elle se nomme Léa.

– Alors, reprit Georges, de plus en plus agité, l’enfant de Claire et de Varnet est une fille.

– Oui, ne vous l’avais-je pas dit ?

– Et cette fille se nomme Antoinette, continua le jeune peintre, sans dissimuler la joie qu’il ressentait.

– Ah ça ! Qu’est-ce que cela signifie ? demanda Jacquier.

– Cela signifie, monsieur, dit Georges, que c’est Dieu qui vous a conduit par la main, en vous amenant chez moi.

– Sauriez-vous par hasard où se sont réfugiées Claire et Léa ? demanda vivement Jacquier.

– Chut ! fit le jeune peintre. Elles sont si près de nous que, si elles nous écoutaient, elles pourraient nous entendre.

– Où donc ? dit Jacquier, qui regardait involontairement autour de lui.

– Là, répondit Georges, en étendant la main dans la direction de l’escalier. Dans cette maison, sur ce palier, en face de nous

Jacquier ne pouvait croire ses oreilles.

– Et vous les connaissez ? Vous avez avec elles des relations d’amitié ?

– D’amitié... n’est pas le mot, fit amèrement le jeune peintre, mais je les connais.

– Alors, il faut, sans plus tarder, aller leur dire ce que nous attendons d’elles.

– Sans doute. Quelle est donc votre idée ?

– Je veux que Claire revienne auprès de son mari, qu’elle le soigne elle-même, qu’elle lui rende la mémoire, la santé, la vie.

– Et vous ne craignez pas que ce rapprochement n’amène un résultat contraire ?

– Non, je ne le crains pas. D’ailleurs ne faut-il pas essayer de tout, puisque les médecins se déclarent impuissants ? fit observer Jacquier.

– C’est vrai, dit Georges, soucieux. Eh bien ! voulez-vous m’attendre ici ? Je vais essayer.

– Je le crois bien ! Allez, mon jeune ami, et que le ciel vous inspire !

Le jeune peintre était plus calme maintenant. Il sentait quelle importance avait la démarche qu’il allait faire. Il se dirigea lentement vers la porte, qu’il ouvrit, traversa le palier et sonna discrètement chez ses voisines.

Claire vint ouvrir et manifesta son impatience en reconnaissant l’artiste.

– Je vous demande pardon de vous importuner, madame, lui dit-il. S’il ne s’agissait que de moi, croyez que je ne vous aurais pas dérangée.

– De qui s’agit-il donc, monsieur ? demanda la jeune femme avec hauteur.

– Du capitaine Marius, madame.

La fière indifférence derrière laquelle elle se retranchait s’évanouit soudain, quand elle entendit prononcer ce nom. Son visage pâlit, son front se couvrit d’un nuage, tout son corps fléchit sous le poids de l’immense douleur que venait de réveiller ce souvenir terrible. Cependant, elle s’efforça de faire bonne contenance.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, balbutia-t-elle, sans s’apercevoir que le tremblement de sa voix donnait un démenti formel à ses assertions.

– Je désirerais pourtant vous parler, madame, à vous seule, si vous voulez bien m’accorder cette faveur...

En même temps, il jetait les yeux sur Léa qui, rougissante et doucement émue, avait baissé la tête et travaillait avec une maladresse adorable.

– Soit, monsieur, dit Claire. Donnez-vous la peine d’entrer.

Et se tournant vers sa sœur :

– Veux-tu conduire Antoinette dans la chambre voisine ? fit-elle avec une tendre inflexion de voix.

Pour toute réponse, Léa prit l’enfant par la main, salua le jeune peintre, et disparut.

Claire offrit alors un siège à Georges et s’assit en face de lui.

– Madame, commença l’artiste, ne cherchez pas à vous en défendre, je sais qui vous êtes et je vous demande pardon de ne vous avoir pas reconnue plus tôt, vous êtes la femme de mon bienfaiteur, de M. Marius.

– Vous vous abusez, monsieur, protesta timidement la jeune femme. Jouet d’une ressemblance lointaine, vous vous figurez probablement...

– Pourquoi ne voulez-vous pas en convenir ? demanda Georges d’une voix persuasive. Croyez-vous donc que je suis votre ennemi ?

– Je ne prétends pas cela, monsieur.

– Alors, épargnez-moi, de grâce ! le supplice de vous rappeler ce qui s’est passé depuis le 18 mars 1872, c’est-à-dire depuis le jour où le capitaine Marius, de retour d’un trop long voyage, est rentré chez lui.

Claire pâlit plus encore.

– Mais, monsieur, murmura-t-elle, oppressée, ce qui s’est passé, tout le monde le sait.

– Non pas tout le monde, madame, mais nous sommes quatre maintenant qui connaissons ce secret fatal.

– Un secret ! s’écria Claire avec égarement.

– Oui, madame. Je vous jure qu’il m’est très pénible d’insister sur ce point délicat, mais votre obstination m’y force. Je pourrais vous retracer les uns après les autres, tous les événements qui se sont accomplis, depuis le jour où vous avez quitté la rue Saint-Ferréol pour vous retirer à Saint-Antoine, vous raconter comment y est née la petite Antoinette, – tout enfin jusqu’au nom du misérable qui...

– Je vous en supplie, monsieur ! fit Claire en joignant les mains. Si Léa vous entendait...

– A la bonne heure ! Voilà un aveu ! N’essayez pas de lutter contre l’évidence. Croyez surtout que je suis votre ami le plus dévoué, le plus tendre, le plus sincère...

– Bref, où voulez-vous en venir ? demanda brusquement la jeune femme. A l’aide du secret que vous avez surpris par je ne sais quelle voie ténébreuse, vous venez exiger sans doute que je vous accorde la main de Léa...

– Je ne viens vous parler de rien de semblable, chère madame. Je n’exige pas, je supplie ! Daignez m’écouter froidement, si toutefois vous pouvez demeurer impassible quand il s’agit de sauver un homme qui vous a aimé, qui vous aime encore d’une passion ardente...

– Mais de qui voulez-vous donc parler, monsieur ?

– Eh ! de qui voulez-vous que je parle, si ce n’est de votre mari ? répliqua Georges avec douceur.

– Comment ? vous l’avez donc retrouvé ?

– Non pas moi, madame, mais Jacquier, son ancien second.

– Et il vit ?

– Oui, madame.

L’émotion de Claire grandissait maintenant à chaque seconde.

– Mais vous avez parlé de le sauver, reprit-elle, haletante. Il est donc malade ?

– Il est fou, madame.

– Ah ! Dieu cruel ! gémit Claire dans un sanglot. Et c'est moi, n'est-ce pas ? moi qui suis cause de...

Elle ne put achever la phrase qu'elle avait commencée. Elle porta sa main à sa poitrine. Elle suffoquait.

– Je vous en conjure, ayez du courage ! dit le jeune peintre avec une tendre pitié. La folie de ce malheureux n'est pas dangereuse. Il ne s'agit, paraît-il, que d'une sorte de paralysie du cerveau, ou plutôt de la mémoire, et les docteurs ne la considèrent pas comme incurable.

– Ah ! vraiment ? fit avidement la jeune femme. Eh bien ! parlez. Qu'attendez-vous de moi ?

– Que vous soyez le médecin de cette âme malade, que vous occupiez à son chevet la place qu'une étrangère serait incapable de remplir.

– Moi ! s'écria Claire avec un geste d'effroi. Moi ! mais vous savez bien que je ne puis plus paraître devant lui !

Georges posa un doigt sur ses lèvres et lui montra du regard la porte par laquelle Léa avait disparu.

– Prenez garde ! fit-il à voix basse. La pauvre enfant ne sait rien, je suppose ?...

– Comment aurais-je osé souiller ses oreilles du récit de pareilles horreurs ?

– Alors, pas d'imprudences ! Voulez-vous que nous allions retrouver Jacquier ? Il nous attend. Mieux que moi, il vous dira ce qu'il espère de votre dévouement.

– Jacquier ! Encore un témoin de ma honte ! gémit Claire, en se voilant le visage de ses deux mains.

– Oui, mais l'ami le plus indulgent, le plus dévoué, et votre mari, de vous-même. Songez que c'est lui, qui, aux dépens de sa vie, de ses intérêts, s'est mis à la recherche de Marius, l'a arraché par la ruse et la violence aux traitements indignes qu'on lui infligeait, lui enfin bien l'a rendu à notre amour.

– Vous avez raison. Que suis-je, moi, en comparant d'amitiés comme les vôtres ? dit la jeune femme avec un profond soupir.

– Venez donc, fit le jeune peintre en la prenant par main.

– Attendez, fit-elle en surmontant ses angoisses. Il ut que je prévienne Léa.

A ces mots, elle appela sa sœur.

– Je reviens dans quelques instants, dit-elle. Je vais ez M. Dapremont causer avec un de nos anciens amis. Aussitôt elle sortit, sans laisser même à l’artiste le mps de saluer la jeune fille.

Léa les regarda s’éloigner, stupéfaite de ce qu’elle nait de voir et d’entendre.

Si peu d’expérience qu’elle eût de la vie, trop de singurités venaient de se produire pour qu’elle ne vît pas ce aicrevait les yeux.

Or, Claire avait manifesté une résolution si arrêtée de pas revoir Georges, que Léa ne s’était pas étonnée de iccueil glacial qu’elle avait fait au jeune peintre lors-l’il s’était présenté. Pourquoi toute cette glace s’étaitle fondue, dès qu’il avait prononcé d’une certaine anière le nom du capitaine Marius ? Comment avait il pris que Claire était la femme de Marius ? Comment aire, loin de défendre un incognito auquel elle avait squ’ici tout sacrifié, l’avait-elle laissé deviner au point qu’elle ne craignait plus maintenant d’en convenir, non seulement devant Dapremont, mais encore deva un tiers ?

Assurément, la chère enfant était à cent lieues soupçonner quelles graves questions allaient s’agiter.

Lorsque Claire se trouva en présence de Jacquier, te son sang afflua vers le cœur et faillit l’étouffer.

Quant à lui, aussitôt qu’il l’aperçut, il alla vers elle lui prit la main.

– Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, de ressusciter vant vous un passé que vous vous efforciez d’oublie mais il s’agit de sauver celui que nous aimons tous d’u même amitié. Voilà pourquoi je me suis adressé à vou

Claire s’inclina silencieusement et se laissa condui vers le siège qu’il lui montrait.

Alors, d’une voix chaude et vibrante, il lui racor tout ce qu’il avait fait, comment, inquiet du mal de souffrait Marius en quittant Marseille, il avait résolu d’ connaître la cause, comment il avait poursuivi sa patier enquête et quels en avaient été les résultats.

Il lui dit ensuite comment, alarmé de la dispariti de Marius, il avait entrepris de le découvrir, comme il l’avait enlevé, ramené, dans quelle

situation se trouv ; le capitaine, ce qu'il avait tenté et enfin ce qu'il espérait.

Le récit fut long, fait avec habileté, avec ménagement surtout.

Claire ne protesta contre aucune de ces assertions. Ir mobile, la tête penchée, elle écoutait, versant des larmes silencieuses.

Donc, tout ce qu'avait dit Jacquier était vrai.

– Maintenant, reprit-il, nous n'avons plus besoin pour agir avec la prudence et la sûreté nécessaires, que de savoir à quoi nous en tenir sur le point essentiel et délicat auquel se rattachent tous les événements qui en ont été la suite. Je veux parler d'Antoinette.

Claire tressaillit. Son visage se couvrit aussitôt d'une rougeur.

– Dans quelle circonstance est-elle venue au monde, poursuivit Jacquier, quel est le nom du séducteur ? Voilà qu'il importe de savoir.

Elle ouvrit la bouche pour lui répondre, il l'interrompit d'un geste.

– Attendez, fit-il. Si je ne me suis pas trompé, j'éprouverai peut-être à votre pudeur des aveux que je regrette tellement de lui arracher. Ainsi, d'après les dispositions d'esprit et l'état de surexcitation dans lesquelles j'ai vu le capitaine, j'ai supposé que le coupable était le Vernet...

– C'est lui, oui, monsieur, confessa Claire accablée.

– Ensuite, continua Jacquier, témoin de l'amour réel de Marius et conservé pour vous au fond de son cœur, sentiment de tendre pitié avec lequel il prononce votre nom, j'ai supposé que vous aviez été plus malheureuse que fautive, que votre mari ne l'ignorait pas, et peut-être vous aviez été victime de quelque violence...

– Ah ! monsieur, s'écria Claire, vous ne m'avez donc pas condamnée sans m'entendre ! Merci, car tout infâme et je sois encore, ce que vous venez de dire est la vérité même. Je vous l'atteste devant Dieu !

Georges et Jacquier échangèrent un regard de satisfaction.

– Ne consentirez-vous pas, madame, demanda Jacquier, à nous donner quelques détails sur l'odieux attentat que ce Vernet n'a pas craint de commettre ?

– Je vous dirai tout, monsieur, avec la même sincérité que je le disais, ou plutôt que je l'écrivais jadis à mon mari, le jour où il est venu me demander compte de son honneur. Que le rouge de la honte me monte au front, qu'importe... Tôt ou tard, l'heure de l'expiation devait sonner pour moi...

Alors Claire raconta comment elle était tombée. Et, récit de ce malheur immense, elle eut de telles exp sions de sanglots et de larmes, des déchirements de cœ si profonds, des indignations si sincères, que Georges Jacquier, émus d'une tendre pitié, partageaient son én tion poignante et pleuraient avec elle.

Jacquier s'arracha le premier à cet attendrissement.

– J'en étais sûr ! s'écria-t-il, en se frottant les mai et en parcourant à grands pas l'étroit atelier. Oh ! je ponds du succès à présent.

– Que comptez-vous donc faire ? demanda Claire, s'essuya rapidement les yeux.

– Il faut que vous veniez avec nous à Marseille, n dame, répondit Jacquier.

– Mais vous n'y songez pas, monsieur ! se récria-t-elle Jamais je n'oserai reparaître devant lui !

– Oui... je sais bien... je comprends vos scrupules Cependant, il n'y a pas d'autre moyen... Il faudrait le capitaine vous rencontrât sur un terrain neutre comme par hasard... Ah ! j'y suis ! la principauté Monaco.

Il s'arrêta un instant et reprit aussitôt :

– Oui. L'endroit est réellement on ne peut mie choisi pour un malade. Un site merveilleux... Des d tractions à l'infini, des concerts, des promenades, < jardins admirables... Voilà notre affaire !

Puis se tournant vers Georges :

– Connaissez-vous Monte-Carlo ?

– Non, répondit le jeune peintre.

– Cela ne fait rien, écoutez-moi. Vous allez partir in matin, sans retard, avec madame Marius, pour nte-Carlo. Vous vous mettrez en quête d'une maison ez vaste pour y réserver un étage au capitaine, à moi à nos deux matelots. Vous la louerez, vous vous y tallerez et vous m'adresserez immédiatement à Marne un télégramme pour m'en informer.

– Bien, dit Georges ; mais, fit-il observer, madame rius n'est pas seule. Elle habite avec sa sœur, sa fille si vous saviez à quelles poursuites Léa a été en butte la part de ce Varnet, vous comprendriez qu'elle ne ut pas rester seule à Toulon.

– Comment ! Encore ce Varnet ! et c'est Léa qu'il ursuit de ses assiduités ?

Il fallut encore raconter ce qui s'était passé à Toulon puis que Varnet s'y était fixé, comment pour se venger Claire, il lui avait fait perdre la place qu'elle occupait, us le coup de quelles transes continuelles les menaces le voisinage de ce misérable tenaient les deux paues femmes.

– Mais quel homme est-ce donc que ce monstre-là ? Jacquier. Quoi ! Il ne respecte pas même en vous la re de sa fille !

– Croyez-vous donc qu'il le sache ? dit Claire avec un cent de haine satisfaite.

– Vraiment ! Il l'ignore ! s'écria joyeusement Jacquier. ors cela va tout seul. Faites vos malles ce soir, partez us demain matin, dès la première heure...

Et s'adressant à Georges :

– Vous n'avez pas d'argent, je vais vous en donner.

A ces mots, il tira de sa poche un portefeuille.

– Rien ne presse, cher monsieur, lui dit le jeune intre, j'ai momentanément de quoi parer à toutes ces épenses. Plus tard... nous verrons...

– Ainsi, c'est convenu. Vous partez demain ? deman Jacquier.

– Je vous le promets.

– Je vais donc retourner à Marseille par le premi train. Là, j'attends votre dépêche et j'accours.

Jacquier leur serra la main, courut à la gare, y dî sommairement et se mit en route.

Pendant ce temps, Claire et le jeune peintre, rest seuls, se consultaient du regard, n'osant plus échang une parole. Elle comprenait combien elle s'était mo trée injuste et cruelle envers lui. Lui, il était tout ho teux d'avoir surpris le secret de la jeune femme. Cepe dant, il fallait à tout prix sortir de cette situati équivoque.

Georges le sentit et rompit ce silence embarrassant.

– Vite, fit-il, allez annoncer à Léa notre départ prenez vos mesures, afin d'être prêtes demain à la pr mière heure.

– Mais que lui dire pour justifier ce départ ?

– Dites-lui la vérité, madame. C’est encore ce qu’il a de plus simple. Ne trouvera-t-elle pas tout naturel q vous, la femme du capitaine, et moi, son fils d’adopti – ce que nous ignorions hier – nous nous réunissio pour sauver notre bienfaiteur ?

– C’est vrai, mais aurez-vous le courage de ne p abuser de cette situation pour faire entendre à Léa d paroles.

– Soyez sans crainte, madame. Notre seul but po le moment est de sauver le capitaine...

– A la bonne heure ! fit Claire, en lui tendant la ma Dans ces conditions-là, de cœur et d’esprit, je suis a vous, monsieur Georges.

Ils se quittèrent.

On se figure aisément combien s’accrut encore tupéfaction de Léa, quand sa sœur lui apprit que, le endemain matin, elles quitteraient Toulon pour aller à Monaco et que Georges les accompagnerait !

Claire fut bien obligée de lui expliquer à la suite de uelles laborieuses investigations Jacquier avait retrouvé Marius, dans quel état se trouvait cet esprit malade, de luelle façon on espérait lui rendre la santé.

Léa trouva, en effet, que rien n’était plus naturel, lus juste, plus noble. Elle déploya une activité sans paeille.

Pour la pauvre enfant, ce déplacement était une joie l’autant plus intime et d’autant plus vive, qu’elle ne ouvait pas l’épancher. Voyager avec Georges, vivre auprès de lui, protégée par lui, loin de vaines appréhenions, toute à son amour.... Quel plus beau rêve se pouvait imaginer ?

Deux heures plus tard, tout était prêt.

Georges était allé annoncer à M. Durville le retour du capitaine Marius et lui avait dit qu’il comptait partir le Lendemain.

– Mais pour combien de temps ? demanda le vieux professeur.

– Ah ! je l’ignore, répondit le jeune peintre.

– Alors vous allez perdre tous vos élèves ?

– Que voulez-vous ? J’en retrouverai d’autres quand e reviendrai.

M. Durville n’insista pas. Il trouvait trop louable pour le blâmer le sentiment auquel obéissait Dapremont.

Il lui fit ses adieux et Georges alla se renseigner à la gare. Deux trains partaient de Toulon pour Monaco dans la matinée : l’un à 6 heures 30,

l'autre à 9 heures 55. Ce fut le dernier qu'il choisit.

Aussitôt il rentra et informa Claire qu'une voiture, retenue par lui, serait à la porte de la maison à neu heures un quart.

Il n'échangea avec Léa qu'un salut cérémonieux et se retira. Mais, lui aussi, il exultait de joie à la pensée du rapprochement forcé qu'opéraient les circonstances entre la jeune fille et lui.

Et si l'on réussissait à guérir le capitaine ! Et si l'on obtenait le pardon de Claire ! Quelle fête dans la maison ! Quel avenir plein de félicités nouvelles ! L'heureux Marius refuserait-il la main de Léa à celui qu'il avait adopté, qu'il considérait et qu'il aimait comme un fils ? Non. Ce n'était pas admissible.

Ce fut dans ces idées riantes que se coucha et s'endormit le jeune peintre. Aussi, était-il tout autre le lendemain, lorsqu'il se leva.

L'arrivée de Madeleine fit à son impatience une heureuse diversion. Il lui annonça son départ et celui des deux sœurs, sans lui en dire les motifs et sans pouvoir lui préciser vers quelle époque il serait de retour.

La brave femme n'en revenait pas. Quand elle les vit monter en voiture, elle resta debout, la bouche béante, tout interdite de ce qu'elle voyait. Du regard elle suivit encore le fiacre qui s'éloignait, chargé de bagages, jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue à l'angle de la rue voisine.

Une demi-heure après, le train quittait la gare et se mettait en route.

Le trajet fut long. Claire était plus silencieuse et plus réOéchie que jamais. Quant à Léa, la vue du spectacle tout nouveau auquel elle assistait, les magnificences que le paysage étalait sous ses yeux ravis, les splendeurs du ciel bleu, l'immensité de la mer, qu'elle apercevait au loin et sur laquelle le soleil versait des torrents de lumière aveuglante, lui arrachaient des cris d'admiration qu'elle essayait vainement de contenir.

Non moins impressionné, mais moins démonstratif, Georges contemplait aussi les merveilleuses beautés que la nature prodigue a répandues sur tout le littoral méditerranéen ; mais ce qu'il admirait par dessus tout, c'était Léa ! Rien de ce qui se reflétait sur ce visage angélique le lui échappait. Positivement, il respirait, il pensait, il vivait avec elle.

– Enfin, vers six heures du soir, ils arrivèrent à Monte-Carlo et montèrent dans l'omnibus de l'*Hôtel de Paris*.

Quelques minutes après, ils atteignaient l'élégante place sur laquelle est située l'entrée de l'hôtel et du Casino.

Il était trop tard, à pareille heure, pour se mettre en uête d'une maison. Georges arrêta donc trois chambres contiguës ; puis, il entraîna Claire et Léa du côté des ardens.

Du haut des terrasses qui dominent la mer, ils assisèrent alors au plus magnifique spectacle qu'il soit donné l'homme de contempler.

A droite, sur l'horizon embrasé par les feux du soleil couchant, se détachaient, comme une ombre chinoise, la ilhouette pittoresque de Monaco et les tours du palais ucal. A gauche, éclairée par les rayons embrasés, se écouait la côte, parsemée de maisons de campagne, tout les vitres luisaient comme des plaques d'or et mioitaient au soleil. Au loin, on apercevait, noyée dans la rume naissante du soir, la pointe de Bordighiera, dont la igne empourprée tranchait sur le vert bleu des arbres qui ui servaient de cadre.

Enfin, à droite, à gauche, derrière, s'étendait la ligne e montagnes, en haut desquelles serpente l'ancienne oute de la Turbie. Tout ce fond était bizarrement parsemé d'ombres et de lumières, dont les tons variaient à l'infini, se heurtant, se confondant en un ensemble harmonieux qui attirait et charmait le regard ébloui. Le gris, le rose, le rouge, le bleu, le vert, le violet, s'accrochaient capricieusement aux anfractuosités de la montagne, qu'égayaient çà et là les maisonnettes de paysan. Au-dessus de toutes ces merveilles, aussi haut que les yeux pouvaient aller, planaient dans leur impassible majesté les masses rocheuses de la Turbie et de la Tête-de-Chien.

Le spectacle était si beau, l'impression en était si vive, que Léa le contemplait dans une sorte d'extase et que Claire, elle-même, en dépit de ses préoccupations, ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

Quant à Georges, il était transporté. Jamais horizon pareil, jamais tonalités si douces, jamais ensemble plus attrayant et plus imposant à la fois, n'avaient si violemment empoigné son âme d'artiste et de poète.

Il fallut pourtant bien s'arracher à ces contemplations. L'heure du dîner avait sonné, depuis longtemps, quand ils vinrent s'asseoir à la table de *l'Hôtel de Paris*.

Aussitôt que le repas fut terminé, ils retournèrent sur la terrasse. Le paysage avait complètement changé d'aspect. La nuit tombait, Monaco s'éclairait et revêtait un aspect plus pittoresque encore, avec ses becs de gaz allumés, qui comme autant d'yeux ouverts dans l'obscurité, s'étagaient depuis les quais de la Condamine d'aigle gigantesque, la ville s'est audacieusement assise, jusqu'en haut du rocher, sur lequel, semblable à un nid dans une ceinture verdoyante et parfumée de plantes et de fleurs.

V

Après avoir quitté la terrasse, ils visitèrent les salles de jeu et la salle de spectacle. A chaque pas, de nouveaux cris d'admiration s'échappaient de leur poitrine. Quand ils se retirèrent, tous ces enchantements les poursuivirent. Il leur semblait avoir vu se réaliser un de ces éblouissants contes de fées avec lesquels on avait bercé leur enfance. C'était donc possible ? On pouvait donc réellement transformer en Eden un rocher stérile, réunir sur un même point tant de plantes de tous les pays, entasser tant d'objets d'art, accumuler tant de richesses ?

Enfin, le lendemain matin, Georges se mit à la recherche d'une maison.

C'était dans les premiers jours de juin, c'est-à-dire à une époque où la plus grande partie de la colonie étrangère a émigré vers le Nord. Trouver une habitation convenable était beaucoup plus facile que pendant la saison d'hiver.

Il monta le long tapis vert qui se trouve en face du Casino, et arriva sur une route, du haut de laquelle on dominait Monte-Carlo tout entier. Plusieurs maisons alignaient leur blanche façade, ornées de grilles toutes neuves, entourées de jardins naissants, que couvraient de leur ombre protectrice quelques oliviers habilement réservés. L'une d'elles attira son attention. Sur les piliers de la grille d'entrée étaient gravés ces deux mots : *Ville Clotilde*. Accroché au balcon du premier étage, pendait un écriteau ainsi

conçu : Villa à vendre ou à louer, meublée ou non meublée. S'adresser au jardinier.

Georges l'examina avec soin. La maison se composait de deux étages, élevés sur un rez-de-chaussée, et comptait cinq fenêtres par étage. En outre, elle était double de profondeur, ce qui permettait de supposer une installation confortable.

Il sonna, le jardinier accourut.

– Peut-on visiter cette maison ? demanda Georges.

Certainement, monsieur, fit le jardinier qui s'empressa d'ouvrir.

Sur les pas de son guide, il parcourut la maison de la cave au grenier. C'était bien ce qu'il lui fallait. Au rez-de-chaussée, on logerait Marius ; au premier, Claire et Léa au second, Georges, Jacquier, les deux matelots et les domestiques avaient chacun une chambre à leur disposition.

– Peut-on entrer de suite dans la maison ? demanda l'artiste, pleinement satisfait.

– Sans doute, monsieur loue-t-il au mois, à la saison ou à l'année ?

– Je vous le dirai dans deux ou trois jours, répondit Georges. En attendant, je vais en prendre possession après le déjeuner. Voici mille francs d'avance à valoir sur ma future location, et voici deux louis pour vous. Cela peut-il s'arranger ainsi ?

– Je l'espère, monsieur. Je vais en parler à l'homme d'affaires du propriétaire ; dans une heure je vous apporterai sa réponse. A quel endroit monsieur est-il logé ?

– A l'*Hôtel de Paris*, dit Georges. Tenez, voici ma carte, ajouta-il en la tirant de son portefeuille.

Il rentra dans sa chambre et s'étendit sur le canapé, sommeillant et rêvant à la fois aux bizarreries que le hasard avait fait naître sous ses pas depuis deux jours.

Tout à coup, il dressa l'oreille.

Dans la chambre voisine, il venait d'entendre le pas de deux hommes, qui vinrent s'asseoir contre la cloison à laquelle il était adossé, à deux pas de la porte de communication qui séparait les deux chambres.

Ces deux hommes continuaient évidemment une conversation commencée.

– Ainsi, disait une voix, tu es sûr qu’elles ont quitté Toulon ?

– Hier matin, à 9 h. 50 minutes, par le train se dirigeant sur Nice. Le commissionnaire que j’avais chargé de surveiller la rue Trabuc, les a vues partir, accompagnées d’un jeune homme, – leur voisin sans doute, – et de la petite fille que vous connaissez.

Georges était stupéfait ! Il n’y avait pas à en douter : s’était de Claire, de Léa et d’Antoinette qu’il s’agissait ! Or, des deux hommes qui parlaient, l’un était le maître, autre le domestique. Et ils prétendaient connaître Anoinette ! C’était donc Varnet et Auguste qui se trouvaient à ? Il colla son oreille contre la fente de la porte afin de ne pas perdre un mot de leur conversation.

– C’est évident. Ils sont partis ensemble ! fit Varnet, en frappant du pied avec colère. Mais nous les retrouvons facilement, j’en suis sûr. Ce petit barbouilleur n’a pas beaucoup d’argent et ne peut pas être allé bien loin. C’est égal... c’est dommage !... J’étais sur une piste qui n’aurait livré Claire pieds et poings liés.

– Quelle piste ? demanda curieusement Auguste.

– Tu sais aussi bien que moi, que Claire a une fil âgée de sept ans...

– Parbleu ! fit l’ancien nervi...

– Eh bien ! sais-tu aussi pourquoi je viens de faire voyage de Marseille ?

– Non, monsieur ne me l’a pas dit.

– Je vais te l’apprendre, fit Varnet.

Georges écoutait, haletant. Maintenant il ne pouvait plus douter que ce fût Varnet dont il entendait la voi Quelle piste avait-il relevée ? Quelle nouvelle lâcheté cor plotait-il encore ?

– Il m’avait paru étrange, reprit Varnet, de retrouv auprès de Claire cette petite fille de sept ans, dont je n’ vais jamais entendu parler, qui était venue au mond juste au moment où le capitaine Marius, à peine de r tour d’un long voyage, reprenait la mer et disparaissait tout jamais.

– Cependant rien ne me paraît plus naturel, fit obse ver Auguste.

– C’est que tu ignores bien des choses, celle-ci p exemple : qu’au moment où Marius est revenu à Marseill c’est-à-dire six semaines au plus avant la naissance l’enfant, il y avait quatorze mois qu’il avait quitté femme.

– Mais alors l’enfant n’est pas de lui ! s’écria August

– Ah ! tu vois que tu commences à être de mon avi fit Varnet. Maintenant, en rapprochant les dates au quelles Marius est revenu à Marseille, la fin de mars 187 de celle à laquelle il en est parti, le commencement c mai de la même année, il est indubitable que l’enfant e né dans cette période facile à préciser, c’est-à-dire dan le courant d’avril.

– Bien, mais où cela vous conduit-il ?

– Si tu veux bien reculer de neuf mois en arrière, vais te le faire toucher du doigt, précisa Varnet. Cela nous reporte en août de l’année 1871, n’est-ce pas ?

– C’est clair.

– Eh bien ! te rappelles-tu, certain soir du commencement d’août, où nous étions à l’Estaque et où une femme jeune et jolie vint m’y demander à dîner ?

– Oh ! parfaitement, dit tout à coup Auguste.

– Apprends donc que cette femme, c’était Claire, la femme du capitaine Marius. Et alors je me suis demandé si cet enfant, qui était venu au monde juste neuf mois après cette soirée mémorable, n’était pas le mien, si Antoinette n’était pas ma fille.

– En effet, dit Auguste, tout se réunit pour le faire croire.

– Et c’est le point que j’avais résolu d’éclaircir lorsque je suis parti, ces jours derniers, pour Marseille.

– Diable ! ce n’était pas facile pourtant.

– Plus facile que tu ne le supposes, tu vas voir, répondit Varnet avec un sourire dédaigneux. Tout d’abord je suis allé voir les amis de Marius et de Claire. En invoquant l’amitié que je portais à mon ancienne camarade d’enfance, je les ai fait jaser sans peine. J’ai su que Marius n’avait pas reparu, que personne ne connaissait la retraite de Claire et, comme je demandais si par hasard ils n’avaient pas d’enfant, tout le monde m’affirma qu’ils n’avaient jamais eu ce bonheur.

– Oh ! mais cela se complique ! fit Auguste avec un rire cynique.

– Ce n’est pas tout, poursuivit Varnet, je voulais acquérir la preuve matérielle que Marius et sa femme n’avaient pas eu d’enfant. Par un ancien ami de mon père, j’obtins une lettre de recommandation, grâce à laquelle on

me permit de parcourir le registre des naissances de l'année 1872. Or, de cet examen résulte la certitude que pas un enfant n'y a été inscrit, comme fille née en légitime mariage du capitaine Marius et de Claire Lamaroux, son épouse demeurant ensemble à Marseille, rue Saint-Ferréol. Comprends-tu maintenant ?

– Je commence, dit Auguste, mais dans ce cas comment et sous quels noms a été inscrite Antoinette ?

– Ceci nous importe peu. Il est évident que cet enfant adultérin a dû être déclaré fille de père et mère inconnus. L'essentiel, pour moi, était de m'assurer de visu, qu'Antoinette n'était pas la fille légitime de Marius, qu'il ne soupçonnait pas sa naissance, ou qu'il a refusé de la reconnaître. Or, je ne crois pas possible qu'il l'ait ignorée, puisqu'à son retour sa femme devait être enceinte de huit mois. Donc, connaissant la faute que Claire avait commise, il a dû veiller, au contraire, à ce que l'accouchement fût clandestin, à ce que l'enfant fût déclaré à l'état civil de manière à ne compromettre ni lui, ni Claire. Et ce n'est certainement qu'après avoir pris ces précautions qu'il s'est exilé. Mais plus la naissance de l'enfant reste enveloppée de mystère, plus il me paraît démontré qu'Antoinette est ma fille.

– effet, cela me paraît très vraisemblable.

– Alors, tu conçois quel parti je pouvais tirer de ma découverte ! reprit Varnet. En réclamant auprès de Claire mes droits de paternité, soit par la douceur, soit par la menace, je la contraignais à renouer avec moi des relations nouvelles.

– Le fait est qu'elle en vaut la peine ! fit Auguste, en clignant de l'œil d'un air connaisseur.

– Donc, voilà ce que tu vas faire, continua Varnet. Tu vas retourner à Toulon, en t'arrêtant à chaque station. Tu t'informerás auprès des employés. Quatre personnes ne passent pas inaperçues dans une gare, surtout si cette gare est sans importance. Dès que tu auras du nouveau, tu viendras me l'apprendre ici. Je t'attends. Tiens, voici de l'argent. Agis vite, et ne laisse pas inexploré le coin le plus obscur du parcours !

Georges entendit alors distinctement un froissement de papiers. C'était évidemment Varnet, qui tirait de son portefeuille des billets de banque pour

les donner à son valet de chambre.

Cela lui donnait fort à penser, puisque cela lui prouvait que le misérable renonçait moins que jamais à ses infâmes projets ; mais cela lui permettait aussi de se tenir sur ses gardes et de détourner le nouveau danger dont Claire était menacée.

1 Il allait en avertir Claire et Léa quand on frappa à sa porte.

C'était le jardinier de la *Villa Clotilde*. Il venait rendre à Georges la réponse qu'il lui avait promise. L'homme d'affaires acceptait d'ores et déjà l'acompte qu'il avait reçu, à la condition que M. Dapremont souscrivit d'avance au prix qu'il déterminait pour une location d'un mois, de six mois ou d'un an.

C'était tout ce que voulait Georges.

– Dès aujourd'hui, vers une heure, dit-il au jardinier, je viendrai prendre possession de la maison. Ce soir, à la nuit tombante, j'amènerai les trois personnes que j'attends. Demain ou après-demain, il en viendra trois ou quatre autres. Tenez donc tout en état pour les recevoir.

Le jardinier s'inclina et sortit.

Georges se présenta sur-le-champ chez Claire.

Il lui raconta comment il avait découvert la présence de Varnet à Monte-Carlo. Il lui apprit enfin à la suite de quels soupçons, cet homme avait entrepris le voyage de Marseille et acquis la presque certitude qu'Antoinette était sa fille.

Il est aisé de se figurer l'épouvante dont fut saisie tout à coup la pauvre jeune femme. Quoi ! ce misérable avait découvert le secret qu'elle lui avait caché si religieusement. Mais alors tout était perdu ! L'honneur de Marius le sien, étaient à la merci de ce démon !

Georges la vit surexcitée au point qu'il dut tenter l'impossible pour la calmer.

– Non, tout n'est pas perdu, dit-il. D'abord Varn ignore que vous êtes ici. Ensuite, nous parviendrons facilement à dissimuler votre présence. La villa que nous allons habiter est loin du centre des plaisirs ; le jardin est assez spacieux pour que vous puissiez vous y promener sans avoir besoin d'en sortir. Enfin, Jacques et moi nous sommes là pour vous défendre.

– Mais il peut nous rencontrer à chaque pas dans c hôtel ! se récria Claire avec effroi.

– Non, si vous voulez suivre à la lettre les instruction que je vais vous donner...

– Quelles sont-elles ? Parlez, je m’abandonne à vous

– Vous ne quitterez pas vos chambres de la journée Moi seul, vers une heure, j’irai porter à la *Villa Clotilde* votre bagage et le mien et m’assurer que tout est prêt.

– Mais s’il vous rencontre, s’il vous reconnaît ?

– Là est le danger, mais si nous n’avions à conjurer que celui-là, je ne serais pas embarrassé de le détourner]

– Oh ! j’en suis bien certaine, répondit la jeune femme ; mais c’est égal, je ne serai tranquille qu’après avoir quitté cet hôtel.

– C’est ce que vous ferez ce soir, vers huit heures et demie. Couvrez-vous le visage de voiles épais et montez dans la voiture qui vous attendra au bas du perron.

– Et vous, qu’allez-vous faire ?

– Je vais télégraphier à Jacquier et lui envoyer le nom de la villa que j’ai louée pour lui. J’irai ensuite me promener dans la montagne et je vous promets d’y prendre des chemins sur lesquels n’osera pas s’aventurer M. Varnet. Donc à ce soir, huit heures et demie, c’est bien convenu. Le cocher que je vous enverrai demandera le numéro 7, qui est celui de la chambre que vous occupez. Un numéro vaut mieux qu’un nom en pareil cas, il ne compromet personne.

A ces mots, il serra la main de Claire et regagna sa chambre.

Après s’être assuré que Varnet était dans la sienne, il sortit, se rendit au télégraphe, envoya sa dépêche, puis, grimpant par l’escalier qui se trouve à mi-côte de la Condamine, il s’élança sur les hauteurs, les gravit d’un jarret vigoureux et arriva à la Turbie, où il déjeuna.

Sans prendre le temps d’admirer longuement la magnificence du coup d’œil, il redescendit à Monte-Carlo et rentra à l’hôtel.

Il n’était guère plus de midi. Varnet déjeunait certainement à cette heure-là.

Georges fit charger sur une voiture les malles de Claire et de Léa et partit pour la *Villa Clotilde*, où il s'installa.

De nouveau, il parcourut la maison et fut de plus en plus satisfait de son choix. Complètement isolés les uns des autres, les appartements du rez-de-chaussée et du premier étage étaient absolument indépendants.

Seul, le troisième étage n'avait pas reçu de destination spéciale. Il n'était composé que de chambres destinées aux amis et aux domestiques.

Georges choisit une des chambres du devant, à laquelle attenait un petit cabinet de toilette, réservant à Jacquier les deux autres. Il défit sa malle, mit en place son linge, ses habits, et alla faire un tour de jardin.

Assurément, son bonheur eût été complet s'il n'avait pas été douloureusement affecté de l'état dans lequel il allait retrouver son bienfaiteur.

Marius le reconnaîtrait-il ? Reconnaitrait-il Claire ? Qu'allait-il résulter de l'épreuve que tentait Jacquier ? Serait-ce le salut ? Serait-ce un coup de foudre plus épouvantable encore que celui dont le capitaine avait été atteint ? Aussi ce ne fut pas sans une commotion réellement poignante, qu'il reçut, vers quatre heures, une dépêche de Marseille ainsi conçue :

« Partons demain, à 10 heures 40 minutes. Ne vous dérangez pas. Arriverons directement à la villa. »

Claire et Léa n'avaient pas quitté leurs chambres. Rien d'inquiétant n'avait surgi, quand, vers huit heures et demie, le domestique de l'hôtel vint leur annoncer qu'une voiture attendait le numéro 7.

Elles mirent précipitamment leurs chapeaux, cachèrent leur visage sous une voilette habilement arrangée et s'é lancèrent dans la voiture.

Les chevaux partirent alors au galop et gravirent la côte qui conduisait à la villa. Enfin ! Claire et Léa pouvaient donc respirer ! Personne ne les avait vues. Elles arriveraient sans encombre à la retraite que Georges leur avait choisie !

Il les attendait, de son côté, avec une fiévreuse impatience. Lorsqu'il entendit la voiture, il accourut à leur rencontre et les conduisit dans leur appartement. Quel changement ! Combien peu ces vastes pièces, richement meublées, remplies d'air, ressemblaient au pauvre logement de la rue Trabuc !

Les deux chambres que leur avait destinées Georges, quoique indépendantes, se touchaient. Celle de Claire donnait sur le salon, celle de Léa, sur le couloir intérieur qui desservait l'appartement. De l'autre côté du salon, se trouvaient la salle à manger, une troisième chambre, l'office et la cuisine.

Les deux sœurs approuvèrent les dispositions que Georges avait prises. Le lendemain matin, la femme du jardinier vint prendre leurs ordres et se mit à leur service. Elles acceptèrent momentanément, ne voulant contracter aucun engagement avant l'arrivée de Jacquier, qui devait être vers cinq heures à Monte-Carlo.

D'après l'avis de Georges, on avait décidé que personne ne se montrerait avant d'avoir vu Jacquier et de savoir quel plan de conduite il avait adopté.

Ainsi fut fait. A l'heure dite, Claire, Léa et Georges étaient debout devant les fenêtres du premier étage, le front penché vers la fenêtre, dont ils n'osaient même pas soulever les rideaux.

Ils frissonnèrent en même temps, lorsqu'ils entendirent le sifflet aigu de la locomotive, qui leur annonçait l'arrivée du train. Claire s'efforçait de paraître calme, mais elle était obligée de se cramponner à la poignée de la crémorne pour se tenir debout. On entendait son cœur battre avec violence, elle sentait ses jambes se dérober sous elle.

Il y eut un mortel quart d'heure d'angoisse, au bout duquel ils distinguèrent le bruit des grelots des chevaux, le roulement d'une voiture... Ce bruit se rapprochait de plus en plus, augmenté des coups de fouet du cocher qui, : suivant l'usage, montait la côte au grand galop.

Enfin, la voiture apparut et s'arrêta devant la grille.

La portière s'ouvrit. Jacquier descendit le premier. Presque aussitôt, Marius mit pied à terre, lestement, sans daigner s'appuyer sur la main qui se tendait vers lui.

En l'apercevant, Claire chancela et tomba littéralement dans les bras de Georges, qui ne la quittait pas des yeux.

– Allons ! du courage ! lui dit-il à l'oreille. Songez que [Léa est là. Pas d'imprudence !

Claire se raidit contre la douleur, reprit possession d'elle-même et regarda.

Guidés par le jardinier, Marius et Jacquier se dirigeaient vers l'appartement du rez-de-chaussée, qui leur était destiné.

Le capitaine avait alors cinquante-deux ans, mais on ne les lui aurait pas donnés. Toujours vert, toujours très soigné, il avait l'allure dégagée, la taille droite, et ne paraissait affligé d'aucune infirmité. Seule, la fixité du regard ou l'hésitation avec laquelle il se posait sur les objets environnants, révélaient en lui un certain trouble dans les idées.

Après l'avoir conduit dans sa chambre et y avoir fait déposer sa malle par les deux matelots qui l'apportaient, Jacquier se retira.

– Faites votre toilette, capitaine, dit-il, nous passons ensuite au jardin, si vous le voulez bien.

– Dans un quart d'heure, je serai prêt, promit Marius.

Pendant ce temps, Jacquier monta au premier étage et trouva sur le palier Claire et Georges qui l'attendaient.

– Eh bien ? demanda le jeune peintre. Nous voilà prêts. Que faut-il faire ?

– Rien que s'en rapporter au hasard.

– Comment ?

– J'ai prévenu le capitaine que j'avais loué pour lui un appartement dans une maison qu'habitaient d'autres locataires. Il s'attend donc nécessairement à les rencontrer. Eh bien ! allez vous asseoir dans le jardin avec votre ouvrage, travaillez comme si de rien n'était... Dans quelques minutes je vous l'amènerai... Dieu fera le reste !

Claire et Léa s'empressèrent d'obéir. Georges prit un livre et alla s'asseoir auprès d'elles.

Certes, en piquant le tissu léger, les doigts habiles des deux brodeuses ne se préoccupaient guère d'y apporter la perfection désirable. Elles étaient trop émues pour y prendre garde !

Combien cette émotion grandit encore, quand elles virent Marius et Jacquier descendre le perron et se diriger lentement vers elles !

Il marchait d'un pas léger. Son bon sourire d'autrefois déridait ses lèvres rouges et charnues. Ce voyage l'avait distrait. Le panorama féerique, qui s'était déroulé sous ses yeux pendant six heures, avait chassé de sa pensée les idées sombres qui le hantaient encore. Jacquier l'entretenait dans ces

excellentes dispositions et lui faisait admirer la beauté du spectacle, que le soleil rougissant colorait de ses tons vermeils.

Tout doucement, pas à pas, ils suivaient les allées sinueuses du jardin, se rapprochant à chaque seconde du groupe formé par les deux femmes et le jeune peintre. Enfin, Jacquier s'engagea dans l'allée qui aboutissait directement au banc sur lequel Claire et Léa étaient assises.

Devant ce banc, sous la ramure fantasque des hauts oliviers qui l'abritaient de leur feuillage un peu sombre, se trouvait un rond-point sablé, garni de sièges de jardin.

En peu de temps, Marius et Jacquier l'atteignirent. Ils s'inclinèrent en même temps devant les deux dames.

Tout à coup, Jacquier s'avança vivement vers Georges et lui saisit vivement la main.

– Tiens ! Georges Dapremont ! s'écria-t-il.

En entendant prononcer ce nom, Marius tressaillit.

– Dapremont ! répéta-t-il, en fixant les yeux sur le jeune peintre.

Celui-ci, à son tour, s'était précipité au devant de Marius.

– Le capitaine Marius ! s'était-il écrié avec un étonnement parfaitement joué. Vous ici, cher bienfaiteur !

Et il lui serrait les mains avec force, il lui sautait au cou, ivre d'une joie qu'il n'essayait pas de contenir.

Marius se laissait faire, l'examinant toujours.

Un silence profond, rempli d'une mortelle anxiété, succéda à ces démonstrations bruyantes.

– Georges !... dit enfin Marius qui fouillait dans ses souvenirs... J'ai connu jadis, il me semble, un Georges... tout petit, tout petit...

Et, de sa main étendue à une certaine distance du sol, il indiquait la taille que devait avoir, à cette époque, l'enfant dont il voulait parler.

– Mais oui, capitaine, c'était moi, Georges Dapremont, le fils du commandant Dapremont, votre ancien ami d'enfance...

– Oui, je crois me souvenir... n'est-il pas mort pendant une guerre... Quelle guerre donc ?... Oh ! une guerre horrible !... Partout du sang... la France agonisante... l'envahisseur de tous côtés... c'étaient des Prussiens, n'est-ce pas ?... Ah ! ces Prussiens !

Et, dans un accès de colère farouche, il montrait le poing à ces ennemis imaginaires...

– En 1870, c'est bien cela, continua Georges. Et c'est vous qui m'avez recueilli, capitaine, vous qui m'avez élevé. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? Ah ! c'est que j'ai grandi depuis sept ans que vous nous avez quittés !

– Il y a donc sept ans ?... C'est donc bien toi ? demanda Marius, qui ne pouvait détacher ses regards de ce visage sympathique. – Georges, reprit-il, comme se parlant à lui-même... Certainement, je me rappelle à présent... Il était au lycée de Marseille... il aimait beaucoup le dessin... Brave et cher enfant !... comme il était bon !

– Et comme il vous aimait, aussi ! Il vous aime encore, poursuivit Georges. Tenez, son cœur bat à lui briser la poitrine et ses yeux se remplissent de larmes en vous revoyant. Mais c'est fini, n'est-ce pas ? Vous ne voyagerez plus, nous ne nous quitterons jamais... Le voulez-vous ?

Et il le serrait dans ses bras à l'étouffer, le palpait, le pétrissait, comme s'il avait voulu faire passer dans cette âme éteinte la reconnaissance et l'amitié dont il débordait.

– Comment ! c'est toi ! dit Marius qui renaissait à la vie. Toi ? le fils de mon ami... Dapremont ? Est-ce bien possible ? Oh ! c'est curieux !... On dirait qu'un bandeau tombe de mes yeux ! que je te reconnais... C'est donc bien vrai ? Je ne suis donc pas seul au monde ? J'ai donc des amis ? Jacquier... toi, mon Georges... Tu m'aimes donc ?

– Mais tout le monde ici vous aime, capitaine, fit chaleureusement le jeune peintre. – Allons, reprit-il en le forçant doucement à prendre place. Asseyez-vous là, près de nous, et causons... du passé.

Marius obéit, mais ce mouvement fit diversion aux idées un peu confuses qu'il évoquait. Il avait aperçu vaguement les deux femmes qui se trouvaient là, sans s'occuper beaucoup de leur présence.

Ce fut d'abord sur Léa que se porta son attention. Elle ne se détourna pas et reposa sur lui son regard doux et limpide, tandis qu'un sourire gracieux errait sur ses lèvres.

Marius l'examinait longuement, attiré sans doute par le charme de cette figure angélique.

- Vous habitez aussi cette maison, mademoiselle ? demanda-t-il.
- Oui, monsieur.
- Tant mieux ! fit-il joyeusement, j’aurai le plaisir de vous voir souvent, si vous le permettez...
- Ce sera pour moi un grand honneur, capitaine.
- Capitaine ! Vous savez donc qui je suis ?
- Naturellement. M. Georges Dapremont nous a si fréquemment parlé de vous. Vous êtes bien le capitaine Marius, n’est-il pas vrai ?
- Ah ! c’est Georges qui vous a dit... Et vous, s’interrompit-il aussitôt, comment vous nommez-vous ?
- Léa, répondit la jeune fille.
- Léa ! s’écria le malade avec un brusque mouvement de surprise. Léa ! mais je connais ce nom-là !

Il prit sa tête dans ses deux mains, interrogeant vainement sa mémoire qui commençait pourtant à se réveiller. Nul écho ne lui répondit, car il se redressa, promenant autour de lui ce regard errant, qui faisait tant de mal à voir.

Soudain il aperçut Claire, sur laquelle se concentra toute son attention.

La malheureuse femme se sentait défaillir. Sans affectation, Jacquier était allé se placer derrière elle et faisait semblant de lire un journal. Il la vit pâlir et fermer les yeux.

– Du courage ! lui dit-il. Et quoi qu’il arrive, ne craignez rien. Nous sommes là.

Claire comprit que le moment était solennel et fit appel à toute son énergie. Elle osa regarder Marius en face, mais elle joignit instinctivement les mains, comme pour implorer son pardon, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

Brusquement, Marius se leva et s’approcha d’elle à la toucher. Alors il se pencha, lui prit la main d’un geste saccadé, la força de se lever également et l’attira en pleine lumière ; puis, ses sourcils se froncèrent, son visage se contracta sous l’empire d’une émotion violente.

– Claire ! s’écria-t-il. C’est Claire !

Et la repoussant avec force :

– Ah ! malheureuse, qu’avez-vous fait ? murmura-t-il d’une voix étouffée. Je vous aimais tant !

En disant ces mots, il retomba sur son siège, vaincu par la douleur immense que ravivait la présence de Claire.

C’était horrible à voir, assurément, et cependant Jacquier rayonnait. Plus que jamais, il espérait à présent ! Marius n’avait-il pas reconnu successivement Georges, Léa et Claire ? Donc, le reste n’était qu’une question de temps et de patience.

Léa seule ne comprenait pas. Que signifiaient ces paroles de Marius, le trouble et les défaillances de Claire ? Quels reproches le capitaine était-il en droit de lui adresser ?

Elle n’eut pas le temps d’approfondir ce mystère. Doucement, Jacquier, jugeant que c’était assez pour la première épreuve, avait pris le bras de Marius et l’entraînait vers la maison.

Les matelots avaient dressé le couvert dans la grande salle à manger, dont la porte-fenêtre, toute grande ouverte, laissait pénétrer dans la pièce les senteurs embaumées de la montagne.

Alors, tête à tête avec son malade, Jacquier eut la patience de reprendre pas à pas tout ce qui venait de frapper cette imagination engourdie.

Il refit pour Marius l’histoire de Georges, telle que le capitaine la lui avait autrefois racontée à bord, le soir, au cours de leurs longs voyages.

Et, pendant ce récit, on voyait le visage du pauvre homme se ranimer. Peu à peu, il se ressouvenait, allant de lui-même au-devant des détails parfois incomplets que Jacquier s’efforçait de lui donner.

Puis, il parla de Léa, la sœur de Claire, que Marius avait vue naître, qu’il avait recueillie chez lui, qu’il élevait, qu’il aimait comme sa propre fille. Enfin, voyant le capitaine tout attendri au récit de ces infortunes, il osa prononcer le nom de Claire.

Ce fut comme un coup de foudre. La mémoire de Marius, ravivée par tant de souvenirs, lui rappela subitement tout ce que par elle il avait souffert.

– Ne me parlez jamais d’elle ! s’écria-t-il avec une sourde colère. Je ne la connais pas... Je ne veux pas la revoir.

– Pourtant, insista Jacquier, si j’en crois ce que vous m’avez confié vous-même, la malheureuse femme est bien à plaindre aussi ! Sans doute elle a

eu le tort d'aller se jeter dans le piège qu'on lui tendait (il n'osa pas prononcer le nom de Varnet), mais pouvait-elle s'attendre aux violences dont elle a été victime ? Rappelez-vous bien. Ces jours-ci, lorsque vous me parliez d'elle, vous sembliez animé de sentiments plus humains. A vos confidences se mêlait une sorte de tendre pitié...

– Moi ! je vous ai dit cela ! Moi ! je vous ai fait des confidences ! se récria Marius, effrayé que ce terrible secret fût maintenant au pouvoir d'un autre.

– Sans doute, répondit Jacquier. Vous me l'avez dit parce que vous savez bien n'avoir pas d'ami plus sincère, plus dévoué que moi. Mais ne vous alarmez pas. Ce secret n'a jamais eu d'autre confident que moi et je vous en parle à voix si basse que personne ne le surprendra jamais....

– Claire ! pauvre Claire ! gémit Marius.

– Vous le voyez, vous revenez à des idées plus bienveillantes. Je vous retrouve tel que vous étiez ces jours derniers, avant de l'avoir revue. Si vous saviez ce qu'elle a versé de larmes, ce qu'elle en verse encore, en songeant] à l'abîme qu'un misérable a creusé entre son amour et le vôtre...

– Ah ! oui, s'écria Marius, secoué de nouveau par un accès de fureur. C'est de Varnet que vous voulez parler, n'est-ce pas ? Oh ! ce Varnet !...

Son œil s'était injecté de sang, il avait pâli soudainement et sa bouche, affreusement contractée, grimaçait un horrible sourire.

Jacquier eut peur.

– Mais ne vous occupez donc plus de ce drôle, puisqu'il est mort, répliqua-t-il.

– Il est mort ? demanda le capitaine, qui se radoucit tout à coup. Ah ! si c'était vrai !...

– Mais, c'est vrai, affirma Jacquier avec une énergie d'autant plus grande qu'il voyait quel heureux résultat ce mensonge avait amené.

– C'est donc depuis mon départ de Marseille ?

– Certainement. Avez-vous donc oublié votre duel, la blessure mortelle que vous lui avez faite ?

– Oh ! non, je n'ai pas oublié cela, fit le capitaine avec une joie féroce.

– Eh bien ! vous vous souvenez alors qu'il était à peu près condamné par les médecins...

– Oui.

– C’est ainsi qu’il a traîné pendant quelques mois et qu’il a fini par rendre sa vilaine âme au diable.

– Ah ! dit Marius pensif. Il est mort ?...

– Donc ne nous occupons plus de lui, reprit Jacquier. Ne parlons plus que de vous, de ceux qui vous aiment, qui donneraient pour vous leur sang, leur vie, c’est-à-dire Claire, Léa, Georges et moi.

– Hélas ! dit Marius avec un profond soupir. Je ne demanderais pas mieux, mon pauvre Jacquier. Si vous saviez combien je suis las de souffrir, de lutter !... Je ne sais ce que j’éprouve, mais je me sens brisé... On dirait qu’en moi tout est paralysé, l’esprit, le corps même... Je n’ai plus de forces, plus de courage... Il me semble que je vais rendre l’âme. Que se passe-t-il en moi, Jacquier ? Est-ce la délivrance qui approche ? Je ne sais... mille images confuses m’apparaissent à la fois... Mon passé me revient à la pensée, comme il nous arrive souvent, à nous autres marins, quand la mort est si près de nous que nous recommandons notre âme à Dieu... Oui, c’est un voile qui se déchire... une vie nouvelle qui m’apparaît... l’éternité sans doute qui s’ouvre devant moi... Votre main... votre main... Jacquier... je m’en vais... je meurs... Adieu !

Ses yeux se fermèrent, il se renversa sur sa chaise, tandis que Jacquier, blême d’épouvante, saisissait sa main défaillante et se précipitait vers lui.

– Au secours ! cria-t-il, affolé.

Les deux matelots accoururent à la fois.

– Vite ! que l’un de vous demande au jardinier l’adresse d’un médecin, qu’il coure et le ramène sur-le-champ ! que l’autre aille prévenir là-haut ces dames et M. Dapremont. Hâtez-vous !

Ils disparurent à la fois.

Jacquier fit sauter la cravate, les boutons, tout ce qui gênait la respiration du malade. Il trempa dans un verre d’eau fraîche une serviette, dont il imbiba le front de Marius. A leur tour, survinrent Claire, Léa et Georges. Chacun s’empressa autour du capitaine, que Jacquier et Georges transportèrent sur son lit.

Grâce aux soins multipliés dont il était l’objet, Marius avait deux ou trois fois entr’ouvert les paupières quand le docteur arriva. Il recourut à des

remèdes plus énergiques et prescrivit des frictions, auxquelles Troun-de-l'Air et Biatazé se livrèrent aussitôt.

Georges entraîna Léa, mais Claire refusa de les suivre.

– Mon devoir est là, dit-elle en montrant le corps de son mari.

Pendant ce temps, Jacquier expliquait au docteur ce qui s'était passé. A la suite d'une grande douleur, le malade avait perdu la mémoire. Il y avait sept ans de cela. La vue d'une personne qui avait joué dans ce drame le rôle le plus important, avait réveillé soudain les souvenirs du patient. Une hallucination étrange s'en était suivie ; puis, une défaillance inexplicable ; puis, une immobilité absolue...

Le médecin écoutait silencieusement.

Sans aucun doute, c'était une crise, – crise dont allait dépendre la vie ou la mort de cet homme. – Cependant, ajoutait-t-il, sa vigoureuse constitution le sauvera peut-être...

En effet, au bout d'un quart d'heure, Marius ouvrit de nouveau les yeux, ses joues se colorèrent, quelques tressaillements l'agitèrent.

– C'est fini, dit le docteur, il est sauvé !

Claire entendit ces paroles et bondit.

– La personne qui a provoqué cet état spasmodique est-elle ici ? demanda le médecin.

– Oui... répondit Jacquier avec un peu d'hésitation.

– Alors il serait prudent de la faire sortir. Une nouvelle secousse pourrait déterminer des accidents cérébraux dont les conséquences seraient désastreuses. Plus tard... lorsque le calme sera rétabli... ou lorsqu'il demandera cette personne... il sera temps de l'appeler au-près de lui...

Claire comprit. Elle alla s'asseoir dans le salon, le cœur brisé, avec de grosses larmes dans les yeux, attendant, espérant, tremblant de tous ses membres.

Au bout de quelques minutes, Marius, complètement ranimé, promena dans la chambre un regard étonné. Il reconnut les visages amis de Jacquier et des matelots.

– Ah ! c'est vous... balbutia-t-il. Que m'est-il donc arrivé ? J'ai cru que j'allais mourir...

Puis, regardant le docteur avec attention :

– Qui est ce monsieur ? demanda-t-il.

– C’est un médecin que nous avons fait appeler, répondit Jacquier.

– Ainsi, c’est donc bien vrai ? J’ai failli mourir ?

– Pas tout à fait, monsieur, fit le docteur ; mais vous avez eu une crise assez grave. Rassurez-vous, d’ailleurs le danger est conjuré.

– Ah ! c’est qu’il y a longtemps que je souffre, allez docteur ! C’était au mois de mai 1872. J’allais au Pérou quand j’ai ressenti les premières atteintes de ce mal singulier. Il y a de cela sept ans, et pourtant je me rappelle bien tout ce qui a précédé ce départ funeste. – Ah ! s’écria-t-il avec un accent déchirant, c’est que si j’a perdu ma tête, j’ai gardé mon cœur !...

Et il porta la main à sa poitrine, qu’étreignait une douleur atroce.

– Allons ! fit doucement le docteur. Un peu de calme et de repos. Ne vous fatiguez pas. Je vais vous faire préparer une potion qu’on vous fera prendre toutes les deux heures et, demain, je reviendrai à la première heure.

Alors se tournant vers Jacquier :

– Jusque-là, dit-il, qu’on évite de faire parler le malade, que personne autre que vous, ou vos domestiques n’entre dans la chambre, – personne, entendez-vous bien ? surtout celle qui vient de sortir d’ici – ou je ne répons plus de rien.

– Soyez tranquille, promit Jacquier, j’y veillerai.

Après avoir rédigé son ordonnance, le médecin se retira.

Jacquier chargea le jardinier d’aller la faire exécuter, préposa ses matelots à la garde du capitaine assoupi, alla rejoindre Claire et lui fit part des recommandations du médecin.

– Laissez faire, dit-il en finissant. Votre tour viendra, résignez-vous, mais ne brusquons rien.

Il la reconduisit chez elle, appela Georges, lui prit le bras et l’entraîna dans le jardin.

– Maintenant que j’ai deux heures à dépenser, lui dit-il, faites-moi toutes vos confidences. Comment avez-vous connu Claire et Léa ? Que vous a fait Varnet ? Ne me cachez rien. Il est on ne peut plus important pour nous que chacun sache parfaitement à quoi s’en tenir sur tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte au capitaine Marius.

Le jeune peintre n'avait aucune raison pour cacher un amour qu'il brûlait d'avouer à la face de tous. Il raconta son petit poème, ses rêves d'amoureux, ses aspirations, la situation qu'il avait conquise, la récompense dont il venait d'être honoré. Il révéla les nouvelles lâchetés dont Varnet s'était rendu coupable envers Léa, celle plus récente qu'il avait commise envers Claire.

Jacquier était indigné.

– Et dire que des misérables pareils vivent cent ans ! rugit-il avec un geste de colère.

– Ah ! si ce n'était que cela !... fit Georges avec amertume. Non seulement il vit, mais il est ici.

– Ici ! s'écria Jacquier. Et moi qui vient d'annoncer au capitaine que cet homme était mort !

Il raconta alors au jeune peintre ce qui venait de se passer entre Marius et lui.

– Comprenez-vous maintenant, ajouta-t-il, que nous ne pouvons plus lui dire la vérité ?

– Parbleu ! oui, je le comprends. Il est évident que ce serait provoquer de nouvelles crises, éloigner peut-être à tout jamais le but vers lequel nous tendons... Comment faire pourtant ? Si par malheur ces deux hommes se rencontraient... Je n'ose pas y penser !...

– Ce serait terrible, sans doute, fit Jacquier, mais il ne faut pas se hâter de mettre les choses au pire. Varnet ignore que nous sommes ici. Aucun motif plausible ne peut le conduire dans cette maison. Or, comme le capitaine n'en sortira qu'après sa guérison, il y a lieu d'espérer que ce monsieur aura quitté la place et que notre mensonge passera pour une vérité.

– Dieu le veuille ! dit Georges de plus en plus alarmé.

Jacquier retourna près de Marius et ne se retira qu'après l'avoir vu s'endormir d'un lourd sommeil.

Pendant toute la nuit, Troun-de-l'Air et Biatazé, qui se relayaient toutes les deux heures au chevet du capitaine, furent obligés de le réveiller pour lui administrer sa potion. Le matin, il dormait encore profondément quand Jacquier entra.

Il se réveilla vers neuf heures. Il reconnut son ancien second et lui tendit vivement la main.

– Jacquier ! s’écria-t-il. C’est curieux ! Il me semble que depuis un temps infini je ne vous ai pas serré la main avec le même plaisir qu’aujourd’hui. D’où cela vient-il ?

Il se tut pendant quelques instants.

– Ah ! c’est juste, reprit-il. Je me rappelle. Il paraît que j’ai été malade... bien malade... Je me sens mieux pourtant depuis hier soir. J’ai dormi d’un sommeil que je ne connaissais plus depuis des années. Le cercle de plomb qui m’étreignait la tête est tombé, la pensée me revient, le souvenir renaît...

Il se couvrit le visage de ses deux mains.

– Ah ! mon pauvre Jacquier, dit-il. De quelle hauteur et dans quel abîme de douleur suis-je tombé ! Est-ce à une catastrophe semblable que je devais m’attendre, après vingt-cinq années de labeur, de dévouement et d’honnêteté !

Il essuya deux grosses larmes qui coulaient sur sa joue.

– Non, continua-t-il. Ce châtiment et cette honte m’ont anéanti, brisé. Pourquoi ne m’ont-ils pas tué ? Cela aurait mieux valu pour moi.

– Qui sait ?... riposta évasivement Jacquier.

– Que voulez-vous dire ? demanda Marius avec vivacité.

– Je veux dire que si vous avez beaucoup souffert, vous pouvez être heureux encore, – et cela pendant de longues années.

– Moi ! Et comment, je vous prie ?

– Interrogez bien votre conscience, aujourd’hui que vous revenez au calme et à la santé. Êtes-vous bien certain d’avoir fait preuve d’impartialité, de ne pas vous être montré trop sévère ?

– Envers qui ?

– Envers votre femme.

– Ah ! taisez-vous, Jacquier ! Vous renouvez à la fois et ma douleur et mes remords ! fit le capitaine en se détournant.

– Donc, vous le sentez, vous n’avez pas été juste. Que dans un premier mouvement de colère, vous l’ayez tuée, je l’aurais compris. Mais que, sachant comment la malheureuse avait succombé, vous ne l’ayez pas aidée à racheter une faute qu’elle n’avait pas commise ; que, loin de lui tendre la

main, vous l'avez abandonnée à son dédésespoir, voilà ce que je n'ai pas trouvé digne de vous.

– Mais, malheureux, songez donc que Varnet vivait encore ! que si j'avais eu ma femme à mon bras, ce misérable pouvait, devant moi, la déshabiller du regard jusqu'à fouiller ses plus secrètes beautés !

– Oui, cela est dur, j'en conviens ; mais aujourd'hui.. puisqu'il est mort...

– Et l'enfant ? demanda Marius d'une voix sombre Est-il mort aussi ?

– Non, il vit, répondit Jacquier vaincu.

– Vous voyez bien ! fit le capitaine, avec un geste d découragement. Eh ! mon cher, tout ce que vous vene : de me dire là, je me le suis dit déjà – le jour surtout o je quittais Marseille, à bord du *Roi-des-Mers*. Eh bien ! s je n'ai pas écouté à cette époque la voix secrète qui m conseillait l'oubli, si je n'ai pas eu le courage de surmon ter d'invincibles répugnances, comment voulez-vous que j'aie ce courage aujourd'hui, lorsque faible et souffran encore, à peine guéri d'une longue et douloureuse ma ladie, je n'ai pas encore repris possession de moi-même'

– Oh ! ne craignez rien, se défendit Jacquier. Je ne prétends pas vous arracher sur l'heure un pardon que vous pourriez regretter plus tard et qui mérite de longues réflexions. Tout ce que je vous demande, c'est de permettre à Claire, qui est ici...

– C'est vrai ! s'écria Marius. Hier... elle était là !...

– Oui, quand elle a su que vous étiez malade, elle a tout quitté pour venir prendre sa place à votre chevet. Certes, nous ne nous attendions, ni les uns ni les autres, à ce que sa seule présence provoquât en vous une révolution si soudaine et si salutaire, – car c'est à elle, à elle seule que vous devez d'avoir recouvré la raison. Est-ce encore un crime à vos yeux ? Aurez-vous la cruauté de l'en punir ?

– Non, répondit Marius, qu'elle vienne ! – Mais pas un mot du passé ! ajouta-t-il avec un reste de colère.

Usant de l'autorisation inattendue que lui avait donnée le capitaine, Jacquier alla sur-le-champ chercher Claire.

– Surtout, lui recommanda-t-il, ne parlez pas ! Allez, venez, faites votre devoir de garde-malade, mais ne dites rien ! S'il vous interroge, répondez selon votre âme et conscience, voilà tout ce que je vous demande.

Bien que cela semblât un peu dur à la jeune femme, elle promit de se conformer aux instructions qu'elle recevait. Elle entra, fort émue comme on peut le penser, dans la chambre du capitaine.

Fort heureusement, l'arrivée du docteur atténua la Ifausseté de cette situation difficile. Enchanté des dispositions de corps et d'esprit dans lesquelles se trouvait le rrmalade, il prescrivit un traitement nouveau, et recommanda que l'on suivît de point en point ce qu'il avait iindiqué.

Claire promit de se conformer à ce nouveau traitement et le docteur se retira.

Aussitôt que les remèdes prescrits furent à sa disposition, Claire se mit à l'œuvre et sortit de la fatigante immobilité qu'elle avait gardée jusqu'alors.

Marius se laissait faire avec une docilité d'enfant. Depuis que sa femme était là, il ne cessait de la regarder. L'émotion profonde qu'il lisait sur son visage, l'empreint de fatigue que la douleur et la misère y avaient laissée faisaient fondre insensiblement la couche de glace don son cœur était enveloppé. Les paroles de Jaquier lu revenaient à la mémoire et il finissait par convenir que en effet, il avait été injuste et cruel.

Toute la journée se passa ainsi, sans qu'un mot fût échangé. A huit heures, comme elle était allée prendr avec Léa le repas du soir, elle revint au chevet de Marius

– Vous ! dit-il en la voyant entrer. Est-ce que vou comptez passer la nuit auprès de moi ?

– Si vous le permettez... répondit-elle d'une voix tremblante.

– Mais, c'est inutile ! se récria-t-il. Je vais beaucoup] mieux. L'un de mes deux matelots suffira parfaitement cette tâche.

– Je suis prête à vous obéir, dit-elle avec humilité mais, si mes soins ne vous sont pas trop désagréables je vous en conjure ! laissez-moi vous les

continuer.

Et, tout en prononçant ces paroles, elle avait joint les mains d'un air si soumis, que Marius n'y résista pas.

– Soit ! fit-il. Asseyez-vous là.

Elle obéit avec empressement.

– Qui vous a dit que j'étais malade ? demanda-t-il.

– C'est M. Jacquier.

– Il savait donc où vous demeuriez ?

– Non, mais il avait appris par les journaux l'adresse de M. Georges Dapremont et il était venu le voir pour lui demander s'il connaissait notre retraite.

– Et Georges la connaissait donc ?

– Nous demeurions depuis trois ans dans la même maison, sur le même carré.

– Où donc ?

– A Toulon.

– Sous votre nom véritable ?

– Non. Nous portions le nom de demoiselle de notre pauvre mère.

– Alors comment Georges a-t-il deviné que vous étiez ma femme ?

– Nos prénoms et les indications que lui donnaient M. Jacquier le lui ont fait découvrir.

– Il est donc très lié avec vous ?

– Non, mais, à titre de voisin, il était venu en aide à Léa dans plusieurs circonstances, et nous avions contracté envers lui une grosse dette de reconnaissance.

– Brave garçon ! fit Marius. Voulez-vous me conter cela ?

– Je suis à vos ordres.

Elle lui raconta alors le plus simplement du monde comment Georges avait connu Léa et l'avait disputée à la misère et à la mort.

– Et vous, pendant ce temps-là, que faisiez-vous ? Vous n'étiez donc pas là ?

– Non, j'avais trouvé une place de caissière dans une maison de parfumerie, à Grasse.

– Et vous y êtes restée... combien de temps ?

– Trois ans.

– L’avez-vous encore ?

– Non. A la suite d’une discussion un peu vive avec le maître de la maison, j’ai dû renoncer à mon emploi, [iil y a six semaines environ.

– Et vous êtes ici depuis cette époque ?

– Oh ! non, monsieur. Depuis avant-hier seulement.

– Qui vous y a conduite ?

– M. Dapremont, sur le conseil de M. Jacquier.

Marius se tut. Il était visiblement attendri. Tout à coup, son front se plissa.

– Et votre fille ? demanda-t-il. Qu’est-elle devenue bdepuis que je vous ai quittée ?

– Ma fille est restée près de moi pendant quatre an et, quand je suis partie pour Grasse, je l’ai confiée à Léa qui l’a élevée avec une tendresse maternelle.

– Et maintenant... où est-elle ? fit le capitaine avec effort.

– Je ne veux pas vous mentir, monsieur. Elle est ic avec nous.

Marius ne fut pas maître d’un geste de colère.

Claire comprit quel sentiment l’avait provoqué. Ell courba le front. Que pouvait-elle dire ? Ce courrou n’était-il pas légitime ?

Il la regardait, s’imaginant sans doute que la mère a lait se révolter. Sa résignation le toucha davantage qu ne l’auraient fait les périodes les plus sonores.

– Vous avez dû bien me maudire pendant ces sep années de misère, fit-il avec un sourire amer.

– Moi, monsieur. Et pourquoi ? N’avais-je pas mérite ce châtiment ? Ah ! reprit-elle avec un sanglot, si j’ai pas fois remercié Dieu d’avoir échappé à la mort que vous m destiniez, c’est qu’il me laissait la consolation de prie tous les jours pour vous et d’expier dans les larmes 1 mal involontaire que je vous ai fait !...

– Pauvre femme ! fit Marius, saisi de pitié devant l’ex plosion d’une douleur si sincère.

– Ah ! vous pouvez le dire, monsieur. Seule, san appui, sans confident, j’ai vécu ainsi pendant sept années face à face avec ma honte, mon

désespoir, succombant parfois sous le fardeau, mais retrouvant des forces dans l'accomplissement de mes devoirs ; meurtrissant ma poitrine, pleurant le bonheur perdu, n'espérant rien de la clémence des hommes et n'osant rien demander à la clémence divine, tant je me sentais indigne de les obtenir C'est un dur calvaire, cela, monsieur !

A ces mots, ses larmes, longtemps contenues, éclatèrent soudainement et inondèrent son visage.

Marius s'agitait sur son lit, en proie à des anxiétés terribles.

Evidemment un doute subsistait en lui.

Il sonna.

– Priez MM. Jacquier et Dapremont de venir ici, ordonna-t-il au matelot qui se présenta.

Un instant après, Jacquier et Georges entrèrent dans la chambre.

– Mes amis, leur dit Marius, vous m'avez affirmé tous les deux que M. Varnet était mort. Est-ce bien vrai ?

– Certainement, répondirent à la fois Jacquier et Georges.

– Vous en avez eu les preuves entre les mains ?

– Pas précisément, répondit Jacquier, mais nos renseignements ne nous permettent pas d'en douter.

– Cependant vous ne pourriez pas me jurer sur l'honneur que vous avez dit la vérité ?

– Pas encore, fit vivement le jeune peintre ; mais, ces preuves, il est facile de se les procurer.

– Eh bien ! mes amis, apportez-les-moi et je verrai ce qui me reste à faire.

– Soit, dit Georges. Je partirai pour Marseille par le premier train et je reviendrai de même.

– De sorte qu'après-demain au plus tard, vous me remettiez ce que je vous demande ? fit le capitaine.

– Certes, répondit Georges.

– Alors je compte sur vous, cher ami. Partez au plus vite et merci.

Jacquier s'éloigna avec le jeune peintre.

– Quelle heure est-il ? demanda Georges.

– Huit heures et demie, répondit Jacquier.

– Bien. Il est temps encore. Voulez-vous m'accompagner ?

– Où ?

– Que sais-je, moi ? Au Casino. à l'hôtel de Paris... partout où il y a du monde...

– Que voulez-vous donc faire ?

– Vous allez le voir, dit Georges.

Et, sans ajouter un mot, il prit le bras de Jacquier, qu'il entraîna.

Il se dirigea vers l'*Hôtel de Paris*.

M. Varnet ? demanda-t-il au portier.

– Il vient de sortir, monsieur.

– Savez-vous où il est allé ?

– Oui, je l'ai vu traverser la place et monter l'escalier du Casino.

– Je vous remercie, fit Georges.

Il se dirigea sur-le-champ vers le Casino.

Jacquier, qui avait compris, l'arrêta par le bras.

– Vous ne ferez pas cela, dit-il.

– Pourquoi ?

– Parce que cet homme est un spadassin et que vous ne savez pas tenir une épée.

– Bah ! Qu'importe ! Il faut que cet homme meure, voilà qui n'est pas douteux. Eh bien ! est-il possible que Dieu ne soit pas avec nous ?

– Hélas ! tout est possible ! gémit Jacquier.

Mais l'artiste ne l'écoutait plus. Il avait continué son chemin et franchissait déjà les premières marches du perron.

Jacquier le suivit en tout hâte.

A peine étaient-ils entrés dans l'atrium, qu'ils aperçurent Varnet, fumant un délicieux cigare.

Georges marcha droit à lui.

– C'est bien à monsieur Jules Varnet que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

Varnet reconnut le jeune peintre et tressaillit.

– Oui, monsieur, répondit-il d'un ton railleur. A qui ai-je l'honneur de parler ?

– Je suis peintre, monsieur. Je me nomme Georges Dapremont.

– Ah ! je vous félicite, monsieur. J’ai précisément acheté dernièrement un tableau de vous.

– Trêve de persiflage, monsieur ! interrompit l’artiste. Il s’agit de choses graves. Puis-je vous les communiquer ici ou préférez-vous sortir ?

– Sortir ? Et pourquoi ? Nous sommes très bien là, fit Varnet en riant. Il sera d’ailleurs beaucoup plus original de parler de choses graves à Monte-Carlo.

– Comme il vous plaira, monsieur.

– Donc je vous écoute. Que me voulez-vous ?

– Je serai bref, monsieur. Vous me gênez et il faut) que je vous tue.

– Me tuer ! Peste ! vous n’y allez pas de main morte, monsieur Dapremont ! A propos de quoi, je vous prie ?

– Je n’ai aucune explication à vous donner, dit) Georges, frémissant de colère. Oui ou non, voulez-vous vous battre avec moi ? C’est tout ce que je veux savoir.

– Non, monsieur, je m’y refuse positivement.

– Prenez garde ! Je saurais bien vous y contraindre.

– De quelle façon ?

– De la façon que vous choisirez, monsieur : soit qu’il s’agisse d’un soufflet asséné devant tous ceux qui nous 9 entourent, soit d’un crachat en pleine figure.

– Monsieur !... fit Varnet, en reculant d’un pas et en toisant fièrement son provocateur.

– Oh ! pas de poses inutiles, pas de cris ! Oui ou non, vous battrez-vous ? Répondez.

Et il s’approcha de Varnet, qu’il saisit par le revers de son habit.

Celui-ci lut dans les yeux de Georges une résolution si fermement arrêtée qu’il recula devant un scandale.

– Puisque vous m’y forcez, monsieur, il le faut bien, dit-il avec un accent de rage.

– Veuillez donc mettre vos témoins en relations avec M. Jacquier, dit le jeune peintre.

En entendant prononcer ce nom, Varnet tressaillit.

– Soit ! fit-il brusquement, dans une demi-heure mes témoins se trouveront chez moi. Les vôtres n’auront qu’à se présenter.

Georges se retira avec Jacquier et alla s’asseoir devant le café qui se trouve sur la place, à la droite du Casino, en face de l’*hôtel de Paris*.

– Que dois-je faire en votre nom ? demanda Jacquier au jeune peintre.

– Acceptez toutes les conditions qui vous seront imposées, pourvu que le combat ait lieu demain matin à la première heure, répondit Georges.

– Bien, mais encore vous pouvez avoir des préférences pour l’épée ou le pistolet. Or, quand il s’agit de défendre sa vie contre un homme expert dans le métier des armes, la chose vaut bien qu’on y regarde à deux fois !

– A quoi cela m’avancerait-il ? répliqua Georges. Je n’ai jamais manié que par hasard une épée ou un pistolet. J’ai confiance en moi, cela me suffit.

– Ainsi, vous n’avez réellement de préférence pour aucune de ces deux armes ?

– J’aimerais mieux le pistolet, si l’on pouvait nous placer à une distance assez rapprochée pour qu’il ne me fût pas possible de manquer ce misérable.

– Mais il vous tuerait aussi, lui !

– Que m’importe ! Ne voyez-vous pas que j’ai fait le sacrifice de ma vie ?

– Soyez tranquille, d’ailleurs, fit Jacquier en relevant la tête. Vous mort, tout ne serait pas dit encore. Je suis là aussi, moi.

Les deux hommes s’étreignirent la main. Ils se comprenaient à demi-mot.

L’heure sonna, Jacquier se leva.

– Attendez-moi là, dit-il. Je vous apporterai les résultats de notre entrevue.

A ces mots, il traversa la place et pénétra sous le vestibule de l’hôtel.

– M. Varnet est-il rentré ? demanda-t-il.

– Oui, il est chez lui avec deux de ses amis.

– Merci, dit Jacquier.

Il franchit les marches de l’escalier, et frappa à la porte qu’on lui avait indiquée.

– Entrez ! cria Varnet.

En apercevant cet unique témoin, les deux amis de Varnet le regardèrent, un peu surpris.

– Vous êtes seul ? demandèrent-ils.

– Oui, messieurs. Mon ami Dapremont ne connaît ici que moi. Cela suffira, je l’espère, pour discuter et régler ensemble les conditions du combat. Il ne me restera qu’à vous demander la permission de me faire assister sur le terrain, pour la régularité de la rencontre, par un des matelots qui nous ont accompagnés.

– Monsieur Varnet y voit-il quelque inconvénient ? interrogea l’un des deux témoins.

– Aucun, répondit Varnet d’un ton sec.

Alors il sortit, laissant ses témoins aux prises avec Jacquier, et descendit sur le perron de l’hôtel.

Debout sur les marches, se tenait un petit garçon de seize ans, vêtu de la livrée, destiné spécialement à faire les courses des habitants de l’hôtel.

Veux-tu gagner deux louis, mon ami ? lui dit Varnet.

– Je le crois bien ! s’écria joyeusement le chasseur.

– Eh bien ! écoute-moi avec attention.

– Je suis tout oreilles, monsieur.

– Tout à l’heure passera ici un monsieur que je te désignerai seulement du doigt. Donc ne perds de vue aucun de mes mouvements.

– Oh ! il n’y a pas de danger !

– Tu suivras ce monsieur jusqu’à ce qu’il rentre chez lui. Là, tu t’informerás adroitement des personnes avec lesquelles il est venu, du nom qu’elles portent, et tu viendras au galop chercher ton argent. M’as-tu bien compris ?

– Oh ! parfaitement, dit le madré petit homme.

– Alors, c’est convenu. Reste là et ne me quitte pas des yeux.

Il s’éloigna de quelques pas et se mit à arpenter dans toute sa longueur la terrasse de l’hôtel, attentif lui-même au moindre bruit.

Au bout de vingt minutes, il vit descendre Jacquier, s’approcha de lui, le salua cérémonieusement ; puis, au moment où le capitaine descendait l’escalier et lui tournait le dos, il le montra du doigt au chasseur, qui s’éloigna sur les traces de l’homme qu’on lui avait signalé.

Tandis que Varnet remontait auprès de ses témoins, Jacquier traversait la place et allait retrouver Georges qui l'attendait.

– Eh bien ! mon ami, lui dit-il, soyez satisfait. C'est au pistolet que vous vous battez. Seulement, tout ce que j'ai pu obtenir, c'est qu'on vous placerait à vingt-cinq pas l'un de l'autre, avec faculté pour chacun de vous de faire cinq pas en avant.

– Bien, fit Georges. A présent, rentrons.

Chemin faisant, Jacquier entra dans de plus longs détails. Ni Varnet, ni ses témoins n'ayant de pistolets et ne sachant où s'en procurer, Jacquier avait proposé les siens. On les avait acceptés, en lui faisant jurer que M. Dapremont ne les connaissait pas et ne s'en était jamais servi.

Ils cheminaient côte à côte, tellement absorbés dans leurs pensées, qu'ils ne songèrent même pas à regarder derrière eux. Il leur aurait suffi pourtant de tourner la tête, pour apercevoir la silhouette du petit chasseur, qui se faufilait dans l'ombre des murailles, marchait sur la pointe des pieds et se tenait à distance.

Ils atteignirent enfin leur villa, dans laquelle ils pénétrèrent. Le jardinier s'avança pour fermer à clef la porte de la grille.

Au même instant, se montra le petit chasseur.

– Tiens ! c'est vous, Jérôme ! dit-il en apercevant le jardinier. Comment ça va-t-il chez vous ?

– Ah ! c'est toi, garnement ? répondit Jérôme, qui reconnut le petit homme à sa livrée. La femme et les enfants vont bien. Merci. Et toi ? Tu es donc en course par ici ?

– Oui. Et vous ? Vous avez donc loué votre maison que je vois de la lumière partout ?

– Tu l'as dit, mon gars.

– Il n'y a pas longtemps alors ?

– Non, il y a trois jours.

– Ah ! Et à qui avez-vous loué cela ?

– A un certain M. Dapremont, que je ne connais pas.

– Il y est seul ?

– Oh ! nous avons nombreuse compagnie, au contraire.

– Bah ! Qui donc ?

– Je ne sais pas trop. Il y a là un homme d'un certain âge, qu'on appelle le capitaine Marius ; un autre auquel tout semble obéir et qui se nomme M. Jacquier, puis M. Dapremont et deux matelots, qui sont spécialement attachés au service du capitaine. Voilà pour le côté des hommes.

– Ah ! Il y a donc des dames ?

– Assurément. Deux femmes et un enfant. L'une, qui paraît âgée de trente ans, très belle encore, mais un peu fatiguée ; l'autre toute jeune, dix-huit ans à peine, jolie comme les amours. Celle-là, je l'ai entendu appeler par la petite fille dans le jardin. Elle se nomme Léa. Quant à la petite fille, elle a six ou sept ans au plus et répond au nom d'Antoinette.

– Et c'est tout ? demanda le chasseur.

– Absolument. Ils n'ont même pas amené de domestique. C'est ma femme qui, pour le moment, leur fait la cuisine. Moi-même, je donne un petit coup de main de temps à autre.

– Tant mieux ! Ce sera tout profit pour vous.

– Je l'espère bien !

– Et si vous vouliez les augmenter, poursuivit le petit homme, je connais quelqu'un qui vous glisserait peut-être bien quelques louis dans la main.

– Bah ! fit le jardinier qui dressa l'oreille. Pourquoi faire ?

– Ah ! je l'ignore ; mais si vous aviez le temps de venir avec moi jusqu'à l'hôtel de Paris, vous le sauriez certainement.

– Oh ! parbleu, oui, j'en ai le temps ! dit Jérôme, alléché par le gain qu'on lui laissait entrevoir.

Il ouvrit la porte de la grille, derrière laquelle il s'était tenu pendant cette conversation, et rejoignit le jeune chasseur.

– Allons ! dit-il à voix basse, dépêchons-nous.

Il donna un tour de clef, la glissa dans sa poche et suivit son guide.

Le rusé petit bonhomme s'était fait le raisonnement suivant :

Celui qui m'envoie ici m'a l'air de s'intéresser beaucoup à ce qui se passe dans la villa. Je vais lui apporter les renseignements que j'ai recueillis et toucher mes deux louis ; puis, quand je les aurai empochés, je lui offrirai de s'aboucher avec Jérôme dans le cas où il serait désireux d'en apprendre davantage. De cette façon, nous y trouverons chacun notre compte.

Ainsi fut fait. Il monta dans la chambre de Varnet et lui raconta tout ce qu'il savait, sans oublier aucun des noms que le jardinier lui avait cités.

Quand il eut achevé ce court récit, Varnet lui mit dans la main les deux louis qu'il lui avait promis.

– C'est bien tout ce que tu as à me dire ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, mais si vous étiez curieux d'interroger vous-même le jardinier de la villa, il complèterait peut-être ce que je n'ai pas eu le temps de lui demander.

– Je le crois bien ! fit Varnet avec vivacité. Cours le chercher.

– C'est inutile, monsieur. Je l'ai amené.

Varnet se prit à sourire.

– Sais-tu que tu es intelligent, mon garçon ? dit-il en lui mettant un troisième louis dans la main. Envoie-moi ton homme et va-t'en.

Les renseignements sommaires qu'il venait de recevoir avaient suffi à Varnet pour se rendre un compte à peu près exact de ce qui était arrivé. Aussitôt on frappa à sa porte et Jérôme entra.

– C'est vous, lui dit Varnet, qui êtes le jardinier de la villa Clotilde ?

– Oui, monsieur.

– Vous avez donné au chasseur de l'hôtel des indications que je tenais à obtenir sur les personnes qui ont loué votre maison. Je vous en remercie personnellement. Soyez assuré que je ne serai pas ingrat et que je récompenserai largement votre zèle, si vous voulez compléter ces indications.

– Je suis à vos ordres, monsieur, fit Jérôme.

Il raconta alors en quels termes Georges avait fait la location de la villa, quand et comment il en avait pris possession – Jacquier, le capitaine Marius et les deux matelots n'étaient arrivés que le lendemain. – Le capitaine était malade – assez gravement, puisque le médecin était venu deux fois depuis la veille et devait revenir le lendemain. – La personne qui le soignait était la plus âgée des deux femmes. Elle n'avait pas quitté de toute la journée le chevet du malade.

Varnet écoutait avec un intérêt croissant. Tout s'expliquait à présent ! Marius n'était pas venu le provoquer, parce qu'il était malade. Jacquier et

Georges mijotaient à coup sûr un raccommodement. Le capitaine y semblait disposé, puisqu'il admettait Claire auprès de lui.

Enfin, c'était sans aucun doute pour faciliter ce rapprochement entre les deux époux que Georges et Jacquier avaient entrepris de supprimer Varnet, – seul obstacle qui se dressât entre les difficultés du présent et les riantes perspectives de l'avenir.

– Oh ! mais alors je ne me bats plus maintenant ! pensa Varnet, sur les lèvres de qui glissait un méchant sourire. Ce serait pas trop bête ! Cherchons autre chose...

Les témoins avaient décidé que la rencontre aurait lieu à six heures du matin. Le temps était splendide. Le soleil, déjà haut à l'horizon, versait sur les montagnes ses torrents d'aveuglante clarté.

A six heures moins un quart, Georges, accompagné de Jacquier et de Troun-de-l'Air, se glissait furtivement hors de la maison par la porte dérobée, dans la crainte que le bruit de la grille n'attirât l'attention de ses amis.

Fort heureusement, personne ne le vit sortir.

Claire avait passé la nuit dans la chambre de Marius, où elle était encore. Léa dormait sans doute.

Antoinette ne s'était pas réveillée, puisque personne ne l'avait entendue bouger. Tout marchait au gré des désirs de Georges et de Jacquier.

Ils se rendirent à l'endroit désigné, pressant le pas afin de ne pas arriver en retard. Quand ils s'arrêtèrent à l'ombre des oliviers, sur le plateau qu'on avait choisi, ni Varnet, ni ses témoins n'avaient paru.

Georges ne disait mot. Il pensait à Léa, qu'il n'avait pas revue depuis la veille, à laquelle il n'avait pas pu dire un dernier adieu, qu'il aimait de toutes les forces de son âme et dont il venait de se séparer peut-être pour l'éternité 1

Jacquier marchait d'un pas fiévreux, consultait sa montre, interrogeait du regard la route qu'il venait de parcourir et commençait à donner des signes non équivoques d'impatience.

– Six heures un quart ! murmura-t-il enfin à demi-voix. Et ce monsieur qui n'est pas là ! Voilà qui est vraiment extraordinaire !

Et, tout en prononçant ces paroles, il jetait sur Georges un regard furtif, attendant sans doute que celui-ci s'indignât à son tour. Georges ne l'avait même pas entendu !

De dépit, Jacquier reprit sa promenade ; mais, cette fois, d'un pas plus saccadé que tout à l'heure. Il ne cessait d'examiner à la dérobée l'artiste, immobile qui semblait n'être venu là que pour rêver et pas du tout pour se battre.

A six heures et demie, personne encore !

Jacquier s'approcha de Georges et lui mit sa montre sous les yeux.

– Déjà ! fit le jeune peintre, rappelé malgré lui au sentiment de la réalité.

Alors, seulement, il eut peur. Oui, il eut peur que Varnet n'eût pris la fuite et ne vînt pas à ce rendez-vous, car rien de ce qu'il avait espéré ne devenait réalisable.

– Comment faire ? demanda-t-il.

– En pareil cas, on s'en va, en faisant constater par les témoins que l'adversaire ne s'est pas présenté, répondit Jacquier.

– Non, ce n'est pas possible ! fit Georges avec un accent de rage. Attendons encore !

Au bout d'un quart d'heure, Jacquier était à bout de patience.

– Mon pauvre ami, dit-il, je suis désolé de vous importuner, mais je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de plier bagage et de regagner la villa Clotilde. Bien certainement M. Varnet ne viendra pas.

Georges sonda les environs d'un dernier regard.

– Allons ! fit-il avec découragement. – Mais, reprit-il, d'un ton farouche, je m'attache désormais aux pas de ce misérable, pour l'abreuver de tant d'humiliations qu'il sera bien forcé de se battre avec moi.

Jacquier fit signe à Troun-de-l'Air de le suivre, prit le bras de l'artiste et l'entraîna.

A peine avaient-ils fait deux cents pas, qu'ils distinguèrent la silhouette d'un homme courant à perdre haleine et qui paraissait se diriger de leur côté. Deux minutes après, cet homme était près d'eux, Jacquier le regarda et reconnut un des témoins de Varnet.

– Eh bien ! que se passe-t-il ? demanda-t-il curieusement.

– Ma foi ! monsieur, je l’ignore, répondit le témoin tout essoufflé. Depuis cinq heures du matin nous sommes à la recherche de M. Varnet et nous ne savons pas ce qu’il est devenu.

– Comment ? fit Georges, furieux de voir sa proie lui échapper.

– Nous nous sommes présentés à l’*hôtel de Paris* vers cinq heures. Nous sommes entrés dans la chambre de M. Varnet. Elle était vide ! Le lit n’était même pas défait. Certainement, il n’avait pas couché chez lui. Nous avons interrogé le concierge, il a paru très étonné de ce que nous lui apprenions. Il nous a dit que M. Varnet était sorti vers dix heures et demie du soir, mais qu’il le croyait rentré depuis longtemps, car il était certain de ne pas lui avoir ouvert la porte pendant la nuit. Nous avons couru de tous les côtés pour le trouver. Enfin, comme l’heure du rendez-vous était passée depuis longtemps, je me suis décidé à venir vous avertir de ce qui se passait. Je n’ai pas besoin d’ajouter que je regrette profondément ce qui arrive et que je suis prêt à donner à M. Dapremont toute satisfaction qu’il exigera au lieu et place de M. Varnet.

– Je vous en remercie, monsieur, dit Georges, mais je n’ai contre vous aucun sentiment d’hostilité personnelle et je n’accepte pas ce sacrifice inutile. Quant à M. Varnet, je me charge bien de le retrouver, moi. Et je vous promets que le jour où nous nous rencontrerons face à face, il ne m’échappera plus !

A ces mots, il serra la main de ce jeune homme, reprit le bras de Jacquier et se dirigea avec lui vers la villa Clotilde, afin d’y prendre sa valise et de se mettre sur-le-champ à la poursuite de Varnet.

VII

En pénétrant dans le jardin, Jacquier et Georges aperçurent Léa, qui parcourait les allées d’un air effaré. Sur le visage de la jeune fille se

peignait une si poignante anxiété, qu'ils oublièrent aussitôt leurs propres préoccupations et l'arrêtèrent.

– Qu'avez-vous donc ? demanda Georges.

– Hélas ! je cherche Antoinette, répondit Léa avec des larmes dans la voix.

– Comment ? Est-ce qu'elle n'est pas dans sa chambre ?

– Non, monsieur. Tout à l'heure, en me réveillant, j'y suis entrée pour l'embrasser... le lit était vide !

– Que m'apprenez-vous là ! fit Jacquier, très ému de ce qu'il venait d'entendre.

– La vérité, monsieur. Alors j'ai jeté à la hâte un peignoir sur mes épaules et je suis descendue au jardin. Il était impossible pourtant que la pauvre enfant se fût habillée toute seule et fût descendue également seule au jardin. En effet je viens d'en fouiller les recoins les plus obscurs, Antoinette n'y est pas !

– Avez-vous interrogé le jardinier ? Peut-être l'a-t-il aperçue lui... insinua le jeune peintre.

– Non, je n'en ai pas eu l'idée.

– Eh bien ! venez, dit-il, en prenant les devants.

Ils se dirigèrent vers la maisonnette qu'habitait Jérôme.

Ce fut sa femme qui se présenta.

– Où est votre mari ? fit Jacquier.

– Hélas ! mon bon monsieur, répondit-elle d'un ton dolent ; le pauvre homme a été pris cette nuit d'une fièvre de cheval. Il ne peut pas se tenir debout, il est au lit, il ne cesse de geindre...

– Bon ! cela ne sera rien, interrompit Georges. Et vous, ajouta-t il, y a-t-il longtemps que vous êtes levée ?

– Plus de deux heures, monsieur.

– Avez-vous vu dans le jardin la petite Antoinette ?

– Non, monsieur, fit la jardinière étonnée.

– Et vous êtes sûre qu'elle n'a pas quitté la maison ?

– Parfaitement sûre. La grille d'entrée est encore fermée et personne ne peut franchir la porte de service sans que je m'en aperçoive.

– Qui sait ? dit tout à coup Jacquier. Elle est peut-être auprès de sa mère.

Il pénétra dans la chambre de Marius. Le capitaine sommeillait. Claire, assise dans le fauteuil, au chevet du malade, tenait à la main pour la forme un livre qu'elle ne lisait pas.

Il lui fit signe de venir, donna l'ordre à Biatazé de la remplacer un moment et l'emmena.

– Vous n'avez pas encore embrassé votre fille ce matin ? lui demanda-t-il.

– Pas encore, non, répondit-elle.

Puis, voyant le trouble de Jacquier :

– Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-elle brusquement.

– C'est que nous ne savons, ni les uns ni les autres, ce qu'elle est devenue.

– Ma fille ? s'écria la mère affolée. Allons donc ! Ce n'est pas possible !
«

– Venez, dit Jacquier en lui prenant la main. Et surtout, contenez-vous ! Pas de cris, pas d'imprudence ! Songez au pauvre Marius !

Claire le suivit, chancelante, fatiguée de sa nuit d'insomnie, brisée d'épouvante, de douleur. Léa lui raconta l'horrible découverte qu'elle avait faite.

De nouveau on parcourut la maison de la cave au grenier, on recommença à travers le jardin une course folle... sans résultat bien entendu. Il n'était plus douteux maintenant qu'Antoinette eût disparu.

– Voilà qui est bizarre ! dit Jacquier. Qui donc a pu...

– Qui ? s'écria Claire dans un sanglot. Vous demandez qui ? Oh ! c'est Varnet, allez. Ne cherchez pas.

Ces mots éveillèrent instantanément les soupçons de Georges et de Jacquier.

Oui, Claire devait avoir raison. Oui, Varnet avait volé son enfant, l'avait emportée, avait fui avec elle. Voilà pourquoi il n'était pas venu au rendez-vous.

Claire s'était laissée tomber sur un banc et pleurait à chaudes larmes.

– Ah ! j'aurais dû m'en douter, disait-elle. Du moment que cet homme était ici, comment n'ai-je pas senti que j'étais menacée d'un malheur ?

– Ne vous désolez pas encore, fit doucement Jacquier. Tout n'est pas perdu. Nous allons courir avec Georges au chemin de fer et nous renseigner. Vous, reprit-il, montrez du courage. Ne laissez deviner à Marius rien de ce qui se passe. Songez qu'il entre à peine dans la période du calme, que la moindre commotion pourrait tout perdre, qu'il y va de sa vie, de la vôtre, de nos intérêts communs.

– Hélas quand ce supplice finira-t-il ! gémit la pauvre femme.

Soudain elle se redressa.

– N'importe, fit-elle résolument. Je sais ce que c'est que souffrir. J'aurai ce courage, je vous le promets ; mais ne perdez pas une minute ! Partez, partez à l'instant !

En disant ces mots, elle les poussait vers la porte de ses deux mains suppliantes.

Ils s'éloignèrent, et arrivèrent bientôt à la gare. Ils questionnèrent les employés, le contrôleur, le chef de gare, le commissaire de surveillance, le gendarme de faction. Pas un d'eux n'avait aperçu, accompagné d'une petite fille, un homme répondant au signalement qu'on leur donnait. Bien plus, ils affirmaient que si cet homme avait quitté Monte-Carlo ce n'était pas par le chemin de fer.

Georges et Jacquier sautèrent dans une voiture et se firent conduire à la station de Monaco. Il était possible, en effet, que Varnet eût été jusque-là, dans l'espoir qu'il échapperait ainsi à ceux qui ne manqueraient pas de le poursuivre.

Mais à Monaco, comme à Monte-Carlo, les employés assurèrent que personne ne s'était présenté au guichet dans les conditions qui leur étaient soumises.

Découragés, ne sachant plus de quel côté diriger leurs pas, Georges et Jacquier s'en revenaient, lorsqu'en passant par la Condamine, au bord de la mer, ils aperçurent un groupe compact de curieux, au milieu duquel pleurait et sanglotait une femme de cinquante ans environ.

Instinctivement ils donnèrent au cocher l'ordre d'arrêter les chevaux et s'approchèrent.

Dans le groupe qui entourait cette femme, on racontait que, vers quatre heures du matin, des pêcheurs avaient vu flotter une barque sur la mer, au-

dessous de Roquebrune. La barque avait certainement chaviré, car elle flottait la quille en l'air, roulée par les lames qui la poussaient vers la côte.

Des pêcheurs la tirèrent à terre et reconnurent que c'était le canot *Jean-Baptiste*, du port de Monaco, appartenant à Pierre Bersano, leur camarade.

Qu'est-ce que cela voulait-dire ? Pierre était donc sorti pendant la nuit, malgré le mauvais temps ? Avec qui était-il ? Pierre seul avait-il péri ? D'autres camarades étaient-ils morts avec lui ?

Vite, ils revinrent à Monaco, où ils apportèrent la sinistre nouvelle.

On courut chez la femme de Bersano, on lui apprit la fatale découverte qu'on venait de faire. Elle éclata en sanglots. Pressée de questions par ceux qui l'entouraient, voici ce qu'elle répondit :

Pierre était couché depuis près de deux heures, quand on vint frapper à sa porte. Il se leva, ouvrit, et se trouva en présence d'un homme de trente-cinq ans, environ, qu'il reconnut pour avoir fait jadis avec lui de longues promenades en mer.

Cet homme, dont il ne savait pas le nom, mais qui l'avait toujours payé très généreusement, venait le prier de le conduire à Vintimille le soir même. Pierre refusa d'abord. Le mistral s'était déchaîné pendant toute la journée avec une violence terrible ; quoiqu'il fût beaucoup moins fort, il soufflait encore en rafales et la mer était très grosse. S'aventurer la nuit, par un temps pareil, n'était pas prudent.

L'homme insista, prétendant qu'avec un marin aussi habile que Bersano, il n'y avait aucun danger. Il offrit cent francs, deux cents francs... Pierre secoua négativement la tête.

– Eh bien ! cinq cents francs ! s'écria l'inconnu, mais il faut que je parte sur l'heure !

Pierre se laissa tenter. Cinq cents francs ! A peine les gagnait-il pendant toute la saison.

– Alors, tenez-vous prêt, lui recommanda l'étranger, vers minuit et demi je serai ici.

Et il s'éloigna.

Pierre se leva et alla installer le gréement du *Jean-Baptiste*. Il n'était pas fâché de cet instant de répit.

– D'ici là, le vent tombera peut-être tout à fait, pensait-il.

Vers une heure du matin, l'étranger était revenu. Il portait dans ses bras une petite fille endormie. Il s'embarqua et le *Jean-Baptiste* gagna le large.

Le vent, en effet, était à peu près tombé, mais la mer faisait toujours rage. Bientôt on perdit de vue la frêle embarcation...

Voilà tout ce que put dire la pauvre veuve.

Georges et Jacquier n'eurent pas besoin, pour comprendre, de plus longues explications. Évidemment l'étranger c'était Varnet, la petite fille qu'il portait dans ses bras, c'était Antoinette.

Mais comment avait-il réussi à s'en emparer ?

Georges, tout à coup, se frappa le front. Il se rappela que le jardinier n'avait pas paru le matin ; que, pour justifier cette absence, sa femme avait argué d'une indisposition survenue pendant la nuit. Or, Jérôme se portait comme un chêne la veille. N'avait-il prétexté cette maladie qu'afin d'éviter les questions embarrassantes que la disparition d'Antoinette ne manquerait pas de provoquer ?

Le jeune artiste communiqua ses soupçons à Jacquier, qui les partagea sur-le-champ.

– Comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt ? s'écria-t-il.

A l'instant, ils coururent chez le jardinier.

– Conduisez-nous auprès de votre mari, dit Georges à la femme de Jérôme...

– Mais, monsieur, je croyais vous avoir dit qu'il était très souffrant...

– Dépêchez-vous, ou nous nous passons de votre permission, fit le jeune peintre d'un ton d'autorité qui n'admettait pas de réplique.

La bonne femme s'exécuta et les introduisit dans la chambre de son mari.

Jérôme, en les apercevant, se mit à geindre de plus belle.

– Laissez-nous, ordonna Georges à la femme, en la congédiant d'un geste.

Puis s'adressant au jardinier :

– Assez de grimaces ! fit-il sèchement. Répondez. La petite fille que nous avons amenée ici a disparu cette nuit. Donnez-nous à cet égard tous les renseignements que vous savez.

– Quelle petite fille ? Comment voulez-vous que je sache...

– Ecoutez, reprit Georges. Je vous préviens que si vous ne nous répondez pas d'une manière satisfaisante, nous allons déposer immédiatement une plainte chez le procureur général, à Monaco, vous faire arrêter et jeter en prison.

Jérôme se prit à trembler de tous ses membres.

– Vous n'avez qu'un moyen de sortir de là, poursuivit le jeune peintre, c'est de montrer la plus grande franchise. Y êtes-vous disposé ?

– Mais encore une fois, je ne sais ce que vous voulez dire...

– C'est votre dernier mot ? demanda froidement Georges.

– Sans doute, monsieur.

L'artiste se leva.

– Jacquier, dit-il, voulez-vous rester auprès de cet homme et l'empêcher de faire un mouvement avant que je sois de retour.

– Certainement, fit Jacquier, qui tira de sa poche un revolver.

– Pendant ce temps, je vais courir avec la voiture jusqu'à Monaco, et j'en reviens avec tout ce qu'il faut pour jeter ce drôle en prison, acheva Georges.

A ces mots, il se dirigea vers la porte.

Jérôme, que les menaces de Georges, la vue du revolver, avaient déjà bouleversé, devint tout pâle en voyant que l'artiste allait mettre son projet à exécution.

– De grâce, monsieur, ayez pitié d'un malheureux père de famille ! supplia-t-il.

– Parlez-vous, oui ou non ? interrogea le jeune peintre, en posant la main sur le bouton de la serrure.

Jérôme hésitait encore.

Georges ouvrit la porte et fit un pas en avant.

– Eh bien ! oui, dit le jardinier vaincu, mais promettez-moi...

– Je ne promets rien d'avance, interrompit l'artiste. Parlez d'abord, nous verrons ensuite...

Jérôme baissa la tête et se résigna.

– Ecoutez, monsieur, dit-il, je suis un pauvre homme chargé de famille. J'ai quatre enfants. Jusqu'ici j'ai vécu honnêtement du fruit de mon labeur et j'ai eu beaucoup de peine à joindre les deux bouts, je vous assure. Hier, je me suis trouvé, sans y penser, en présence d'un homme qui m'a offert mille

francs d'un coup pour le servir. Mille francs, pour moi, monsieur, c'est une fortune ! j'ai accepté. D'ailleurs, je ne croyais pas mal faire, vous en jugerez.

A ces mots, il raconta comment il avait bavardé la veille avec le petit chasseur de l'*hôtel de Paris*, et quels renseignements il lui avait donnés. Il avoua ensuite que, séduit par la perspective de gagner aussi quelques louis et ne croyant nuire à personne, il avait consenti à se rendre à l'hôtel, auprès de l'étranger, pour compléter les renseignements que celui-ci avait fait prendre.

Varnet l'avait écouté d'abord assez froidement ; puis, soudain, se tournant vers lui :

– Êtes-vous père de famille ? avait-il demandé.

– Oui, monsieur, répondit Jérôme.

– Combien avez-vous d'enfants ?

– Quatre, monsieur.

– Et vous les aimez beaucoup ?

– Par-dessus tout, oui, monsieur.

– Alors, si quelqu'un vous volait un de vos enfants, que feriez-vous ?

– Je ferais l'impossible pour le retrouver.

– Et si vous n'en aviez qu'un, un seul, si on vous l'avait pris, si vous connaissiez les coupables, si vous saviez où est cet enfant, que feriez-vous encore ?

– Ma foi ! monsieur, il me semble que je remuerais ciel et terre, que je risquerais ma peau pour le reprendre.

– Eh bien ! mon ami, telle est précisément la situation dans laquelle je me trouve. On m'a volé ma fille, âgée de sept ans ; je me suis mis à la poursuite des ravisseurs, je les ai découverts, je sais où est Antoinette, je veux la leur reprendre. Consentez-vous à me venir en aide ?

– Cela dépend... répondit Jérôme avec hésitation.

– Cette enfant est à la villa Clotilde. Les ravisseurs sont ceux à qui vous avez loué la maison.

– Ah ! ah ! fit le jardinier pensif.

– Or, je voudrais m'emparer de mon enfant et fuir avec elle cette nuit, à l'instant même, poursuivit Varnet. Malheureusement, je ne connais pas la

maison, je ne peux pas y pénétrer tout seul, découvrir sans guide la chambre où couche Antoinette. Voulez-vous être ce guide et ma reconnaissance égalera votre dévouement ?

– Mais c’est impossible ! se récria le jardinier. Songez que la garde de cette villa m’est confiée, que je suis responsable !

– Qu’exigez-vous pour prix de ce service ? Voulez-vous cinq cents francs, mille francs ? Je vous les donne... Tenez, les voici.

En même temps, il tirait de son portefeuille un billet de banque et le posait sur la table.

L’œil de Jérôme s’alluma d’un éclair de convoitise.

– Ah ! c’est dommage ! soupira-t-il, mais je ne peux pas !

Varnet reprit le billet, le replia et, le tenant entre le pouce et l’index :

– Ainsi vous refusez ? fit-il.

Le pauvre diable avait bien envie d’accepter, mais il hésitait encore.

Varnet tira son portefeuille de sa poche et fit mine d’y réintégrer le billet.

– C’est décidé ? dit-il. Vous n’en voulez pas ?

Et, comme Jérôme, les yeux toujours fixés sur le précieux papier, ne répondait pas :

– N’en parlons plus, conclut Varnet, en glissant le billet dans son portefeuille.

– Si du moins j’étais bien sûr que cette petite fille soit la vôtre... que vous ne voulez pas me faire commettre une mauvaise action... hasarda le jardinier.

– N’est-ce que cela qui vous arrête ? répliqua aussitôt le tentateur. Alors, sur mon honneur ! sur tout ce que j’ai de plus sacré au monde ! devant Dieu qui nous voit et nous entend, je vous jure qu’Antoinette est ma fille !

Jérôme fut visiblement ébranlé par ce serment et par le ton de conviction profonde sur lequel il avait été prononcé.

– Donnez, fit-il avec un gros soupir. Je consens à tout.

– A la bonne heure ! dit Varnet. Voici cent francs d’arrhes. Quant aux mille francs, je vous les donnerai au moment où je quitterai la maison avec l’enfant.

– Et vous viendrez... quand ? demanda le jardinier.

– Vers minuit. Attendez-moi devant le perron de l’hôtel.

– J’y serai, promet Jérôme.

Ils descendirent ensemble sur la place.

Tandis que le jardinier s’éloignait, il vit Varnet se diriger vers le chemin de la Condamine et disparaître. Où allait-il ? Jérôme n’avait reçu à cet égard aucune confiance. Qu’avait fait Varnet entre dix heures et demie et minuit ? Il l’ignorait. Quant à lui, il attendait toujours, fiévreux et impatient de toucher la récompense promise.

Vers minuit, Varnet était de retour.

Jérôme le conduisit à la villa, dont il avait toutes les clés. Ils pénétrèrent ensemble dans la chambre de la petite fille. Les tapis dont les parquets étaient couverts amortissaient le bruit de leurs pas. Grâce aux précautions qu’ils prirent, personne ne les entendit, bien que la porte de la chambre voisine, dans laquelle couchait Léa, fût tout grande ouverte.

Varnet saisit doucement dans ses bras l’enfant endormie, la roula dans une couverture et s’éloigna, précédé par Jérôme, qui tenait à la main sa lanterne et l’éclairait.

Au moment de franchir la porte de service, Varnet remit au jardinier les mille francs qu’il lui avait promis. Jérôme le regarda s’éloigner et rentra.

Bien que cet enlèvement se fût accompli sans encombre, bien que sa femme dormît d’un sommeil de plomb, au moment où il se glissa dans son lit, Jérôme n’était pas tranquille. Évidemment on l’interrogerait sur cette étrange disparition. Et alors que répondrait-il ?

Croyant échapper aux embarras qu’il s’était créés, il résolut de rester couché et feignit d’être malade. Sa femme seule fut dupe de cette comédie, à laquelle ni Georges ni Jacquier ne se laissèrent prendre. Maintenant ils connaissaient en partie la vérité. Jérôme n’avait été qu’un complice inconscient ; mais qu’étaient devenus Varnet et sa fille ?

Vers dix heures et demie, Varnet qui avait déjà combiné son plan d’enlèvement, s’était dirigé vers la demeure de Pierre.

Lorsque, sept ans auparavant, il était venu passer quelque temps à Monte-Carlo, il avait souvent fait avec cet homme des promenades en mer ou des parties de pêche. Tout en se promenant et en pêchant, il avait fait causer Bersano. Il lui avait demandé son adresse, était allé chez lui ou l’avait fait

prévenir, toutes les fois qu'il avait besoin de lui. Il n'eut donc pas de peine à le retrouver.

Bien qu'il ne sût pas le nom de son client, Pierre, qui avait toujours été généreusement payé, avait pour lui une grande déférence.

Or, Varnet était certain qu'aussitôt qu'on se serait aperçu de la disparition d'Antoinette, on se mettrait à sa poursuite. Et, comme il était facile d'atteindre un homme embarrassé d'un enfant, comme Varnet n'avait légalement pas le droit d'enlever sa fille, il était certain qu'on la lui reprendrait aussitôt. Il était probable en outre, que, pour se venger de lui, on déposerait une plainte, qu'il serait arrêté, jeté en prison, jugé et condamné sans merci.

Il s'agissait donc pour lui de gagner l'étranger au plus vite, et surtout de ne pas laisser soupçonner le chemin qu'il avait pris.

Atteindre la frontière était facile, puisqu'elle était située à quelques lieues de là, mais y arriver par le chemin de fer était pour ainsi dire impraticable. D'abord, parce que les trains de nuit sont fort rares ; ensuite, parce que c'était évidemment à la gare qu'on irait se renseigner avant tout.

Il importait donc d'imaginer un autre mode de transport. Ce fut alors que Varnet songea à Bersano.

On sait, par la femme de Pierre, quelles difficultés il rencontra dès le principe dans l'exécution de ce projet et comment le pêcheur se laissa tenter enfin par le chiffre de la récompense promise.

Vers une heure du matin, quand Varnet arriva, tout était paré. Pierre avait pris un ris dans sa voile et la barque s'était éloignée.

Trois heures après, on avait retrouvé le *Jean-Baptiste*, la quille en l'air, au fond de l'anse qui s'étend entre Monte-Carlo et Roquebrune.

Que s'était-il passé ?

Tout le monde à la Condamine croyait à une catastrophe, que l'état de la mer ne rendait malheureusement que trop vraisemblable ! Seul, Georges et Jacquier doutaient encore.

N'était-il pas possible, en effet, que ce prétendu naufrage fût une comédie habile, inventée par Varnet pour laisser croire à sa mort et dérouter les poursuites dont il serait l'objet ?

Rien n'eût été plus facile, en ce cas, que de mettre pied à terre, de renverser le canot et de le pousser au large pour simuler un accident. Varnet pouvait alors gagner Menton à pied, y faire atteler une voiture et se faire conduire à Bordighiera, d'où le premier train venu l'emporterait au fond de l'Italie...

Cependant rien ne prouvait non plus que cette mise en scène fût réelle. Au contraire, tout semblait démontrer que la catastrophe avait eu lieu.

L'opinion des pêcheurs était unanime à cet égard.

Georges et Jacquier prirent le parti d'aller sur les lieux pour s'assurer du fait.

Leur voiture les y conduisit. Ils n'eurent pas de peine à trouver l'endroit où le *Jean-Baptiste* était échoué. Tous les habitants des environs étaient accourus et faisaient cercle autour de la petite embarcation. Les pêcheurs l'avaient laissée dans l'état où ils l'avaient trouvée, afin que la justice dressât plus facilement son enquête.

Le mât était brisé vers le milieu. La voile pendait humide et flasque sur tribord. Dans l'intérieur de la coque, il n'y avait plus aucun agrès : Cordages, avirons, tout avait disparu. En capotant, le bateau s'était complètement vidé.

Gravement, le procureur général, prévenu par la gendarmerie de la principauté, instrumentait assisté de son greffier, relevait tous ces détails et les consignait dans son procès-verbal.

Une heure après, on vit flotter enfin un morceau de bois !

Une barque se détacha, pour aller le recueillir, et le ramena au milieu de l'angoisse générale. C'était bien, en effet, un des avirons du *Jean-Baptiste*, puisque sur la poignée on distinguait nettement deux lettres gravées dans le bois au fer rouge, un J. et un B.

Mais ce n'était pas tout.

A cet aviron était suspendu un cadavre, dont les mains, crispées par les dernières convulsions de l'agonie, étaient pour ainsi dire rivées au morceau de bois qu'elles avaient saisi.

Les pêcheurs amarrèrent solidement le cadavre et l'aviron, puis ils nagèrent vers la plage et ramenèrent à terre leur lugubre fardeau.

C'était le corps de Pierre Bersano !

Georges et Jacquier échangèrent un regard d'intelligence.

Décidément la catastrophe paraissait de plus en plus vraisemblable. Ce n'était pas d'une habile comédie qu'il s'agissait, mais d'un épouvantable châtiment !

Un gendarme alla requérir une civière et un médecin à Roquebrune ; on releva le cadavre de la victime et on le fit conduire à la Condamine, après que le docteur et le procureur général eussent fait les constatations d'usage.

Georges et Jacquier, très impressionnés, ne voulurent pas quitter de la journée le théâtre de l'accident.

Ils ne doutaient plus maintenant que Varnet n'eût péri et qu'Antoinette ne fût morte avec lui, mais ils auraient souhaité en avoir sous les yeux la preuve matérielle.

La mer garderait-elle sa proie ? Rejeterait-elle les deux cadavres ? Cela seulement les préoccupait ; car, tant qu'ils n'auraient pas eu ces preuves sous les yeux, ils pouvaient douter encore.

Lorsque vint la nuit, rien ne les avait malheureusement tirés de l'horrible incertitude à laquelle ils étaient en proie.

Ils montèrent à Roquebrune, y soupèrent, – ce dont ils avaient grand besoin, – et couchèrent à l'hôtel, afin d'être sur la plage au point du jour.

A cinq heures du matin, lorsqu'ils descendirent de leur chambre, l'aubergiste leur annonça qu'on avait trouvé les corps d'un homme et d'une petite fille, étroitement enlacés.

– Est-ce qu'on les a enlevés ? demanda Georges.

– Pas encore. On est allé sur-le-champ prévenir le procureur général à Monaco.

– Courons ! dit Jacquier.

Sans se donner le temps de prendre la tasse de café au lait qu'on leur avait préparée, ils payèrent leur écot, et se dirigèrent vers l'endroit qu'on leur avait désigné...

Une centaine de curieux entourait les deux cadavres, que l'on avait retirés de l'eau, mais que l'on avait strictement laissés dans la position où ils avaient été découverts.

– C'est bien lui ! s'écria Georges, Et c'est bien la pauvre petite Antoinette !

Un gendarme l'entendit.

– Vous connaissez ces étrangers ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur.

– Et vous pouvez donner sur leur identité tous les renseignements nécessaires ?

– Et monsieur aussi, répondit le jeune peintre, en désignant Jacquier.

– Alors, dit le gendarme, ayez la bonté de rester jusqu'à l'arrivée de M. le procureur général, afin qu'il reçoive votre déclaration.

Georges et Jacquier ne demandaient pas mieux. S'ils n'osaient pas se réjouir ouvertement d'une solution dans laquelle se manifestait d'une façon si terrible la justice de Dieu, ils brûlaient du moins d'en finir avec les angoisses que leur absence prolongée devait nécessairement causer à la villa Clotilde.

Par bonheur, ils n'attendirent pas longtemps.

Le procureur général arriva vers six heures et demie, dressa un nouveau procès-verbal, recueillit les témoignages de Georges, de Jacquier, et fit transporter les deux corps à Monaco.

Pendant qu'il faisait comparaître tous les domestiques de l'*hôtel de Paris* pour reconnaître le corps de Varnet, qu'il télégraphiait à Toulon et à Marseille pour vérifier l'exactitude des dépositions qu'il avait reçues, le jeune peintre et Jacquier rentraient à la villa Clotilde.

Ce fut à Léa qu'ils apprirent tout d'abord la sinistre nouvelle.

Elle ignorait à quel crime Antoinette devait le jour. Elle la croyait fille légitime du capitaine Marius. D'ailleurs, elle l'avait vue grandir ; pendant trois ans elle lui avait servi de mère ; elle s'était attachée à la pauvre enfant.

Ce fut pour elle un coup terrible.

Pendant que le jeune peintre lui prodiguait vainement les consolations d'usage. Jacquier s'était rendu dans la chambre de Marius, où il avait trouvé Claire.

Depuis vingt-quatre heures, la malheureuse femme avait eu la force de cacher son anxiété et de garder un visage impassible. A deux reprises déjà, dans la matinée, le capitaine, qui croyait que Georges et Jacquier étaient partis pour Marseille, lui avait demandé s'ils étaient de retour.

– Merci, pauvre femme, lui dit Jacquier, quand elle eût rendu compte de tout ce qui s’était passé. Maintenant faites provision de courage. Vous n’êtes pas au bout de vos souffrances, bien que nous touchions, je l’espère, au seul dénouement possible que comportait la situation.

Et, comme Claire le regardait, d’avance effrayée de ce qu’elle venait d’entendre :

– Allez trouver Léa et Georges, ajouta-t-il. Ils ont une fâcheuse nouvelle à vous communiquer. Moi, je reste auprès de Marius.

La jeune femme sortit, en jetant sur lui un dernier regard, à la fois empreint de terreur et de curiosité.

Georges et Léa l’attendaient.

En apercevant sa sœur, la jeune femme se jeta dans ses bras. Les larmes qu’elle avait essuyées en la voyant paraître, recommencèrent à couler, sans qu’elle eût le courage d’apprendre à la pauvre mère quel deuil cruel venait de la frapper. Il fallut que Georges intervînt et, avec des ménagements excessifs, informât Claire de ce qui s’était passé, de ce qu’il avait vu.

La jeune femme poussa un grand cri et tomba dans ses bras.

– Ah ! mon Dieu ! gémit-elle. Que votre justice est impitoyable !

Elle resta longtemps ainsi, dans un état de prostration voisin de la catalepsie, laissant tomber sur son corsage les grosses larmes qui s’échappaient de ses paupières, une main dans celle de Léa, l’autre dans celle de Georges.

Quant à Jacquier, il était allé s’asseoir au chevet de Marius.

– Et bien ? lui avait dit le capitaine. Ces preuves que vous deviez m’apporter. les avez-vous ?

– Pas encore, répondit Jacquier.

– Comment ! ce Varnet n’est donc pas mort ?

– Il l’est, mais depuis avant-hier soir seulement.

– Que voulez-vous dire ?

– Mon cher, c’est toute une histoire, fit Jacquier d’un ton dégagé. Figurez-vous que ce drôle, que je croyais parfaitement mort, ainsi que je vous l’avais dit, se portait comme un chêne il y a deux jours...

– Achevez, achevez, dit Marius haletant.

– Or, non seulement il vivait, mais il n’avait même pas cessé, paraît-il, de poursuivre Claire de son odieux amour. Bien plus, guidé par son instinct du mal, il avait fini par se douter qu’Antoinette était sa fille et avait résolu de s’en emparer. Aidé par un complice, que j’ai découvert et qui m’a tout avoué, il a réussi, en effet, à enlever l’enfant dans la nuit d’avant-hier. Afin de mieux échapper à nos recherches, il a loué un canot, s’est embarqué avec l’enfant dans l’intention probable de gagner la frontière italienne ; mais il avait compté sans une nuit d’orage et une mer démontée. La frêle embarcation, assaillie par les vagues furieuses, chavira et ceux qui la montaient tombèrent dans le gouffre béant. Hier et cette nuit, la mer a rejeté les cadavres de Varnet, d’Antoinette et du pêcheur qui les conduisait.

– Et c’est bien vrai ce que vous me dites là ? demanda le capitaine d’une voix étranglée.

– Georges et moi, nous avons vu et reconnu les cadavres, répondit Jacquier.

– Enfin ! Dieu est donc juste ! s’écria Marius.

Un mois lamentable s’écoula.

Sous l’influence bienfaisante du climat, entouré des soins empressés de Claire et de ses amis, le capitaine renaissait chaque jour à la vie et reprenait peu à peu l’usage de ses facultés.

Tout le monde à présent pouvait causer impunément avec lui du passé et de l’avenir.

Georges lui avait raconté tout au long de quelle manière il avait connu Léa, était venu en aide à la jeune fille et avait fini par l’aimer éperdument.

– Et elle t’aime aussi ? avait demandé Marius.

– Je le crois, répondit timidement le jeune peintre.

– Bien. Je me charge de la confesser, dit en riant le capitaine.

Et, en effet, il fit appeler Léa, par une belle matinée tout ensoleillée. Il n’eut pas de peine à lui arracher l’aveu naïf de son amour.

– Va, ne rougis pas d’aimer, mon enfant, lui dit doucement Marius. C’est si bon !

Claire n’avait pour ainsi dire pas quitté le chevet de son mari. Elle n’avait pas osé prendre le deuil de sa fille. Elle avait eu même l’héroïsme de

contenir, en présence du capitaine, les larmes qui lui venaient aux yeux, lorsqu'elle songeait à l'horrible mort d'Antoinette.

Marius la regardait longuement, l'observait, et, chaque jour, ce regard devenait plus compatissant, plus empreint de paternelle bonté.

– Vous devez me trouver bien cruel, ma pauvre Claire ? lui dit-il un jour.

– Moi, monsieur ? Et pourquoi ?

– Ah ! pour toutes sortes de raisons, chère enfant. N'est-ce pas moi qui vous ai jadis abandonnée sans défense aux embûches du misérable qui vous a perdue ? N'est-ce pas moi qui, aveuglé par une colère irréfléchie, vous ai laissée sans ressources sur le pavé avec votre enfant ? Et enfin, depuis que je sais quel malheur vous a frappée, vous ai-je adressé, en échange des soins que vous m'avez prodigués, un seul mot de consolation ?

– Oh ! monsieur. Est-ce bien vous qui me parlez ainsi ? dit Claire, rouge de confusion.

– C'est qu'en effet, mon enfant, je ne me sens pas le courage de regretter ce qui est arrivé, continua Marius. Depuis sept ans que je souffre, je vois sans cesse se dresser entre vous et moi, l'image de celui qui est mort et, survivant à ce larron d'honneur, témoin accablant de ses exécrables-violences, l'image aussi de votre enfant qui est le sien ! Comment voulez-vous alors qu'au fond de mon cœur ulcéré, de mon esprit malade, j'aie puisé la force d'oublier ? Etait-ce possible, je vous le demande, tant que cet homme vivait, tant que je croyais retrouver sur le visage d'Antoinette ses traits abhorrés ? Je renouvelle vos douleurs, je le sais, mais il faut bien pourtant que je vous explique ma conduite, que j'essaie d'en justifier l'apparente barbarie.

– De grâce ! supplia Claire. Ne m'infligez pas cette douleur, plus cruelle encore que toutes les autres, d'entendre le juge plaider sa cause devant le coupable.

– Coupable !... L'avez-vous été vraiment, ma pauvre Claire ? Voilà ce que je me suis souvent demandé et à quoi je n'ai jamais osé répondre jusqu'à ce jour. Mais, à présent qu'ont disparu ceux qui nourrissaient par leur présence la haine féroce qui me dévorait, je puis bien vous l'avouer : vous n'avez pas été coupable. On n'est coupable que quand on commet sciemment, volontairement le crime. Vous avez été victime et doublement victime,

puisque ce crime avait laissé des traces, puisque vous étiez mère de l'enfant né de ce hideux accouplement. Voilà pourquoi je vous plains du plus profond de mon cœur et, si vous le voulez bien, je me sens prêt à tout oublier. Remarquez que je ne dis pas pardonner. On ne pardonne qu'à celui qui a commis une faute. Or, si vous l'avez commise aux yeux de la loi, vous ne l'avez pas commise aux yeux de Dieu. Comment pourrais-je me montrer plus sévère et plus impitoyable que lui ? Ne vous a-t-il pas fait racheter par assez de tourments et de larmes l'heure fatale pendant laquelle votre inexpérience a permis que vous succombiez ?

Et, comme Claire sanglotait au souvenir de cette chute horrible :

– Aujourd'hui, poursuit Marius, nous revoilà tous les deux en présence : vous, atteignant l'âge de la maturité ; moi, m'acheminant vers la vieillesse. Voulez-vous réunir ensemble de nouveau nos deux malheurs ? Consentez-vous à faire un effort, à oublier, comme moi, le cauchemar épouvantable qui nous poursuit depuis sept années révolues ? Prononcez-vous. Si nous n'avons pas devant nous le bonheur sans mélange pour un long avenir, nous pouvons aspirer du moins au repos tranquille du présent. Nous avons des heureux à faire, s'il nous est vraiment interdit de l'être. Georges et Léa s'aiment ; dotons-les, marions-les, gardons-les près de nous. Qui sait si la vue de leur bonheur ne réveillera pas au fond de notre cœur quelque étincelle, enfouie sous la cendre, du temps où je vous aimais tant, où vous me témoigniez tant d'affection, de reconnaissance, de dévouement ? Jacquier, lui aussi, instruit par les calamités qui nous ont atteints, songe à se retirer des affaires, à se marier. Encourageons-le dans cette voie sage. Faisons de lui, si bon et si désintéressé, notre société la plus intime. Composons-nous un cénacle de parents et d'amis, si étroitement liés que nous n'ayons sous les yeux que des exemples de félicité sans mélange. Dans ce milieu choisi, nous nous retremperons avec délices et nous obtiendrons du ciel qu'il nous donne à tous deux l'oubli, ce consolateur de tous les maux. Dites, voulez-vous poursuivre avec moi cette tâche de faire des heureux, de nous entourer de leur bonheur, de nous réchauffer au soleil de leur vivifiante existence ?

– Hélas ! dit Claire en se laissant tomber à genoux, suis-je digne de me consacrer avec vous à cette tâche difficile ?

– Va, ma Claire, fit Marius en la relevant et en l’attirant sur sa poitrine, tu n’as plus rien à redouter de ma colère. Mais tu ne vois donc pas que je n’ai jamais cessé de t’aimer ? Tu ne devines donc pas que, moi aussi, j’ai doublement souffert, et de ce que je souffrais moi-même et de ce que je te faisais souffrir ?

Un mois après, le capitaine et sa femme rentraient dans leur appartement de la rue Saint-Ferréol.

Vers la fin du mois d’août. Georges et Léa, mariés le jour même, venaient prendre possession chez Marius de la chambre qui leur était destinée.

Jacquier avait vendu *le Roi-des-Mers* et se mariait à son tour au commencement d’octobre.

Marius et Claire ont pris leur part de toutes ces joies et, – faut-il le dire, – à force d’assister au bonheur- des autres, ils sont heureux !!!

FIN

F. Aureau. – Imprimerie de Lagny.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Capitaine Marius, par Paul Saunière

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6556401f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LE CAPITAINE MARIUS
 1. PREMIÈRE PARTIE - LE GUET-APENS
 1. Chapitre – I.
 2. Chapitre – II.
 3. Chapitre – III.
 4. Chapitre – IV.
 5. Chapitre – V.
 6. Chapitre – VI.
 2. DEUXIÈME PARTIE - COMMENT AIMENT LES PAUVRES GENS
 1. Chapitre – I.
 2. Chapitre – II.
 3. Chapitre – III.
 4. Chapitre – IV.
 5. Chapitre – V.
 6. Chapitre – VI.
 7. Chapitre – VII.
 3. TROISIÈME PARTIE - LE FOU
 1. Chapitre – I.
 2. Chapitre – II.
 3. Chapitre – III.
 4. Chapitre – IV.
 5. Chapitre – V.
 6. Chapitre – VI.
 7. Chapitre – VII.
3. À propos de cette édition numérique